

UNIVERSITÉ LUMIÈRE-LYON II
École Doctorale EPIC
Institut de Psychologie
Centre de Recherche en Psychologie et Psychopathologie Clinique
(EA 635)

DOCTORAT HUMANITÉS ET SCIENCES HUMAINES
Mention Psychologie
Spécialité « Psychopathologie et psychologie clinique »

JEUX ET ENJEUX DE LA VIOLENCE INFANTILE

Pour une métapsychologie du geste

Thèse de Doctorat présentée par Claire DUROZARD
et soutenue publiquement le 29 septembre 2015
Sous la Direction de Madame le Professeur Anne BRUN



COMPOSITION DU JURY :

Monsieur le Professeur Jean-Yves CHAGNON – Université Paris XIII

Monsieur le Professeur Jean-Michel VIVÈS – Université de Nice-Sophia Antipolis

Madame le Professeur Anne BRUN – Université Lumière Lyon II

Monsieur le Professeur Émérite René ROUSSILLON – Université Lumière Lyon II

EN COUVERTURE : *La vierge à l'enfant, les deux anges et Saint Jean-Baptiste,*

Sandro Botticelli, 1467.

Galleria dell'Accademia, Florence.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 9

1. HISTOIRE D'UN CHEMINEMENT	9
2. ORIGINE DES QUESTIONNEMENTS DE RECHERCHE ET CLINIQUE PRINCEPS	13
3. RÉSISTANCE(S) ET RÉVOLTE OU COMMENT PENSER CRÉATIVEMENT	18
4. DE QUELQUES CONCEPTS ET DE LEURS LIMITES : PROBLÉMATISATION	24
4. 1. Le problème de la violence : un concept paradoxal	24
4. 2. « L'acte » : une impasse conceptuelle	28
4. 3. Pour introduire la notion de geste	30
5. PROBLÉMATIQUE ET HYPOTHÈSES DE RECHERCHE	32

CHAPITRE I 35

1. CONTEXTUALISATION DE LA RECHERCHE	35
1. 1. Histoire d'un dispositif élaboré contre la psychiatrie asilaire	36
1. 2. Présentation du dispositif	39
1. 3. Théories du soin, fantasmes dans le soin	40
2. PSYCHOLOGUE EN QUÊTE DE SENS... LA RECHERCHE COMME MODÈLE	45
2. 1. Un enfant est tenu : un cadre pour accueillir la violence et son paradoxe	46
2. 2. Du corps-à-corps au côte-à-côte... vers la symbolisation	49
2. 3. De l'utilisation du corps du thérapeute : les conditions d'une malléabilité à toute épreuve (ou presque)	54
3. ENJEUX ET STRATÉGIES D'ÉCRITURE	60
3. 1. Vers l'écriture d'une clinique groupale	60
3. 2. Inhibition : quand écrire devient tabou	63
3. 3. « L'écriture ou la vie »	66

SYNTHÈSE DU CHAPITRE I 70

CHAPITRE II **71**

1. RENCONTRE AVEC VIOLAINE, UNE PETITE FILLE PERDUE	71
1. 1. Un contact entre attachement et arrachement	72
1. 2. Se faire une place, laisser une trace	76
1. 3. Le jeu de la lionne	78
1. 4. Invisible !	82
1. 5. Entretiens familiaux	85
2. RENCONTRE AVEC MARLEY OU L'EXPÉRIENCE DE LA TERREUR	86
2. 1. Un jeu de massacre	88
2. 2. Vers l'intériorisation d'une contenance	90
2. 3. Expérimenter la continuité et la discontinuité	93
2. 4. Entretiens familiaux	95
3. ANALYSE DE LA CLINIQUE	97
3. 1. Sous le signe du paradoxe	97
3. 2. Le dénuement et la honte	100
3. 3. Solutions secondaires au traumatisme	103
3. 4. Le jeu et la fonction tierce	105

CHAPITRE III **109**

1. RELATIONS DE LA PULSION DE MORT AVEC LA VIOLENCE INFANTILE	109
1. 1. Aux confins du fonctionnement psychique : l'Au-delà et le démoniaque :	110
1. 2. Au-delà de la pulsion de mort	113
1. 3. La destructivité, un potentiel de créativité	117
2. DESTINS DE LA PULSION DE MORT	121
2. 1. L'intrication pulsionnelle ou la mort au service de la vie	121
2. 2. Chronique de la désintrication : une « pulsion libre »	124
2. 3. L'enfant mort ou comment jeter le bébé avec l'eau du bain	127
3. LA CLINIQUE A L'ÉPREUVE DE L'INSTITUTION	132
3. 1. Histoire d'un dispositif-débarras	132
3. 2. Fantômes dans le placard	137
3. 3. Du sens et de la fonction de la révolte	140

SYNTHÈSE DU CHAPITRE III **145**

CHAPITRE IV **147**

1. LA CLINIQUE DE GROUPE	147
1. 1. Présentation du groupe d'enfants	147
1. 2. Séances avec le groupe d'enfants	149
1. 3. Maux de la fin...	210
2. ANALYSE DE LA CLINIQUE	212
2. 1. Entre honte et culpabilité : le surmoi	212
2. 2. Mises en scène du traumatisme ou le retour de l'enfant mort	215
2. 3. Jeux de cache-cache et d'exploration : l'intériorité de l'objet en question	217

CHAPITRE V **220**

1. SUJET ET OBJET DU NARCISSISME	220
1. 1. Le narcissisme freudien est-il sans objet ?	221
1. 2. L'objet du narcissisme : un autre double de soi	224
1. 3. Écueils : les pathologies du narcissisme	228
2. JALONS POUR UNE THÉORIE DE LA « VIOLENCE INFANTILE »	232
2. 1. Retours sur la névrose infantile	232
2. 2. La « violence infantile » comme organisateur	234

SYNTHÈSE DU CHAPITRE V **245****CHAPITRE VI** **247**

1. INTÉRÊT ET LIMITES DE L'ACTE DANS LA MÉTAPSYCHOLOGIE	247
1. 1. Le statut de l'acte dans la métapsychologie freudienne	247
1. 2. Considération actuelles sur le statut de l'acte et théories de la violence	252
1. 3. Évolution des théories de la violence	256
2. LES ASSISES CORPORELLES DE LA PSYCHÉ	260
1. 1. Le Moi corporel	260
1. 2. Le corps de l'objet pour symboliser	262
3. LE GESTE : UN « APPAREIL A UTILISER »	267
3. 1. Investigations dans l'univers du geste : une définition	268
3. 2. Les conditions du geste : spontanéité et exploration	275

3. 3. Des jeux de bébé et de leur potentiel	282
---------------------------------------------	-----

<u>SYNTHÈSE DU CHAPITRE VI</u>	<u>289</u>
---------------------------------------	-------------------

<u>CONCLUSION</u>	<u>291</u>
--------------------------	-------------------

<u>BIBLIOGRAPHIE</u>	<u>295</u>
-----------------------------	-------------------

<u>INDEX DES NOTIONS</u>	<u>310</u>
---------------------------------	-------------------

<u>INDEX DES AUTEURS</u>	<u>315</u>
---------------------------------	-------------------

REMERCIEMENTS

Arrivée au terme d'une aventure de recherche de près de dix années, mes pensées vont vers tous ceux qui ont contribué à faire d'elles des années palpitantes et passionnantes, et à faire de moi, celle que je suis aujourd'hui. Je souhaite leur adresser toute ma gratitude pour leur participation à cette entreprise.

Je pense, d'abord et avant tout, au professeur René Roussillon, qui m'accompagne depuis toutes ces années et qui a largement contribué à forger ma pensée clinique. Ses élaborations furent fructueuses pour m'aider à avancer dans l'écriture de cette thèse. Je pense aussi au professeur Anne Brun, qui a pris la suite de cette direction de thèse et qui m'a permis de pouvoir la conclure. Je les remercie tous deux chaleureusement.

Le professeur Magali Ravit m'a encouragée et s'est toujours montrée disponible pour m'écouter et me conseiller, grâce à elle, cette thèse est devenue possible et je l'en remercie.

Je pense également à l'ensemble des doctorants du séminaire du jeudi soir et, parmi eux, je tiens à remercier Herminie qui a su trouver les mots et me mettre sur la voie et Ella pour toutes nos soirées de discussion ainsi que ses messages d'encouragement.

Un grand merci à mes collègues du groupe peinture, Guillaume et Jean-Pierre, qui ont partagé l'angoisse des derniers temps et les échanges de messages d'encouragement. Merci aussi à Victoria pour sa relecture attentive et ses remarques pertinentes.

Merci de tout cœur également à mes amis qui, de près ou de loin, ont suivi et collaboré à ce projet. Jean-Baptiste et Matthieu, parce qu'ils y ont toujours cru ; Virginie et Carole pour leur patience ; Lucie qui a toujours été là et enfin Michèle ma bonne étoile.

Je remercie tout particulièrement mes parents pour m'avoir transmis, l'un le goût de la recherche, l'autre celui de l'écriture. Merci spécialement à mon père pour ses compétences en anglais (qu'il ne m'a pas transmises !) et à ma mère pour sa relecture et ses corrections.

Mes pensées et ma reconnaissance vont enfin à Nicolas, pour sa patience, sa confiance et son soutien et à ma fille Margot, qui joue à faire sa thèse depuis qu'elle a deux ans. Ce travail lui est dédié ainsi qu'au petit bout qui grandit dans mon ventre à l'heure où j'achève cette thèse. C'est le début d'une nouvelle aventure...

*« J'veux qu'mes chansons soient des caresses
Ou bien des poings dans la gueule
À qui-ce soit que je m'agresse
J'veux vous remuer dans vos fauteuils »*

R. Séchan, *Où c'est qu'j'ai mis mon flingue ?*, Warner Chapell Music France

« Le mouvement de révolte s'appuie en même temps sur le refus catégorique d'une intrusion jugée intolérable et sur la certitude confuse d'un bon droit, plus exactement l'impression, chez le révolté, qu'il est « en droit de ... ». »

A. Camus, *L'homme révolté*, p.27.

« La violence, quelle que soit sa forme, nous affecte toujours dès lors que, contrairement à l'agressivité, elle échappe au circuit symbolique qui nous permet d'en saisir le sens. La perte du sens, voilà peut-être le risque qui nous guette et contre lequel notre détermination, signe d'une agressivité positive, doit rester intacte. »

F. Houssier, *Métapsychologie de la violence*, p.23.

INTRODUCTION

« LE BUT C'EST LE CHEMIN »¹

« Quand un processus, un mouvement pulsionnel, ou une formation psychique apparaît comme « identique à elle-même », elle n'est plus élaborable, elle perd tout pouvoir métaphorisant et symbolisant. C'est là l'équivalent dans la pensée de l'identité de perception. [...] C'est pourquoi [...] il faut que le clinicien soit sensible aux menaces, que peuvent représenter pour la pensée clinique, toute tendance à identifier la chose et sa manifestation. »

R. Roussillon, *The function of the object in the binding and unbinding of the drives*, (Trad. Franç. inédite)

1. Histoire d'un cheminement

Le travail de recherche que j'ai effectué en Master II était principalement centré sur le devenir de la réalité dans la psychose infantile. Il a été pour moi l'occasion de mener une réflexion déterminant le rôle central des interactions précoces dans la psychopathologie et leur impact sur le processus d'appropriation subjective et la formation du psychisme du sujet.

Après que S. Freud, en renonçant à sa *Neurotica*, ait impulsé à sa théorie naissante un tournant décisif, la fondant, par-là même, comme « métapsychologie », les recherches psychanalytiques se sont essentiellement centrées sur des modélisations de la réalité psychique, aux prises avec sa vie fantasmatique, qui n'avait alors rien à envier à la réalité externe. Animée par cette « [...] conviction [...] qu'il est impossible de distinguer l'une de l'autre la vérité et la fiction investie d'affect. »², la pensée freudienne témoignait alors d'un certain solipsisme, en miroir, sans doute, de l'objet qu'elle tentait d'appréhender. Car modéliser les différents états de la psyché, son organisation interne, en opposition à la

¹ Maxime attribuée à J. W. Goethe.

² Freud S., *Lettre à Wilhelm Fliess n°69 du 21-9-1897*, p.191.

réalité externe implique un point de vue théorique « du dedans », à l'intérieur même du fonctionnement psychique, ce qui exclut nécessairement ses liens avec l'environnement. C'est dans le sillon des psychanalystes d'enfants, et notamment des travaux de D. W. Winnicott, que ce tournant initial de la théorie du « dehors » au « dedans » s'est par la suite inversé pour prendre en compte l'environnement, ses qualités, et son rôle dans la maturation psychique du sujet.

J'ai donc engagé mes travaux de recherche en Master II dans cette perspective en montrant comment le rapport du sujet à la réalité était nécessairement transitionnalisé et qu'en tant que tel, il portait les traces de la rencontre avec l'objet. Aussi l'opposition – voire le clivage – « dedans »/ « dehors » ne s'avérait-elle pas féconde pour penser mon objet de recherche. Plutôt que d'envisager une étiologie purement intrapsychique ou seulement extrapsychique, comme aux temps premiers des balbutiements freudiens, je me suis étayée sur la pensée novatrice de D. W. Winnicott pour formuler un paradoxe. Considérant alors, une réalité « aussi bien moi que non-moi »³, j'ai pu, ainsi, appréhender la complexité de mon objet de recherche et penser notamment les impasses du processus d'appropriation subjective dès lors que ce paradoxe perd sa potentialité dans les configurations singulières de la rencontre sujet/environnement.

Cette réflexion initiale, associée à un intérêt clinique, qui s'est, au cours des années, enrichi de nouvelles expériences professionnelles, m'a conduite à élargir mon champ d'investigation ainsi qu'à m'interroger sur la violence telle qu'on la rencontre dans le travail clinique auprès d'enfants. L'orientation prise précédemment avait en effet quelque peu éludé cette question, qui dominait pourtant la clinique, comme si ce « symptôme bruyant » de la clinique était paradoxalement resté silencieux dans l'élaboration théorique du mémoire de Master II.

Sans doute avais-je besoin, dans un premier temps, de mettre une certaine distance, avec ce qui apparaissait, pourtant, comme central dans ma clinique et qui contribuait à me faire sentir douloureusement à quel point celle-ci échappait à mon intelligibilité.

Si il y a une évidence à considérer que le travail du Doctorat reprend et poursuit celui déjà engagé en Master II, il ne m'est pourtant pas apparu d'emblée exister de continuité entre mes thématiques de recherche, si bien que je m'engageais dans ce travail de thèse, à la suite du précédent, comme dans une deuxième recherche, qui aurait été presque dissociée

³ Cf. D. W. Winnicott, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*.

de celui-ci. Ce n'est que plusieurs années plus tard, que je devais découvrir, à mon insu, l'existence, non seulement, d'un lien entre ces deux thématiques de recherche et, bien au-delà, celle d'une logique qui avait jusque-là échappé à mon entendement.

Car cette discontinuité éprouvée, contenait, en fait, une théorie implicite de mon objet de recherche me permettant de comprendre, dans l'après-coup, ce qui, d'un intérêt d'abord centré sur « le devenir de la réalité dans la psychose infantile », me poussait désormais à explorer « la violence infantile ».

C'est au détour d'une lecture, que ce lien s'est imposé à moi, comme une évidence. Dans son article *The function of the object in the binding and the unbinding of the drives*, R. Roussillon expose, en effet, ses vues sur la destructivité « [...] qui prend sens au sein d'une dialectique sujet/environnement en donnant leur pleine place aux réponses de l'environnement dans l'exacerbation et le devenir de [celle-ci]. ». Il y décrit « des formes de violence muette [...] de ce qui se donne comme un « réel en soi », réel contre lequel la psyché se brise et brise ses espoirs de mise en sens. » (Trad. Franç. inédite). C'est donc à la lecture de ce texte que j'ai pu saisir la pertinence de mes interrogations successives concernant « la réalité » puis « la violence infantile » ainsi que la logique de leur articulation.

Cette « violence muette », à laquelle R. Roussillon fait allusion, était à l'œuvre en moi et avait investi jusqu'à mes propres processus de pensée. La formule que j'emploie, plus haut, concernant ce « symptôme bruyant mais silencieux » de la clinique – à savoir la violence omniprésente et pourtant absente de mes considérations théoriques ou si peu – et que j'avais le sentiment d'avoir évité de traiter dans mon Master II, résonnait en moi de façon singulière avec les mots du texte. Ce n'était donc pas seulement, la violence de la clinique que je cherchais, par cet évitement théorique, à tenir à distance, non, il s'agissait bien plutôt d'une forme de « pénétration agie » de mon objet de recherche qui m'avait fait jusqu'à passer sous silence le « bruit et la fureur »⁴ dont la clinique témoignait pourtant.

La notion de « pénétration agie » a été initialement développée par J.-L. Donnet dans *Le divan bien tempéré*, pour désigner l'influence du transfert sur la personne de l'analyste. La manière dont le transfert va ainsi imprégner les états affectifs de l'analyste constitue la base du travail psychique, par l'intermédiaire du contre-transfert qu'il mobilise chez lui et le travail qu'il fournit pour le rendre conscient. R. Roussillon, en appui sur les

⁴ Cf. W. Faulkner, *Le bruit et la fureur*.

développements de J.-L. Donnet, propose d'étendre cette conception du transfert comme « pénétration agie » à l'ensemble du champ de la théorie et des dispositifs cliniques. Il avance, en effet, l'idée selon laquelle l'objet de recherche influence les modélisations qui en rendent compte. Il suggère alors de distinguer la pénétration agie « [...] qui concerne singulièrement le dispositif lui-même et celle qui s'exerce sur la théorie elle-même, ce qui implique, à côté de la clinique du contre-transfert, la plus travaillée, une clinique des dispositifs et une clinique de la théorie »⁵.

L'impossibilité dans laquelle j'étais de faire des liens entre mes objets de recherche successifs, d'établir une continuité causale entre eux, portait donc les traces de l'impact de mon objet de recherche sur mes capacités à l'appréhender, à pouvoir le penser. Le présumé implicite qui m'animait impliquait l'idée que la violence ne pouvait être en lien avec autre chose qu'elle-même, comme si, au fond, elle se suffisait à elle-même. Comme nous le verrons plus loin, cela correspond d'ailleurs à certaines théories de la violence dont, pourtant, j'étais prompte à dénoncer les impasses en ignorant, dans le même temps, combien ma pensée était traversée par les mêmes enjeux.

L'idée selon laquelle « [...] ce qui met en panne la pensée, et l'élaboration psychique est « l'identité à soi ». »⁶ m'a permis de penser non seulement la filiation du présent travail avec mon objet de recherche de Master II, mais également les achoppements, qui ont contribué à cette représentation d'un objet de recherche qui m'apparaissait sans lien avec le précédent. Achoppements qui ne manquent pas, d'ailleurs, de faire écho aux problématiques rencontrées par certains patients.

L'objectif de ce Doctorat, étayé sur une clinique de l'agir violent chez l'enfant, est donc de tenter d'articuler les conceptions théoriques actuelles concernant les relations précoces et la problématique de ce que je décris comme une « violence infantile ». Au fil des années, j'ai eu l'opportunité d'étoffer mon expérience clinique dans des contextes institutionnels et auprès de publics bien différents de la clinique singulière de ce Doctorat. Si le présent travail ne peut décemment pas traiter cette somme de données cliniques recueillie pendant près de dix ans dans les différents postes que j'ai occupés auprès d'enfants, il en porte néanmoins les traces discrètes qui creusent le sillon de mes développements.

⁵ R. Roussillon, *Pour une clinique de la théorie*, p.6.

⁶ R. Roussillon, *The function of the object in the binding and the unbinding of the drives*, Trad. Franç. Inédite.

C'est pourquoi, j'ai choisi de centrer mon travail sur ce que je nomme la « violence infantile » pour tenter d'en définir les enjeux au-delà de la spécificité clinique et psychopathologique dans laquelle elle se manifeste. Aussi, la mention faite, initialement dans mon travail de Master II, à l'autisme et la psychose infantile, n'apparaît-elle plus dans le présent travail. Il s'agit plutôt de concevoir les troubles de ces enfants non pas en référence à des catégories nosographiques mais du point de vue des processus psychiques impliqués.

Mon ambition est donc d'appréhender de façon plus globale les troubles psychiques de ces enfants en appui sur la catégorie des « troubles narcissiques identitaires » dont la psychose ou l'autisme ne seraient que des variations ou des solutions. En effet, dans la définition qu'il en donne, R. Roussillon propose de penser ces pathologies en fonction de « [...] l'hypothèse d'une organisation défensive contre les effets d'un *traumatisme* primaire clivé, et la menace que celui-ci, soumis à la contrainte de répétition, continue de faire courir à l'organisation de la psyché et de la subjectivité. »⁷. Le clivage serait donc le processus central de ces organisations psychiques. L'intérêt de cette définition est qu'elle met l'accent, non pas sur les symptômes et leur caractère plus ou moins invalidant, mais sur les processus et qu'elle propose, en cela, une conception dynamique du fonctionnement psychique. Par ailleurs, ce terme m'apparaît plus fécond pour traiter de l'expression de la violence chez l'enfant dans la mesure où celle-ci n'est pas l'apanage des pathologies autistiques ou psychotiques. Il contribue, enfin, à mettre l'accent sur les atteintes narcissiques dont souffrent ces sujets, problématique au cœur de ce travail de Doctorat puisqu'il s'agira de pouvoir délimiter, définir les enjeux d'une « violence infantile »

2. Origine des questionnements de recherche et clinique princeps

Ce travail s'étaye sur le matériel clinique issu d'un groupe thérapeutique pour enfants au sein duquel j'ai travaillé pendant trois ans. Il s'appuie également sur de nombreuses autres expériences cliniques, en ITEP* puis en CMP*, auprès d'enfants présentant des troubles

⁷ R. Roussillon, *Agonie, clivage et symbolisation*, p.9.

* Institut Thérapeutique, éducatif et Pédagogique

* Centre Médico-Psychologique

psychopathologiques variés et dont l'expression clinique se caractérise par la violence. Néanmoins, je souhaite me concentrer, dans ce travail de recherche, sur le dispositif et la clinique qui sont à l'origine de mes questionnements. Questionnements directement issus d'une expérience d'échec des cadres et référents de pensées qui étaient les miens au sortir de ma formation de psychologue.

Car, ma première rencontre avec la « violence infantile », au sein de ce groupe d'enfants, est en effet consécutive de mes débuts dans la profession. Encore novice, j'avais néanmoins hérité de certaines préconceptions, qui m'avaient été transmises par l'enseignement universitaire et qui infiltraient mes représentations de l'espace et de la rencontre clinique. Celles-ci s'articulaient pour l'essentiel autour de l'interdit du toucher et se référaient au modèle du jeu et de la médiation. Je pouvais m'appuyer également sur des représentations relatives à ma fonction, qui impliquaient l'investissement du registre verbal au travers du maniement des interprétations et du recours à la parole comme outil par excellence de la thérapie du psychologue.

La déception fût donc grande de découvrir l'écart qui pouvait exister entre ces conceptions figées dans un savoir idéalisé et la réalité clinique. Et, au fond, je peux dire aujourd'hui, que l'expérience la plus violente fût sans doute, pour moi, cette confrontation brutale avec la réalité clinique telle qu'elle s'est imposée à moi. Cela n'est d'ailleurs certainement pas étranger au choix de ma problématique de recherche initiale en Master II.

Cette confrontation avec la clinique de la « violence infantile » a donc été pour moi douloureuse. D'abord parce que la détresse qu'elle me faisait vivre, m'a littéralement sidérée, laissée démunie, et qu'ensuite les ressources me permettant de la penser/panser se sont avérées inopérantes, mettant par-là en échec mes propres « tentatives d'autoguérissement »⁸ par le recours à la théorisation.

Les modalités d'intervention que je proposais, c'est à dire essentiellement des verbalisations, s'avéraient impuissantes à contenir et à endiguer la violence. Comme si, dans un mouvement d'investissement animique de la pensée et de la parole du psychologue, je les avais dotées d'un pouvoir quasi magique. J'ai donc été d'emblée privée de tout recours pare-excitant à la violence de la rencontre, alors soumise à la douleur suscitée par les coups mais aussi à une douleur psychique bien plus intense : celle qui me

⁸ Cf. J. Mac Dougall.

découvrait impuissante à comprendre. J'éprouvais simultanément et douloureusement déception et désespoir.

Cette expérience de la vanité du recours, aux modèles théoriques m'a travaillée profondément, jusque dans mes identifications et mes aspirations à être psychologue. J'ai donc fait l'expérience, à mes dépens, que « [...] la mise en mots et la mise en représentations entraînent [...] un surcroît de souffrance provoquant un surcroît de violence. »⁹, alors même que cette "parole magique du psychologue" constituait pour moi le recours à tous les maux.

À la violence de la rencontre, j'ai répondu par une « violence de l'interprétation »¹⁰, dans ce que la parole était potentiellement porteuse d'une reviviscence du traumatisme, apprenant à mes dépens que lorsque les mots sont privés de leur enveloppe métaphorique ils agissent comme des choses, ils ont un impact dans la réalité et sur le corps et peuvent conduire à des passages à l'acte violents. La séquence clinique que je propose de décrire sommairement ci-après me semble tout à fait illustrative de ces premiers temps cliniques. Je l'ai choisie également car elle marque pour moi une prise de conscience des enjeux psychiques contenus dans la « violence infantile ». En tant que telle, elle est à l'origine des questionnements qui fondent ma recherche et peut, de ce fait, être désignée comme clinique princeps de cette thèse.

Il s'agit d'une scène qui se joue, bien qu'il ne s'agisse pas encore véritablement d'un jeu, entre Violaine – une enfant de onze ans dont je relate plus amplement la rencontre dans le Chapitre II – et moi après qu'elle se soit enfuie par la fenêtre du lieu de soin en s'écriant : « Je vais me perdre ! ». Cette scène de la fuite est récurrente avec Violaine et mobilise toujours chez moi beaucoup d'angoisse, eu égard à d'éventuelles mises en danger dans la rue et, sans doute, pas tout à fait étrangère à un contre-investissement de mes vœux de mort la concernant. Aussi, d'ordinaire, je me précipite pour la suivre et la ramener au sein du dispositif de soin ce qui provoque généralement une grande excitation chez Violaine qui m'accueille avec violence.

Cette fois, néanmoins, je retiens ma précipitation et me contente donc de rester à la fenêtre afin de surveiller son évolution et de la persuader, par la parole, de rentrer. Je l'invite donc à nous rejoindre, mais rien n'y fait. Violaine insiste en disant qu'elle va se perdre et

⁹ J.-J. Poncelet, *Violence, agressivité et groupe*, p.199.

¹⁰ Cf. P. Aulagnier, *La violence de l'interprétation*.

s'enfuit plus loin si bien que je suis finalement obligée d'aller la chercher. Le retour est très difficile et suscite de nombreux coups. J'ai l'impression de mener une lutte acharnée dans laquelle la force et la résistance de Violaine m'étonnent et me déstabilisent.

À peine arrivée dans L'appartement, elle parvient à m'enfermer avec elle dans la cuisine, où, après avoir bloqué la porte, elle donne libre cours à sa colère. Sous une pluie de coups, elle parvient néanmoins à me fournir, pour toute justification, un : « Tu m'as oubliée ! » que j'associe immédiatement avec ce qu'elle a dit précédemment concernant le fait de se perdre et ma retenue pour aller la chercher. Je lui propose donc l'interprétation suivante : « C'est comme si, quand je ne te retiens pas, tu étais perdue dans ma tête ». Ce à quoi Violaine répond en m'assénant un coup de poing violent sur le nez qui me laissera d'ailleurs un bleu.

Abasourdie par ce coup que je n'ai pas vu venir, et quelque peu honteuse, les larmes me montent instantanément aux yeux. Un vécu de nullité, d'incompétence, m'envahit alors. Je me sens démunie, incapable de comprendre. Complètement désespérée, une pensée me traverse l'esprit : « Je ne suis pas faite pour être psychologue », j'envisage même d'abandonner ce qui est à l'époque mon stage de DESS.

Violaine, qui semble avoir saisi la gravité des mouvements qui me traversent, s'inquiète de mon nez et semble très intéressée pour savoir si j'ai pleuré. Ma pudeur et mon orgueil m'interdisent alors de répondre par l'affirmative. À cet instant je suis envahie par la honte, celle que me fait vivre la situation d'une petite fille qui à l'aide seule de ses poings vient ébranler les convictions d'une adulte et tant de certitudes.

Si j'ai choisi de présenter cette séquence clinique en la désignant comme princeps pour mes questionnements de recherche, c'est parce que la rencontre avec Violaine m'a bouleversée tant par l'intensité transférentielle dont elle a témoigné que par la profonde réélaboration, de ma fonction comme de mes conceptions théoriques, qu'elle a permise.

Par ailleurs, il me semble que cette séquence condense en partie les enjeux de la « violence infantile » et les hypothèses que je souhaite développer dans ce travail. En effet, elle montre non seulement que les modèles issus de la métapsychologie « classique » sont inefficaces face à certaines cliniques et témoigne, de ce fait, de la nécessité d'adapter nos cadres pratiques et théoriques. Ici, la clinique illustre comment, face à ce qui pourrait s'interpréter classiquement comme une attaque du cadre, la fuite de l'enfant par la fenêtre, c'est-à-dire une transgression, on peut y voir au contraire une invitation à jouer comme le montre la

clinique de Violaine telle qu'elle se déploie dans le Chapitre II. Pour Violaine, l'enjeu est donc de proposer une scène dans laquelle il s'agit d'être rattrapée. Or, mon attitude, toute en retenue, privilégiant les mots aux actes, s'avère inadéquate. Car si, dans l'interprétation proposée à l'enfant, il y a bien quelque chose de « juste » concernant la compréhension des processus psychiques engagés dans la scène, celle-ci est inopérante car elle ne s'étaye pas préalablement sur une expérience partagée au sein de laquelle Violaine aurait pu faire l'expérience de la consistance de mon investissement psychique pour elle (Cf. « Tu m'as oubliée »).

Cette séquence montre également combien il est nécessaire, avant de recourir à une verbalisation savante, comme c'est mon cas dans l'interprétation que je propose, que l'expérience soit vécue en commun, partagée, avant d'être mentalisée et énoncée. Elle met en évidence l'importance du corps dans ses modalités de symbolisation propres à travers notamment le besoin de l'enfant de provoquer en moi, par son coup de poing, une émotion qui semble difficilement appréhendable autrement que par mon intermédiaire. Comme si, au plus près des enjeux des relations précoces, je devais moi-même éprouver, comme la mère avec son nourrisson, pour permettre à Violaine de s'approprier son expérience affective. Car au fond, l'affect de tristesse qu'elle interroge sur mon visage est sans doute également celui qu'elle ne parvient pas à se représenter, comme tel, dans la scène qui vient de se jouer entre nous et telle qu'elle l'interprète (« être oubliée »).

3. Résistance(s) et révolte ou comment penser créativement

« [...] l'enfant qui est devenu vous ou moi s'est trouvé doté d'une certaine capacité à voir toute chose d'un œil neuf, à être créateur dans chaque détail de la vie. [...] Il est clair que j'ai toujours besoin de me battre pour me sentir créateur. »

D. W. Winnicott, *Vivre créativement*, p. 57.

Comme le montre la séquence clinique décrite ci-dessus, le problème qui s'est d'emblée posé à moi était la résistance de la clinique aux modalités d'intervention qui étaient les miennes. Or, ce que je percevais, à l'époque, comme une résistance du côté de la clinique et que la théorie semblait impuissante à faire rentrer dans ses cadres conceptuels, résonne désormais avec ce qu'il faut bien reconnaître comme mes propres résistances.

L'investissement de la recherche constitua d'abord pour moi, en effet, une voie de recours, sinon de secours, pour penser cette expérience douloureuse qui mobilisait un fort mouvement de désidérialisation et un affect violent de déception. Mon ambition était alors d'élaborer des conceptions originales, qui m'auraient permis d'inscrire mon expérience dans un champ théorique *ad hoc*, comme pour réparer cette expérience douloureuse.

D'emblée donc, j'ai éprouvé le besoin de rejeter, de réfuter les auteurs – ces « pères décevants » – ainsi que les éléments de théorisation qui étaient les leurs. Comme si, la déception éprouvée quant à la théorie investie comme moyen de me « sauver » de l'expérience clinique, était à ce point insupportable qu'il m'avait fallu dans un premier temps la disqualifier, me repliant, ainsi, dans un fonctionnement autistique de la pensée où moi-seule était susceptible de produire une pensée satisfaisante. Ce qui m'animait s'apparentait, au fond, à une forme d'auto-engendrement de la pensée en défense contre des éprouvés de déception. Je suis donc « entrée en recherche » comme on entre en résistance.

La résistance qui m'animait était également celle qui m'opposait à un dispositif de soin et aux soignants qui le constituaient. Comme nous le verrons plus loin, la rencontre avec l'institution fût pour moi également source de déception et de colère. Le dispositif de soin, et les théories qui le sous-tendaient, m'apparaissaient en effet facteur d'exacerbation de la violence des enfants. L'équipe quant à elle, qui travaillait dans ce dispositif depuis de longues années, était gagnée par la chronicité et se retranchait dans des attitudes de retrait ou pouvait parfois se montrer violente en réponse à la violence des enfants. Ce dispositif

était loin de correspondre aux idéaux de soin que je m'étais forgés durant ma formation universitaire. Je me sentais donc bien seule dans ce lieu au sein duquel j'étais le témoin impuissant de certains positionnements professionnels violents ou aliénants.

Les modèles et références théoriques sur lesquelles je pouvais m'appuyer étaient par ailleurs régulièrement discrédités par certains soignants de l'équipe prompts à mettre en avant la dimension illusoire des progrès observés chez certains enfants dans la relation avec moi. Ainsi, dans le courrier rédigé en vue de valider mon stage, ma référente avait-elle souligné, à l'époque, mes qualités humaines, comme ma « générosité » et ma « curiosité » dans la rencontre avec les enfants, pour mieux dénoncer les défauts de ma posture professionnelle en devenir. Ses arguments reposaient alors sur le fait que, par « un certain activisme à répondre à l'enfant » j'avais « alimenté un jeu qui n'est pas toujours le terrain le plus malade de l'enfant » qualifiant ainsi les évolutions observées, notamment avec Violaine, de « miroir aux alouettes ».

Le modèle théorique, sur lequel se fondaient les arguments de ma référente, renvoie aux conceptions développées par W. R. Bion dans *Réflexion faite* où il développe l'idée de la partie psychotique et non psychotique de la personnalité. La capacité de jouer relèverait donc de la partie saine, ou non psychotique, du sujet et constituerait une illusion de soin psychique. De mon côté, au contraire, c'est à travers la filiation des enseignements universitaires – qui m'avaient transmis la fécondité de la pensée winnicottienne sur le jeu – et face au constat de l'échec du recours à l'interprétation, que j'avais été amenée à mettre en œuvre avec les enfants des modalités relationnelles basées sur le jeu. Cela avait, par ailleurs, permis de faire diminuer nettement la violence. Il y avait donc pour moi quelque chose de paradoxal à me voir reprocher mon « manque de recours à des commentaires interprétatifs » quand j'avais fait l'expérience de la « violence de l'interprétation » comme en témoigne la scène décrite ci-dessus. La valeur du jeu comme support à la symbolisation ne faisait donc pas partie des références théoriques de mes collègues, nos représentations et nos théories du soin entraient donc en conflit.

Par ailleurs, lorsque je sollicitais l'aide d'un collègue face à la violence d'un enfant, il m'était souvent reproché, d'être « trop proche » et de contribuer ainsi à l'exciter. Cette phrase présupposait une séduction que j'aurais exercée sur l'enfant, et ne me laissait espérer aucune aide puisque que j'étais, par-là, tenue pour responsable de la violence subie. C'est d'ailleurs en ces termes que ma référente avait souligné mon « manque de distance responsable de la violence des enfants ». Violence, sans doute alors considérée comme une

juste sanction face à un positionnement professionnel considéré comme déplacé voire transgressif.

Là encore des positions antagonistes se confrontaient. Mes collègues, en référence à une certaine orthodoxie psychanalytique, préconisaient le recours au Verbe et à l'interprétation, là où j'avais douloureusement éprouvé leur échec dans la clinique. Comme le souligne D. Anzieu dans son article sur *Le double interdit du toucher*, le dispositif psychanalytique fonde son origine dans l'interdit du toucher. Il affirme, en effet, que « Freud n'a découvert la psychanalyse (le dispositif de la cure, l'organisation œdipienne des névroses) qu'après s'être implicitement assigné dans sa pratique un tel interdit (sans toutefois en produire la théorie). »¹¹. Mais, le modèle que S. Freud développe est propre au fonctionnement névrotique, qui s'organise autour des interdits structurants de l'inceste et du meurtre issus du complexe d'Œdipe et qui s'élaborent à partir de l'interdit du toucher. Pour autant, faut-il considérer comme fondamentalement antipsychanalytique, et donc transgressive, une pratique clinique, qui n'a pas pour objet la personnalité névrotique et, qui plus est, s'adresse à des enfants ? Pour être considérée comme psychanalytique, la pratique clinique doit-elle s'adresser exclusivement à des adultes névrosés ?

Les héritiers de S. Freud, à commencer par certains de ses contemporains, tels que S. Ferenczi, se sont employés à développer la pratique psychanalytique dans différents champs, celui de la psychopathologie non névrotique d'abord, celui du travail avec les enfants ensuite, puis auprès des groupes, des institutions etc. Ces explorations psychanalytiques hors du monde de la névrose furent à l'origine d'avancées et de développements féconds pour la pensée psychanalytique jusqu'à aujourd'hui.

Dans le travail auprès d'enfants, la question de l'interdit du toucher tel qu'il est énoncé dans la pratique psychanalytique estampillée est bien souvent battue en brèche par les besoins que peuvent exprimer les enfants. De plus, dans le cas d'enfants souffrant de troubles graves de la personnalité la valeur structurante de l'interdit du toucher n'a pas été rencontrée et a mis en échec la constitution d'un Moi-Peau condition d'accès ultérieure à un Moi-Pensant (D. Anzieu 1985). Il apparaît donc essentiel que le travail clinique porte, avant toute chose, sur les conditions préalables à la mise en œuvre d'un Moi-Peau sans quoi la référence à l'interdit du toucher serait nulle et non avenue. Cette confrontation de conceptions théoriques antagonistes entre mes collègues et moi reste un enjeu central dans

¹¹ D. Anzieu, *Le double interdit du toucher*, p.165.

la psychanalyse, ce que D. Anzieu interroge d'ailleurs : « Pourquoi la réflexion psychanalytique contemporaine tend-elle à perdre de vue le constat freudien (et clinique) selon lequel la vie psychique a pour base les qualités sensibles ? »¹². Si la théorie, défendue par mes collègues, selon laquelle le corps-à-corps est excitant reste valable dans le champ du travail avec les névrosés, et singulièrement sans doute avec les hystériques, il m'est cependant apparu très rapidement que les enfants au sein du dispositif de soin pouvaient bénéficier favorablement d'un travail autour et en appui sur le corps-à-corps.

L'idée sous-jacente à mes modalités d'intervention auprès des enfants portait sur la conviction que certaines expériences corporelles n'avaient pu suffisamment se constituer, du fait de traumatismes précoces, ce qui entravait l'accès à un fonctionnement psychique plus secondarisé. Cette prise de position, très critiquée par mes collègues, contribuait à fragiliser ma place dans le groupe des soignants puisqu'elle faisait de moi une dissidente et semblait naïvement ignorer les enjeux complexes qu'elle mobilisait dans l'équipe. C'est comme si j'avais été mise en demeure de choisir entre appartenir au groupe des soignants en renonçant à mes convictions thérapeutiques ou entrer en relation avec les enfants, comme je l'entendais, au prix de la perte de l'étayage du groupe de soignant. Nous verrons comment, à travers cette position à l'intérieur du dispositif, s'est répétée activement les termes d'un conflit central dans la problématique de la « violence infantile ».

La violence fût donc pour moi tout autant celle des enfants que celle du dispositif et des soignants qui, par leurs remarques, contribuaient à exercer sur ma pensée des formes subtiles de rétorsion, en attaquant mes propositions cliniques allant jusqu'à disqualifier mes qualités de clinicienne. J'étais au fond réduite à être plus « une bonne personne » qu'une « bonne psychologue » comme y faisait allusion ma référente de stage dans son courrier.

Ce que je perçois aujourd'hui comme relevant d'attaques envieuses, eu égard sans doute à mon jeune âge, au dynamisme et à l'espoir encore intacts, qui caractérisaient mon entrée dans la profession, face à des soignants las et proches de la retraite, avait, à l'époque, contribué grandement au sentiment de révolte qui m'habitait alors.

Bien que l'écriture du mémoire de Master II ait permis un certain apaisement de ma colère, la question de la révolte fût abordée jusque dans ma soutenance à laquelle je m'étais

¹² *Ibid*, p.166.

d'ailleurs rendue accompagnée par les paroles d'une chanson de Renaud Séchan, qui s'intitule « *Où c'est qu'j'ai mis mon flingue ?* ».

Dans cette chanson, écrite dans ses jeunes années, il parle de révolte, du refus de soumission aux institutions et à la « société des adultes » qu'il accuse de réprimer ses élans et son désir de changement. C'est une chanson qui parle également de la violence, c'est pourquoi j'ai choisi de la faire figurer en exergue de cette thèse, comme témoin, non seulement des enjeux propres à ma problématique de recherche, mais également de ceux relatifs à ma démarche de chercheur, sans doute aux prises avec ce que mon objet de recherche venait faire travailler en moi.

Cette chanson représente aussi le fil qui relie mon travail de Master II avec celui de la thèse puisqu'elle articule, en clôturant l'un et en introduisant l'autre, ces deux temps de mon travail de recherche. Mon besoin d'étayage sur des paroles de révolte adolescente, pour me confronter à mes « pères » lors de la soutenance de mon travail de Master II, n'est sans doute pas sans rapport avec mon investissement de la théorie « en contre ». Il témoigne également des mouvements qui m'habitaient alors, aux prises avec mon propre processus de maturation, me faisant passer, d'une position d'étudiante – infantile donc – à une position professionnelle, faisant de mes « pères » des « pairs » et remobilisant, par-là, les enjeux adolescents.

Bien qu'accompagnant silencieusement ma soutenance de Master II, la thématique de cette chanson, qui trahissait profondément mes dispositions psychiques, a fait l'objet d'un échange au cours de celle-ci à travers l'évocation de la révolte et de la résistance. Cette thématique avait été abordée, à l'époque, par René Roussillon, mon directeur de recherche, à la suite d'une association sur la seconde guerre mondiale, inspirée par la clinique et mon positionnement au sein du dispositif. En effet, lors de cette soutenance, une place importante avait été accordée à la question de la résistance, dans un fil associatif qui nous avait menés de Violaine, une enfant qui m'arrachait les cheveux, à l'évocation des femmes tondues à la fin de la seconde guerre mondiale. Cette association avait permis de mettre à jour la posture singulière qui était la mienne, celle de la résistance et de la révolte, sans qu'à l'époque je ne parvienne bien à saisir la finalité de cette remarque.

Or, je m'aperçois, près de dix années plus tard, combien celle-ci était pertinente et comment elle me permet, dans ce long après-coup, de faire aujourd'hui travailler les enjeux de mon investissement dans la recherche tout en articulant ceux-ci avec la clinique. Je comprends aujourd'hui, à la faveur d'une certaine temporalité et d'une prise de distance,

que ce qui m'avait d'abord touchée et travaillée dans l'intime de mes investissements avait autant à voir avec les enjeux propres à mon objet de recherche. Et si j'ai été inspirée par une chanson, dont la thématique a été abordée ensuite lors de ma soutenance, c'est aussi parce que cette chanson contenait les germes des éléments de théorisation de ma clinique. Nous verrons plus loin, dans le Chapitre I, combien cette posture de révolte et de résistance témoigne des aspects contre-transférentiels de la clinique et de la « pénétration agie » de celle-ci non seulement sur mon positionnement au sein du dispositif mais également vis-à-vis des modèles théoriques et jusque dans l'écriture même de la thèse. Pour l'heure, il s'agit de considérer la révolte comme fondement nécessaire, sinon à la pensée, du moins à ma démarche de chercheur.

Car, face à ce que je percevais comme des attaques violentes de ma capacité de penser – du fait de la défaillance de mes référentiels et de mes idéaux de soin confrontés à la réalité clinique et institutionnelle – l'enjeu était pour moi de pouvoir continuer de penser ou plutôt de rétablir ma capacité à « penser créativement ». Cette formule s'inspire de D. W. Winnicott qui entend, par « vivre créativement », « [...] le fait de ne pas être tué ou annihilé continuellement par soumission ou par réaction au monde qui empiète sur nous ; [...] le fait de porter sur les choses un regard toujours neuf. »¹³. La recherche fût donc, pour moi, un moyen de maintenir une pensée vivante et créative.

Car si la révolte peut relever d'une position défensive en lien avec des enjeux psychiques inconscients contre lesquels elle lutte, en tant que capacité, elle peut se révéler féconde pour le chercheur, car elle est la condition de sa créativité. Je rapprocherais volontiers les développements de D. W. Winnicott concernant « La délinquance signe d'espoir » (D. W. Winnicott, 1967) de la question de la révolte. Aussi, je propose de penser que la capacité de se révolter, si elle est consécutive d'une forme de déprivation, d'une perte de la spontanéité, d'une soumission aux empiètements de l'environnement quel qu'il soit (Cf. La chanson de Renaud), contient intrinsèquement une forme d'espoir. En cela, elle est sans doute nécessaire pour travailler auprès d'enfants qui ont été très tôt et très massivement confrontés au désespoir bien qu'elle soit susceptible d'être, par-là même, violemment attaquée.

Car, malgré le désespoir qui fût le mien, on peut penser que ma capacité à me révolter, à tenter, par-là, de me soustraire aux effets d'empiètement et d'annihilation de la clinique

¹³ D. W. Winnicott, *Vivre créativement*, p.57.

sur ma pensée, contenait suffisamment d'espoir pour me permettre de résister. On pourrait dire que la thèse a constitué, en soi, le processus par lequel ma révolte a permis d'opérer non pas « [...] le retournement en tant que tel, mais de porter à la lumière ce que le retournement comporte de décisif et de spécifique. »¹⁴.

Tout l'enjeu du travail laborieux d'élaboration de cette thèse a contribué à investir la pensée, non pas en réaction à la clinique, mais bien plutôt comme une « [...] révolte permanente, équivalente à la vie de la pensée »¹⁵. Car dire non – résister, se révolter – est au fondement du processus d'individuation. La révolte est donc le moteur de ce travail, l'énergie qui propulse ma pensée, « Une expérience lumineuse et de longue haleine »¹⁶.

4. De quelques concepts et de leurs limites : problématisation

Appréhender la question de l'agir violent chez l'enfant, à partir des concepts existants m'a confrontée à la question cruciale de leur pertinence pour traduire et rendre compte de l'expérience clinique qui a été la mienne. C'est, nous l'avons vu, dans l'expérience douloureuse de la défaillance de mes référents théoriques et pratiques que s'origine ce travail de thèse qui a nécessité un double travail de redéfinition des concepts et du dispositif clinique de recherche.

Je développerai plus amplement dans les différents Chapitres les conceptions théoriques qu'elle se propose de dépasser, néanmoins, et pour introduire ma problématisation, il convient de nous arrêter brièvement sur les notions qui ont servi de base à mes questionnements de recherche.

4. 1. Le problème de la violence : un concept paradoxal

Le problème que l'on rencontre pour appréhender la violence est d'abord celui de sa définition et donc des bornes qui se donnent à son acception. Du latin « *vis* » qui signifie « force », le terme désigne aussi bien l'« emploi de la force pour agir sur quelqu'un. [Qu'un] acte de violence (violences physiques, morales), [ou que l'] expression brutale des

¹⁴ Heidegger cité par J. Kristeva en exergue de *L'avenir d'une révolte*.

¹⁵ J. Kristeva, *L'avenir d'une révolte*, p. 110.

¹⁶ *Ibid.*, préface.

idées [et enfin la] force dangereuse d'une chose »¹⁷ (cf. passion amoureuse, phénomènes climatiques etc.). Le terme recouvre donc une large signification, qui va des personnes aux idées en passant par les sentiments. Dans son étymologie, le terme de violence renvoie donc à l'idée de force et qualifie, au fond, plus l'aspect quantitatif du phénomène qu'il décrit que son caractère qualitatif. Dans le travail qui nous occupe nous retiendrons évidemment le terme de violence dans sa définition la plus stricte et telle qu'elle s'observe dans notre clinique bien que les différentes acceptions ne soient pas totalement étrangères à notre objet d'étude. Par violence, nous entendons donc le phénomène qui « consiste dans l'emploi de la force contre quelqu'un avec les dommages physiques que cela entraîne. »¹⁸. Sur le plan de l'épistémologie, un autre problème se pose, qui concerne le champ dans lequel s'inscrit notre objet, qui, en tant que tel, se réfère plus à la phénoménologie qu'à la métapsychologie. Tout l'enjeu de ce travail sera donc d'élaborer une conception de la violence en référence à la métapsychologie psychanalytique à travers le concept de « violence infantile ».

Malgré les jalons qui viennent d'être posés, l'aspect problématique de notre objet d'étude continue de venir s'opposer, de faire violence en quelque sorte, à notre conceptualisation du fait-même de l'ambiguïté que comporte le terme de violence. Cela tient en partie à ce que l'appréciation du caractère violent d'une situation ou d'un acte dépend du contexte dans lequel la force en question – qui n'a pas ici de caractère péjoratif – s'exprime. Ainsi, elle « [...] prend le caractère de violence par rapport à des normes. [or] Le problème est que les normes, ou en tout cas beaucoup d'entre elles, varient historiquement et culturellement. »¹⁹ mais également en fonction des subjectivités impliquées. Car, la violence n'est pas qualifiable sans considérer la subjectivité de celui qui l'observe ou qui en est la cible. Un acte est toujours violent pour quelqu'un, « ça » lui fait violence.

Et si, comme l'affirme Ph. Jeammet (1997), le but de la violence est la destruction du lien et la négation de la subjectivité, puisqu'elle serait « fondamentalement anti-objectale »²⁰, le risque est alors d'être pris au piège de ce que produit « objectivement » la violence. C'est à dire, au fond, de céder à une conception narcissique qui exclurait l'objet alors même qu'il est au centre de cette problématique.

¹⁷ G. Legrand et B. Villien, *Logos. Grand dictionnaire de la langue française*, p.3068.

¹⁸ Y. Michaud, *La violence*, p. 4.

¹⁹ *Idem.*

²⁰ Ph. Jeammet, *La violence à l'adolescence. Défense identitaire et processus de figuration*, p. 7.

C'est pourquoi, je serais tentée de dire, en paraphrasant D. W. Winnicott, que « La violence ça n'existe pas ». Cette formule, volontiers provocatrice, tend en réalité à mettre en lumière toute la paradoxalité contenue dans cette notion. Malgré le caractère quelque peu réducteur de cette assertion, il s'agit, comme D. W. Winnicott en son temps, de susciter la réflexion. Car si, il est possible d'identifier des formes de violence « objectivables » – au même titre qu'on ne peut que reconnaître l'existence d'un bébé – il s'agit d'interroger plus profondément la nature de cette violence dont je propose de dire qu'elle n'existe pas « en soi » ou du moins que penser une violence « en soi » est une impasse.

Généralement décrite comme une tentative de destruction du lien et une négation de la subjectivité de l'autre, la violence, si l'on s'en tient à une observation comportementale, est en effet destructrice parce qu'elle intruse, blesse l'autre mais aussi parce qu'elle brise et détériore les objets. Comment comprendre alors la violence si celle-ci n'est appréhendable qu'à partir d'une subjectivité qu'elle vise dans le même temps à détruire ? Cette paradoxalité ne peut trouver d'issue que si l'on considère que la violence n'est pas réductible à ce qu'elle produit. Il paraît en effet difficile de pouvoir conceptualiser la violence en confondant le registre des subjectivités impliquées : « être détruit » ne veut pas dire qu'il y ait eu « intention de détruire ». Il apparaît donc nécessaire de pouvoir référer la violence à « autre chose qu'elle-même », selon la formule de R. Roussillon, et de la considérer « [...] à partir de l'hypothèse de l'existence d'un motif inconscient. »²¹. Il s'agit donc de faire de cette conception un postulat fondamental et préalable à toute pensée sur notre objet de recherche. « En soi », la violence n'existe pas parce qu'elle se réfère toujours à celui qui la reçoit et c'est à partir de sa subjectivité qu'elle peut s'appréhender. C'est donc un concept éminemment intersubjectif.

Un autre problème que pose la violence concerne la question de sa place dans le développement de l'être humain. Existe-il une « violence fondamentale » comme le postule J. Bergeret ou bien la violence est-elle le résultat d'interactions singulières avec l'environnement ? En d'autres termes, la violence appartient-elle à notre « bagage phylogénétique » et est-elle vouée à se modifier sous l'impulsion du travail de civilisation ? Ou encore est-elle paradoxalement l'expression singulière de notre « humaine condition » ? Enfin, la « violence infantile » est-elle réductible à ces différentes formes de violence ou relève-t-elle de conceptualisations spécifiques ?

²¹ R. Roussillon, *Agonie, clivage et symbolisation*, p.79.

La violence revêt donc de multiples formes et il existe un risque à ne pas en spécifier les modalités d'expression telles qu'elles s'expriment dans la vie humaine, et aux différents âges de celle-ci. L'écueil serait en effet de développer une conceptualisation univoque de la violence, conception qui, par la comparaison, ferait déduire l'une de ses formes spécifiques de l'autre au risque des dérives « sécuritaires » et des reprises idéologiques contre lesquelles le collectif « Pas de zéro de conduite pour les enfants de trois ans ! » s'est élevé en son temps. C'est tout l'enjeu de notre conceptualisation de la « violence infantile » qui se propose de circonscrire une forme de la violence telle qu'elle s'exprime non seulement chez le jeune enfant mais en tant qu'elle témoigne également des modalités d'organisation précoces de la vie psychique de certains sujets.

La violence renvoie fondamentalement à ce qu'il y a de plus profond en l'homme mais aussi à ce qu'il y a de plus étranger à son humanité. Si l'on conçoit, avec S. Freud (1929), « une prédisposition pulsionnelle originelle et autonome de l'homme »²², un « penchant inné [...] au « mal », à l'agression, à la destruction et par là aussi à la cruauté. »²³, alors on considère la violence comme ce qui nous relie encore à « ces êtres qui nous sont apparentés »²⁴ : les animaux. La violence ne serait donc rien de plus qu'une trace de nos origines communes avec l'animal.

Pourtant il semble bien qu'il y ait une spécificité de la violence humaine et il paraît difficile de l'assimiler complètement aux comportements animaux, qui ne s'exercent que dans des situations bien précises, soit pour assurer la survie (en cas d'attaque ou pour se nourrir) soit dans le cadre bien organisé des relations au sein d'une meute.

Il semble en effet qu'il n'existe pas, au sein du règne animal, de comportements qui puissent s'apparenter aux génocides, aux meurtres ou aux viols, dont abonde pourtant l'histoire de l'humanité. Il existe donc bien une forme de violence propre à l'homme, qui interroge la nature même de son humanité.

Et c'est là l'ultime paradoxe auquel nous confronte cette notion, qui, dans sa définition même, nous porte aux marges de l'humanité alors même que par sa spécificité, la violence nous plonge au cœur de ce qui fait l'humanité. Ce qui reviendrait à poser la question suivante : peut-on dire d'un acte qu'il est inhumain ?

²² S. Freud, *Le malaise dans la culture*, p.64.

²³ *Ibid.*, p.62.

²⁴ *Ibid.*, p.65.

4. 2. « L'acte » : une impasse conceptuelle

Penser la violence, nous l'avons vu, nous confronte à différents problèmes, qui tiennent, entre autre, à certaines formulations paradoxales. Mais ce travail ne serait pas optimal s'il ne prenait pas en considération le corollaire de la violence que constitue l'acte. Car il s'agit bien ici de travailler de façon spécifique sur l'acte violent.

Sur cette notion également, la réflexion achoppe et ce notamment sur toute une lignée d'élaborations proposées dans la théorie psychanalytique où l'acte, en effet, jouit d'une considération relativement médiocre. S. Freud, d'abord, envisage l'acte dans une conception phylogénétique comme un moyen d'expression propre au « primitif », dont l'action ignore toute contrainte.

Puis, dans une perspective ontogénétique, il l'attribue au fonctionnement de l'enfant, dont les « impulsions mauvaises »²⁵ sont parfois traduites en actes. Dans cette conception, qui s'inscrit dans une perspective développementale et obéit à une logique hiérarchique, l'acte est présenté de manière péjorative et renvoie à l'idée d'un fonctionnement primaire.

Car si, comme l'affirme S. Freud à la fin de *Totem et tabou* « Au commencement était l'acte. »²⁶ c'est là les limites du modèle qu'il propose d'une ontogénèse qui reprend la phylogénèse car c'est au risque de confondre un fonctionnement « premier » avec un fonctionnement « primaire » où le primitif renverrait, dans l'imaginaire, à une période de l'humanité d'avant la civilisation, à sa préhistoire en somme.

Dans son texte, S. Freud oppose action et pensée, l'une venant, suivant la logique du développement des espèces, à la place de l'autre. De la même façon, il considère également l'acte comme un obstacle à l'élaboration dans le travail psychanalytique, ainsi note J.-L. Donnet, il avance l'idée que « *L'agieren* – ce serait là son *inconvenient* – témoigne d'une *moins-value psychique*, d'un manque à *représenter*. »²⁷. Dans la foulée, les théorisations psychanalytiques définiront l'acte comme l'expression d'un court-circuit de la pensée, c'est-à-dire comme une vulgaire décharge motrice, qui vient en lieu et place d'une pensée élaborative. Il est donc conçu comme un fonctionnement anti-élaboratif, là encore pris dans une catégorisation déficitaire du fonctionnement psychique.

²⁵ S. Freud, *Totem et tabou*, p.381.

²⁶ *Ibid.*, p.382.

²⁷ J.-L. Donnet, *La situation analysante*, p.45.

Néanmoins, à ce sujet, on ne peut que souligner l'ambivalence des positions de S. Freud lui-même, qui reconnaît, par ailleurs, une valeur à l'acte en avançant que « [...] les actions compulsives sont de part en part et dans leurs moindres particularités chargées de sens, qu'elles sont au service d'intérêts importants de la personnalité et font s'exprimer des expériences vécues comme ayant encore des effets »²⁸.

Allant jusqu'à parler de « langue gestuelle »²⁹ dans l'hystérie, S. Freud propose de considérer les stéréotypies, pourtant jugées comme dénuées de sens, « [...] comme reliquat d'actes mimiques sensés par lesquels jadis les motions désirantes régissant l'individu se procuraient une expression. »³⁰. Aussi, le champ tout entier de la psychopathologie est-il concerné par le langage du corps et de l'acte à entendre et interpréter, auquel une valeur est concédée, au même titre que le langage verbal.

Malgré cette ambivalence des positions freudiennes et les développements ultérieurs qui proposent pourtant des conceptions de l'acte moins déficitaires, c'est généralement ces premiers développements qui retiennent les faveurs des cliniciens dans l'élaboration de leurs dispositifs et de la pensée clinique qui en est issue. Ainsi « l'interdit du toucher » organise-t-il les dispositifs soignants où le passage à l'acte reste considéré comme une entrave au processus de mentalisation et donc au travail thérapeutique et est, en cela, interdit.

Bien qu'il existe des oppositions au sein du corpus psychanalytique et dans la diversité des conceptions théoriques de l'acte, celles-ci restent majoritairement déficitaires et nous conduisent dans une impasse pour penser la « violence infantile ».

Il convient donc d'envisager d'autres perspectives théoriques ayant pour finalités de réhabiliter l'acte violent dans toute sa richesse et son potentiel de symbolisation, ainsi que mon travail auprès d'enfants, aux prises avec des processus de violence, m'emmène à l'envisager. C'est pourquoi, je propose de développer la notion de « geste violent » qui m'apparaît plus pertinente pour appréhender la question de la « violence infantile » et qui permet, en se décalant des conceptions théoriques classiques et de leur « empreinte », de porter un regard neuf sur la question.

²⁸ S. Freud, *Actions compulsives et exercices religieux*, p.136.

²⁹ S. Freud, *L'intérêt de la psychanalyse*, p.200.

³⁰ *Ibid.*, p.196.

4. 3. Pour introduire la notion de geste

Si la notion de « geste » n'est pas à proprement parler une référence psychanalytique, il nous est apparu intéressant d'y recourir afin de pouvoir proposer une vision décalée, et novatrice, de notre objet de recherche.

Nous avons mentionné plus haut, le risque qui existait de confondre l'acte et ses effets, ce qui reviendrait à dire, au fond, que si l'acte détruit c'est qu'il y a intention de détruire. Cette confusion tient au fait que la notion d'acte comporte, en soi, l'idée d'un enchaînement de mouvements qui conduit à la réalisation d'une volonté. Par sa définition même, l'acte violent ne peut pas être dissocié de l'idée de sa finalité. Travailler sur le geste permet donc de nous départir de la question des effets produits par la violence. Car le geste peut être considéré comme un mouvement, volontaire ou non, qui exprime un état et tend à signifier quelque chose, en tout cas comme désolidarisé du résultat de l'action à laquelle il participe.

La question du geste est par ailleurs particulièrement intéressante si l'on considère sa polysémie. Car le mot geste a une étymologie commune avec celui de gestation qui traduit l'idée de contenance, le fait de porter. Nous pourrions donc dire que le geste contient, porte l'acte, il contient un potentiel que réalise ou tente de réaliser, par un enchaînement complexe, l'acte.

D'ordinaire, il n'apparaît pas nécessaire de distinguer le geste de l'acte dans la mesure où le potentiel contenu dans le geste est réalisé par l'acte. La psychopathologie, à commencer par celle dite « du quotidien », nécessite cependant qu'une telle distinction soit faite si l'on veut faire émerger un sens.

L'exemple de l'acte manqué est en cela très illustratif. Lorsqu'il réalise un acte manqué, le sujet produit des gestes avec l'intention consciente de réaliser une action spécifique. La réalisation de celle-ci se voit alors entravée, parasitée, si bien que c'est finalement une autre action qui est produite que celle visée initialement. On peut donc dire que, dans ce cas, le geste contient un potentiel inconscient qui s'exprime à travers le détournement de la réalisation de l'acte visé consciemment. Il n'y a pourtant pas, à l'origine, d'intentionnalité, du moins consciente, dans l'acte tel qu'il est produit.

L'intérêt de la notion de « geste » dans notre approche de la « violence infantile », est d'abord de nous permettre de nous décaler des considérations solipsistes habituellement

développées, essentiellement parce qu'elle décondense la question du processus lui-même et celle de ses effets.

En cela, notre approche s'inscrit dans la droite ligne des développements proposés par D. W. Winnicott (1950-55). Sans proprement parler de violence, préférant la notion d'agressivité, il note en effet qu'« À l'origine, le comportement agressif est presque synonyme d'activité. Il est du domaine d'une fonction partielle. »³¹. Puis il précise dans une note, que le terme de motricité serait plus approprié pour définir cette agressivité originaire au fond plus proche de l'activité spontanée du bébé. Et d'ajouter que lorsque « Un bébé [...] bat l'air de ses bras ; on ne peut présumer qu'il a l'intention de frapper. »³². C'est néanmoins à partir de cette impulsivité primitive que l'agressivité se développe à condition que l'enfant ait rencontré une opposition suffisante de l'environnement. Cela nécessite donc que l'objet résiste à la destructivité pour que l'enfant en découvre l'extériorité.

Selon D. W. Winnicott, l'agressivité est secondaire, elle est le fruit de la maturation de l'individu en lien avec un environnement facilitateur. Dans sa préhistoire, l'élément agressif n'est donc que « destructeur par hasard »³³ puisque la pulsion primitive a « une qualité destructrice bien que le but de l'enfant ne soit pas de détruire »³⁴. Cela nous permet de penser le rôle de l'objet dans l'interprétation des mouvements du sujet à son égard et sa réponse à de tels mouvements.

Bien qu'il se rapproche des développements de D. W. Winnicott, le concept de « geste » n'appartient pas en soi au corpus de la métapsychologie malgré l'intérêt qu'il recouvre s'agissant de comprendre la « violence infantile ». Cette notion est en revanche prégnante dans l'approche du développement sensori-moteur et particulièrement dans les conceptualisations développées par A. Bullinger (2004) ou les théoriciens de la psychomotricité.

Ainsi, A. Bullinger, qui s'est principalement intéressé à la prise en charge précoce de bébés hospitalisés, explique que « La répétition des gestes permet d'une part d'en affiner le contrôle, d'autre part de susciter « ici et maintenant » un ensemble de sensations qui permettent de constituer, pendant l'acte lui-même, une configuration sensori-tonique qui

³¹ D. W. Winnicott, *L'agressivité et ses rapports avec le développement affectif*, p.151.

³² *Idem.*

³³ *Ibid.*, p.159.

³⁴ *Idem.*

est une première représentation de l'organisme en action. »³⁵. C'est ensuite seulement, nous dit A. Bullinger, que le geste se met au service de l'action et que la centration sur le geste devient secondaire à la centration sur l'effet du geste.

Les parallèles entre la pensée winicottienne et celle d'A. Bullinger me sont apparus féconds pour penser et sortir de l'impasse théorique à laquelle me confrontait ma clinique. Il s'agit de proposer une articulation théorique étroite entre ces différents champs afin de révéler tout le dynamisme de la clinique et qui s'inscrive dans le champ de la métapsychologie psychanalytique.

Cette thèse se propose donc de mener une réflexion sur la « violence infantile » à partir d'une clinique du geste violent. Il s'agit de penser la violence, loin des conceptions innéistes, comme résultant d'un certain type d'interaction avec l'environnement et donc comme porteuse d'un sens à entendre et à signifier.

5. Problématique et hypothèses de recherche

Avec l'affirmation « Un bébé cela n'existe pas ! »³⁶, D. W. Winnicott propose une conception de la maturation psychique de l'individu fondée sur les interactions précoces. Largement reprise et enrichie depuis, cette conception met l'accent sur les conditions favorables, au sein d'un environnement « suffisamment bon », à l'épanouissement des potentialités de l'enfant et à un développement psychoaffectif harmonieux.

Loin de concevoir une « violence fondamentale », c'est à dire innée, constitutive de l'être humain, D. W. Winnicott, postule, au contraire, une impulsivité primitive qui ne serait destructrice que « par hasard ». Il met ainsi l'accent sur la façon dont l'environnement va recevoir cette impulsivité primitive du sujet et nous invite à penser le rôle central de l'objet dans le devenir des mouvements pulsionnels du bébé et dans l'étiologie de la violence chez l'enfant.

Ainsi, l'idée selon laquelle l'impulsivité ne trouve à s'organiser secondairement en agressivité que lorsqu'elle a rencontré une réponse organisatrice de l'objet, nous permet de penser que l'acte violent est porteur des stigmates de la rencontre avec un « autre dé-régulateur de soi »³⁷. La question de l'impact de la rencontre traumatique avec l'objet sur

³⁵ A. Bullinger, *Le développement sensori-moteur de l'enfant et ses avatars*, p.32.

³⁶ D. W. Winnicott, *L'angoisse associée à l'insécurité*, p.200.

³⁷ D. N. Stern, *Le monde interpersonnel du nourrisson*, p. 249.

la vie pulsionnelle du sujet est donc au cœur de notre questionnement et nous conduit à interroger la place de l'objet, ainsi que son rôle, dans l'organisation pulsionnelle du sujet et du narcissisme primaire.

Le recours à l'acte violent chez des enfants présentant des troubles de la personnalité « narcissiques-identitaires », nous interroge sur les faillites précoces dans les interactions dont il témoigne et, plus particulièrement, sur le sens latent, resté lettre morte, qu'il tente de faire émerger.

1. Soumise à des expériences précoces où domine le déplaisir, l'impulsivité primitive du sujet s'aménagerait selon des modalités pathologiques, n'ayant pas trouvé dans l'environnement les conditions permettant que s'organise une destructivité assurant la survie du sujet comme de l'objet. Là où l'agressivité aurait échoué à s'organiser, subsisterait une « pulsion libre » amplifiée dans ses aspects violents et destructeurs.

Cette pulsion, autrement appelée « pulsion de mort », témoignerait, à travers l'acte violent, de l'histoire de la réponse dérégulatrice de l'objet à l'impulsivité primitive du sujet. Le jeu de la destructivité, par lequel l'objet est détruit/trouvé, ne parvenant pas à se déployer, aurait laissé la place à une destruction à l'œuvre. Les expériences ainsi essentiellement dominées par le déplaisir conduiraient à des vécus agonistiques. De véritables vécus d'enfant mort seraient donc au cœur de la « violence infantile ».

2. Confronté à des expériences traumatiques précoces et répétées, le narcissisme primaire du sujet s'organiserait alors défensivement contre la symbolisation de ces expériences et autour d'un noyau de culpabilité primaire que l'agir violent chercherait à expulser, pour le maintenir clivé du reste de la psyché et dans le même pour temps tenter de le traiter en appui sur l'environnement. La « violence infantile » serait donc le signe d'une « compulsion à symboliser ».

Les agirs violents se manifestant précocement dans la clinique témoigneraient de l'échec des organisateurs du narcissisme primaire. Au-delà des signes manifestes de violence dans la clinique, la « violence infantile » constituerait un organisateur central des pathologies narcissiques témoin des atteintes profondes subies par le narcissisme primaire dans sa constitution. En cela, elle serait donc à la personnalité narcissique-identitaire ce que la « névrose infantile » est à la personnalité névrotique.

3. L'environnement ne présentant pas les conditions nécessaires à l'instauration de la relation en double, et donc le reflet, garant du contact du sujet avec lui-même et avec l'objet, l'acte violent exprimerait paradoxalement ce D. W. Winnicott désigne comme une « quête de l'objet »³⁸. Dans sa compulsion à symboliser, « la violence infantile » témoignerait donc de la quête de ce qui n'a pas eu lieu. Cette quête se manifesterait par des gestes, bien qu'amplifiés dans leur démesure violente, qui seraient issus de jeux de bébé qui auraient dégénéré. Loin de l'absurdité objective qu'il semble produire, l'acte violent, au travers de ces gestes, viendrait en fait interroger l'investissement du sujet par l'objet ainsi que la nature de cet investissement en même temps qu'il tenterait de laisser une trace en l'autre. Considéré dans la perspective du geste, pour en révéler toute sa potentialité, « la violence infantile » serait une tentative d'exploration de la psyché de l'objet qui n'aurait pas pu se déployer dans la rencontre précoce avec l'objet.

³⁸ D. W. Winnicott, *La tendance antisociale*, p.301.

CHAPITRE I

ENTRE RECHERCHE DE LA PRATIQUE ET PRATIQUE DE LA RECHERCHE

« Il est légitime que le savant ayant affaire à un matériau cherche les moyens de réduire suffisamment son angoisse pour accomplir efficacement son travail, et il se trouve que le moyen le plus efficace et le plus durable [...] est une bonne méthodologie. Elle ne vide pas la réalité de son contenu anxiogène mais elle le « domestique » en prouvant que lui aussi peut être compris et perlaboré par le Moi conscient. »

G. Devereux, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, p.147.

1. Contextualisation de la recherche

Dans mon parcours, le besoin de « chercher » a été consécutif de ma pratique clinique et si, mon travail de Master II a mis au travail des questionnements préexistants, celui que je me propose de développer dans ce Doctorat a été insufflé par la clinique elle-même, je devrais dire qu'il s'est d'une certaine façon imposé à moi.

Il me semble donc que la particularité essentielle de mon dispositif de recherche réside justement dans ce qu'il ne peut se saisir tout à fait entièrement en dehors de la rencontre avec la clinique et l'institution. C'est donc dans un travail d'après-coup et au regard des enjeux institutionnels que mon dispositif s'est peu à peu élaboré. Aussi les développements que je propose ici résultent-ils d'un travail d'explicitation, de théorisation après-coup et de remaniement progressif de mes dispositifs de recherche et pratiques.

La clinique sur laquelle s'étaye ma recherche est celle d'un groupe d'enfants présentant des processus autistiques et psychotiques, au sein duquel j'ai exercé au début de mon activité entre 2003 et 2006. Ce lieu a été mon terrain de stage lors de ma formation en DESS puis j'y été embauchée durant deux années jusqu'à ce que l'association gestionnaire

ne décide de sa fermeture définitive. C'est une structure d'accueil de type CATTP* que, pour des raisons de confidentialité, j'appellerais *L'appartement* en référence à sa configuration.

Afin d'éclairer les enjeux relatifs à l'élaboration d'une méthodologie de recherche, le détour par la clinique institutionnelle s'impose dans la mesure où celle-ci entretient un lien étroit avec la clinique et mon positionnement au sein de ce dispositif.

1. 1. Histoire d'un dispositif élaboré contre la psychiatrie asilaire

À l'origine, *L'appartement* a été créé sur un secteur où il n'y avait pas d'hôpital de jour. L'idée fût donc d'inventer un lieu comme alternative à celui-ci. Ce lieu, qui implique la complémentarité d'un temps scolaire au temps de soin, a été créé en 1975. Il tenait alors son originalité dans une séparation des pôles du soin individuel, du soin groupal et du temps scolaire, alors même qu'à cette époque « l'institution pren[ait] en charge l'enfant de A à Z »³⁹.

Ce dispositif a été créé au sein d'une association, elle-même fondée dans l'élan révolutionnaire de Mai 68, qui, pour la psychiatrie, correspondaient au mouvement de « l'antipsychiatrie » qui s'est développée en opposition au soin total dispensé par la psychiatrie asilaire, et sans doute aussi en réaction à un contexte historique fortement marqué par l'expérience des totalitarismes. Elle a bénéficié de l'impulsion donnée par la promulgation des lois de fondation du secteur psychiatrique et a tenu lieu, pendant un temps, de secteur psychiatrique pour la ville dans laquelle elle était implantée.

Aussi, à l'origine de son fonctionnement l'association gestionnaire représentait-elle, pour les soignants de la psychiatrie asilaire, tant décriée à l'époque, un moyen de « s'évader » des pratiques hospitalières et, ainsi, d'échapper à une forme de chronicité. Ils pouvaient venir « goûter » aux saveurs de la transgression révolutionnaire qui habitait les nouvelles propositions de soin. Celles-ci étaient d'ailleurs directement inspirées des modes de vie de l'époque et s'appuyaient sur les ressources propres à la communauté pour soigner la folie.

* Centre d'Accueil à Temps Partiel

³⁹ J.-L. Graber, *L'enfant, la parole et le soin*, p.212.

Il s'agissait de faire sortir les malades de l'hôpital psychiatrique en leur proposant un soin dans la Cité et par l'intégration dans celle-ci.

À cette époque, s'opère simultanément un processus d'effacement des différences entre les soignants et les patients mais également entre les soignants eux-mêmes. Plutôt que de rechercher des « experts qualifiés en maladie mentale », ce sont les ressources des personnes propres qui sont valorisées. Toute bonne volonté est alors considérée comme suffisante pour faire partie d'un dispositif soignant où partager une vie en commun est alors considérée comme la finalité du soin.

C'est sur ce principe idéologique que l'association gestionnaire a jeté les bases de sa fondation. Le dispositif de *L'appartement* a été pensé, dans ce contexte, par un médecin – décrit comme charismatique – pour qui l'importance du rapport humain prévalait sur la spécialité. L'idée qui le fonde s'inscrit en réaction à un soin total, tel que pouvait donc le proposer l'hôpital psychiatrique de l'époque. D'emblée est pensée la nécessité de faire intervenir plusieurs espaces dans le soin de l'enfant, *L'appartement* en constituant une dimension non négligeable mais néanmoins articulée à d'autres pôles. Au fil des années, la diversité initiale des professionnels (secrétaires, orthophonistes, psychomotriciens etc.) initialement impliqués dans le dispositif s'est perdue et l'équipe n'a été plus que constituée par des infirmiers psychiatriques et des psychologues.

Pendant près de vingt ans, la distinction entre les professionnels appartenant à l'institution psychiatrique et à l'association gestionnaire n'est pas strictement définie. Cependant, dans les années 90, est opérée une scission à la demande des pouvoirs publics qui imposent une définition claire des positionnements et appartenances de chacun. C'est ainsi qu'un des médecins fondateurs de l'association quitte celle-ci pour prendre la responsabilité du secteur de pédopsychiatrie, sur le même secteur géographique que celui de l'association. De cette époque subsistera des aménagements de poste confus, certains professionnels, qui avaient pourtant choisi de travailler pour la psychiatrie de secteur, au moment de la scission, ayant continué d'être salariés de l'association jusqu'à leur départ en retraite.

Le départ de ce médecin, qui figurait parmi les pères fondateurs et représentait aux dires de mes anciens collègues « le noyau dur de la pédopsychiatrie » au sein de l'association, m'a été présenté comme ayant eu impact fort sur la suite de l'histoire du dispositif de soin qui nous occupe.

En effet, avec lui, la pédopsychiatrie a, en quelque sorte, quitté le giron associatif, seul *L'appartement*, fondé par un autre médecin, d'ailleurs rival du précédent, a subsisté péniblement. Dès lors, en effet, l'association s'est vécue menacée directement par la subsistance de ce dispositif en son sein. Cela tenait, non seulement à la formulation d'un interdit par le père fondateur désormais parti : « pas de pédopsychiatrie sur mon secteur ! » (ou, pour le dire avec G. Flaubert : « la pédopsychiatrie c'est moi »⁴⁰) mais tenait, également, au fait que cette activité, subsistait alors même que le secteur était susceptible d'en proposer une équivalente. L'existence même du dispositif le rendait menaçant pour l'ensemble de l'institution dans la mesure où son activité, si elle ne se démarquait pas suffisamment d'une activité classique de secteur psychiatrique, risquait de lui faire perdre sa légitimité à exister indépendamment du secteur.

Dès lors que l'association s'est en effet distinguée du secteur, elle a été animée par des enjeux d'autonomie et la crainte du retour, tant redouté, à l'intérieur de l'enceinte de l'hôpital psychiatrique dont elle s'était extirpée avec pugnacité. Ce n'est sans doute pas par hasard que ce soit le dispositif de pédopsychiatrie qui ait été désigné comme porteur de ce risque d'un retour au ventre maternel terrorisant. Fantasma, souvent présenté d'ailleurs comme central dans les pathologies psychotiques, qui nécessitait, pour les soignants de l'époque, une séparation forcée mais néanmoins salutaire.

Jusqu'à sa fermeture en 2006, quelques quinze ans après la scission, le dispositif restera porteur de cette menace aux yeux de l'association toute entière et c'est d'ailleurs les arguments qui ont présidé à la décision de sa fermeture. En effet, comme énoncé dans un document officialisant cette décision, il est mentionné que « Le plan de restructuration décidé par le Conseil d'Administration correspond à [la] seule marge de manœuvre si l'on considère l'hypothèse du directeur de l'ARH de remettre notre indépendance en cause avec une reprise de notre activité par un établissement hospitalier de plus grande importance. Une association partenaire en difficulté a écrit au directeur de l'ARH pour solliciter une aide. La réponse qui leur a été faite consiste à se rapprocher d'un autre établissement ou du secteur. »⁴¹. La « suppression » du dispositif, telle que l'expression est employée à plusieurs reprises dans ce document, apparaît alors comme une solution de sauvetage eu égard aux enjeux de maintien de l'indépendance de l'association elle-même. Comme si, à

⁴⁰ Cf. G. Flaubert à propos de son roman *Madame Bovary* : « Madame Bovary c'est moi ».

⁴¹ Document interne.

eux seuls, cinq enfants avaient le pouvoir de présider à la destinée d'une association toute entière. Il va de soi que ces motifs, bien que prévalents, ne suffisent pas expliquer totalement, cette décision qui repose aussi sur un conflit ancien entre médecins. Ainsi, au moment du départ du médecin fondateur de *L'appartement*, pour un autre poste, le dispositif avait déjà été mis en péril dans sa continuité d'existence et le Docteur L., à l'époque superviseur de l'équipe, avait dû en prendre la responsabilité pour en assurer la pérennité.

1. 2. Présentation du dispositif

L'appartement accueille cinq enfants quatre jours par semaine pendant deux heures et demie, en alternance avec une scolarité quand cela est possible. Le groupe se réunit le matin les lundis et vendredis, de 9h15 à 11h45, et l'après-midi les mardis et jeudis de 14h à 16h30.

L'équipe de *L'appartement* est constituée de trois infirmiers psychiatriques : Clara, Michelle et Gérard et de trois psychologues : Évelyne, Hubert et moi. Cependant, pour des raisons de santé, Clara ne travaille plus au sein du dispositif mais, comme elle n'est pas remplacée, l'équipe fonctionne avec un soignant de moins. Ce sont donc cinq soignants permanents et des stagiaires psychologues (M1 et M2), qui répartissent leur présence sur deux demi-journées dans la semaine. Seul Gérard participe à trois séances hebdomadaires.

Une réunion clinique hebdomadaire, animée par le médecin responsable du dispositif, le Docteur L., ainsi que le nomme les familles, permet à l'équipe au complet de se retrouver afin d'échanger sur la clinique et d'élaborer celle-ci à partir de la mise en commun. La réunion permet de retrouver le fil associatif entre les séances de la semaine puisque chaque soignant est dépositaire seulement d'une partie de la séquence clinique. Le médecin responsable apporte également son concours à l'élaboration depuis sa place extérieure au dispositif. Il se charge par ailleurs des consultations avec les parents, qui ont lieu après la réunion et auxquelles les soignants peuvent participer.

L'accueil des enfants à *L'appartement* se fait dans un grand appartement composé d'une pièce centrale principale, de deux autres pièces adjacentes plus petites (dont une cuisine), d'une salle de bain et de toilettes. La pièce principale est sommairement meublée de canapés et fauteuils garnis chacun de coussins et de couvertures. Trois tables, dont deux

basses, des casiers au nom de chaque enfant et un tapis occupent cette pièce. La pièce adjacente est garnie d'un bureau, de quelques sièges et d'un autre tapis, nous l'appelons "le bureau". Dans la cuisine se trouvent un évier et un placard qui contient des tasses et petites cuillères vestiges d'une habitude ancienne aujourd'hui abandonnée, celle de boire le thé avec les enfants le vendredi matin. C'est là aussi que la personne qui s'occupe du ménage range les balais et serpillières et que nous entreposons aussi nos affaires personnelles dans des placards prévus à cet effet. La salle de bain est quant à elle équipée d'un lavabo et d'une baignoire.

Les enfants disposent de pâte à modeler, de feutres et de feuilles, de scotch et de ciseaux. Mais aussi de caisses qui contiennent en vrac des legos, de la dînette, des peluches, des balles de différentes tailles et matières (papier, polystyrène, mousse), de grandes pièces de puzzle en mousse, des toupies et des livres.

L'appartement occupe ces lieux depuis seulement trois ans, néanmoins, lorsque je les découvre pour la première fois, je suis d'emblée interpellée par leur dégradation. Les murs sont couverts de gribouillis d'enfant et portent les stigmates de la violence qui y règne. Par endroit, ils sont troués par les poignées de porte tant elles ont été claquées violemment, par endroits, le chambranle des portes se désolidarise même du mur faisant tenir celle-ci de façon précaire et dangereuse. Ce lieu m'évoque la désolation, un véritable *no man's land* où les objets, détournés de leur usage, ne restent pas longtemps intacts pour servir de projectile. Tout est bancal, déchiré ou cassé, l'odeur d'urine qui y règne semble imprégner jusque dans les tissus.

1. 3. Théories du soin, fantasmes dans le soin

Le travail de soin auprès de ces enfants s'articule autour de l'idée, formulée par la négative, de ne pas s'enfermer dans un projet réparateur ou narcissisant pour l'enfant. Aussi, une certaine non productivité est-elle revendiquée, la consigne étant de ne pas remplir le temps avec des activités mais de proposer plutôt des objets dont l'enfant pourra se saisir comme il le veut, quand il le souhaite avec l'adulte qu'il choisit. L'idée consiste à « être avec » l'enfant, sans intentionnalité pesante, pour permettre de faire advenir la rencontre. La vacuité est donc centrale dans cette conception du soin ; bien que l'accent soit mis sur les

fonctions de contenance, de résistance aux attaques et aux destructions visant à la mentalisation des affects, qui participent également de la pratique soignante.

Par ailleurs, l'idée initiale était de faire coexister au sein même du dispositif une alternance de continuité et de discontinuité afin de mettre en tension la problématique présence/absence mais également d'éviter aux professionnels la chronicité bien connue des dispositifs psychiatriques. Aussi, le dispositif a été conçu de façon à assurer à la fois la continuité – au travers des qualités de régularité, prévisibilité, durées fixes et repérables dans le temps des séances et stabilité des thérapeutes – mais d'induire également une certaine discontinuité par la pluralité des adultes présents aux séances et leur présence alternée selon les jours de la semaine.

Cet idéal de souplesse et d'abolition des barrières, qui constitue une infiltration de la pensée antipsychiatrique de l'époque, se retrouve jusque dans l'indistinction des fonctions de chacun des soignants au sein du dispositif, qui fait intervenir de façon égale et indistincte psychologues et infirmiers. À l'époque, cette difficulté de saisir précisément l'implication et le rôle de chacun dans le dispositif m'a beaucoup questionnée alors que j'étais moi-même aux prises avec les enjeux de la construction de ma propre identité professionnelle. Cela m'a conduite, fraîchement diplômée que j'étais alors, à rechercher des clarifications sur les théories qui présidaient à la pratique thérapeutique dans ce dispositif.

Après qu'on m'ait dépeint une époque idéale où « quand on était jeune, on avait les cheveux longs et on vivait en communauté » et qu'on m'ait ensuite expliqué que dans le dispositif « il n'y a pas de règles, il n'y a que des régulations », énonciations minimales qui faisaient l'unanimité au sein de l'équipe, je me suis heurtée à des conceptions du soin variées, trahissant la difficulté d'élaborer une pensée commune, qui aurait vectorisé la pratique au sein du dispositif.

Au fil de mes investigations donc, questionnant chacun sur ses modèles et références théoriques, afin de m'appuyer sur une pensée organisatrice du dispositif, j'ai pu cerner différentes représentations.

Je pourrais les résumer ainsi :

- il faut « laisser l'excitation se déployer », l'utilisation des médiations n'est pas jugé comme pertinent. On me reproche, par exemple, d'avoir recours « trop facilement et trop vite à la pâte à modeler ». Face aux questions de la limite (jusqu'où doit-on laisser aller un enfant qui urine, se masturbe, se met en danger etc.) on oppose une « fonction d'accueil à toute épreuve » où tout positionnement éducatif est proscrit.

Je suis ainsi renvoyée à l'idée que lorsque je serais devenue mère je pourrais tout supporter dans la clinique, puisque j'aurais fait moi-même l'expérience de m'être fait « uriner dessus par [mes] propres enfants ». Comme si le dispositif reposait au fond plus sur les qualités et les limites propres à la personne que sur un cadre défini.

- « les enfants psychotiques ne peuvent pas jouer » et s'ils amorcent un jeu, c'est un « leurre », « la relation directe » est préférée bien que certains soignants se retranchent fréquemment derrière un livre ou une porte quand un enfant les sollicite trop.
- le travail avec les enfants est conçu sur le modèle caricatural de l'analyse « ici on est comme sur le divan, on associe » et dans cette perspective le jeu est disqualifié.
- le jeu entre un adulte et un enfant est également perçu comme excitant pour l'enfant (Cf. l'exemple cité plus haut).

Ces différents modèles infiltrent la clinique et les positionnements de chacun des soignants ce qui conduit à une certaine confusion et parfois à des formes de lien où les injonctions paradoxales et les attaques envieuses dominent.

Ainsi, une dispute, opposant Gérard et une psychologue partie à la retraite, était fréquemment rapportée par les enfants. Gérard m'a par la suite expliqué que leur désaccord portait sur l'utilisation de papier toilette pour moucher les enfants, pratique que Gérard ne supportait pas car elle induisait, selon lui, une « confusion des orifices » chez l'enfant. Cela ne l'empêcha pas, par la suite, d'entretenir lui-même cette confusion, pourtant dénoncée par lui, lorsque après avoir donné à un enfant un mouchoir en guise de papier toilette il lui indiqua que c'était pour « se moucher les fesses ».

D'autres scènes témoignent des positions méprisantes voire paradoxales des soignants à l'égard du jeu.

Évelyne tente ainsi de s'interposer dans un jeu entre un enfant et moi au motif que « c'est pas un jeu parce que vous n'êtes que deux ! » mais refuse d'intégrer celui-ci quand l'enfant lui demande, fort à propos, d'incarner la policière dans le même jeu.

Face à deux enfants qui jouent, Gérard commente quant à lui : « On n'est pas là pour jouer ! À L'appartement on parle. ». Quand je lui fais remarquer que l'on peut dire beaucoup par le jeu, il me répond alors en ironisant qu'il comprend donc mieux pourquoi le jeu est « tellement à la mode » et constate que « de nos jours tout le monde joue » faisant

allusion aux jeux télévisés, de grattage etc. Et quand j'ajoute qu'il existe « une différence entre le play et le game », en précisant qu'avec des patients qui ne verbalisent pas ou peu il faut bien inventer d'autres façons de soigner, mentionnant par-là différentes formes de langage, Gérard en déduit alors que « C'est sûrement pour ça que [je] ne [lui parle] pas. ».

Le rapport au langage et à la théorie selon laquelle celui-ci doit guider les pratiques thérapeutiques au sein du dispositif conduisent parfois les soignants à des attitudes aliénantes et paradoxantes.

À Violaine qui me tape, Gérard demande si moi je la tape pour justifier par-là qu'elle ne doit pas me taper. Ce à quoi l'enfant répond, fort pertinemment, qu'elle et moi « c'est pas pareil ». Il s'en étonne, comme si cette affirmation n'allait pas de soi, et insiste, ce qui me pousse à soutenir les propos de Violaine (oui nous sommes différentes, je suis une adulte, elle est une enfant et surtout, elle est en soin et je suis là pour la soigner) qui ajoute comme pour conclure : « je ne suis pas Claire ». Gérard s'étonne alors « Comment ça tu n'es pas claire ? » induisant un glissement de sens de "Claire" à "claire" allusion à la couleur de la peau de Violaine qui est noire. L'enfant, agacée, finit par renoncer, je suis quant à moi désabusée.

On voit ici combien l'utilisation du langage vise à une réduction, un écrasement de la dimension symbolique entretenue par le mot à la chose ce qui, dans le travail clinique auprès d'enfants gravement perturbés, interroge. De fait, la clinique est souvent infiltrée de ces formes d'écrasement, entre différents registres de réalité ou de représentation, qui produisent un effet de sidération et de confusion.

Par exemple, Gérard demande à une stagiaire, qui, selon lui n'intervient pas assez auprès des enfants qui chahutent, si elle fait comme ça avec ses propres enfants alors même que dès qu'un positionnement est perçu comme trop sur le versant éducatif celui-ci est blâmé et présenté comme antagoniste à un véritable positionnement clinique d'inspiration psychanalytique.

De même, alors qu'un enfant, après une crise violente où il a hurlé à plusieurs reprises « je t'encule ! », trouve un apaisement sur les genoux d'une autre stagiaire, Gérard s'offusque : « ce n'est pas parce que tu encules Aurélie et qu'elle se laisse faire que tu peux faire ce que tu veux sinon moi aussi je fais ce que je veux et j'encule Aurélie ! » (Sic !).

Et alors même qu'on encourage une « disposition d'accueil à toute épreuve », la dimension symbolique de certaines propositions est niée et interprétée comme de dangereux agirs qu'il faut empêcher.

Par exemple, face à un enfant qui tente de s'attacher à moi en enroulant du scotch autour de nos deux poignets respectifs, Michelle intervient en expliquant qu'il y a des limites et en interdisant la poursuite de ce jeu. Toujours avec le scotch, Gérard s'offusque que je laisse un enfant se recouvrir la bouche de scotch au motif que celui-ci est toxique pour les enfants alors que je n'y voyais-là qu'un jeu assez répandu chez les enfants et plutôt intéressant du point de vue clinique. Cela interroge par ailleurs sur le message paradoxal adressé aux enfants à travers la mise à disposition dans le dispositif de soin d'un objet pourtant présenté comme dangereux pour eux.

La pensée elle-même est disqualifiée et attaquée, les vécus de vide sont prégnants. *Ainsi, alors qu'Évelyne s'intéresse à mon travail de thèse et après m'avoir écoutée exposer mes hypothèses sur la violence, elle conclut que « C'est pas compliqué. » puis enchaîne : « En tout cas c'est plus facile que si on traite de l'ennui. ».*

Quand enfin certaines de ces attitudes, perçues comme violentes ou incohérentes, peuvent être abordées en réunion – par exemple lorsque Gérard avait arbitrairement enlevé un objet à un enfant et l'avait soustrait à son usage, ou même lorsqu'il lui arrivait de frapper un enfant etc. – un phénomène spécifique se déploie visant à inhiber toute ébauche de conflictualité. Ainsi, confrontée plusieurs fois aux justifications de mon collègue, j'ai fait de façon répétée cette expérience étrange de voir ma colère complètement dissipée et de me trouver finalement convaincue par la pertinence clinique de ses positionnements. Ce que je vivais comme violent et absurde dans l'attitude de mon collègue m'était présenté, avec force arguments, comme relevant, en fait, d'une pratique clinique dont je n'avais pas perçu la finalité thérapeutique. Ce que j'avais pris pour une réalité relevait en fait d'un jeu. Cette expérience, partagée aussi avec les stagiaires au sein de l'équipe, m'a souvent conduite à remettre en question mes propres représentations et à déplorer la vision totalitaire qui avait été la mienne me poussant jusqu'à m'interroger sur la réalité de ce que j'avais vu. Cette conviction acquise concernant la pertinence clinique des positionnements de mon collègue – et donc du caractère quasi délirant de mes propres perceptions – mobilisait chez moi un fort sentiment de culpabilité qui empêchait que je soutienne mon point de vue et un échange en réunion. Cette culpabilité ne se dissipait qu'une fois la

réunion terminée si bien que les aspects conflictuels et violents au sein de l'équipe, eu égard à des pratiques plus que discutables, ne pouvaient jamais être abordés.

2. Psychologue en quête de sens... la recherche comme modèle

« Le cadre se décrit alors [...] comme incarnation des limites du corps, corps de la mère, corps du sujet, corps unique de la mère et de l'enfant, à l'intérieur duquel doit naître cette cloison qui règle leurs échanges, en particulier donnera un statut à l'investigation sadique qui est à « l'origine » de toute recherche, de toute épistémophilie. »

J.-L. Donnet, *Le divan bien tempéré*, p. 95.

La particularité essentielle de mon dispositif de recherche réside dans ce qu'il ne peut se saisir tout à fait entièrement en dehors de la rencontre clinique et du contexte institutionnel. Car, nous l'avons vu, celle-ci s'est avérée source de perturbations et de questionnements prompts à remanier mes représentations et mes modèles théoriques.

Confrontée à un dispositif et à une clinique qui me décontenaient, j'étais en quête de sens pour construire une identité et adopter une posture professionnelle. La recherche a donc constitué pour moi le moyen par lequel j'ai pu élaborer un modèle pour étayer ma pratique au sein du dispositif et commencer à pouvoir penser la complexité de ma clinique qui est devenue, par la même occasion, un objet de recherche.

C'est en acceptant de rencontrer les enfants, avec ce qu'ils proposaient, ni plus ni moins, et au prix d'un travail de résistance face aux attaques dont ma pratique faisait l'objet, que j'ai pu à mon tour leur proposer une réponse ajustée prenant en compte les modalités particulières de la rencontre, c'est-à-dire intégrant l'intersubjectivité.

Ainsi, ma pratique s'est-elle articulée de manière progressive autour de deux temps, le corps-à-corps d'une part et le « côte-à-côte »⁴², dans le jeu et la médiation, d'autre part. Articulation qui, du point de vue métapsychologique, trouve sa pertinence car c'est en étayage sur le corps, et dans l'intersubjectivité, que s'origine le processus de symbolisation. Pour autant, et malgré l'évidence de cette affirmation, ce travail de

⁴² Concept emprunté à René Roussillon.

renoncement à mes modèles théoriques et pratiques a été douloureux et s'est imposé à moi plus qu'il n'a été patiemment élaboré dans un après-coup créatif.

2. 1. Un enfant est tenu : un cadre pour accueillir la violence et son paradoxe

« Le cadre n'a certes pas la « dignité » psychanalytique du processus, mais il en est une condition nécessaire dont on ne sait trop si elle est intrinsèque ou extrinsèque. De toute façon le « vrai » cadre serait intérieur à l'analyste et reposerait sur la conscience claire qu'il garde de sa position d'analyste. »

J.-L. Donnet, *Le divan bien tempéré*, pp.82-83.

Sans renoncer à l'arrière-fond théorique du modèle du jeu car « Il ne faut jamais oublier que le jeu est une thérapie en soi. [et que] Faire le nécessaire pour que les enfants soient capables de jouer, c'est une psychothérapie »⁴³, il m'a fallu tout d'abord faire avec le corps-à-corps d'emblée présent, auquel il n'était pas possible de se soustraire.

C'est donc à mon corps défendant, que j'ai appris que la clinique de la « violence infantile », plus que toute autre certainement, nécessitait de la part du clinicien des réponses accordées. Avec l'idée que lorsqu'un patient nous montre il faut lui dire « je vois », j'ai pu penser la violence, en me dégageant progressivement du non-sens qu'elle me faisait vivre, comme un langage du corps, un signe en souffrance, impliquant nécessairement une réponse dans et par le corps. La perception de ce « besoin » de l'enfant violent d'être contenu, et donc touché, m'a conduite à modifier sensiblement le cadre sur lequel s'appuyait ma pratique clinique débutante et qui faisait de « l'interdit du toucher » un des piliers de celle-ci.

La singularité de la clinique m'a donc conduite à revoir, à repenser la question du cadre, et à interroger mes représentations de celui-ci. Ainsi, penser les modalités d'être du clinicien, c'est à dire sa nécessaire implication, a donc fait partie intégrante de l'élaboration de mon dispositif et en a même constitué le premier temps. La clinique m'a enseigné que la position clinique, celle de la bonne distance, ne s'étaye pas seulement sur la constitution d'un cadre, qui serait comme un exosquelette du clinicien, mais plutôt sur une position interne relevant avant tout du tact dans la mesure où il favorise le con-tact.

⁴³ D. W. Winnicott, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, p.71.

Il me semble que tout l'enjeu de mon dispositif a donc consisté pour moi à mobiliser une certaine capacité à me laisser atteindre, et ce faisant, me laisser toucher et à renvoyer en retour des paroles qui touchent. En l'absence d'un cadre protecteur, du fait de la nécessaire implication du clinicien, c'est le tact qui sera garant de l'interprétation dans la mesure où il est ce qui garantit et préserve l'intégrité narcissique du patient. C'est seulement dans ces conditions que l'interprétation pourra advenir car seul « un contact prolongé [...] permet que l'interprétation soit « proche des pensées » du patient et, par-là, recevable par lui »⁴⁴. Faisant suite aux travaux de J.-L. Donnet dans *Le divan bien tempéré*, qui associent étroitement le cadre et le tact, R. Roussillon propose de penser que dans les situations cliniques où il n'y a pas de cadre formel, le tact serait justement « ce qui pourrait [...] permettre de se passer de cadre »⁴⁵.

Mon expérience auprès des enfants violents fût pour moi l'occasion d'un enseignement sans cesse vérifié depuis : c'est toujours la clinique qui s'impose et le clinicien qui compose avec les spécificités auxquelles il est confronté. Les limites du dispositif sont donc celles de la subjectivité de celui que l'on rencontre. Aussi, nous pourrions dire que le dispositif se construit à deux ou plutôt, comme l'exprime Ph. Jeammet, que « Le cadre n'appartient à personne. »⁴⁶, en référence implicite à la pensée winnicottienne de l'objet « aussi bien moi que non moi ». C'est une qualité paradoxale et néanmoins précieuse que celle que le tact confère au dispositif, parce qu'il implique la réciprocité. L'implication du clinicien touché-touchant, suspend la réponse à la question concernant l'origine de l'expérience (objectivement perçue ou subjectivement conçue ?), elle est éprouvée et vécue à deux de façon indistincte et vise à « recréer [un] sentiment de sécurité intérieure »⁴⁷.

C'est donc en m'appuyant sur mes éprouvés, que je me suis ajustée au fur et à mesure pour pouvoir enfin parvenir à « Tenir sans faire mal, en serrant juste ce qu'il faut [...]. Tenir sans exciter [...]. Tenir contre l'avis apparent de l'enfant qui hurle qu'il veut qu'on le lâche, le tenir pour qu'il sente qu'on tient à lui [...]. Tenir pour limiter, pour dessiner une limite concrète et solide qui puisse redonner au « non » sa fonction organisatrice. »⁴⁸.

Et si le dispositif doit, certes, avoir comme finalité la distanciation nécessaire à la pensée et à l'élaboration de la clinique, il ne peut néanmoins pas se résumer au seul principe de

⁴⁴ J.-L. Donnet, *Le divan bien tempéré*, p.85.

⁴⁵ R. Roussillon, *Espaces et pratiques institutionnelle. Le débarras et l'interstice*, p.176.

⁴⁶ Cf. Ph. Jeammet, *Le cadre n'appartient à personne*, pp. 100-109.

⁴⁷ *Ibid.*, p.105.

⁴⁸ M. Monmayrant, *Les enfants féroces*, p.105.

neutralité bienveillante. Bien qu'il ne s'agisse pas d'en exclure toute neutralité et bienveillance, le dispositif ne peut pas, pour autant, se satisfaire pleinement de reposer sur ce seul postulat. Le modèle développé par S. Freud à la suite des *Études sur l'hystérie* repose essentiellement sur une forme de retenue et de neutralisation de la personne de l'analyste. Il répond, par-là, aux injonctions issues de la pratique clinique telle qu'il l'a élaborée au contact de ses patientes hystériques, « Restez tranquille, ne dites rien, ne me touchez pas ! »⁴⁹, aurait dit Emmy Von N. à S. Freud. Dans de telles configurations du travail thérapeutique, il s'agit essentiellement de mobiliser ce que D. W. Winnicott appelle une « attitude professionnelle » qui est, selon lui, « comparable au symbolisme en ce sens qu'elle suppose une *distance entre l'analyste et le patient*. Le symbole se situe dans un fossé (*gap*) entre l'objet subjectif et l'objet qui est perçu subjectivement. »⁵⁰. C'est dans cet écart que viendra se loger le transfert, véritable levier pour le processus thérapeutique. Bien que pertinent dans le traitement des personnalités névrotiques, ce modèle nécessite d'être réévalué à l'aune du soin aux enfants et singulièrement quand ceux-ci présentent de graves symptomatologies. Car, dans ces configurations singulières du travail clinique, le clinicien ne peut pas se reposer tranquillement sur cette posture professionnelle que décrit D. W. Winnicott car « Le patient [...] brise graduellement ces barrières que [sont] la technique de l'analyste et son attitude professionnelle ; il impose une relation directe, de nature primitive »⁵¹. Cela provoque chez le clinicien ce que D. W. Winnicott (1960c) appelle une « réaction » et qu'il différencie du contre-transfert.

⁴⁹ S. Freud, *Études sur l'hystérie*, p. 69.

⁵⁰ D. W. Winnicott, *Le contre-transfert*, p. 353.

⁵¹ *Ibid.*, p. 356.

2. 2. Du corps-à-corps au côte-à-côte... vers la symbolisation

« Je le serrais dans les bras comme un petit enfant et cependant il me semblait qu'il coulait verticalement dans un abîme sans que je pusse rien pour le retenir... »

A. De Saint Exupéry, *Le petit prince*, pp. 85-86.

La spécificité du contact avec la clinique de la violence est qu'elle plonge le clinicien dans un monde de sensations catastrophiques imminentes. Face à la violence de ces enfants, j'étais saisie par des angoisses telles, que j'avais le sentiment que j'étais réellement en danger, qu'il en allait de ma survie.

Je me souviens, désormais avec un certain amusement, de cette scène de panique face à une enfant, Violaine, qui était parvenue à s'emparer, dans mon sac à main, de ma carte vitale et qu'elle s'employait à tordre comme pour la casser. Face à ce geste, pourtant relativement anecdotique eu égard à la violence de certaines scènes, et au fond sans danger réel, je me rappelle pourtant avoir éprouvé une angoisse si violente que j'avais entrepris de récupérer, coûte que coûte, cet objet que l'enfant s'acharnait à vouloir détruire. Évidemment la dimension symbolique de l'objet en question, qui n'avait de « vital » que le nom, le rendait extrêmement précieux et condensait les enjeux relatifs à l'angoisse mobilisée par la violence des enfants. Pourtant dans cette scène j'éprouvais une véritable panique comme si l'enjeu de destruction de la carte vitale revenait à détruire, à porter atteinte à ma propre vitalité, comme si il mettait en péril ma vie même.

Cette courte séquence clinique condense la problématique à laquelle confronte la violence : les éprouvés de destruction et les enjeux vitaux sont ressentis avec un indice de réalité tel qu'il ne semble plus exister de différence entre ce qui est vécu et ce qui se re-présente. Dans cette clinique donc, point de *gap*, pas de « comme si », juste la réalité qui s'impose et qui effracte. J'ai d'ailleurs travaillé dans mon Master II cette caractéristique de certains jeux avec les enfants, comme débordés, détransitionnalisés par la réalité qu'ils tentent de représenter.

La clinique est donc marquée par cette particularité du caractère bien spécifique des éprouvés contre-transférentiels – au risque de leur réalisation – qui n'a d'égal que l'intensité et la violence de l'investissement transférentiel. Car cette mobilisation d'un affect de terreur ou de désespoir chez le clinicien peut en effet être comprise comme la trace laissée par « les débris d'une expérience catastrophique, subie dans [un] vécu

relationnel précoce à un moment où [le sujet] était incapable de contenir, et d'élaborer psychiquement ce qu'il éprouvait. »⁵².

Si la prudence s'impose quant à l'emploi de la notion de contre-transfert, qui ne s'entend, *stricto sensu*, que dans le cadre de la cure analytique, et, si l'on suit D. W. Winnicott, peut-être qu'avec un certain type de patients, je tiens cependant à spécifier l'utilisation que j'en fais ici. Dans *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, G. Devereux propose de penser le contre-transfert comme « la somme totale des déformations qui affectent la perception et les réactions de l'analyste envers son patient »⁵³. Il développe ainsi l'idée que le contre-transfert est l'équivalent d'un processus transférentiel à part entière de l'analyste sur son patient et que celui-ci est à l'œuvre également dans le rapport du chercheur à son objet de recherche. Au fond cette proposition rejoint celle développée par R. Roussillon, concernant « la pénétration agie » de l'objet de recherche sur la recherche elle-même quand il propose de faire une clinique de la théorie⁵⁴. Par contre-transfert, je désigne donc l'ensemble de mes propres éprouvés – sous-tendus par des actes, des réactions dirait D. W. Winnicott – mobilisé par le transfert des enfants et qui implique une dimension intrapersonnelle en tant qu'elle révèle les enjeux propres à mon objet de recherche. Bien que D. W. Winnicott propose d'employer un autre terme, je tiens à garder celui de contre-transfert en admettant une acception plus large que celle considérée par la métapsychologie psychanalytique.

En effet, je ne suis pas certaine de suivre tout à fait D. W. Winnicott dans ses développements quand il oppose réaction à contre-transfert. Bien qu'il insiste, à juste titre, sur ce qui spécifie l'emploi de ce terme au regard des enjeux cliniques, à savoir la recherche par le patient d'une relation directe avec son analyste, lui permettant d'entrer en contact avec une partie réelle de celui-ci en le poussant à réagir, il me semble cependant que D. W. Winnicott fait l'impasse sur le contexte dans lequel la réaction est obtenue.

Le contexte en effet, c'est celui de la cure, un dispositif qui dit son ambition thérapeutique et qui traite, de ce fait, ce qui se présente en son sein comme des représentations ou du moins qui en a le projet. Aussi, pour moi, l'enjeu n'est pas tant la désignation du processus par le terme de contre-transfert ou de réaction, que ce qu'il cherche à appréhender à travers cette distinction. Il me semble en effet que l'intérêt est ici pour D. W. Winnicott de

⁵² J. Mac Dougall, *Le contre-transfert et la communication primitive*, p.120.

⁵³ G. Devereux, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, p.75.

⁵⁴ Cf. R. Roussillon, *Pour une clinique de la théorie*.

différencier les éprouvés et les attitudes mobilisés chez l'analyste dans leur lien avec des formes de transfert différentes et qui impliquent donc une attitude professionnelle différente. Car, je reste persuadée que D. W. Winnicott aurait eu une réaction très différente si le vase, auquel il tenait tant, avait été brisé dans d'autres circonstances que celles de la cure de M. Little. Sa réaction a nécessairement pris en compte les paramètres des aspects transférentiels et a sans doute constitué un compromis entre ce qui affectait sa personne réelle et ce que ses dispositions d'analyste lui commandaient.

Les éprouvés avec lesquels j'étais en prise dans la clinique – et que j'ai pu penser, dans l'après-coup, en lien avec un mécanisme d'excorporation, comme forme primaire d'expulsion, qui « se contente de projeter le plus loin possible de façon centrifuge. »⁵⁵ – m'ont ainsi conduite à « réagir » par la contenance comme première forme d'élaboration des vécus internes. En appui sur le modèle des interactions précoces j'ai pu penser que le corps a un langage qui ne passe pas nécessairement par la parole, et, de fait, j'ai pu modifier mes interventions en répondant – réagissant dirait D. W. Winnicott – à l'agir violent par un agir qui ne soit cependant ni dans la rétorsion, ni dans le retrait, mais qui permette d'en faire émerger les potentialités créatives. Ainsi, « Le travail thérapeutique lui-même gagne à avoir comme perspective principale l'élaboration des contenants de pensée archaïques, avant de travailler avec le contenant langagier. En effet, ce dernier s'inscrit dans la psyché sur les contenants archaïques et en particulier le schéma corporel. »⁵⁶.

Dans cette conjoncture, où la parole est un agir, l'activité de représentation est vécue comme menaçante et « l'acte violent peut alors apparaître comme une dérision agie qui attaque et détruit toute émergence de sens, toute possibilité de penser. »⁵⁷. Et si, de fait, le maniement de l'interprétation n'est pas envisageable d'emblée, en tant que tel, dans le travail thérapeutique, il doit cependant en rester l'ambition, quitte à se modifier, à prendre des formes plus adéquates pour mettre au travail les processus psychiques archaïques exprimés dans la clinique. Car, comme le souligne J. Mac Dougall, « Les émois suscités [...] par ces infiltrations primitives contiennent déjà en puissance une interprétation. »⁵⁸.

Tout l'enjeu est donc, dans cette première étape du travail thérapeutique, de proposer au patient des agirs qui prennent valeur d'interprétation pour lui et qui permettent de

⁵⁵ A. Green, *La projection : de l'identification projective au projet*, p.237.

⁵⁶ B. Gibello, *Cadres thérapeutiques et enveloppes psychiques*, p.42.

⁵⁷ M. Montmayrant, *De la violence à la symbolisation. Sept ans de groupe à l'école des enfants féroces*, p.217.

⁵⁸ J. Mc Dougall, *Le contre-transfert et la communication primitive*, p.136.

transformer son agir violent en *agieren*. Car, « L'interprétation dynamique du transfert [...] suppose en effet que ce qui est vécu en séance [...] puisse être traité comme une représentation [...]. Cela suppose que se mette en place une illusion transférentielle spécifique, organisée par un paradoxe dans lequel la chose est vécue dans le présent, actualisée – c'est l'*agieren* – et reste interprétable comme représentation [...] C'est ce paradoxe qui manque à pouvoir s'organiser véritablement dans le transfert délirant, dans lequel la chose psychique se donne pour elle-même »⁵⁹.

En me chargeant de la fonction de contenance, les enfants ont pu déplacer à mon endroit les enjeux spécifiques de l'agrippement en tant que mise en œuvre d'une seconde peau musculaire qui « [...] remplace l'intégration de la première peau, [et] se manifeste par un type de carapace musculaire partielle ou totale »⁶⁰. Cela leur a permis de commencer à expérimenter en confiance un vécu interne de mollesse, de relâchement, de faire émerger une parole et enfin seulement d'amorcer un jeu. Comme le soulignent R. Prat et P. Israël, il convient d'« [...] allier le langage du corps au tact, pour rendre sa force au langage. »⁶¹. La contenance apparaît donc comme un préalable à une activité de symbolisation plus élaborée et constitue les conditions de ce que P. Israël appelle une interprétAction (1996). Par ce terme, il cherche à définir les différentes modalités d'articulation de la parole et de l'acte chez l'analyste et propose de penser plusieurs niveaux. Avec R. Prat, il souligne également que ces modalités interprétatives spécifiques sont propres au travail auprès de patients qui présentent des troubles de la symbolisation et amène l'idée selon laquelle « [...] l'acte ou l'agir, loin de disqualifier l'interprétation langagière, en autorise [au contraire] l'ancrage dans le corps – et, dans l'après-coup, la reprise co-interprétative par les deux protagonistes de la situation analysante. »⁶².

Ainsi, il s'agit, avant tout, d'être pour l'enfant un objet qui tient, fonction que les enfants au sein du dispositif de *L'appartement* avaient bien repérée puisqu'il leur arrivait de me demander à être (re)tenu, ou à ce que l'un d'entre eux soit tenu et même à formuler, non sans une certaine ambiguïté, « Elle va te tenir ! C'est bien fait pour toi ! ». Ce qui peut nous donner à penser qu'il s'agit aussi d'un bienfait...

⁵⁹ R. Roussillon, *Le transfert délirant, l'objet et la reconstruction*, p.45.

⁶⁰ E. Bick, *L'Expérience de la Peau dans les Relations d'Objet Précoces*, p.139.

⁶¹ R. Prat et P. Israël, *Actes qui parlent et interprétActions*, p.1591.

⁶² *Ibid.*

Il est ici essentiel d'entendre et de décliner la polysémie du verbe « tenir » comme autant de variations interprétatives qui peuvent être proposées à l'enfant. Il y a d'abord « tenir » au sens de « contenir », mais aussi « tenir » pour « tenir à quelqu'un » et donc être attaché à lui (parfois à *L'appartement* c'est au sens propre !) et enfin « tenir » dans le sens de « résister ». La nature de la contenance doit donc comporter ces trois dimensions, sans quoi elle ne peut faire sens pour l'enfant. Néanmoins, la qualité première, dont dépendent les deux autres, c'est celle de la résistance de l'objet, car c'est parce qu'un objet résiste bien qu'il peut tenir sans faire mal, qu'il ne lâche pas et que le travail du lien est rendu possible afin de pouvoir ensuite se séparer sans se déchirer.

Il me semble, par ailleurs, que les propositions théoriques de P. Delion autour de la pratique des enveloppements, dite du *packing*, sont susceptibles de traiter de ce que la problématique de la « violence infantile » met plus spécifiquement en jeu dans le rapport au corps et viennent étayer notre propos. Nous pouvons donc entendre, avec lui, trois fonctions de la contenance. La première, qu'il appelle « fonction phorique » permet l'« intégration progressive de la fonction de partage, *holding* de la mère »⁶³, la seconde qui consiste à « [...] mettre son appareil psychique à la disposition de l'enfant, [...] et à] devenir ainsi les porteurs des signes de souffrance de cet enfant » c'est la « fonction sémaphorique »⁶⁴.

Enfin, la « fonction métaphorique » permet de « réunir la « constellation transférentielle » pour cultiver ensemble la possibilité de représenter les choses par des mots pour exprimer grâce à notre « névrose normale » les signes que nous portons en nous »⁶⁵.

Ces différentes fonctions, si elles sont envisagées comme des étapes successives, permettent donc de comprendre l'échec de la verbalisation à contenir les vécus internes en tant que les mots ne peuvent venir qualifier de prime abord un vécu corporel non contenu. La contenance comporte donc une double dimension, aussi bien maternelle, de l'ordre d'une contenance émotionnelle, que paternelle, en tant qu'elle introduit une limite. C'est dans ce double mouvement, à la fois de contenance, et donc limitation physique, et de qualification des affects au plus près, que se sont avant tout situées mes interventions ayant expérimenté auparavant « la violence de l'interprétation »⁶⁶. Ce n'est qu'ensuite que j'ai

⁶³ P. Delion, *Le packing avec les enfants autistes et psychotiques*, p.129.

⁶⁴ *Idem*.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 130.

⁶⁶ Cf. P. Aulagnier.

pu envisager et amorcer dans la clinique un travail d'élaboration dans le jeu et seulement dans la mesure où il s'est étayé auparavant sur cette forme de « communication primitive »⁶⁷.

Du reste, comme le souligne lui-même P. Delion, la technique de contenance ne peut être envisagée comme thérapeutique en soi, il est donc nécessaire de l'articuler avec d'autres modalités de soin.

C'est là que le modèle du jeu et de la médiation apparaissent dans toute leur pertinence, ce que la clinique nous montre d'ailleurs : la contenance permet de faire émerger des potentialités chez l'enfant qui peuvent alors s'organiser dans le jeu. Contenir le corps tout en qualifiant les vécus corporels c'est contenir la psyché et donc créer un espace clôt afin de favoriser l'émergence du sens.

2. 3. De l'utilisation du corps du thérapeute : les conditions d'une malléabilité à toute épreuve (ou presque)

La violence et ce qu'elle contient de terrifiant, de douloureux et d'une nécessité vitale à se protéger, peut conduire à des mécanismes de retrait ou à une violence réactionnelle. Travailler avec cette clinique au quotidien, dont la dimension traumatique réside surtout dans son surgissement inattendu, confronte nécessairement le clinicien à de tels mécanismes. Malgré les nombreuses exhortations à ne pas me « laisser faire », je me suis pourtant laissée aller à la rencontre de ces enfants. « Résister » malgré les coups et mon envie de fuir, de désinvestir à mon tour, tel est l'impératif déontologique que je me suis d'emblée fixé avec l'idée implicite qu'il me fallait « survivre » au sens de D. W. Winnicott et malgré parfois aussi l'absurdité que je pouvais ressentir à agir ainsi.

Mais, tenir et résister face à la destructivité n'a été possible que parce que j'avais aussi à l'esprit un modèle, une référence à la fois théorique et clinique, faisant pour moi office de contenance. Ce modèle c'est celui qu'expose D. W. Winnicott dans *Jeu et réalité*⁶⁸, à travers le traitement d'une petite fille de un an, présentant des crises de convulsion suite à une hospitalisation pour une gastro-entérite à l'âge de six mois. Dans l'interaction qu'il décrit avec cette enfant, D. W. Winnicott mentionne qu'il s'est laissé mordre le doigt « [...]

⁶⁷ J. Mac Dougall, *Le contre-transfert et la communication primitive*, p.122.

⁶⁸ Cf. D. W. Winnicott, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, pp. 68-70.

si fort qu'elle [lui] arracha presque la peau. »⁶⁹. Cette interaction, qui se répète dans les consultations suivantes, semble être pour D. W. Winnicott la condition *sine qua non* de la capacité ensuite développée par la petite fille à jouer avec une spatule puis ses doigts de pied.

C'est donc en appui sur cet exemple, issu de la pratique de D. W. Winnicott, qui laisse à dessein l'expérience de la morsure se répéter, que mon dispositif de recherche s'est élaboré. Je souhaite insister ici sur une qualité essentielle de ce dispositif : le corps propre du clinicien. Car si, nous l'avons vu, il s'agit de quitter une posture professionnelle de neutralité pour s'impliquer, en investissant le travail sur le cadre interne et le tact, il s'agit d'engager bien plus fondamentalement son propre corps dans la rencontre clinique.

Ainsi, le clinicien doit-il accepter – ou considérer comme inévitable – d'être utilisé jusque dans la matérialité de son corps propre. Le corps du thérapeute occupant alors littéralement la fonction de médium malléable pour le patient. Mais si « cet emploi cruel de l'analyste est nécessaire, [...] comment l'analyste peut-il le supporter ? »⁷⁰.

En ce qui me concerne, et là sans doute les ressources sont-elles propres à chacun, les conditions de ma résistance se sont fondées, nous l'avons vu, en appui sur la pratique de D. W. Winnicott qui a fait office de cadre de référence pour ma propre pratique clinique « si D. W. Winnicott le faisait alors... ». Dans la foulée, j'avais également une théorie implicite de mon objet de recherche qui reposait sur l'idée qu'un objet qui n'a pas survécu est un objet qui ne s'est pas lui-même laissé utiliser.

C'est donc avec le présupposé que la « violence infantile » nous confronte à cette problématique de la survivance de l'objet et de son échec dans sa fonction organisatrice, que j'ai pu penser la rencontre et la nature de la réponse à apporter. Cette pensée a fait office pour moi de cadre et de contenant pour me permettre d'accueillir sans rétorsion cette violence. Mais, entendons bien, l'enjeu ici n'est pas la réparation (« tu n'as pas rencontré d'objet qui résiste alors je vais l'incarner pour te donner ce dont tu as manqué ») comme certaines lectures hâtives de D. W. Winnicott ont pu le laisser penser au sujet de sa propre pratique, non, l'enjeu est d'offrir un cadre qui déploie les conditions propres à l'émergence de la symbolisation.

⁶⁹ *Ibid.*, p.70.

⁷⁰ C. Thompson, *Le contre-transfert est-il un cadre ?*, p.33.

Il ne s'agit donc pas d'offrir son corps, comme en sacrifice, aux élans impitoyables des patients, il s'agit plutôt de créer les conditions de la transformation, conditions qui sont issues des expériences corporelles précoces. À l'instar de la mère, qui dispose le sein réel à l'endroit où le bébé est prêt à le créer, il s'agit de permettre à l'enfant d'avoir une jouissance quasi exclusive, jouissance qui s'entend ici au sens de l'utilisation de l'objet dont parle D. W. Winnicott, afin de remobiliser les processus psychiques enkystés par l'expérience traumatique.

La nuance entre réparation et relance des processus de symbolisation est ici subtile, elle réside sans doute dans cette différence que souligne D. W. Winnicott (1956b) entre la formation réactionnelle et la thérapie.

Nous pourrions aisément appliquer au domaine de la psychothérapie cette phrase de D. W. Winnicott selon laquelle « [...] la psychanalyse aime toujours être à même d'éliminer tous les facteurs de l'environnement, sauf lorsqu'on peut en parler en termes de mécanismes projectifs. Mais en ce qui concerne l'utilisation, il n'y a pas d'échappatoire possible : l'analyste doit prendre en considération la nature de l'objet, non en tant que projection, mais que chose en soi. »⁷¹. Au même titre, le dispositif ne peut pas éliminer la nature du thérapeute en tant que telle : « Que veut dire « être utilisé par le patient » ? Il ne s'agit pas simplement d'être l'objet du transfert, mais d'être réellement pris comme un objet : c'est grâce à l'autre que l'on expérimente une sensation, un mode d'être, et c'est que le patient fait avec l'analyste, si celui-ci veut bien se laisser utiliser. »⁷².

Reprenant les formulations de D. W. Winnicott sur le sujet, R. Roussillon souligne que, dans ces configurations transférentielles singulières, « Le divan de l'analyste ne symbolise pas la mère de l'analysant, il est la mère de celui-ci. »⁷³. Mais si pour le patient et son transfert délirant la question se pose en ces termes, tout l'enjeu pour le clinicien, qui doit se laisser toucher, atteindre par cette forme singulière de transfert, est, paradoxalement de ne pas être contaminé par celui-ci au point de se prendre pour l'objet lui-même, pour ainsi dire la mère. Ici réside le risque de la réparation plutôt que du soin psychique.

Cependant, dans la conjoncture clinique à laquelle nous confronte la « violence infantile », l'atteinte destructrice est bien réelle, or, se laisser atteindre par la destructivité et survivre

⁷¹ D. W. Winnicott, *L'utilisation de l'objet et le mode de relation à l'objet au travers des identifications*, p.123.

⁷² C. Thompson, *Le contre-transfert est-il un cadre ?*, p. 32.

⁷³ R. Roussillon, *Le transfert délirant, l'objet et la reconstruction*, p.45.

pose nécessairement la question de la limite car « On ne survit pas à la destruction. »⁷⁴. La problématique de la transformation est donc centrale aussi pour éviter cette contamination par la problématique du transfert délirant du patient qui tend à annuler l'écart entre la chose et sa représentation.

Car, si le thérapeute doit pouvoir offrir au premier plan sa propre malléabilité, il s'agit pour lui d'avoir pour horizon thérapeutique le relai vers un objet de remplacement qui puisse, lui, être réellement et complètement détruit. Se laisser utiliser en tant que personne réelle doit donc être conçu comme un impératif, certes, mais non comme une fin en soi. Cela doit constituer une expérience préalable à l'utilisation d'un médium, qui viendra ensuite creuser le *gap* nécessaire à l'activité de symbolisation par la création d'un espace transférentiel.

Ainsi, le clinicien peut-il se dévouer, se livrer au corps-à-corps justement parce que celui-ci n'est pas une finalité. Et, au fond, n'est-ce pas tout ce que nous dit D. W. Winnicott de la capacité des mères à se laisser tyranniser par leur bébé, à supporter leurs demandes impitoyables, justement parce que celles-ci sont temporaires et vouées à se modifier sous l'impulsion du processus de maturation ? Comme le souligne R. Roussillon, « Il n'y a pas de règles techniques pour survivre, le processus suppose certainement « un suffisamment bon » masochisme »⁷⁵.

Je serais tentée de rapprocher cette formule des développements précédents, comme pour les éclairer. Ainsi, l'attitude du clinicien, en mettant son corps au service du travail clinique, témoigne d'un masochisme que je rapprocherais volontiers de celui de la mère. Si elle est suffisamment en bonne santé, la mère peut, en effet, se laisser aller à cet état de maladie temporaire qu'est la préoccupation maternelle primaire, et accepter d'endurer dans son corps, la fatigue, la disponibilité à toute épreuve, l'avidité, pour ne pas dire la cruauté, de son nourrisson. Elle fait preuve sans doute, elle aussi, de ce que R. Roussillon appelle un « suffisamment bon masochisme ».

Aussi, s'agit-il, pour le clinicien, de remobiliser cette capacité maternelle primaire qui constitue le fond de la malléabilité première du corps de la mère. Cela ne consiste pas évidemment à être la mère, mais bien d'être comme celle-ci, de mobiliser en soi ces compétences maternelles.

⁷⁴ R. Roussillon, *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, p.127.

⁷⁵ *Ibid.*, p.126.

Néanmoins, la confrontation avec la violence rend d'autant plus difficile la survivance que le corps est réellement touché et attaqué et qu'elle attaque, sinon complètement, du moins partiellement, la capacité de penser car, contrairement au modèle des relations précoces, il s'agit ici d'enfants dotés d'une force qui n'est en rien assimilable à celle du bébé. Cela pose donc la question des conditions qui rendent possible la mobilisation de ce « suffisamment bon masochisme », qui est la condition de la rencontre avec la fureur transférentielle de ces enfants. La question du plaisir et des modalités de sa conquête au sein du dispositif clinique se pose donc comme une question centrale pour le clinicien.

Car la prime de plaisir qu'éprouve la mère dans le contact avec son bébé, aussi impitoyable soit-il, n'est en rien comparable avec ce qui est mobilisé dans le travail clinique. Les enfants avec lesquels travaille le clinicien ne sont pas ses enfants et c'est d'ailleurs pourquoi il peut tolérer d'eux autant et si peu à la fois. S'agissant de ses patients, le clinicien n'a pas, en effet, à avoir envers eux d'attitude éducative visant à « domestiquer » leur vie pulsionnelle aussi est-il sans doute capable de supporter beaucoup d'eux.

Mais, simultanément, ceux-ci n'étant pas, ni des bébés ni ses propres enfants, la disponibilité et la tolérance que le clinicien est susceptible de leur accorder est sans doute limitée. Si l'on peut supporter de son propre enfant qu'il nous tape ou qu'il nous enduise de ses matières corporelles, cela n'est pas supportable de la même façon lorsqu'il s'agit d'un patient d'autant plus lorsque celui-ci est déjà grand.

Le clinicien oscille donc perpétuellement entre ces deux positions, celle d'un masochisme et d'une malléabilité à toute épreuve, que sa posture professionnelle implique et cultive, et celle qui répond aux enjeux de son autoconservation.

Pour tenir les impératifs paradoxaux qu'implique la pratique clinique auprès d'enfants violents, à savoir mettre à disposition son corps propre tout en parvenant à maintenir suffisamment de plaisir dans l'expérience, il s'agit pour le clinicien de pouvoir s'appuyer sur différents éléments contextuels qui concourent à le faire se sentir en sécurité et à trouver du plaisir dans son activité.

La sécurité s'éprouve au sein du dispositif lui-même, dans un contexte bienveillant et de respect mutuel dans l'équipe. L'aménagement des lieux doit, de façon primordiale, comporter un espace qui soit dédié à la mise en réserve, sous protection, des objets du clinicien afin de localiser symboliquement un lieu qui contienne et protège, mette à l'abri,

son narcissisme ainsi mis à mal par sa pratique. C'est la fonction essentielle des placards à l'intérieur du dispositif soignant.

Il est nécessaire enfin, qu'au même titre, l'institution se soit dotée d'espaces, placards symboliques, de dépôt et de reprise de la clinique au sein desquels le clinicien puisse retirer des bénéfices à son activité clinique. Les bénéfices que constitue l'évolution favorable du patient, au prix d'un processus thérapeutique laborieux, s'ajoutent à ceux qu'il peut retirer de façon plus immédiate dans le plaisir qu'il trouve à penser. Plaisir qui constitue pour le clinicien une prime de satisfaction qui rend possible son implication dans le dispositif.

C'est d'ailleurs tout l'enjeu de la démonstration de R. Roussillon dans son article sur les *Espaces et pratiques institutionnelles* qui soutient l'idée que les fonctions de débarras ou de remise qu'occupent certains espaces institutionnels, tels que les réunions par exemple, sont nécessaires au bon fonctionnement de l'ensemble et au travail clinique auprès des patients.

Il va de soi que la démarche de recherche a participé, pour moi, de cette prime de plaisir condition du maintien de mon investissement et de mon implication dans le travail clinique, aussi éprouvant fût-il, et ce d'autant plus que l'environnement institutionnel ne présentait pas les conditions nécessaires au plaisir de penser ensemble.

Mais comme nous le verrons également, ce travail de Doctorat a fait l'objet d'un investissement complexe dans la mesure où celui-ci s'est révélé, par la suite, avoir été utilisé comme un espace de dépôt des aspects non élaborés de ma clinique et a, de ce fait, souffert de leur contamination silencieuse et radioactive .

3. Enjeux et stratégies d'écriture

« *L'étude scientifique de l'homme est entravée par l'angoisse provoquée par le « chevauchement » du sujet d'étude et de l'observateur* »

G. Devereux, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, p.16.

Comme nous l'avons vu, mon dispositif de recherche, au contact de l'institution et de la clinique, s'est élaboré au travers d'enjeux de résistances multiples : résister aux attaques de mes collègues d'une part mais également résister et survivre à la clinique. Malgré toutes les difficultés dont je viens de témoigner, à travers la description du cadre et de ses remaniements, la rencontre avec la violence des enfants et de l'institution, il m'apparaît, que les enjeux les plus complexes pour l'élaboration de mon objet de recherche se sont déployés à l'endroit, pour moi, le plus inattendu, celui de l'écriture.

3. 1. Vers l'écriture d'une clinique groupale

La première étape de l'élaboration du Doctorat a consisté à récolter et à rédiger un matériel clinique, au fil des séances. Ce travail de recueil, qui semblait de prime abord plutôt aisé, se révéla en réalité beaucoup plus ardu. Comme si écrire la clinique était susceptible d'être, en soi, une reviviscence du traumatique qui m'aurait replongée *in vivo* dans l'histoire de ma rencontre avec ces enfants et le dispositif. Je me suis donc d'abord trouvée dans l'incapacité d'écrire, de rédiger une clinique au et du quotidien. Aucune prise de note n'étant en effet possible, j'ai donc fais appel, dans un lointain après-coup, à mes souvenirs pour retranscrire la clinique, me tenant ainsi à distance de l'expérience.

Dans mes souvenirs, les séances m'apparaissaient comme complètement confuses si bien que dès que j'essayais d'en retranscrire quelque chose, de coucher sur le papier les expériences qui avaient été les miennes, j'étais comme sidérée, incapable de ne rien en dire. Comment rassembler les morceaux, créer une unité qui ait du sens à travers la mise en mot ? Comment écrire, dire l'indicible ?

Mon écriture se trouvait impuissante à appréhender la clinique, en écho certainement avec l'insaisissabilité de ces enfants, qui semblaient n'avoir aucune unité, car écrire, c'est créer

l'unité, tricoter fil après fil les éléments épars et désorganisés de la clinique, afin de les organiser et de leur donner un sens, littéralement une direction.

Devant l'intensité, l'abondance et la confusion des situations cliniques, je me suis donc trouvée dans l'incapacité de construire une clinique faite de séquences organisées successivement et distinctement les unes des autres. Le choix initial d'écriture de la clinique, ou pour le dire plus justement, la solution qui s'est imposée à moi, fût donc celle du récit de deux rencontres individuelles au sein du dispositif. Aussi, pendant les deux premières années, celle de mon stage comprise, je me suis concentrée plus spécifiquement sur les enjeux de ma rencontre avec Violaine puis Marley.

La relation avec ces enfants avait évidemment soulevé de nombreuses interrogations dans ma pratique débutante et avaient mobilisé chez moi de fortes impressions. Les vécus contre-transférentiels étaient massifs, l'investissement transférentiel l'était tout autant, c'est, sans doute, pourquoi j'ai eu besoin d'en saisir les enjeux, dans l'après-coup permis par la reprise élaborative de l'écriture et du travail théorique.

Cette stratégie d'écriture était, me semble-t-il, intimement liée à la particularité de mes propres mouvements contre-transférentiels. Aux prises avec la violence de la rencontre avec ces enfants, il m'a fallu traiter individuellement, spécifiquement, la clinique comme si elle était dissociée du reste du groupe.

C'est sans doute donc dans une lutte, contre-transférentielle, contre des vécus de confusion que j'ai d'abord raconté l'histoire de deux rencontres individuelles, présentées dans leur processualité, comme si j'avais été dans le besoin de traiter l'expérience groupale traumatique par entités distinctes les unes des autres. On retrouve ici le recours au clivage comme une défense contre les vécus de confusion, dont mon écriture n'a vraisemblablement pas été épargnée.

Il est néanmoins permis de se demander si cela consistait en une manœuvre d'évitement défensif ou au contraire en une modalité de traitement, par la fragmentation, de l'expérience qui était ainsi plus facilement assimilable. Car, face à la massivité des aspects traumatiques dans la clinique, on peut voir également dans cette stratégie d'écriture, qui a été la mienne, aussi une tentative de traiter le matériel « fragment par fragment »⁷⁶ – selon la méthode décrite par S. Freud à propos du travail psychanalytique – ou encore « fragment par fragment » (R. Roussillon, 2008).

⁷⁶ S. Freud, *Remémoration, répétition, perlaboration*, p. 110.

Cette difficulté à « écrire le groupe » tient, enfin, à la particularité du dispositif qui, dans l'énoncé du principe thérapeutique qui le fonde, permet une approche individuelle au sein du groupe. Cette approche m'avait été énoncée comme telle par les soignants du dispositif à travers cette formule qui la résume : « on fait de l'individuel en groupe ».

Cette conception considère le groupe comme un moyen, un appui, en aucun cas comme un dispositif thérapeutique à part entière à partir duquel la clinique prend sens. Dans un document de travail interne à l'association, on trouve en effet cette phrase du médecin fondateur : « pour moi, la fonction du groupe est assez précise. Elle permet aux enfants de vivre avec des adultes moins dangereux, et elle s'arrête lorsqu'un enfant parle en son nom en posant des questions qui peuvent s'adresser à quelqu'un. »⁷⁷.

Cette approche singulière du groupe, qui repose sur une représentation du groupe comme support à l'émergence de la parole, est sans doute favorisée, elle-même, par la difficulté de ces enfants à « faire groupe ». Ainsi le caractère morcelé de la clinique était comme entretenu, voire amplifié, par le dispositif lui-même, qui, bien que reposant sur le principe de la groupalité, n'impliquait pas une théorie des processus groupaux en jeu. À l'instar de l'équipe soignante, au fond plus constituée d'un agglomérat d'individualités, la clinique peinait à s'organiser en tant que clinique groupale. Si bien, que nous évoluions, enfants comme adultes, les uns aux côtés des autres sans réellement tenter d'établir de cohérence dans nos interventions ou dans les processus psychiques impliqués.

Ce n'est donc que progressivement et laborieusement que je suis parvenue à l'écriture d'une clinique groupale qui reprenait le fil associatif des séances et les inscrivait dans une continuité temporelle. Mais ce travail, qui n'a été possible que secondairement, doit sa réussite à son appui sur la constitution d'une groupalité, celle qu'a représenté pour moi la collaboration avec les différents stagiaires qui ont participé au dispositif. Ainsi, ayant moi-même été stagiaire dans ce lieu, j'étais encline à m'identifier aux vécus d'un stagiaire et prompte à lui proposer un soutien au sein du dispositif mais, je crois aussi que, par-là, je cherchais à trouver des appuis que je ne trouvais pas auprès mes collègues à qui je refusais de m'identifier.

C'est sous la forme d'un tel contrat narcissique qu'une alliance féconde avec les différents stagiaires s'est nouée et que nous avons pu modifier sensiblement certains aspects de la pratique clinique au sein du dispositif. Nous avons en effet commencé à nous réunir – et il

⁷⁷ Document interne.

y avait là, sans doute, aussi une forme de résistance – pour élaborer la clinique en post-séance. Cela a permis, sinon d'unifier notre regard, du moins de mettre au travail nos positionnements respectifs tout en tentant d'élaborer ceux-ci dans la dynamique transféro/contre-transférentielle et les processus groupaux. Et c'est à la condition de ce travail, constitutif d'un regard groupal sur la clinique, que celle-ci a pu s'organiser progressivement comme une clinique de groupe. Comme si le groupe d'enfant ne pouvait pas exister sans le groupe des soignants.

Mais l'enjeu le plus décisif résidait pour moi bien plus fondamentalement dans l'écriture de ma thèse, et les résistances se faisaient d'autant plus fortes que je ne pouvais pas m'appuyer ou si peu, comme ici, sur les ressources de la groupalité.

Il fallait désormais que je me confronte à mes propres démons, car tel fût fondamentalement l'enjeu de ma difficulté à écrire. Celle-ci s'est, en effet, révélée intimement liée à la problématiques du tabou dont S. Freud nous rappelle que « À l'origine, le mot de tabou [...] aurait désigné le démoniaque qu'on n'a pas le droit de toucher. »⁷⁸.

3. 2. Inhibition : quand écrire devient tabou

C'est donc dans le travail d'écriture même de ce Doctorat que les résistances les plus profondes se sont finalement révélées les plus tenaces. Cela, malgré l'attraction que représentait pour moi l'investissement du travail intellectuel, j'étais dans un rapport d'ambivalence tel à mon objet que j'ai été pendant de longues années incapable d'y penser en dehors d'une certaine distance. Ainsi, l'investissement de la thèse était-il d'autant plus fort que sa réalité, je devrais dire sa matérialité, était tenue éloignée. En revanche, dès que je me résolvais à enfin « m'y mettre » j'étais saisie d'angoisse et envahie par l'impossibilité d'écrire. Le plaisir de chercher, l'excitation procurée par le travail intellectuel, se dissipait à mesure que ceux-ci approchaient leur objet si bien que, pendant un temps, je crus que ce qui avait motivé profondément ma démarche de chercheur, à savoir la curiosité pour la chose psychique, s'était tout bonnement dissipé.

Or, il apparaît clairement aujourd'hui que les enjeux – qui se sont fait jour, au prix d'une laborieuse élaboration – de cette véritable inhibition à l'écriture étaient en lien avec des aspects non élaborés de mon objet de recherche puisant directement leur source dans la

⁷⁸ S. Freud, *Totem et tabou*, p.274.

clinique elle-même. L'analyse de cette inhibition m'a donc permis de mettre au travail des aspects non encore envisagés dans ma réflexion sur la « violence infantile » et c'est en appui sur celle-ci que j'ai pu développer certains points de mes hypothèses, qui sont notamment traités dans le Chapitre III.

Je vais donc tenter de décrire les motifs inconscients de cette inhibition afin d'en dégager les éléments de compréhension de la clinique et leur impact sur mon processus d'écriture. J'ai longuement expliqué comment j'ai été amenée à renoncer à certains modèles théoriques et pratiques pour rencontrer les enfants dans le dispositif. J'ai également dit combien mon positionnement au sein de celui-ci entrainait en conflit avec ceux de mes collègues, or, il convient ici de démontrer comment ces aspects conflictuels à tous niveaux ont participé de mon processus d'écriture ou plutôt de son inhibition. Car si, écrire la clinique convoque les difficultés relatives à la reviviscence du traumatisme de la rencontre, au risque de la confusion et du clivage, écrire le Doctorat mobilise de tout autres enjeux.

La question de l'écriture de la thèse soulève, en effet, celle de son interlocuteur, c'est à dire le lecteur, celui à qui le récit s'adresse. En sa qualité de lecteur, l'interlocuteur devient un témoin, celui qui voit, celui pour qui le propos est écrit. Or, exposer sa clinique revient également à s'exposer soi en tant que clinicien, il est donc permis de penser qu'une part de mon inhibition à l'écriture tentait de traiter quelque chose de cette problématique de l'exhibition nécessairement impliquée par tout travail d'écriture de soi. Au cours de diverses présentations de mes travaux de thèse dans des séminaires, j'ai fait, de façon répétée, l'expérience du caractère insoutenable de la description de certaines scènes cliniques et j'ai été confrontée à des réactions des auditeurs parfois violentes. Ceux-ci m'exhortant à ne pas me « laisser faire » sans doute aux prises avec leur propre passivité et ce qu'elle contient d'insupportable. On peut ici penser que la mobilisation de mon inhibition à l'écriture contenait donc les enjeux propres aux manifestations d'un surmoi protecteur m'incitant à jeter un voile pudique sur certaines scènes cliniques qui exposaient par trop mon impuissance en me mettant dans des postures délicates voire parfois honteuses. C'est sans doute le propre des « situations limites » que de convoquer chez l'autre ses propres limites, à commencer par celles de son écoute.

Cependant, je ne suis pas totalement convaincue de la mobilisation d'un surmoi protecteur comme seul motif contribuant à expliquer mon inhibition bien que cela permette d'introduire la question centrale du surmoi. Le sentiment que j'avais, du moins au début, de transgresser un modèle transmis par ma formation universitaire autour de « l'interdit du

toucher » – et qui était d'ailleurs renforcé par les critiques de mes collègues au sein du dispositif – n'était sans doute pas tout à fait étranger à ma difficulté à écrire. Car, on ne transgresse pas sans conséquences un cadre ou des repères qu'on s'est préalablement fixés ou qui nous ont été transmis et ont été intégrés comme renvoyant à une certaine orthodoxie. Les niveaux de transgression étaient donc multiples.

D'abord, ils concernaient ma fonction de psychologue, l'acte de toucher me renvoyait en effet à un positionnement « hors cadre », cette pratique étant réservée plutôt aux éducateurs ou aux infirmiers, la fonction de « penser », de « mettre des mots, interpréter », à distance du corps donc, étant principalement dévolue au psychologue. J'avais également le sentiment de transgresser un savoir, et donc, par-là, de faire affront à mes pères universitaires qui me l'avaient enseigné et transmis et que j'avais reçu aurolé d'une certaine idéalisation. Les enjeux de filiation n'étaient donc pas exempts de ce sentiment de transgression. Enfin, transgresser un interdit tel que celui du toucher convoque nécessairement des fantasmes de séduction de l'adulte sur l'enfant. Contenir, toucher un enfant, reviendrait donc à l'exciter, comme si ce contact avec lui était de nature sexuelle et donc consistait en une transgression de l'interdit de l'inceste.

Si la pratique peut s'accommoder de ce type de fantasme, rendre visible celle-ci, en témoigner dans l'écriture, est cependant susceptible de remobiliser les fantasmes qui lui sont associés ainsi que les angoisses relatives à la transgression de l'interdit. L'inhibition serait donc le signe d'une activité du surmoi qui viendrait ainsi condamner une pratique, vécue comme transgressive, en lien avec un fantasme œdipien de séduction et un sentiment inconscient de culpabilité révélé dans l'écriture.

On voit ici combien la pratique clinique est susceptible d'attiser la névrose infantile du thérapeute en contact avec des enfants dans la mesure où celle-ci condense la question du toucher et de son interdit, dont S. Freud nous dit qu'il est « L'interdit capital et nucléaire »⁷⁹ de la névrose obsessionnelle. C'est d'ailleurs à ce modèle auquel S. Freud se réfère pour expliquer et comprendre l'existence et la fonction des tabous dans les sociétés primitives. Il dialectise ainsi tabou et névrose obsessionnelle en plaçant au cœur de ces deux phénomènes une angoisse commune, celle du toucher. Concernant le développement de la névrose, S. Freud élabore la construction suivante : « au tout début, dans la toute première enfance, se manifesta un fort plaisir-désir de toucher [...] À l'encontre de ce plaisir-désir

⁷⁹ S. Freud, *Totem et tabou*, p.229.

vint aussitôt, de l'extérieur, un interdit, celui précisément de ne pas exécuter ce toucher. L'interdit fût adopté car il pouvait s'appuyer sur de puissantes forces internes... »⁸⁰. Il relie ensuite explicitement le plaisir-désir de toucher et son interdit avec la question du tabou et avance même l'idée selon laquelle l'interdit du toucher ne porte pas seulement sur le corps propre mais s'étend également à sa forme figurée, qui se généralise alors au fait même d'entrer en contact. C'est pourquoi S. Freud suggère que « Tout ce qui dirige les pensées sur ce qui est interdit et suscite un toucher par pensée est aussi interdit que le contact corporel immédiat ; la même extension se retrouve dans le tabou. »⁸¹. Cela éclaire les difficultés relatives à l'écriture de cette thèse ainsi que le besoin que j'ai eu, pendant un temps, de m'en tenir éloignée, comme si le rapprochement par la pensée et par le corps – dans l'écriture – était au risque de me remettre en contact avec le tabou et sa transgression.

3. 3. « L'écriture ou la vie »⁸²

Toujours dans *Totem et tabou*, S. Freud montre comment celui qui a transgressé le tabou devient à son tour tabou et menace de contagion chaque chose ou personne qu'il touche, le caractère tabou d'une chose ou d'une personne se transmettant par le toucher. On peut donc penser qu'ayant transgressé un interdit – celui du toucher – en contenant les enfants, mon travail d'écriture – dans la mesure où il s'agit d'entrer en contact avec la clinique à travers sa mise en mot et son articulation avec les concepts théoriques – était comme menacé par la contamination du tabou par le biais du contact avec sa matérialité.

Quant aux objets mêmes de la transgression, à savoir le cadre et les enfants, il semble qu'ils aient sans doute renforcé le caractère transgressif de mon rapport à l'écriture de la thèse. S. Freud observe en effet que certaines personnes ou certains états sont tabous, en soi, et avance l'idée qu'un individu peut être tabou, en permanence ou temporairement, sans avoir préalablement transgressé de tabou.

Le caractère tabou d'un individu tient alors simplement au fait « qu'il se trouve dans un état propre à exciter les désirs interdits des autres, à réveiller en eux le conflit d'ambivalence. La plupart des positions d'exception et des états d'exception sont de cette espèce et détiennent cette force dangereuse. Le roi ou le chef éveille l'envie de ses

⁸⁰ *Ibid.*, p.231.

⁸¹ *Ibid.*, p.230.

⁸² Cf. J. Semprun, *L'écriture ou la vie*.

privilèges ; peut-être tout un chacun voudrait-il être roi. Le mort, le nouveau-né, la femme dans ses états de souffrance excitent par leur désaide particulier ; l'individu tout juste parvenu à la maturité sexuée, excite par la jouissance nouvelle qu'il promet. C'est pourquoi toutes ces personnes et tous ces états sont tabous, car il ne faut pas céder à la tentation. »⁸³. Le tabou est donc une formation sociétale et culturelle visant à protéger certaines personnes, ou états, des manifestations d'envie que leur statut mobilise chez ceux qui en sont dépourvus.

La proposition de S. Freud me permet de faire le lien avec mon propre rapport à mes figures parentales idéalisées, déplacées dans les enjeux de la transmission du savoir universitaire, et donc dans mon rapport au savoir et à la pratique clinique. Être en position de transgresser ce savoir transmis par un équivalent de chef – un maître à penser – m'a sans doute confrontée à la problématique de transgresser un tabou, du fait des enjeux d'appropriation mobilisés dans le rapport au savoir. S. Freud souligne d'ailleurs les analogies qui existent entre celui qu'il nomme le sauvage, ou le primitif, et le névrosé dans la mesure où « [...] le rapport du sauvage à son souverain [...] découle de la position infantile de l'enfant envers le père. »⁸⁴.

De même on peut penser que le fait de toucher un enfant est susceptible de remobiliser le tabou spécifique qui porte sur les nouveau-nés, et plus généralement les personnes fragiles, dont S. Freud parle. Pour avoir travaillé en périnatalité, auprès de jeunes parents, je peux témoigner du fait que nombreuses sont les croyances et superstitions qui entourent, encore aujourd'hui, les nouveau-nés, qu'elles soient d'ailleurs étayées ou non sur un système religieux ou culturel et ce malgré les avancées technologiques et scientifiques.

Généralement, ces croyances portent sur le fait qu'un enfant, s'il est trop aimé ou s'il mobilise trop l'envie, par sa beauté ou son sexe par exemple, peut être l'objet d'un mauvais sort ou d'un envoûtement. C'est d'ailleurs une croyance que l'on retrouve très fréquemment chez les parents d'enfants porteurs de troubles mentaux précoces ou de handicaps. L'existence de telles croyances mobilise chez certains parents des formations réactionnelles puissantes qui les conduisent à mettre en place des stratégies complexes afin d'éviter que ne se réalisent ces superstitions. Dans les cas les plus extrêmes, on peut retrouver des évitements du contact corporel ou visuel – alors réduit à la portion congrue

⁸³ S. Freud, *Totem et tabou*, pp.235-236.

⁸⁴ *Ibid.*, p.256.

– avec leur enfant, des limitations de l’investissement pour le préserver des mouvements envieux dont il pourrait faire l’objet en étant trop désiré et aimé par ses parents.

Dans son article sur l’*Origine des préjugés populaires sur les envies*, G. Variot s’intéresse à la diffusion de telles idées à travers les siècles et à leur persistance quelle que soit l’avancée des connaissances scientifiques ou les milieux sociaux. Ainsi, il remarque par exemple que « C’est une croyance très répandue et très généralement acceptée que les marques sur la peau, présentées par les enfants à la naissance, sont dues à l’influence de l’imagination de leur mère pendant la grossesse. [...] En allant plus loin, dans cette direction, on admet souvent que les difformités congénitales [...] se rattachent à de violentes impressions de la mère, qui auraient eu un contrecoup direct sur le fœtus. Cette croyance ancienne s’est traduite dans le langage populaire par le terme d’*envie*, qui est employé indistinctement pour désigner la cause et l’effet. La mère a une *envie*, l’enfant porte une *envie*. »⁸⁵.

Nous retrouvons, ici illustrée, la façon dont le tabou peut se transmettre entre les personnes, ou les choses, par l’entremise de la pensée magique dont S. Freud (1913a) nous dit qu’elle procède selon deux principes distincts, la similitude et la contiguïté, parlant successivement de « magie imitative » ou de « magie contagieuse ». On voit comment dans les représentations véhiculées par ces croyances il s’agit de quelque chose qui passe de la mère à l’enfant, qui le contamine.

Il est intéressant là aussi de faire le parallèle entre mon investissement de la thèse et les développements que je propose concernant certaines formes de parentalités et les mouvements psychiques mobilisés dans celles-ci. C’est comme si mon rapport à cette gestation singulière, que représente le travail de thèse, et au corps-à-corps sensuel qu’implique l’écriture, avait été frappé d’un tabou m’incitant à désinvestir, ne plus toucher, entrer en contact, avec cet objet tant désiré. Nous verrons, plus loin, comment cela nous permet de mettre au travail notre clinique et de comprendre les enjeux de la « violence infantile ».

Comme le montrent bien les croyances populaires à propos des grossesses et des nouveau-nés, le tabou et la mort sont intimement liés. À l’origine du tabou, en effet, « [...] il y a régulièrement une motion mauvaise – un souhait de mort envers une personne aimée. Cette

⁸⁵ G. Variot, *Origine des préjugés populaires sur les envies*, p.458.

motion est refoulée par un interdit, l'interdit est rattaché à une certaine action qui, en quelque sorte, représente par déplacement l'action hostile envers la personne aimée, l'exécution de cette action étant menacée de la peine de mort. [...] le souhait de mort originel envers l'autre qui est aimé se trouve alors remplacé par l'angoisse de mort à son sujet. »⁸⁶.

C'est pourquoi, dans un mouvement de retournement pulsionnel sur soi, « [...] la transgression d'un tabou fait redouter une punition, la plupart du temps une grave affection ou la mort. »⁸⁷. Le châtement est proportionnel aux mouvements pulsionnels mobilisés par la transgression.

Si, comme l'affirme S. Freud, à la suite de J. W. Goethe, « Ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le afin de le posséder. »⁸⁸ alors toute tentative de modélisation, par appropriation et dépassement d'un savoir issu d'un corpus théorique, implique des enjeux de transmission et donc de meurtre symbolique, ce qui finit d'éclairer les motifs inconscients puissants qui ont conduit à rendre l'écriture de cette thèse dangereuse, comme si des enjeux vitaux avaient interdits toute velléité d'écriture.

C'est pourquoi j'ai donné à cette partie un titre, que j'emprunte à J. Semprun, qui met en opposition « L'écriture ou la vie », dans son livre éponyme. Dans cet ouvrage autobiographique écrit bien longtemps après les faits qu'il relate, J. Semprun témoigne de sa difficulté à écrire et explique comment il s'est agi, pour lui, de vivre au détriment de l'écriture : « [...] j'avais été mis en demeure de choisir entre l'écriture ou la vie. [...] Non pas parce que je ne parvenais pas à écrire : parce que je ne parvenais pas à survivre à l'écriture, plutôt. »⁸⁹.

Si l'expérience des camps de la mort n'est en rien comparable avec celle de mon inhibition à l'écriture, j'ai pourtant sciemment recherché, par cette référence à J. Semprun, à mettre en parallèle ces aspects de l'écriture avec ceux de la clinique. Nous verrons dans le Chapitre III combien cette question, en dialectisant écriture et mort, nous permet de traiter la problématique contenue dans notre objet de recherche, qui elle, se rapproche sans doute plus de l'expérience décrite par J. Semprun.

⁸⁶ S. Freud, *Totem et tabou*, p.279.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 280.

⁸⁸ S. Freud citant J. W. Goethe in *Abrégé de psychanalyse*, p.305.

⁸⁹ J. Semprun, *L'écriture ou la vie*, pp.253-254.

SYNTHÈSE DU CHAPITRE I

Ce Chapitre relate les problèmes méthodologiques auxquels s'est confrontée cette recherche.

Après une présentation du dispositif clinique et du contexte de recherche, il montre comment celle-ci a constitué un cadre pour penser la pratique clinique dans un dispositif complexe où différentes théories du soin s'opposaient. L'enjeu fût de parvenir à dégager les processus inconscients qui présidaient à de telles disparités et à les mettre en lien avec la clinique, en dépassant la révolte qui constitua, dans un premier temps, le moteur de la recherche.

Le Chapitre expose ensuite longuement le positionnement clinique « trouvé-crée » auprès des enfants ainsi que les modifications théorico-cliniques que cela a nécessairement entraîné, non sans difficultés. Il développe tout un argument sur le tact comme constitutif d'un cadre interne, et condition de la rencontre clinique avec des enfants gravement perturbés, là où le modèle classique de l'intervention s'était montré inefficace voire violent.

La méthodologie clinique s'étaye sur une réflexion portant sur le toucher et singulièrement la « contenance corporelle » ainsi que sur le travail du contre-transfert que cela impose au clinicien.

La méthodologie de recherche est également exposée et mise au travail dans ce Chapitre, qui témoigne des difficultés inhérentes à celle-ci et relatives à la problématique de l'écriture de la clinique et de la thèse, plus généralement. Une analyse des enjeux contre-transférentiels ayant contribué à cette inhibition de l'écriture permet de faire le lien avec la problématique du tabou et de la mort. Le tabou est relié à la problématique du toucher exposée dans la partie portant sur la « contenance corporelle ». Le travail d'écriture, intimement associé au toucher, a été frappé de tabou et donc d'inhibition, comme si écrire c'était au fond risquer de mourir.

CHAPITRE II

FUREURS TRANSFÉRENTIELLES

« Conseil en forme d'énigme. – « Tu veux que ta chaîne ne lâche pas ?
Alors avant tout mord-la ! ». »

F. Nietzsche, *Par-delà bien et mal*, p.90.

1. Rencontre avec Violaine, une petite fille perdue

Violaine est âgée de 4 ans quand sa mère consulte au CMP pour un retard de langage, mais le dossier révèle que cette petite fille présente en fait un « comportement très inquiétant », elle y est décrite comme « coupée de la réalité ». Violaine est orientée vers *L'appartement* un an plus tard après une tentative de prise en charge mère/enfant qui s'est révélée infructueuse en raison des absences répétées de la mère aux séances.

Madame D., sa mère, devait accoucher « sous X » et c'est son père (c'est à dire le grand-père de Violaine) qui l'a empêchée de mener à bien sa démarche. Violaine ne connaît pas son père qui a refusé de la reconnaître mais que sa mère dit pourtant croiser dans leur quartier. Madame D. a eu pendant longtemps un petit ami, Patrice, qui a fait office de père pour Violaine et à la charge duquel elle était souvent laissée. D'après les soignants, il semblait concerné par Violaine comme si c'était sa fille, l'accompagnant régulièrement en soin et participant avec Madame D. aux consultations.

Tous décrivent une mère « vaporeuse », qui se drogue et s'alcoolise régulièrement, ayant du mal à se réveiller le matin pour emmener Violaine en soin ou à l'école, c'est elle qui devait réveiller sa mère. De l'avis de tous, le seul moyen dont dispose cette mère pour investir sa fille, c'est à dire pour sortir de sa torpeur, c'est lorsque plane sur elle des soupçons de séduction sexuelle. Violaine a d'ailleurs dénoncé à sa mère les attouchements de son beau-père, Patrice. Il est actuellement en prison sans qu'on ne sache néanmoins si cette incarcération est en lien avec les accusations de Violaine. Plus récemment, Violaine aurait révélé à sa mère avoir subi les attouchements de la part de deux petites filles

lorsqu'elle était en colonie, ce qui a incité la mère à vouloir déposer une plainte contre ces fillettes. Seule la procédure judiciaire semble donc être à même de mobiliser l'investissement maternel. Madame D. s'est mariée récemment et lorsque je la rencontre, Violaine est alors placée en famille d'accueil pendant la semaine.

La lecture du dossier nous apprend qu'au cours des premières consultations Mme D. se plaint du comportement de Violaine qui mord et frappe ses camarades de classe. Elle se projette en elle, ayant été, elle aussi, « suivie dans un centre » parce qu'elle ne parlait pas et avait peur des autres. Lors d'une consultation, Violaine, alors âgée de cinq ans, se place face au Docteur L. et l'appelle tout en le cherchant, comme si elle ne le voyait pas. Les soignants de l'équipe me diront par la suite que Madame D. leur avait confié qu'elle jouait souvent à se cacher dans la maison afin que Violaine la cherche ou inversement elle faisait semblant de chercher Violaine et de ne pas la voir quand celle-ci se manifestait auprès d'elle.

Madame D. est née en Afrique et est venue vivre en France alors qu'elle était enfant. Violaine porte un deuxième prénom africain qui lui a été donné par son grand-père maternel. Son prénom usuel, en revanche, a été inspiré à sa mère par un feuilleton américain. La grand-mère de Violaine a une sœur qui vit encore en Afrique et qui a voulu adopter Violaine quand elle avait sept ans. Madame D. s'est opposée à ce projet parce que le pays d'Afrique dont il s'agissait risquait d'être en guerre. Quand sa mère évoque ce projet en consultation, Violaine prend la parole et fait un lapsus en disant « Ma maman veut me *regarder* ».

1. 1. Un contact entre attachement et arrachement

Le récit de ces rencontres avec Violaine date de mon année de stage de DESS, les années suivantes n'ont pas permis qu'elles se poursuivent, sinon ponctuellement, car Violaine a intégré un établissement scolaire nécessitant une modification dans son emploi du temps et diminuant sa participation au dispositif de soin. Cela répond à une demande de la mère qui investit beaucoup la scolarité de sa fille, pôle où Violaine se trouve valorisée et où elle fait preuve de réelles capacités d'apprentissage et d'adaptation aux exigences de ce milieu. Lorsque je la rencontre pour la première fois, Violaine reste à distance, visiblement partagée entre l'envie de faire ma connaissance, à l'instar des autres enfants pour qui je suis en quelque sorte une attraction, et la timidité. Finalement, elle s'approche de moi et,

comme fascinée, elle fixe mes cheveux et les effleure de haut en bas avec ses deux mains. Après ce premier contact, je lui propose un jeu de ballon qui consiste à se rapprocher et s'éloigner au rythme des passes échangées. D'emblée donc notre rencontre se fait sous le signe du contact corporel et de la mise en œuvre, à travers le jeu de ballon proposé, de la bonne distance. Nous verrons que cette question est centrale dans la rencontre avec Violaine

Les premiers temps de ma rencontre avec Violaine sont extrêmement violents et traumatiques pour moi car, dès mon arrivée dans le lieu de soin, elle m'accueille dans un déchaînement de violence en s'en prenant à mes cheveux auxquels elle se suspend littéralement et qu'elle arrache par poignées. Je suis complètement sidérée par ce que je vis, en proie à la douleur suscitée non seulement par l'arrachement de mes cheveux mais aussi par les coups de poing qui fusent sans prévenir et qui visent mon visage. Je suis d'emblée prise par une certaine urgence, occupée à lui faire desserrer son étreinte douloureuse, à lui faire lâcher prise, préoccupée par mon autoconservation, incapable de penser. Réduite à contrecarrer et à anticiper les actes de Violaine, je souffrais beaucoup physiquement mais surtout de ne pas pouvoir comprendre, rendre intelligible ce qui m'arrivait ainsi qu'à Violaine.

Petit à petit néanmoins, j'ai commencé à pouvoir envisager les enjeux d'un tel déchaînement à partir de l'idée de la trace, je me surprends en effet à penser que Violaine cherche à me marquer « au fer rouge » de son existence. Ce qu'elle confirme d'ailleurs elle-même quelques jours plus tard en initiant ce qui allait devenir un jeu mais qui restait, pour l'heure, une tentative de fugue à l'extérieur du dispositif de soin.

Alors qu'elle a pris la fuite par la fenêtre en s'écriant : « Je vais me perdre », je retiens ma précipitation, aux prises sans doute avec une certaine lassitude et la crainte de devoir lutter avec elle pour la faire rentrer et je me contente de rester à la fenêtre afin de surveiller son évolution et de la persuader, par la parole, de rentrer. Je lui parle, l'invitant à rentrer mais rien n'y fait, Violaine insiste en disant qu'elle va se perdre et s'enfuit plus loin si bien que je suis finalement obligée d'aller la chercher. Le retour est difficile et suscite beaucoup de violence de la part de Violaine. J'ai l'impression de mener une lutte acharnée dans laquelle la force et la résistance de Violaine m'étonnent et me déstabilisent. Elle se montre très en colère, si bien, qu'à peine arrivée dans *L'appartement*, elle parvient à m'enfermer avec elle dans la cuisine bloquant la porte pour que je ne puisse pas en sortir. Là elle donne libre

cours à sa colère et, entre deux coups, me donne pour toute justification un : « Tu m'as oubliée ».

À ce moment précis, j'ai le sentiment de comprendre enfin les enjeux de cette fugue à l'extérieur du dispositif aussi je lui propose l'interprétation suivante : « C'est comme si, quand je ne te rattrape pas, tu étais perdue dans ma tête ». Ce à quoi Violaine répond en m'assénant un coup de poing violent sur le nez qui me laissera d'ailleurs un bleu. Abasourdie, assommée par ce coup que je n'ai pas vu venir, les larmes me montent aux yeux immédiatement. Je tente d'apaiser la douleur à l'aide d'un peu d'eau, des pensées de désespoir m'assaillent, pensant que je ne suis pas faite pour être psychologue j'envisage même d'abandonner ce stage. Un vécu de nullité, d'incompétence, m'envahit alors, je me sens démunie, incapable de comprendre, mes modèles théoriques sont inopérants.

Violaine quant à elle semble avoir saisi la gravité des mouvements qui me traversent, elle s'inquiète de mon nez et voudrait savoir si j'ai pleuré. Ma pudeur et mon orgueil m'interdisent alors de répondre par l'affirmative. À cet instant je suis envahie par la honte, celle que me fait vivre la situation d'une petite fille qui à l'aide seule de ses poings vient ébranler les convictions d'un adulte et tant de certitudes.

La violence est à relier principalement avec l'argument donné par Violaine d'être oubliée, enjeu central de sa problématique et qui fait retour de manière récurrente. Ainsi, le moindre regard, la moindre attention portée à un autre enfant est susceptible de déclencher sa violence. Violaine réclame une vigilance et une attention extrêmes et exclusives. Surprise par Violaine à observer un autre enfant ou à répondre à ses sollicitations j'ai ainsi reçu de nombreux coups.

Très rapidement, face à ce déferlement de violence j'ai été amenée à contenir Violaine, considérant non seulement l'urgence de me protéger mais surtout d'apporter une réponse à ce que je percevais comme l'expression d'une grande détresse. Il me fallait arrêter ses mains qui surgissaient de tous côtés, spontanément j'ai donc attrapé Violaine par les poignets d'abord en repliant ses bras dans son dos (comme une camisole) et en me plaçant derrière elle, favorisant ainsi un appui dos. Plus tard je me suis positionnée face à elle afin d'introduire de la distance dans le corps à corps. Désignée par et dans le transfert afin de recevoir et de vivre la violence et le désespoir, il m'a donc fallu tenir, résister malgré les coups et mon envie de fuir, de désinvestir à mon tour.

Ce travail de contention physique, qui a progressivement été de moins en moins nécessaire, était très éprouvant et il n'était pas rare que j'en ressorte non seulement avec des bleus mais aussi avec de nombreuses courbatures et le sentiment d'être vidée de toutes mes forces, transpirant à grosses gouttes comme après un exercice sportif intense. Un jour d'affrontement je fais ainsi remarquer à Violaine qu'« il faut être très musclé pour venir travailler à *L'appartement* ». Puis, alors qu'elle s'est calmée, je lui propose comme souvent de dessiner, ce qu'elle refuse la plupart du temps, et qu'elle accepte cette fois à ma grande surprise. Elle se saisit d'un feutre et d'une feuille puis dessine une fille avec de gros bras. Son dessin terminé, je lui demande de me l'expliquer, elle me dit : « C'est une femme musclée », ce que j'entends transférentiellement en lien avec une figuration de la nature du lien de contenance.

Si la violence de Violaine est imprévisible et semble surgir de nulle part, force est de constater néanmoins qu'elle s'adresse tout particulièrement à moi (les autres soignants ne sont pas épargnés mais sont cependant touchés dans une moindre mesure) et surtout à mes cheveux.

Lors d'une séance, alors que Clara, l'infirmière, est en retard, Violaine se déchaîne sur moi, elle m'arrache les cheveux par poignées et déchire ma veste d'un coup violent. Devant son ouvrage elle s'écrit : « Ah! T'es toute nue! ». L'arrivée de Clara redouble sa violence, nous parvenons difficilement mais avec succès à la contenir. Violaine peut alors parler du retard de Clara. Puis Clara l'interroge sur ce qui la pousse m'arracher ainsi les cheveux, Violaine répond dans un rire maniaque toutes-dents-dehors : « la boule à zéro », terme qui revient d'ailleurs fréquemment dans son discours quand elle évoque ma chevelure. Clara dit alors que Violaine aimerait sûrement bien des cheveux comme les miens, ce à quoi elle acquiesce.

Lors d'une réunion, je relate cet épisode de violence de Violaine. Clara nous rapporte ensuite ses propos concernant son doudou, une poupée de chiffon qu'elle appelait Samantha Fox, dont elle a pu dire qu'elle « dort toute nue dans la poubelle le ventre tout déchiré ». J'associe alors sur le sort qu'a subi ma veste et la réaction que cela a suscité chez Violaine (« Ah! T'es toute nue! »), le Docteur L. évoque le dénuement. Enfin à propos de mes cheveux, il fait le rapprochement avec la mère de Violaine qui est, comme moi, une grande femme aux longs cheveux bruns. Par ailleurs leurs origines africaines ne sont sans doute pas étrangères à l'investissement de la chevelure par Violaine.

La rencontre avec Violaine m'a fait vivre d'abord des éprouvés bruts, inqualifiables, non communicables, j'avais seulement des images sur lesquelles aucun mot, aucune représentation ne pouvaient venir se poser, je me sentais comme confrontée à l'envahissement d'éléments bêtas non transformés. Peu à peu le discours intérieur a repris ses droits, j'ai pu penser et mes paroles accompagner les mouvements de Violaine. J'ai pu percevoir alors l'en deçà de la rage et de la destructivité : la détresse. Ainsi, lors d'un autre affrontement au corps-à-corps avec Violaine, qui me reprochait encore de l'avoir oubliée, elle a pu dire parmi une pluie de coups : « Toi tu sais comment m'aider, je veux que tu m'aides » ce qui s'est ensuite transformé en un cri de désespoir : « Je veux que tu m'aimes ! ».

1. 2. Se faire une place, laisser une trace

Devant les mains fusantes de Violaine dont je ne savais que faire sinon les empêcher de taper en la contenant, j'ai proposé un jeu de rythmes avec les mains qui s'est ensuite transformé, sur une proposition de Violaine, en un jeu de traces. C'est dans ce contexte que Violaine et moi avons inventé un premier jeu qui a constitué par la suite un rituel de rencontre quasi indispensable au début de chaque séance à *L'appartement*. Ce jeu, c'est le jeu de « Madame l'Arabe », selon l'appellation de Violaine, dans lequel Madame l'Arabe, personnage que j'incarne, fait du henné à sa cliente. Cela consiste en fait à tracer des lignes imaginaires sur la paume et le dos des mains partant du poignet et repassant sur chacun des doigts. Ce jeu s'est, par la suite, enrichi d'une séance de maquillage et de coiffage. Le rituel est très précis, il s'agit d'abord de laver les cheveux, puis de faire un défrisage, ensuite une couleur et enfin une coupe. Le jeu nécessite une grande vigilance et une grande précision car la cliente Violaine est très exigeante et ne supporte aucune erreur, aucun manquement à la procédure. Au début surtout, le henné ne tenait pas sur ses mains et il fallait le refaire souvent.

Dans ce jeu qui implique le toucher je veille à ne procéder que par petites touches, qui visent seulement à représenter le nature du geste, afin d'éviter qu'il ne soit débordé par l'excitation suscitée par un rapproché corporel. Il est en effet très difficile de maintenir avec Violaine une suffisante désérotisation du contact et j'ai pu expérimenter toute l'ambiguïté de la contenance qui vise certes à créer une limite à ce qui se présente comme

une pulsionnalité débordante mais qui peut aussi être source nouvelle d'excitation dans une activité masturbatoire. Violaine présente en effet parfois une activité masturbatoire intense ainsi qu'un repli auto-sensuel de succion de la langue et de frottement de l'oreille dans des moments plus calmes.

Pendant toute une période, Violaine parle beaucoup à *L'appartement* de viol et de kidnapping ce qu'elle associe à son ex-beau-père Patrice. Celui-ci se serait d'après elle manifesté dernièrement et aurait menacé sa mère ce qui l'inquiète beaucoup. Violaine évoque la nécessité de savoir se défendre contre les hommes qui pourraient lui vouloir du mal, elle mime des combats imaginaires et s'identifie aux Drôles de dames, série policière mettant en scène trois jeunes femmes détectives.

Ces histoires qu'elle nous raconte avec insistance amènent Benoît, un psychologue présent durant mon année de stage, à jouer le kidnappeur, je m'associe avec lui en tant que kidnapeuse ce que Violaine a d'abord du mal à concevoir. Dans son idée en effet, seuls les hommes sont dangereux. Violaine, la petite fille kidnappée, se trouve finalement bien chez ses ravisseurs et ne veut plus repartir. Nous jouerons beaucoup à ce jeu pendant une longue période introduisant de nombreuses variations avec notamment l'entrée en scène de la police.

Puis le jeu évolue et prend une autre teinte. Cette fois Violaine est une femme mariée, Hubert est désigné pour être le mari mais celui-ci la trompe et elle choisit de divorcer. Je suis désignée à mon tour pour être le juge et prononce le divorce. Mais Violaine vient se plaindre à moi des harcèlements de son ex-mari et me demande d'intervenir pour les faire cesser. Malgré mon intervention, Violaine n'a de cesse de provoquer Hubert, toujours dans le rôle de l'ex-mari, inventant des harcèlements afin de justifier les coups qu'elle lui donne. Je rentre à nouveau dans le jeu cette fois en tant que policière et arrête Violaine car elle n'a pas le droit de taper ainsi son ex-mari alors que celui-ci respecte l'ordonnance du juge. Violaine est assise sur une chaise qui figure la cellule, je monte la garde et lui apporte à manger. Puis je l'informe de la décision de la libérer prochainement mais elle me rétorque qu'elle se trouve très bien en prison et qu'elle ne souhaite pas en sortir. Cependant, la prisonnière Violaine finit par se plaindre d'une femme qui l'importune dans sa cellule et qui voudrait l'embrasser sur la bouche. J'isole donc la séductrice imaginaire.

1. 3. Le jeu de la lionne

Progressivement, le jeu du kidnapping laisse la place au jeu de la lionne. Lorsqu'elle s'approche de moi en effet, Violaine m'appelle « la lionne » en me posant la main sur le visage et en détournant son regard. Cette dénomination d'abord énigmatique entraînait invariablement les coups, et a ensuite permis un échange autour de la différenciation entre être humain et animal ce qui fit dire à Violaine : « Je suis une être humaine ».

La mise en œuvre du jeu de la lionne a significativement permis de faire baisser la violence et a entraîné une série de questions concernant les réactions de la lionne « Et si je la caresse, la lionne elle va faire quoi ? Et si je la tape ?... ». Je réponds en mimant les rugissements de colère ou de contentement de la lionne en fonction des questions de Violaine tout en accompagnant ces mimiques d'une parole explicative. L'introduction de la différence humain/animal a ensuite ouvert un espace de jeu possible, dans lequel j'ai pu incarner celle que Violaine appelle désormais « la lieune ». Nous avons alors matérialisé la cage de la lionne grâce à un tapis disposé au sol de la grande pièce.

Ce jeu a depuis occupé de nombreuses séances de *L'appartement* et a connu de multiples variations. J'incarnais tout d'abord une lionne endormie dans la cage de laquelle une petite fille tentait de venir dormir. La lionne réveillée était bien ennuyée par la présence de cette petite fille encombrante qui refusait de rentrer dormir chez ses parents pourtant « la place de tous les enfants humains ». Le jeu s'est ensuite considérablement enrichi, les rôles s'inversant au gré du jeu et Violaine amenant sans cesse de nouvelles propositions. C'était tour à tour une petite fille qui s'appelait Claire et une lionne dénommée Violaine, une lionne jouée par Violaine et une petite fille par moi mais encore une lionne domestiquée vivant chez la petite fille. Sont venues ensuite les questions posées par une petite fille très curieuse : « Quel âge as-tu ? Est-ce que tu es mariée ? Tu te souviens quand tu étais petite en Afrique?... », certaines réponses nécessitant l'intervention d'un tiers (ex : « Les lions ne connaissent pas leur âge, ils ne comptent pas les années comme les êtres humains » etc...) nous avons alors inventé le personnage du gardien du zoo rôle que j'ai aussi endossé, les autres soignants refusant la plupart du temps de prendre part à ces jeux.

C'est ainsi que l'histoire de la lionne s'est construite peu à peu et que je suis devenue « maman lieune » dont Violaine a progressivement élaboré l'anamnèse : petite « lieuneceau » – selon l'expression de Violaine – arrachée à sa mère et à sa terre d'Afrique pour être

élevée dans un zoo, la lionne a vingt ans, elle est mariée et a cinq enfants (trois filles et deux garçons). Ce scénario a pour effet de redoubler la curiosité de la petite fille. Violaine introduit en effet une autre dimension au jeu dans lequel la petite fille se dit avoir été le témoin des accouplements de la lionne et du lion qu'elle reproduit avec une exactitude troublante. Cela ne manque pas d'offusquer la lionne qui réprimande la curieuse ce qui nous permet d'évoquer la question de l'intimité. Violaine m'apprend par la suite qu'elle s'intéresse beaucoup aux documentaires animaliers ce qui explique probablement un tel mimétisme.

Puis la curiosité insistante laisse la place à la méchanceté de la petite fille qui vient dans un rire sadique piétiner les petits de la lionne dans son sommeil. Cela a permis de formuler, dans le jeu, le désir de la petite fille d'être l'unique enfant de la lionne, mais aussi de jouer de nombreuses et différentes réactions de la lionne. Néanmoins, jouer la lionne attristée par la perte de ses petits était difficilement tolérable pour Violaine qui proposait dans un mouvement de réparation maniaque d'annuler l'acte meurtrier : « Tiens les voilà tes petits ils étaient pas morts, c'était une blague ! ». La réaction de colère semble quant à elle mieux convenir dans le jeu à Violaine.

Peu à peu Violaine m'a donc sollicitée dans le jeu d'une lionne méchante et rejetante mais Violaine me reprochait de ne jamais jouer une assez méchante lionne. Elle semblait en effet fascinée par la méchanceté de la lionne qui provoquait chez elle un rire maniaque. Cette insistance à vouloir une lionne toujours plus méchante m'a d'ailleurs posé problème car j'avais l'impression que le jeu ne pourrait pas avoir d'autre issue que celle d'un massacre, d'un carnage dont nous ne ressortirions vivantes ni l'une ni l'autre. Je me trouvais devant une impasse où la seule limite serait fatalement la destruction.

J'ai déjà pu observer une telle réaction de quasi-fascination chez Violaine lorsque me poussant à bout elle me questionnait sur ma réaction à sa violence. Violaine semblait tout à la fois appeler une réaction de violence comme réponse à la sienne et en même temps s'étonner de ce que je ne réagisse pas sur ce mode malgré pourtant les intenses mouvements contre-transférentiels internes que sa violence mobilisait chez moi. Cela se résume dans cette question qu'elle m'a tant de fois posée : « Tu me donnes une claque ? Pourquoi tu me donnes pas une claque ? ».

Ce qui me limitait dans le jeu de la lionne méchante était à la fois d'être identifiée à un maternel dévorant et terrifiant mais aussi l'idée qu'il n'y avait pas d'autre issue possible, pas de limite à cette haine sinon celle de la fin du jeu. J'étais comme à mon tour terrifiée

par les exigences tyranniques de Violaine pareille à une enfant confrontée à une lionne en colère. N'avoir pas joué jusqu'au bout la colère de la lionne, la solution finale du jeu, ne m'a pas pour autant épargnée émotionnellement. Puis le jeu de la lionne s'est peu à peu organisé autour d'une nouvelle configuration qui a proposé une autre issue et permis de sortir, me semble-t-il, de ce que je vivais comme un échec du jeu. Ainsi, la méchante lionne qui déteste les enfants s'est vue dotée d'une sœur jumelle bien plus gentille toute prête à accueillir tour à tour, et selon les modalités du jeu, la petite fille ou la petite lieunceau rejetées par la lionne. La méchante petite fille a quant à elle subit le même sort, ainsi confrontée à la police appelée par le gardien du zoo parce qu'elle avait piétiné les lionceaux, celle-ci explique qu'elle est en réalité la gentille sœur jumelle de la méchante petite fille qui s'est enfuit.

Désormais donc la petite fille peut interroger dans le jeu la lionne sur sa méchanceté et c'est l'occasion d'évoquer la jalousie et l'envie à l'égard d'une sœur jumelle beaucoup plus belle et préférée, ainsi que le souhait d'exclusivité.

Enfin, le mari de la lionne a été réintégré au jeu alors que la petite fille questionne beaucoup la lionne sur les menstruations ce qui fait écho, dans le jeu, à un questionnement de Violaine concernant sa puberté. La petite fille a donc montré un intérêt particulier pour le lion en cherchant à le tuer ce qui m'a permis de verbaliser l'impossibilité d'une si petite fille à réaliser un tel acte (« Comment ça ? Une toute petite fille comme toi, ça ne peut pas tuer un lion fort comme mon mari ! »).

Enfin, le jeu du piétinement des bébés de la lionne se transforme et la petite fille se met à les dévorer, la lionne cherchant alors à les récupérer en lui ouvrant le ventre en référence explicite à une discussion avec Violaine concernant le conte du Petit Chaperon Rouge et Des petits Biquets dans lequel les enfants sont sauvés de la sorte. Mais l'idée d'avoir le ventre ainsi ouvert étant difficilement supportable pour la petite fille celle-ci les recrache pour ensuite les kidnapper et les donner à manger à Gérard, désigné, dans le jeu, comme son père. La lionne, attristée par la disparition de ses petits, est informée par la petite fille du sort qu'ils ont subi mais ne peut rien faire car elle est enfermée dans sa cage. Devant la tristesse de la lionne, la petite fille se charge donc de récupérer les petits qu'elle extrait du ventre de Gérard-son père en l'ouvrant. La lionne se montre très heureuse et rassurée d'avoir retrouvé ses enfants et pour remercier la petite fille, l'invite à partager son repas.

Si le jeu de la lionne a subi nous l'avons vu de nombreuses évolutions et transformations, il a eu aussi pour effet de canaliser la violence de Violaine. Parallèlement ses coups se sont

donc fortement atténués de même qu'a pu s'introduire une légèreté, du jeu dans la relation et la contenance. Ainsi, l'issue de nos violents corps-à-corps est plus souvent ludique et l'affrontement se transforme fréquemment en une danse ou un jeu plus physique de « tomber-rattraper ». Violaine se place entre quelqu'un, un soignant ou parfois aussi un enfant, et moi et se laisse tomber et repousser de l'un à l'autre. J'accompagne spontanément ce jeu d'un « coucou » lorsqu'elle est près de moi et d'un « au revoir » lorsqu'elle s'éloigne. Souvent aussi elle fait ce que j'appelle avec elle « l'enfant tout mou », elle se laisse tomber mollement afin que je la rattrape. Elle monte ainsi sur les chaises, les tables et m'attribue des points quand je la rattrape en m'annonçant, lorsque je lui indique qu'elle peut se faire mal, qu'elle sait bien que je vais la rattraper.

Ce jeu me semble condenser, entre autre, la problématique des cheveux. Car lorsque Violaine me tire les cheveux j'ai tout à la fois l'impression qu'elle me les arrache en même temps qu'elle s'y accroche désespérément. D'ailleurs depuis l'instauration de ce jeu de « tomber-rattraper » j'ai pu constater que les attaques sur ma chevelure avaient nettement diminué.

Si le thème du viol revient souvent chez Violaine en association avec les enlèvements d'enfants par des hommes kidnappeurs, nos jeux ont mis en évidence le fantasme du viol d'une femme sur une autre. Résistant à mes efforts pour la retenir, la contenir, Violaine, bien impuissante à me donner des coups ses poignets fermement tenus dans mes mains, n'a alors pour seule ressource que ses insultes favorites: « pute, grande salope et pétasse ». Sur mes questions, elle m'explique alors qu'une pute « c'est une femme qui donne son corps aux hommes ». La nature de ces insultes m'a permis de comprendre avec elle et de partager dans le lien transférentiel quelque chose de ce qui semblait déclencher sa colère et sa violence toujours argumentée par son : « Tu m'as oubliée ». C'est comme si, en m'occupant d'un autre enfant qu'elle, je l'oubliais certes, mais surtout je la privais de mon corps en l'offrant à d'autres, en cela je serais une pute du moins c'est ainsi que Violaine semble justifier ses insultes. Les autres insultes sont quant à elles directement associées à ce que Violaine relate des propos tenus lors de disputes par sa mère à l'égard de sa propre mère.

1. 4. Invisible !

L'apparition du lion dans le jeu correspond à une période de la vie de Violaine où son beau-père est absent de la maison ce qu'elle peut commencer à me dire après un violent affrontement. Violaine est en larmes parce qu'elle s'est disputée avec Évelyne, dans un moment d'accalmie où je suis parvenue à la contenir, nous sommes assises sur le canapé et elle me dit : « Mon papa [il s'agit en fait de son beau-père] il est pas là ». Violaine semble désespérée et à cet instant je sens la tristesse m'envahir à mon tour, comme si je comprenais, je partageais avec elle ce que ça lui faisait vivre. Je me ressaisi après un court instant d'intense émotion et je lui réponds en association : « Alors tu te retrouves toute seule avec ta maman » ce à quoi elle répond par un hochement de tête affirmatif. Cela a d'abord pour effet immédiat de la calmer, elle pose sa tête sur mes genoux et, alors que je tiens toujours ses poignets, dans un sursaut de violence, elle me mord le poignet en réclamant que je la lâche parce qu'elle veut « aller pleurer toute seule ». Je lui explique que je ne suis pas d'accord pour laisser les enfants tout seuls puis, avec l'idée de son attachement paradoxal, je lui dis que si je la lâche elle ne manquera pas comme à son habitude de solliciter mon attention et mon intervention par une manifestation de violence. Néanmoins, j'ai mal et ne sais comment faire pour qu'elle cesse de me mordre. Gérard, non loin de là, nous regarde et avec la voix d'une petite fille en détresse, je m'entends implorer son aide qu'il me refuse en argumentant : « Vous êtes trop proches ». Ce refus de me porter secours ainsi que la justification qui l'accompagne me font vivre une violence bien plus grande que la douleur infligée par la morsure de Violaine. En proie au désespoir de n'avoir aucun recours, ni secours, je lâche finalement Violaine et concentre tous mes efforts à me contenir moi-même afin de retenir les larmes qui m'envahissent alors.

Après-coup il me semble que cette situation illustre et incarne ce que Violaine avait verbalisé précédemment d'un tiers absent qui la laisse en proie à la détresse. Comme si j'étais alors à mon tour porteuse, dans un mouvement de transfert par retournement, d'un appel qui n'était pas que le mien mais celui de Violaine et amenée à partager sa détresse, qu'elle semble être en difficulté à s'approprier en tant qu'expérience subjective. La détresse révélée par l'absence, le défaut d'un tiers dans la relation a permis de mettre à jour la question du maternel.

Ainsi, lors d'un accès de violence, les lunettes de Violaine sont cassées ce qui la met dans un état de désespoir intense. Je ne l'ai jamais vue dans un tel état de désorganisation, elle

pleure, crie à l'idée de la réaction de sa mère ce qui occasionne de nouveau la violence. Lorsqu'elle se calme enfin, elle peut dire : « Ma mère elle me fait peur ».

À cette figure d'un maternel terrifiant est venue ensuite s'ajouter celle de l'insécurité à travers les modalités relationnelles que proposent Violaine autour de la confiance dans un jeu sadique que j'ai appelé le Jeu de la confiance. Très souvent, après un accès de violence, Violaine s'enferme dans la cuisine et de là m'appelle afin que je la rejoigne. Elle m'accueille avec le balai toute prête à l'utiliser pour me taper. Ce scénario se répète plusieurs fois et, devant ma méfiance grandissante, Violaine multiplie les ruses, me rappelant avec une voix douceuse tout en dissimulant le balai dans son dos.

Les autres enfants d'ailleurs ont, tour à tour, été victimes de ce genre de mise en scène sadique. Par exemple, Violaine s'est ainsi entêtée à fermer une porte à l'ouverture de laquelle elle avait préalablement repéré que John était sensible. La fermeture de la porte provoque alors chez lui des larmes et des cris au grand plaisir de Violaine, puis, lorsqu'il finit par se calmer et détourner son attention de la porte, elle le rappelle d'un ton douceux en lui montrant qu'il peut de nouveau accéder à celle-ci et l'entrouvrir comme désiré. Mais aussitôt que l'intérêt de John est de nouveau fixé sur la porte, elle se précipite, avec un rire sadique, afin de la refermer ce qui ne manque pas de faire pleurer John. Moi-même, confrontée à cette indécision de savoir si je pouvais lui faire confiance, si ses caresses n'allaient pas se transformer en coups, j'ai été amenée à lui verbaliser mon incertitude en ces termes : « Je suis comme une petite fille qui ne pourrait pas faire confiance à sa maman, qui ne sait jamais à quoi s'attendre. ».

Violaine, qui vient d'avoir onze ans, est de nouveau préoccupée par la question du viol et du kidnapping mais cette fois en lien avec sa puberté. Elle n'a de cesse d'obtenir des réponses précises, et dans la réalité, des âges auxquelles les soignantes de *L'appartement* ont été réglées, ont eu de la poitrine etc. À mes réponses concernant sa trop grande curiosité et mes invitations à imaginer, elle éprouve des difficultés à accepter de ne pas connaître « pour de vrai » et se dit fatiguée d'imaginer. Elle se lance dans un dessin qui figure l'utérus et m'explique comment se déclenchent les règles en me confiant que sa mère lui en a montré l'illustration dans un livre. Puis, au-dessus du dessin, elle inscrit les âges de douze, treize et seize ans, âges auxquels elle imagine qu'elle pourra être réglée. Elle fait ensuite dans l'ordre décroissant trois traits verticaux, qui représentent sa taille aux âges indiqués au-dessus.

Violaine montre un intérêt tout particulier aux différentes tailles des adultes et des enfants de *L'appartement*. Elle m'adosse ainsi souvent à un mur afin de marquer avec sa main ma taille et de comparer la sienne plus petite, elle fait ensuite des comparaisons entre les différents soignants constatant que je suis soit plus grande soit plus petite en fonction de la personne à qui elle me compare. Violaine fait aussi exister sur le mur la taille de sa mère qu'elle situe un peu au-dessus de la mienne.

La violence est devenue extrêmement rare, néanmoins, un jour, Violaine, qui est en colère contre moi parce que je m'occupe d'un autre enfant, est parvenue à m'enfermer dans la cuisine et alors que je la contiens pour empêcher ses coups et que je la sollicite afin qu'elle m'explique ce qui se passe pour elle, elle se met à pleurer et me reproche comme toujours de l'avoir oubliée. Je lui explique que je peux m'occuper de Marley sans pour autant l'oublier ce à quoi elle répond que personne ne l'aime. Puis elle demande : « Et si j'étais morte à *L'appartement* ?... ». Je lui réponds que nous serions bien tristes ce qui semble l'étonner et lui demande de me raconter l'histoire de « Violaine qui serait morte à *L'appartement* ». Elle dit alors : « Et puis toi aussi tu serais morte » attendant visiblement que je poursuive. En psychodramatisant, je dis en faisant semblant de pleurer : « Bouh ! Je suis morte on m'a oubliée et je suis tombée dans un trou ! », Violaine m'imites et, dans le récit, se retrouve avec moi dans le trou. Alors je propose : « Mais moi je ne veux pas qu'on m'oublie alors je sors du trou et je vais taper ceux qui m'ont oubliée ! ». Violaine imagine que c'est mon copain qui m'a oubliée. Nous mimons un combat imaginaire contre ce copain oublieux jusqu'à ce que Violaine annonce : « Ah ! Ça y est il est mort ! Hop ! Dans le trou ! » en faisant mine de se débarrasser du copain. Je demande alors : « Mais maintenant que mon copain est mort qui est-ce qui va penser à nous ? », Violaine propose : « Alors on se bat... » et nous mimons un combat. Violaine me tue et me jette dans le trou d'où je m'écrie : « Mais maintenant que je suis morte qui est-ce qui va penser à toi ? », Violaine réalise qu'il ne reste plus qu'elle alors elle fait mine de se donner des coups de poings, de mourir et de tomber dans le trou.

Ensuite, Violaine fait une autre proposition de jeu et commence l'histoire d'une petite fille trop grosse, tellement grosse que personne ne veut jouer avec elle. Je prends la suite de l'histoire et fait intervenir une autre petite fille trop grosse qui elle non plus n'a pas d'amis. Les deux petites filles deviennent alors amies, mais la première, interprétée par Violaine, décide de faire un régime afin de se faire d'autres amis ce que la seconde ne comprend pas. La première argumente : « C'est mieux d'être mince, on est plus belle... Regarde-toi,

comme ça tu prends toute la place! » ce à quoi la deuxième petite fille rétorque qu'ainsi elle est sûre que personne ne va l'oublier.

Enfin, lors d'une séance l'année suivante, où je ne rencontre plus Violaine en raison d'une modification dans ses jours de présence due à son entrée en sixième, nous nous retrouvons de façon exceptionnelle et Violaine passe la séance agrippée à moi, à mes vêtements. Je lui parle beaucoup lui disant qu'elle a sûrement très peur que je la lâche et qu'elle s'agrippe à moi pour ne pas être perdue etc. Cela la contient *a minima* et évite les débordements violents. Alors que je suis occupée par Violaine, qui est assise sur une chaise face à moi, Yacine me crache de l'eau dans le dos. Violaine s'étonne et m'interroge sur ce geste de l'enfant. J'explique à Violaine que Yacine se sent sûrement lâché (pas tenu par l'attention soignante) et que, à sa façon, il tente d'attirer l'attention (l'investissement) sur lui. Violaine écoute très attentivement d'autant que je fais le parallèle avec ce qu'elle me fait vivre depuis le début de la séance d'un agrippement pour ne pas être lâchée (comme si ma présence était venue réactiver un lâchage, celui de cette année passée à ne pas se voir après l'investissement intense de l'année précédente). Songeuse elle prononce alors : « Invisible », reprenant son mot je lui formule qu'en effet lorsqu'on ne se sent pas tenu (par l'attention, le regard de l'autre) c'est comme si on était invisible.

1. 5. Entretiens familiaux

Au cours de mon année de stage j'aurais l'occasion d'assister à deux reprises aux consultations familiales dirigées par le Docteur L. c'est l'occasion pour moi de me faire une meilleure représentation de Madame D., la mère de Violaine. Madame D. est une jeune femme d'une trentaine d'années à l'allure soignée, elle est grande et très maigre. Sa présence évanescence évoque les silhouettes fantomatiques d'A. Giacommetti.

Au cours du premier entretien auquel je participe, Violaine reste assise sagement sur son fauteuil, visiblement intimidée et étonnée par ma présence. Elle sollicite toujours sa mère du regard lorsque le Docteur L. lui pose une question et s'adresse de manière préférentielle à sa mère même lorsqu'il s'agit de répondre à une question. Toutes deux semblent parler d'une seule voix. Madame D. est soucieuse de nous présenter une image de la bonne mère, incitant Violaine à nous parler et se montrant exagérément attentive à chacune de ses paroles. Elle tente de se rassurer du bon rôle qu'elle tient auprès de sa fille en cherchant notre approbation et en proposant une « théorie du bon parent » (« Il faut parler aux

enfants », « Quand elle me demande pour les devoirs je lui dis de chercher toute seule, c'est comme ça qu'il faut faire avec les enfants »). Elle semble néanmoins étrangement absente de ce discours policé, qui fait l'impression d'être en façade.

Madame D. évoque ensuite les dangers qui menacent les petites filles et relate un fait divers où deux fillettes ont échappé de justesse à un enlèvement par un pédophile. Violaine reprend en cœur ses inquiétudes concernant les kidnappeurs et sa mère insiste sur la nécessité de savoir se défendre et d'être méfiant. Malgré l'aspect raisonnable et protecteur du discours de la mère, une dimension bien plus crue et d'une grande violence est néanmoins perceptible dans cet échange entre mère et fille. Violaine semble quant à elle adhérer au discours de sa mère et l'agrément même de ses propres anecdotes.

Lors d'un autre entretien, Madame D. vient seule et nous montre combien il est difficile pour elle de maintenir un investissement de sa fille en son absence. Elle n'a de cesse en effet de la rappeler à son esprit et au notre en sollicitant le Docteur L. sur des questions concernant l'avenir de Violaine, comme si elle cherchait à tout prix un motif pour penser à elle. Manifestement cependant, l'esprit de Madame D. se porte vers un ailleurs. Elle évoque l'absence de son mari, rentré pour un temps en Tunisie, et sa difficulté à se réveiller le matin, fonction qu'il exerce habituellement. Elle nous apprend ensuite qu'elle souffre de nausées fréquentes qui la rendent très malade. Son insistance nous amène tous à penser qu'elle est enceinte. Mais, comme si elle connaissait la nature de nos pensées, Madame D. s'empresse de préciser : « Croyez pas que je sois enceinte ! ». Puis elle annonce dans la phrase suivante son ambivalence sans faire néanmoins de lien explicite : « C'est quand même pas pour rien que j'ai enlevé mon stérilet, c'est vrai à mon âge il faut y penser ! ». Le souhait de cette femme d'être à nouveau mère semble répondre à une contrainte sociale plutôt qu'à un désir propre. D'ailleurs pendant cette période où le désir d'enfant est au premier plan dans les entretiens, elle ne cessera de s'amaigrir. Enfin, Madame D. justifie le placement de Violaine, qu'elle dit avoir choisi, considérant cela comme une chance dont elle a elle aussi bénéficié adolescente.

2. Rencontre avec Marley ou l'expérience de la terreur

Marley intègre *L'appartement* quand il a quatre ans suite à une hospitalisation, l'année précédente, intervenue sur les conseils des services de PMI alors que la mère s'inquiétait

de le voir se taper la tête contre les murs. Durant cette hospitalisation on observe des comportements auto et hétéro agressifs, quelques stéréotypies ainsi qu'une instabilité psychomotrice. Marley présente également un retard de développement.

La famille bénéficie d'un accompagnement social de longue date et l'enfant a déjà été placé pendant deux mois quand il avait deux ans. Suite à l'hospitalisation il est de nouveau placé compte tenu des conflits importants entre les parents et des soupçons de maltraitance qui pèsent sur sa mère.

Lorsque je le rencontre au sein du dispositif de soin, Marley est de nouveau placé en famille d'accueil pour six mois avec sa sœur et son frère toujours en raison du contexte de violence familiale important mais également des difficultés de la mère pour s'occuper de ses enfants.

Marley est un petit garçon qui n'est ni très grand ni très corpulent pour ses huit ans, il est même plutôt maigre, mais c'est un enfant que l'on n'hésiterait pas à qualifier vulgairement de « terreur » expression dont la dimension métonymique désigne à la fois la terreur agie et la terreur subie, l'enfant terrifiant comme l'enfant terrifié. On pourrait dire de lui que c'est un enfant dans la violence, dans la violence du corps, dans la violence des mots, dans la violence de la rencontre. Aussi, il est très difficile d'entrer en contact avec lui.

Durant mon année de stage, il passait le plus clair de son temps à mener avec Yacine des parties de football effrénées qui finissaient généralement par des empoignades violentes et des coups de pieds. Il avait en effet pour habitude de distribuer des coups de pieds très douloureux à quiconque l'approchait, ce qui donnait une impression très particulière d'un pied non rattaché au reste du corps, qui frappait sans prévenir et n'importe où. Cette sensation de morcellement se retrouvait aussi dans la manière qu'il avait d'occuper l'espace, déambulant entre les pièces et faisant voler en direction des adultes, comme des enfants, tout objet qui se trouvait alors sur son passage. Il montrait, par ailleurs, une fascination pour les pieds des femmes, dont il lui arrivait de caresser et même d'embrasser les chaussures. La vue du pied féminin et de sa chaussure pouvait le conduire à se dénuder et à exhiber son sexe, alors en érection, ou à uriner.

2. 1. Un jeu de massacre

Durant les années qui ont suivi mon stage, les conduites fétichistes de Marley ont quasiment disparu au profit d'une montée de la violence dans les interactions. Marley arrive aux séances complètement hagard, il vocifère, menace : « La violence ! Je vais vous montrer ce que c'est la violence ! » et déambule à travers les pièces en grommelant des phrases incompréhensibles dont nous comprenons seulement qu'une scène de dispute entre deux personnes se joue alors en lui, comme à ses dépens. Parfois aussi il semble s'adresser à un personnage invisible et absent auquel il lance une flopée d'insultes qui nous laissent penser qu'elles sont l'apanage du vocabulaire maternel (cf. le contenu des consultations) « Je vais te dresser moi ! Je vais te planter espèce de chien ! Je vais te saigner comme un porc ! Handicapé mental, vermine ! Tordu de la tête ... ». Insultes qu'il profère avec une voix grinçante et menaçante qui en soi est terrifiante.

Dans ces moments, Marley semble habité par un autre et se métamorphose littéralement. Sa voix devient menaçante et son visage affiche des grimaces terrifiantes et monstrueuses. Au cours d'une réunion clinique, Stéphanie et Jean-Baptiste, les stagiaires, évoqueront à ce propos le film "L'exorciste" auquel Marley leur fait étrangement penser. Lors d'une séance où la violence et le délire sont dominants, Marley ne cesse de répéter distinctement dans le flot confus de ses insultes : « Vous vous prenez pour qui ? ». Question que je finis, en désespoir de cause, par lui renvoyer tant l'impuissance est grande à l'atteindre alors : « Et toi tu te prends pour qui ? », ce à quoi il me répond très distinctement : « Les autres ». Cette réponse me laissera sans voix tant je suis stupéfaite par sa pertinence.

Conjointement à cette montée de la violence, nous avons vu émerger entre Ousmane et Marley une modalité de lien toute particulière. Marley provoque la colère et la violence d'Ousmane par des insultes dont il a repéré qu'elles étaient insupportables pour lui. Les insultes et les moqueries déferlent alors en cascade sur le mode de l'excitation maniaque : « Il a montré son zizi, il a montré ses fesses » ou alors : « Ta mère la pute, va te faire enculer... ». Marley semble ainsi chercher à mettre Ousmane littéralement hors de lui et en même temps à attirer sa violence sur lui. Quand il y parvient, il exulte et rit de manière effrayante. Puis, quand Ousmane est prêt à se jeter sur lui, il s'allonge sur le canapé et, comme s'il l'attendait, se laisse écraser sous le poids d'Ousmane qui veut ainsi le faire

taire. Il faut dire que Marley a précisément choisi pour cible l'enfant le plus âgé, et donc le plus grand et le plus costaud, dont la force parvient même à déstabiliser les adultes.

Dans ces scènes de violence, Marley affiche un rictus de jubilation maniaque qui dissimule partiellement cependant une terreur que l'on peut lire dans les traits crispés de son visage et qui apparaît de manière fugace dans son regard. Cette modalité particulière du lien entre Ousmane et Marley a pour conséquence de désorganiser durablement Ousmane à qui il est ainsi arrivé par deux fois de casser une vitre. C'est donc non sans peine qu'Ousmane parvient ensuite à retrouver son calme et non sans affrontement avec l'adulte qui tente alors de le contenir. Marley cherche quant à lui à répéter inlassablement cette interaction folle comme si il y avait pour lui une nécessité impérieuse à maintenir un niveau élevé d'excitation.

La virulence de ces épisodes de violence quotidiens au sein de *L'appartement* a même conduit la mère de Marley à faire un jour irruption au cours d'une séance. Madame T., certes coutumière du fait, est donc venue se plaindre des coups reçus par son fils et menacer les enfants présents de les corriger si ils venaient encore à le frapper. Elle nous apprend alors que cela lui occasionne des « problèmes » avec la justice qui « croit que c'est [elle] » qui bat son fils. À cette occasion j'ai pu constater combien les expressions et les déambulations de Marley étaient similaires à celles de sa mère, dont la furie m'avait alors complètement sidérée. Madame T. est repartie ce jour-là en nous adressant pour tout au revoir un doigt d'honneur assorti d'un : « Vous pouvez vous le mettre dans le cul ! ».

À la manière de cette mère qui "déboule", la clinique nous renvoie sans cesse à ce déferlement du traumatique sur la scène du soin qui désorganise durablement Marley. Alors que je me consacre ainsi à un jeu avec John qui peut s'apparenter à ce que les enfants appellent "Le loup" (l'enfant touché par le loup devient loup à son tour et doit en toucher un autre...), Marley, qui, jusque-là, était en compagnie d'une stagiaire occupé par une lecture, se dirige vers nous, s'apprêtant à uriner. Alertée par la stagiaire, je réagis en formulant à Marley mon refus qu'il se déshabille et qu'il urine sur nous, tout en l'accompagnant *manu militari* aux toilettes, lieu où être nu et uriner est possible, et en l'invitant à en sortir rhabillé. Cette réaction, que je me suis ensuite reprochée (trop éducative pas assez psy !), a eu néanmoins pour effet de calmer l'enfant et de permettre qu'il ressorte habillé afin que nous puissions tenter de penser ce qui venait de se passer.

Ayant auparavant interrogé la stagiaire, sur les motifs de cette excitation subite, et comme elle n'en trouvait pas dans l'activité qu'ils avaient ensemble, j'ai pu penser l'excitation de Marley en lien avec ce qui se jouait entre John et moi et ce qui s'offrait alors à sa vue. J'avais le dos tourné et j'étais penchée au-dessus de John, qui s'était tapi dans les coussins m'offrant son dos pour que je le touche. Je mimais alors une précipitation retenue que les enfants affectionnent particulièrement dans ce genre de jeu, et que John anticipait avec un plaisir manifeste. Une expression de Marley, par laquelle il exhorte un enfant à « sauter sur le dos » d'un autre, m'est alors revenue à l'esprit. J'ai donc formulé pour Marley le lien que je percevais entre l'origine de son excitation et ma position, qui pouvait lui faire penser que j'étais en train de « sauter sur le dos » de John, ce qu'il a écouté avec une grande attention. Cette proposition était également référée aux représentations que je me faisais alors de la relation entre les parents de Marley dont je me disais qu'ils se sautaient fréquemment sur le dos, la violence étant un mode de relation quasi quotidien au sein de leur couple.

2. 2. Vers l'intériorisation d'une contenance

Confrontée à ce caractère répétitif de la violence, au danger que représentent ces affrontements (suivis parfois de blessures réelles), j'ai ressenti la nécessité de contenir Marley. Ce flot d'excitation continu me donnait l'impression que tout était morcelé, éparpillé en même temps que cela semblait visiblement être une tentative pour Marley de se sentir et d'être tenu. Comme si la sensation de mort imminente était aussi pour lui le moyen ultime de se sentir vivant. Dans cette violence « à la vie à la mort », la scène meurtrière peut d'ailleurs brusquement se retourner en scène d'amour poussant alors Marley dans les bras de son adversaire afin de lui proposer de « faire l'amour » avec lui.

Ce déchaînement d'excitations et le sentiment que cela constituait pour Marley une tentative désespérée de lutte contre la désorganisation, de se sentir tenu dans l'excitation, m'ont donc conduit systématiquement à tenir fermement Marley assis sur mes genoux, les bras replié sur sa poitrine, enserrés dans les miens. L'enfant habituellement si tendu, si anguleux et tellement inabordable, s'est alors avéré être, à mon grand étonnement, un enfant dont l'infinie tendresse, la douceur et le calme contrastaient de manière singulière avec la violence qui pouvait l'animer par ailleurs. Ces moments d'accalmie d'abord

précaires étaient l'occasion de parler ensemble, l'occasion pour moi de verbaliser et de tenter de comprendre ce qui se passait en lui. J'ai ainsi pu commencer à mettre des mots sur ce que la violence venait signifier d'un signe et d'un sens en souffrance. Et l'insulte favorite des enfants : « Espèce de fou, handicapé mental » est devenue une interprétation : « Tu deviens fou, ça te rend fou », si bien que cette insulte a déserté peu à peu le vocabulaire des enfants. Néanmoins, il n'était alors pas encore possible de verbaliser un affect et encore moins de faire de liens plus précis avec l'histoire de cet enfant. À la seule prononciation du mot « maman », qu'il soit ou non en rapport direct avec sa propre mère et le climat de violence familiale qui semblait se répéter à l'identique dans ces scènes à *L'appartement*, Marley réagissait immédiatement par la colère en m'assénant une claque magistrale. Il en allait de même lorsque j'évoquais la peur que j'avais pu lire sur son visage. J'ai donc renoncé à cette forme de « violence de l'interprétation » pour dire simplement : « Tu es dans tous tes états ».

Lorsque Marley est ainsi assis sur mes genoux, une parole différente peut émerger et des questionnements font place au discours délirant qui le hante habituellement. Ces questions sont toujours les mêmes et portent sur les absences et présences de chacun, enfants comme adultes, la succession des jours de la semaine et les rythmes d'ouverture et fermeture de *L'appartement* en fonction de ces jours. Marley demande inlassablement quel jour chaque soignant vient et si « Demain y a école ? y a séance ? ». Je lui répète à mon tour inlassablement les jours de la semaine ainsi que les prénoms des soignants et des enfants présents chaque jour (Marley est sensible au fait que Violaine soit présente seulement deux jours dans la semaine). Il demande ensuite si lui aussi il sera là et, quand je le rassure sur ce point, il finit par affirmer qu'il ne sera pas là. Il demande enfin à quelle heure termine la séance et combien de temps il reste avant la fin. Marley semble complètement perdu, sans repères et ses questions font état d'une grande confusion, il demande par exemple : « Et demain mardi tu seras là ? » alors que nous sommes vendredi et que je viens le lundi.

Si tenir Marley a permis de faire émerger la parole et ses questionnements, le corps-à-corps que cela implique peut parfois devenir angoissant pour cet enfant qui connaît la violence au sein de sa famille. Il m'est donc arrivé à plusieurs reprises d'être identifiée au parent maltraitant. Hurlant pour que je le lâche, se faufilant, me glissant entre les bras, Marley se retrouvait toujours en position d'avoir mal et de me faire vivre celle du parent qui bat. Position, que la violence éprouvée contre-transférentiellement à l'égard de cet enfant qui

me terrifiait, me rendait plus insupportable encore. Devant ce que je percevais comme la répétition d'un lien de maltraitance mais plus sensiblement aussi comme la terreur alors engendrée, j'ai donc été amenée à formuler la nature de ce lien de contenance en ces termes : « N'ai pas peur, je ne vais pas te battre. Je te tiens parce que tu ne sais pas te tenir tout seul et quand tu n'es pas tenu ça te rend fou. ». Petit à petit, Marley a pu formuler à son tour sa peur de la violence, alors même qu'il venait de la susciter, et rechercher la protection des adultes. Du jeu s'est introduit dans les rouages bien huilés de ce véritable jeu de massacre. Mais un tel lien de contenance constitue aussi une source d'angoisse dans le calme et l'apaisement que cela favorise. Il arrive donc que Marley soit pris de véritables paniques et qu'il hurle « Je suis réveillé, je suis réveillé ! » sur un ton qui se veut affirmatif mais qui semble tout à la fois être une interrogation désespérée. Là aussi je le rassure : « Oui tu es réveillé, ne t'inquiète pas. » ce qui contribue à le calmer.

Parallèlement, Michelle a mis en place une autre manière de contenir Marley dans ses moments d'explosion violente, moins directement corporelle celle-ci et qui favorise l'émergence d'un autre moyen d'expression de l'enfant. Il s'agit d'isoler Marley dans la pièce du bureau et d'en délimiter l'entrée par une chaise sur laquelle s'assied un soignant afin de clôturer et contenir physiquement cet espace au sein duquel il peut dessiner, parler sans être complètement isolé ni privé de ce qui se passe dans le reste du groupe. Dans cet espace, il dessine tout d'abord des séries de boucles ou de pointes cassantes à l'image de ce qu'il peut être parfois, doux et tendre comme une boucle ou cassant et pointu. Il remplit aussi des feuilles de son prénom, ou de celui des enfants et soignants qu'il demande qu'on lui épelle, en prenant soin non pas d'assembler les lettres pour qu'elles fassent sens mais de les allonger afin qu'elles tiennent toute la place sur la feuille. Depuis, le dessin s'est enrichi. Désormais il dessine des structures radiales, comme de grands soleils, et ce qu'il appelle des « contours » qu'il trace d'un trait, sans lever le stylo. Ces formes tourbillonnaires ont pour particularité de comporter par endroit des sortes de crochets semblables à des mains ou à des créneaux de château fort. Il ne découpe plus en petits morceaux, ni ne déchire ce qu'il vient de porter sur le papier mais y fait des trous à l'aide d'un stylo.

2. 3. Expérimenter la continuité et la discontinuité

Désormais aussi, il peut investir l'eau comme un moyen potentiel d'expression alors même qu'elle était la cause de nombreuses frayeurs l'année dernière. Frayeur pour lui, qui ne pouvait supporter la sensation d'être mouillé, ce qui, même quand il ne l'était pas en réalité, le plongeait dans un état de détresse, l'amenant à pleurer et à se taper la tête par terre. Il était alors inconsolable en pensant à la manière dont sa mère allait réagir. Frayeur aussi pour les autres, enfants comme soignants, car l'eau était, et reste encore partiellement, utilisée pour nous asperger. Il peut néanmoins aujourd'hui investir un jeu de remplissage de la baignoire ce qu'il appelle « faire le papa » sans que cela ne déborde ni ne dégénère, ce qui était notre crainte initiale.

Par ailleurs, il investit beaucoup la lecture d'une histoire comme recours calmant à sa violence. L'histoire est celle de Jean-Loup, un petit loup noir à qui il arrive bien des aventures et qu'il nous demande de lire et de répéter inlassablement, sans accepter aucune variation, si bien qu'il en connaît chaque mot par cœur et peut nous la dire à son tour. Il s'agit d'un « petit noir », comme le dit joliment Marley, qui aime par-dessus tout attraper et faire peur à Marie-Loup en lui racontant « des histoires horribles de méchants loups qui mangent les petits loups ». Marie-Loup qui n'en croit rien le somme de la lâcher car « Les loups ne mangent pas les loups ! ». Mais l'arrivée d'un méchant loup va tout changer. Le « Vavlog », comme le surnomme Marley, car il se fait passer pour un « vieux loup aveugle », demande à la petite louve de l'aider à retrouver son chemin. Mais, le loup qui n'est « ni vieux ni aveugle » attire en réalité Marie-Loup chez lui pour en faire son dîner. Alors qu'il aigüise son « long couteau de boucher », Jean-Loup intervient et sauve Marie-Loup. En voulant les rattraper, le méchant loup se blesse dans un piège qu'il a lui-même posé si bien qu'il se retrouve amputé d'une jambe, il ne « leur fait plus peur » désormais.

L'intérêt de Marley pour cette histoire semble s'expliquer par la congruence de certains éléments avec sa propre histoire. L'évocation du couteau, dont on sait qu'il tient une place importante dans le couple parental et au sein de la famille, était au début surtout une source d'excitation pour Marley qui se levait en hurlant : « Le couteau ! Le couteau ! » et pouvait le conduire à se déshabiller pour exhiber son sexe. Le récit de cette histoire pouvait aussi le conduire à se retrancher dans des conduites masturbatoires.

Au cours d'un épisode de violence intense où Marley semble complètement éparpillé, m'agressant et me terrorisant au point de rendre difficile ma contenance, je parviens à l'asseoir sur une chaise et le tiens fermement en l'invitant à se calmer. Il hurle alors, en proie à une véritable terreur : « Lâche mon corps ! C'est mon corps ! Les loups ne mangent pas les loups ! ». Phrase directement tirée de l'histoire de Jean-Loup et Marie-Loup. Marley se calme immédiatement lorsque je le rassure sur le fait que je ne suis pas un loup, que je ne vais pas lui prendre son corps et que je le tiens justement parce que dans ces moments son « corps part dans tous les sens et [qu'il] est dans tous ses états ». Il m'écoute avec attention et me regarde intensément avec de grands yeux qui semblent vouloir me manger. Au cours de cette année, la quasi-totalité des séances s'est organisée sur le modèle d'affrontements entre Ousmane et Marley, de contenance et de lectures/questions. Néanmoins vers la fin de l'année scolaire, Marley a eu recours à la lecture d'histoire de manière intense et répétitive, une séance pouvant alors être occupée entièrement par cette seule activité. Son répertoire d'histoire s'est enrichi de nouvelles lectures et de nouvelles voix. Il ne lit plus exclusivement ces histoires avec la stagiaire ou moi mais passe de soignant en soignant vérifiant ainsi auprès de chacun si l'histoire est toujours la même malgré le changement. Parfois il demande une lecture à deux voix, que ce soit celles de deux soignants ou bien la sienne et celle d'un soignant. Il prend beaucoup de plaisir à entendre toujours les mêmes mots se répéter inlassablement et pose de nombreuses questions sur les images qui défilent au fur et à mesure des pages. Il cherche notamment à savoir comment différencier les deux petits loups, Jean-Loup est en effet représenté avec un t-shirt noir alors que Marie-Loup a une robe bleue, détails qui l'intéressent beaucoup alors qu'il constate qu'ils sont tous deux affublés d'une queue. Malgré ces signes distinctifs, Marley s'embrouille et d'une page à l'autre il faut de nouveau qu'il vérifie qui est qui auprès de l'adulte comme si, la page tournée, la continuité était sans cesse à repenser. Cela fait écho aux questionnements de Marley au sujet de la succession des jours, des séances et des personnes qui y sont présentes.

L'apaisement de Marley, de sa violence, dans le recours à la lecture m'a permis d'être disponible aux autres enfants et particulièrement à Ousmane qui a pu solliciter mon attention alors qu'elle était jusque-là exclusivement tournée vers Hubert ou Jean-Baptiste. Sa violence s'est quant à elle beaucoup atténuée grâce, non seulement à la contenance effectuée auprès de Marley mais aussi à l'introduction de mises en scènes permises par l'adulte.

2. 4. Entretiens familiaux

La lecture du dossier de Marley nous apprend qu'au cours des premières consultations, il parle sous l'injonction de ses parents et surtout celle de son père. Ce dernier semble ainsi prendre un vif plaisir à l'entendre répéter tout ce qu'il dit. Il énumère : « le tête, le nez, les yeux, les oreilles, le ventre, les genoux et le zizi » et Marley répète. Mais lorsque son père prononce : « le zizi », Marley se précipite sur lui et lui attrape le sexe à pleines mains, ce qui fait rire ses parents et encourage Monsieur R. à répéter la scène. À propos de l'hospitalisation de Marley, Madame A. dira que les médecins en ont profité pour dire qu'elle ne s'occupait pas bien de son enfant. Ce thème du soupçon de maltraitance familiale est récurrent dans son discours et encore d'actualité lorsque je rencontre la famille au cours de mon année de stage. Il faut dire que Madame A. comme Monsieur R. ont tous deux une histoire douloureusement marquée par la maltraitance.

Au cours d'une consultation, Marley a alors cinq ans, Madame A. évoque un prochain voyage dans les Îles pour voir sa mère et lui présenter Riley, sa petite fille qui vient de naître. Elle explique que Marley n'aura « qu'à bien se tenir » parce que sa grand-mère ne « va pas le pouponner » et qu'elle ne prendra pas sa défense. Madame A. pense que ça lui fera du bien de se faire ainsi « dresser comme les animaux ». Quant à son père, Madame A. en parle lors de la toute première consultation avec l'équipe du dispositif, et explique être devenue « rebelle », en réaction à la violence de son père dont elle garde les stigmates sur tout le corps.

Monsieur R. décrit, quant à lui, une enfance chaotique entre les Îles dont il est lui aussi originaire et la France où, peu de temps après son arrivée, il sera placé avec le reste de sa fratrie par les services sociaux. Monsieur R. décrit une mère qui infligeait à ses enfants des châtiments tels que leur brûler les mains, les menacer avec un couteau ou même les suspendre au-dessus du vide. La mère de Monsieur R. sera internée jusqu'à la fin de ses jours.

Madame A. est une femme imposante, grande et costarde. À ses côtés, Monsieur R. ressemble à un petit garçon, malgré sa stature et son allure de rappeur afro-américain. C'est une femme au caractère emporté et à la colère dévastatrice, les liens qui l'unissent à Monsieur R. sont sans équivoque : ils vivent séparés mais sur le même palier et il règne entre eux un climat de violence qui a déjà conduit Madame A. à poignarder Monsieur R.

venu manger dans son réfrigérateur, ou même à saccager son appartement. Au cours de leurs fréquentes disputes, Madame A. menace souvent Monsieur R. d'un couteau ou de tout autre objet contondant. Ainsi, le Docteur L. se souvient qu'elle est venue munie d'un tesson de bouteille au cours d'une consultation, il y a quelques années. Les colères de Madame A. sont légendaires aussi bien pour les services sociaux qu'au sein du dispositif où elle a pris pour habitude de "débouler" pour exprimer ses doléances à l'égard du soin.

Quand je rencontre la famille, elle vient tout juste de s'agrandir. En consultation, Madame A. nous présente Stanley, dont elle dit fièrement avoir choisi le prénom en référence à un réalisateur américain. Cette année-là, Madame A. a perdu sa mère. Elle est revenue des Îles enceinte, alors que Monsieur R. ne l'avait pas accompagnée dans ce voyage qui a occasionné une longue absence. Des doutes planent donc légitimement sur la paternité de Monsieur R. qui semble être d'autant plus investi auprès de l'enfant que cette paternité est incertaine. Monsieur R. proclame fièrement « C'est mon fils, il est beau mon fils ! » tout en lui cherchant des ressemblances avec son frère Marley. Stanley a les deux jambes plâtrée jusqu'aux cuisses ce que Madame A. explique en nous annonçant qu'il est né avec les « pieds bi » tant ces pieds-là ne peuvent être beaux (bots). Cette malformation, qui occasionne des soins impressionnants et handicapants pour le bébé, attise d'autant plus la crainte de Madame A. d'être perçue comme une mère maltraitante. Cette seule pensée la met très en colère et la conduit, nous dit-elle, à apostropher les gens dont elle perçoit le regard suspicieux en leur conseillant d'appeler le 119.

Pendant les consultations, Madame A. intervient auprès de ses enfants comme par automatisme, en leur donnant des injonctions bien souvent sans rapport aucun avec la réalité du moment. Elle s'adresse à Marley tout particulièrement à l'aide de phrases toutes faites « Marley tiens-toi tranquille. Reste-là ! J't'ai à l'œil ! ». Madame T. évoque des moments de colère et de violence pendant lesquels elle dit qu'elle pourrait « tout jeter par la fenêtre » et précise en se tournant vers Marley : « à commencer par toi ». Marley quant à lui réclame des bisous sans en obtenir, il s'agite sur sa chaise et son père le sollicite sur un mode maniaque en se plaisant à lui faire réciter des marques de voiture ou de portable, visiblement très fier lorsque celui-ci lui donne les bonnes réponses. La confusion règne, les enfants et les parents parlent tous en même temps, se coupent la parole, tout semble complètement décousu. Je suis dans l'impossibilité d'écouter à la fois le discours des parents et d'être attentive aux enfants. Je me sens complètement envahie, assaillie par Marley, qui cherche à grimper sur mes genoux, et sa sœur Riley, qui distribue des petits

bouts de pâte à modeler. Seul le bébé reste placide. Si je tente de porter mon attention sur les parents ce sont les enfants à leur tour que je ne peux plus observer.

Ce clivage dans l'écoute et l'attention que je leur porte ne peut céder que dans les rares moments de tendresse qui s'échangent entre les membres de la famille. Marley lance soudain un : « Papa je t'aime » auquel son père répond en l'accueillant sur ses genoux pour lui faire un câlin.

La logorrhée familiale est également contrebalancée par des moments beaucoup plus silencieux, et même des consultations entières au cours desquelles Madame A. se mure dans un silence amer dont il est très difficile, sinon impossible, de l'en faire sortir. Il n'est pas rare de la voir venir alors en consultation avec une pile de magazines (« Nous deux ») dans la lecture desquels elle peut se plonger durant tout l'entretien ne donnant à entendre que le bruit sec des pages qu'elle tourne sans broncher.

3. Analyse de la clinique

Afin de ne pas disperser l'attention du lecteur, j'ai fait le choix de me livrer à une analyse commune et simultanée des deux situations cliniques présentées ci-dessus dans la mesure où il m'est apparu, malgré leur spécificité, qu'elles entraient en résonance et présentaient des points d'élaboration communs. Gageons que cette option d'écriture révèle toute sa pertinence aux yeux du lecteur.

3. 1. Sous le signe du paradoxe

La rencontre avec Violaine et Marley m'a d'emblée interrogée quant aux modalités de la rencontre avec l'objet et de ses investissements précoces. C'est pourquoi j'ai été amenée à penser, dans mon Master II, la question de l'impact (au sens propre de l'impact d'un coup) de la première rencontre avec l'objet et de la trace qu'elle a laissé dans l'organisation psychique.

Dans les premiers temps, ils m'ont fait vivre activement, bien que de manière différente, une alternative du désespoir : violemment présents et à jamais perdus. Si la notion de paradoxe de l'objet a été largement décrite par D. W. Winnicott qui en a fait, entre autre,

le passage élaboratif nécessaire pour l'accès à la symbolisation, la clinique nous met ici en présence de ce qu'il conviendrait plutôt d'appeler un paradoxe paradoxal, et que P.-C. Racamier formule en terme de « paradoxalité »⁹⁰. Ce que Violaine et Marley proposent dans l'interaction laisse penser qu'ils ont été soumis à un objet paradoxant. Le paradoxe n'est plus organisateur mais toxique pour la vie psychique et menace d'anéantissement pour la subjectivité. À ce propos, P.-C Racamier parle fort justement de patients « paradoxiqués »⁹¹.

L'histoire de Violaine illustre tout particulièrement la présence d'un tel paradoxe à l'origine de la rencontre avec l'objet, que nous pourrions résumer ainsi : « Être ensemble nous tue, donc je t'abandonne, mais être séparées n'est pas possible, alors je te garde etc. » formulation qui n'a pas d'autre issue que de répéter alternativement et indéfiniment les deux propositions. D'emblée Violaine se présente à moi comme une petite fille perdue, qu'aucun psychisme ne semble pouvoir retenir. Comme fondamentalement « oubliée », elle est une enfant qui échappe et qui ne peut s'inscrire dans la rencontre que sur le mode du surinvestissement ou du désinvestissement (jeux de tombé/rattrapé, fuite par la fenêtre etc.). La rencontre s'organise alors autour de deux pôles relationnels opposés soit dans une confrontation, un accrochage corporel violent, soit dans un vécu d'abandon fondamental. Marley présente aussi cette double polarité alternant les affrontements violents, les élans d'amour qui semblent vouloir tout engloutir, et les moments de désespoir. Néanmoins les sensations de chute ou de liquéfaction, si elles sont présentes, sont en permanence contre-investies chez lui par une sensation de dureté (jet d'objet, violence et raideur du corps dans la masturbation) qui rend moins apparente cette dualité dans le lien. Ce n'est qu'à l'issue d'un premier travail de contenance corporelle que cela deviendra perceptible.

C'est comme si, pour lui comme pour Violaine, la rencontre avec l'objet était placée sous le signe d'une lutte à mort dont seul un des protagonistes pouvait sortir vivant, c'est à dire au prix du sacrifice de l'autre. Ce qui se joue donc avec Violaine et Marley, et pour lui tout particulièrement dans l'interaction avec Ousmane, concerne une alternative paradoxale dans la rencontre avec l'objet. Cette figuration en « tout ou rien » propose deux choix antagonistes (« c'est toi ou moi ») qui conduisent cependant à la même impasse : l'impossibilité d'exister à deux dans la rencontre. Les modalités de rencontre proposées par ces deux enfants, loin de maintenir l'indécidabilité nécessaire quant au paradoxe de

⁹⁰ Cf. P.-C. Racamier, *Schizophrénie et paradoxalité*.

⁹¹ *Ibid.*, p.155.

l'objet, semblent être porteuses de l'histoire d'une mise en demeure de résoudre ce paradoxe, non plus « aussi bien moi que non-moi » mais « moi ou bien non-moi ». La sensation de clivage qui m'habite au cours des consultations avec la famille de Marley témoigne d'une telle organisation paradoxale : l'investissement des uns (les parents) n'est possible qu'à la faveur du désinvestissement des autres (les enfants).

L'espace de la rencontre clinique devient le lieu du retour de la rencontre traumatique avec l'objet. Là où je tente de faire exister un espace d'entre-deux, Violaine et Marley m'imposent, avec leur singularité, de revivre avec eux, et pour eux, le traumatisme d'une rencontre qui a eu lieu ailleurs et autrefois. L'espace est soit empiété, menaçant de confusion la subjectivité, soit il est déserté, vécu sur le mode de l'abandon.

L'évanescence de Madame D., sa difficulté à investir sa fille ainsi qu'une continuité, comme les moments de retrait de Madame A. en consultations, les réponses automatiques qu'elle fournit à ses enfants et sa conception des soins maternels comme d'un dressage d'animaux, témoignent de l'échec de la mise en place de cette fonction miroir (Cf. le lapsus de Violaine p. 72). Dans la clinique cela se traduit par la problématique centrale de la perte du regard comme un équivalent de lâchage psychique qui fait formuler à Violaine la sensation d'être « invisible » terme qui fait écho aux « jeux » rapportés par l'équipe entre Violaine et sa mère où la thématique du regard (« être vue, être cherchée ») est centrale.

Le jeu de Madame l'Arabe, ou les dessins que déchire Marley, pourraient venir signifier, à travers la question de traces qui ne tiennent pas, l'échec de la symbolisation primaire à transformer. C'est dans cette perspective qu'il m'a fallu nécessairement vivre à plein, partager « pour de vrai » la nature traumatique de l'expérience avec chacun de ces enfants pour ensuite pouvoir accompagner les tentatives de mise en sens et d'appropriation.

Mes tentatives de verbalisation échouant à arrêter les coups, j'ai dû m'adapter et, non sans abandonner le niveau de liaison secondaire de mes interventions, penser le niveau corporel, non seulement comme un retour du traumatique, mais aussi comme une tentative désespérée, et toujours mise en échec, de mise en forme de l'expérience première car c'est en effet « l'impossibilité d'évoquer les traces représentatives qui est à l'origine de la violence »⁹².

C'est alors que le jeu de Madame l'Arabe et du henné est apparu comme une première organisation de la violence chez Violaine rendant possible la rencontre. Du reste, ce jeu

⁹² G. Diatkine, *Causes de la violence chez le jeune enfant : les « crises »*, p.58.

s'apparente assez précisément à une mise en scène des premiers soins maternels. N'oublions pas en effet que Violaine est d'origine africaine et que par conséquent l'investissement de la chevelure est très important dans sa culture familiale. En cela le jeu de coiffage mais aussi de maquillage pourrait représenter l'investissement maternel premier de mise en forme, en couleur, en sensorialité de la matière brute. Marley quant à lui a pu se saisir du dessin comme premier support de ces traces puis de ce qu'il a appelé l'histoire du « petit noir » avec toute la dimension identificatoire que cela peut contenir.

3. 2. Le dénuement et la honte

La violence dont témoigne la clinique de Violaine comme de Marley me semble contenir un double mouvement à la fois d'arrachement et d'agrippement. Cela peut être pensé en lien avec les empiètements et les retraits successifs de l'objet dans ce qui aurait dû se constituer comme un espace intermédiaire de transitionnalité que l'objet a déserté emportant avec lui tout un pan de la vie psychique du sujet, le laissant démuné.

Cette problématique semble venir se jouer avec Violaine dans la question des cheveux. L'expression « la boule à zéro », qu'elle emploie pour justifier ses attaques avec l'idée qu'elle voudrait arracher tous mes cheveux, est à concevoir en lien avec une problématique du dénuement. Il s'agit en effet de penser la fonction apotropéique⁹³ de cette évocation, soulignée par S. Freud à propos de la Méduse, c'est à dire comme moyen de faire exister, par la multiplication du symbole, ce qui justement a été perdu et d'éviter ainsi d'en éprouver la perte. Nous pouvons ainsi comprendre l'exhibition de Marley et la passion qu'il voue aux pieds et aux chaussures des femmes, comme une nécessité à mettre quelque chose en lieu et place du trou, de l'arrachement, auquel le retrait de l'objet a soumis le sujet.

Il me semble que cela peut se penser en lien avec la question de la honte. Ainsi la honte, que je ressens contre-transférentiellement alors que Violaine vient de me donner un coup de poing sur le nez est celle de me sentir et d'être découverte impuissante à comprendre et à contenir la violence de cette enfant. Terreur et impuissance de l'infans en proie à la détresse, qui conduit Marley à contre-investir, par l'exhibition de son sexe, ce trou de l'objet, trou de son investissement. Comme l'indique A. Ferrant c'est dans la défaillance

⁹³ S. Freud, *La tête de Méduse*, pp.49-50.

du système d'emprise (ici échec à com-**prendre** et à con-**tenir**) qu'émerge la honte comme étant « l'après-coup (sexualisé) d'un temps originaire de passivité, [...] pendant lequel l'autoconservation est entièrement liée à la vicariance de l'objet. »⁹⁴. Nous pouvons penser que Violaine m'a fait vivre dans cette situation le vécu de honte qui l'habite et que nous pouvons comprendre à la lumière des éléments qu'elle apporte concernant la nudité. Car il s'agit ici de la nudité psychique en tant qu'elle n'a pas été « couverte par le regard, habillée par l'investissement maternel. »⁹⁵, là encore on retrouve la problématique centrale du regard. Nous pourrions dire que Marley, à travers l'exhibition de son sexe et le choix de certaines insultes, met en scène ce dénuement, au sens propre, et tente ainsi d'excorporer cette passivité originaire et la terreur qui lui est associée.

Passif et sans recours face à l'expérience traumatique précoce, l'enfant est comme psychiquement nu, à découvert, c'est l'état de détresse, de désaide. C'est dans cet état que la violence de Violaine et de Marley m'a tout d'abord plongée, ce que je peux désormais entendre comme leur propre vécu de dénuement psychique. Comme si ils avaient eu précocement leur enveloppe psychique arrachée (Cf. la thématique de la veste déchirée chez Violaine). Ce que Marley illustre d'ailleurs quand il déchire puis transperce les dessins qu'il vient de réaliser, figurant par-là une sensation de peau trouée, morcelée, déchirée.

L'absence de l'objet, fait courir le risque à l'enfant d'être lui-même absenté de la psyché maternelle, c'est à dire d'être perdu, l'entremise des auto-érotismes ne lui permettant pas de retrouver l'objet en représentation. Ainsi, nous pouvons comprendre l'inquiétude de Marley quant à savoir, en même temps qu'il l'affirme, s'il est réveillé comme s'il doutait de sa présence en l'absence de l'investissement perceptif de l'objet. Ici le sommeil (par opposition à l'éveil) est à entendre comme un équivalent de l'absence de l'investissement de l'objet, rappelons en effet que Marley a souffert très tôt de troubles du sommeil. Dans cette perspective, les questionnements des enfants ainsi que la crainte de Violaine d'être oubliée peuvent être compris comme une exploration de la nature de leur investissement dans la pensée, la psyché, de l'objet.

La question de la honte nous permet alors de comprendre l'accrochage au regard chez ces enfants en tant qu'il est seul susceptible de couvrir leur nudité psychique et garant de l'investissement de l'objet. Nous pouvons alors entendre les cris de Violaine : « Je veux

⁹⁴ A. Ferrant, *La honte et l'emprise*, p.99.

⁹⁵ *Ibid.*, p.101.

que tu m'aides ! » puis « Je veux que tu m'aimes ! » comme un appel contenant l'espoir de trouver un objet secourable et aimant, c'est à dire qui l'investisse d'un regard chaleureux et bienveillant.

Cet accrochage au regard, dont ils témoignent, contient l'espoir d'être enfin investi, en même temps qu'il est l'expression du désespoir de n'avoir pas trouvé de reflet dans l'environnement premier. Le jeu que propose Violaine autour du trou de l'investissement de l'objet vient signifier toute la paradoxalité d'une telle situation puisque l'objet est à la fois le seul qui soit susceptible d'investissement alors même que c'est de lui que provient le désinvestissement. La rencontre avec l'objet a laissé le sujet, comme l'exprime Violaine « le ventre tout déchiré », démuné, dénudé, répandu sans contenant. La sensation d'arrachement liée au retrait de l'investissement de l'objet entraîne un vécu de morcellement qui implique le recours à l'auto-sensualité, plutôt qu'aux auto-érotismes, comme une tentative de rassemblement des sensations, un agrippement à la sensation de dureté à travers les coups, la mise en œuvre d'une « seconde peau musculaire » (E. Bick 1967) comme en témoignent l'investissement par Violaine de sa propre musculature, le suçotement de sa langue ou encore l'érection chez Marley.

Cette menace permanente d'être perdue, oubliée, lâchée par la psyché maternelle, dès lors que son investissement n'est plus présent perceptivement, entraîne, chez Violaine surtout, une reprise secondaire de la défaillance première de l'emprise. Cela se traduit par une hyper-vigilance, une exigence de vérité et un contrôle des événements et des personnes par des attitudes tyranniques. C'est comme si cela lui permettait de maîtriser la dimension énigmatique de l'objet et de la rencontre, d'anticiper sur sa disparition et d'annuler ainsi ce qui échappe fondamentalement, c'est à dire « l'ailleurs » de l'objet, par le retournement de la passivité de l'ignorance dans un contrôle actif de la réalité de l'objet. C'est ce que P.-C. Racamier a décrit en termes de « garde-à-vous devant le réel »⁹⁶.

Chez Marley, on pourrait dire que l'emprise intervient lorsqu'il affirme confusément qu'il ne sera pas là aux prochaines séances, il dit à la fois l'absence d'un sentiment d'exister dans la continuité et s'assure en même temps qu'il n'aura pas à subir l'absence et donc la discontinuité de l'investissement soignant qu'impliquent le dispositif et la succession des jours dans la semaine. Il maintient ainsi l'illusion d'un contrôle omnipotent sur ce qui lui échappe fondamentalement.

⁹⁶ P.-C. Racamier, *Schizophrénie et paradoxalité*, p.117.

3. 3. Solutions secondaires au traumatisme

La clinique témoigne des « solutions » (J. Mac Dougall 1996, R. Roussillon 1999) mises en œuvre par Violaine et Marley pour lutter contre la désorganisation qu'implique l'expérience traumatique. La sexualisation du traumatisme (R. Roussillon 1999) apparaît, pour l'un comme pour l'autre, comme une issue, un destin possible. Chez Marley, la scène au cours de laquelle il s'apprête à uriner sur John et moi en train de jouer, ainsi que la passion qu'il voue aux pieds et aux chaussures des femmes, peuvent en effet se comprendre comme une tentative de sexualisation secondaire face à une expérience traumatique l'ayant laissé en proie à la détresse et à la terreur de l'arrachement de l'objet. Il procède ainsi à ce que J. Mac Dougall décrit comme une « érotisation de la terreur »⁹⁷.

La question du viol et des insultes à connotations sexuelles, qui me sont largement adressées dans le transfert, peuvent se comprendre également selon cette logique. Car si Violaine met en scène des histoires dans lesquelles le traumatisme serait lié à une violence sexuelle masculine (Cf. thématique du viol et du kidnapping), il apparaît en réalité que le niveau traumatique de la scène ne concerne cette configuration que secondairement.

C'est ce que montre en effet l'évolution du jeu avec Hubert qui passe du traumatisme immédiat dans une figuration hétérosexuelle (le couple Violaine/Hubert) pour devenir finalement une scène de séduction homosexuelle (le couple imaginaire Violaine/femme séductrice-moi). Cela se retrouve aussi dans le jeu de la lionne lorsque la petite fille s'introduit en cachette dans la cage de la lionne pour y dormir à ses côtés. La scène primitive, qui n'a pu se constituer comme un fantasme organisateur d'un ailleurs de la mère et donc d'une conflictualité, devient alors une menace d'anéantissement pour le sujet. Dans cette perspective, la question du kidnapping, mais surtout du viol et des insultes, serait une tentative de mise en forme de l'expérience traumatique par la coexcitation libidinale qui réalise ainsi une sexualisation secondaire de l'expérience primitive d'arrachement qui a laissé le sujet nu de tout investissement. La confusion et le vécu d'arrachement seraient alors identifiés respectivement au viol et au kidnapping, comme si l'objet en se retirant avait entraîné le sentiment chez le sujet d'être étranger à lui-même, on pourrait parler d'un kidnapping identitaire ce dont témoigne également Marley à travers son cri : « Lâche mon corps ! C'est mon corps ! »).

⁹⁷ J. Mac Dougall, *Déviations sexuelle et survie psychique*, p.265.

Les insultes dont la connotation est essentiellement sexuelle ont un double statut et peuvent venir signifier aussi bien la séduction primaire, dans le vécu de confusion, que le retrait de l'objet qui prive de son corps le sujet et du plaisir à être ensemble. La figure de la pute serait donc aussi bien celle de la séductrice venant effracter sexuellement la zone intermédiaire que celle d'un objet fondamentalement ailleurs, l'objet du désinvestissement, c'est à dire offrant son corps à la jouissance des autres. Pour Marley particulièrement, l'insulte semble être le moyen, le garant, d'obtenir le retour (massif et violent) de l'investissement de l'objet. Nous savons que son vocabulaire grossier est largement emprunté à celui de sa mère et qu'il lui garantit le contact corporel violent avec Ousmane, par lequel il peut maintenir une continuité perceptive de substitution de l'objet absent et éviter ainsi d'éprouver la détresse.

Le déplacement de cette problématique de violence familiale témoigne paradoxalement d'une reconstruction secondaire, condition *sine qua non* du maintien du lien avec l'objet. La question de la maltraitance est ainsi externalisée et localisée sur l'espace du soin ce qui justifie le déni de Madame A. et sa théorie selon laquelle la violence provient des enfants et les soignants ne savent pas protéger son fils. Par la communauté de déni ainsi opérée entre Marley et sa mère, celui-ci peut maintenir la relation d'objet quelque insatisfaisante qu'elle soit plutôt que d'avoir à en subir la perte. Par la mobilisation coûteuse psychiquement d'un clivage de l'expérience traumatique, il procède à l'économie de la relation d'objet.

Cette figuration secondaire du traumatisme nous indique la nature des aménagements avec l'objet. Ainsi, les consultations nous apprennent que c'est en fait Madame D. qui alimente les angoisses de Violaine à l'égard du viol et du kidnapping et qui l'incite à se méfier des hommes. De même l'histoire de Violaine nous montre combien alerter sa mère sur d'éventuelles séductions sexuelles sur une scène extérieure mobilise potentiellement son investissement à l'égard de sa fille. Madame D. et Madame A. semblent donc imposer à leurs enfants une théorie du traumatisme, basée sur une communauté de déni, à laquelle les conditions de leurs investissements seraient subordonnées. C'est pourquoi Violaine fabrique une théorie du traumatisme conforme aux fantasmes maternels : « Ce sont des hommes que provient le danger, les hommes sont des violeurs et des kidnappeurs », et que Marley, à l'instar de sa mère, ne peut supporter qu'il soit fait allusion au contexte de violence intrafamiliale et qu'il s'acharne à se faire battre au sein du dispositif. La localisation hors de la relation sujet/objet, par le biais de la projection, des auteurs des

maltraitements à l'origine des traumatismes psychiques, permet de maintenir le lien à l'objet et de restaurer celui-ci dans ses fonctions parentales de préoccupation et de protection.

3. 4. Le jeu et la fonction tierce

Comme nous le montre la clinique, le moindre détail perceptif est susceptible de réactualiser l'expérience traumatique et de désorganiser le sujet. Ainsi, nous avons pu mettre en lien ma longue chevelure brune avec celle de Madame D., élément que Violaine investit d'ailleurs d'emblée et qui semble suffire à faire de moi une lionne, ainsi qu'elle nomme également sa mère, et à déclencher sa violence. J'ai par ailleurs fait l'expérience douloureuse de « la violence de l'interprétation » et compris que même les mots pouvaient être porteurs du potentiel terrifiant de la réactualisation du traumatisme primaire. L'espace métaphorique, qui permet que la chose soit suffisamment détachée du mot, fait défaut. Les mots privés de leur enveloppe métaphorique sont des choses, ils ont un impact dans la réalité et sur le corps puisqu'ils peuvent conduire à des passages à l'acte violents. Le recours de Marley à des « mots choisis » pour provoquer la violence d'Ousmane en témoigne d'ailleurs.

C'est pourquoi, dans la clinique de Violaine et Marley, l'espace de jeu est précaire, sans cesse menacé, au risque de sa détransitionnalisation. Au jeu de la bobine se substitue le jeu sadique du balai et de la porte pour Violaine, et celui de l'affrontement violent pour Marley. Ces scènes de jeux sadiques procèdent d'un système d'excitation et d'attaque, d'une « transformation de l'affect »⁹⁸, où il s'agit de rire des frustrations imposées à l'autre. Car tout « l'enjeu du comportement sadique est d'évacuer « dans » la victime, par « retournement », la souffrance que le sujet « sadique » ne peut supporter d'endurer. »⁹⁹. C'est ce que l'on retrouve, porté à son apogée, dans les scènes de violence entre Marley et Ousmane ou même lorsqu'il exhibe son sexe. Le véritable « jeu de massacre », qui oppose Marley à Ousmane, comporte un double retournement par lequel Marley fait non seulement vivre à Ousmane la détresse et la désorganisation engendrée par la violence verbale, mais aussi la position de l'agresseur, dont nous avons vu qu'elle était difficilement pensable comme venant de lui. Dans ces configurations sadiques du jeu, Violaine met en

⁹⁸ S. Fraiberg, *Mécanismes de défenses pathologiques au cours de la petite enfance*, p.21.

⁹⁹ R. Roussillon, *Narcissisme et « logiques » de la perversion*, p.21.

scène le défaut de confiance et de sécurité dans la rencontre avec l'objet, et Marley organise un lien paradoxal.

La frontière entre l'espace de jeu et l'espace traumatique est donc fragile et le jeu de la lionne d'abord satisfaisant bascule très vite dans un espace traumatique. Il semble en effet que le contenu du jeu ait été facteur d'excitations importantes en lien avec la thématique de l'empiètement de la figure maternelle (une lionne menaçante). Nous retrouvons aussi pour Marley ce même renversement dans le traumatique de l'espace potentiel du jeu. L'histoire de Jean-Loup, en tant que mise en mot, figuration imagée du traumatisme, contient en même temps une menace du retour effractant de l'excitation et du traumatisme. L'évocation du couteau est, en tant qu'élément se rapportant à son histoire, une source de débordement dans l'excitation qui menace l'enfant et le jeu.

Le jeu de la lionne, quand il met en scène la réaction dépressive de la lionne aux mouvements agressifs et meurtriers de la petite fille, illustre comment Violaine inhibe elle-même sa créativité lorsque la relation d'objet est menacée. Un objet dépressif est en effet un objet qui se retire. Mieux vaut renoncer à la symbolisation, laisser de côté la zone traumatique de l'expérience, plutôt que de risquer de perdre la relation d'objet. L'histoire de Violaine est d'ailleurs marquée à l'origine par la menace de l'abandon. L'espace du jeu est donc porteur de l'histoire de la reconstruction secondaire du traumatisme et des solutions au retour du traumatisme.

Néanmoins, si le jeu s'organise dans un premier temps selon des modalités traumatiques et échoue à être mobilisé comme ressource pour l'élaboration de l'expérience, la clinique nous montre qu'il connaît ensuite des évolutions pour le moins intéressantes. Outre l'atténuation progressive et sensible de la violence, on observe également l'introduction d'une fonction tierce.

C'est du moins ce à quoi Violaine et Marley semblent en appeler dans leurs jeux tout en témoignant paradoxalement de la carence du tiers. Dans l'histoire de Violaine, la fonction paternelle est d'emblée laissée vide et si elle est ensuite occupée par Patrice c'est dans une répétition traumatique de la rencontre avec l'objet. Loin d'avoir rencontré la différence fondatrice de la subjectivité, Violaine semble plutôt avoir rencontré un substitut paternel redoublant la confusion initiale. C'est ce que montre d'ailleurs la scène (p. 82) qui fait suite à la dispute de Violaine avec Évelyne et qui s'organise autour de la question de la culpabilité primaire et de la terreur d'avoir effectivement détruit l'objet. Violaine associe évidemment cette situation avec une problématique personnelle en évoquant l'absence de

son beau-père, qui sous-tend en fait la question de se retrouver seule avec sa mère. La détresse que je ressens face au refus d'intervenir de Gérard peut être comprise, dans le partage émotionnel qui caractérise cette scène, comme résultant d'un appel désespéré, et qui n'a pas été entendu, à un tiers garant de la relation et de la non-destruction.

Si dans les jeux de Violaine le père entre en scène, ce n'est pas en tant qu'il peut fonder un écart mais plutôt dans la continuité incestueuse du côté d'un maternel dévorant. La figuration d'un père dévorant ne s'inscrit pas dans la lignée de la castration mais bien plutôt dans une logique de l'auto-engendrement. C'est la loi du Talion et non celle d'une filiation qui intègre la différence des sexes et des générations. La temporalité (Cf. la figure mythologique de Cronos) n'existe pas dans sa fonction organisatrice d'un temps passé, présent et futur, de la succession des générations, il n'y a donc pas d'inscription dans l'histoire qui soit possible. La confusion règne. L'histoire de Marley témoigne elle aussi de cet échec de la fonction paternelle. Monsieur R. se présente comme un grand adolescent peu assuré dans sa fonction de géniteur (au point que Marley en vienne à lui saisir le sexe ?), dont Madame A. semble très bien se passer d'ailleurs.

Madame D. et Madame A. témoignent toutes deux de leurs difficultés à établir un écart différenciateur dans le lien avec leurs enfants. Madame D. fait ainsi des choix pour sa fille en fonction de sa propre histoire comme si Violaine était son propre prolongement. Violaine, quant à elle, reprend à son compte et avec un mimétisme presque effrayant les théories de sa mère concernant les viols et les kidnappings d'enfants, allant jusqu'à affirmer que Madame D. est sa fille ce qui témoigne de la confusion des places entre la mère et la fille. Les intrusions intempestives de Madame A. au sein de l'espace de soin ainsi que sa violence attestent quant à eux de cet empiètement et de la difficulté à faire exister un espace différencié entre elle et son fils.

Pour Marley l'instauration de l'histoire, permise par un travail intense de contenance, s'est fait consécutivement à l'abandon des affrontements avec Ousmane. Cela peut être pensé, dans la clinique, en lien avec l'intériorisation d'une fonction de contenance du côté de la fonction tierce en tant qu'elle tente d'instaurer un espace et une limite au débordement. C'est d'ailleurs ce qu'illustre le jeu de contenant de Marley, qui, en remplissant la baignoire d'eau sans jamais la faire déborder (détail d'une grande importance), se crée littéralement un papa (p. 93). De même, l'issue du dernier jeu avec Violaine, en forme de squiggle-histoire, semble plus favorable que celle, en impasse, du jeu de la lionne dans la

mesure où jouer l'extrême est devenu possible sans doute grâce à l'intériorisation d'une limite séparant et protégeant l'espace du jeu de tout retour de l'expérience traumatique. Nous pouvons entendre dans l'intervalle entre ces différents jeux la possibilité qu'ont eue ces deux enfants d'expérimenter dans la rencontre la confiance, la sécurité et l'instauration progressive d'un contenant fiable, leur permettant de jouer sans risque de représailles, ni de retrait. Enfin, le passage dans le jeu du corporel (incarnation de personnages, mise en acte d'une histoire, passages à l'acte violents) au verbal (mise en mot d'une histoire) s'accompagne d'une diminution très nette de la violence et serait à mettre en lien avec l'ébauche d'une différenciation entre l'acte et la pensée.

CHAPITRE III

« L'ŒUVRE DE DIEU, LA PART DU DIABLE »¹⁰⁰

« Il était obstétricien ; il délivrait des enfants dans le monde. Ses confrères appelaient cela l'« œuvre de Dieu ». Et il était avorteur ; il délivrait aussi des mères. Ses confrères appelaient cela l'« œuvre du Diable », mais pour [lui] tout était l'œuvre de Dieu. »

J. Irving, *L'œuvre de Dieu, la part du Diable*, p.90.

1. Relations de la pulsion de mort avec la violence infantile

C'est en se référant à la célèbre maxime de Plaute « *Homo homini lupus* »¹⁰¹ que S. Freud décrit le rapport de l'individu à son prochain en tant que celui-ci « n'est pas seulement un aide et un objet sexuel possibles, mais aussi une tentation, celle de satisfaire sur lui son agression, [...], de l'humilier, de lui causer des douleurs, de le martyriser et de le tuer. »¹⁰². Il postule ainsi, « une prédisposition pulsionnelle originelle et autonome de l'homme »¹⁰³, un « [...] penchant inné [...] au « mal », à l'agression, à la destruction et par là aussi à la cruauté. »¹⁰⁴ auquel la culture viendrait s'opposer et qu'elle tenterait de circonscrire par le « travail de civilisation ». S. Freud considère donc qu'il y a une violence constitutionnelle de la vie pulsionnelle humaine.

Bien que le terme de violence n'appartienne pas, à proprement parler, à la métapsychologie freudienne, on en trouve quelques rares occurrences au fil de son œuvre, notamment dans ses écrits sur la guerre. L'enjeu est néanmoins de tenter d'articuler les conceptions développées par S. Freud avec notre propos sur la « violence infantile ». Car si la violence est admise comme une expression instinctuelle de la vie humaine alors cela interroge notre

¹⁰⁰ Cf. J. Irving, *L'œuvre de Dieu, la part du diable*.

¹⁰¹ « L'homme est un loup pour l'homme » cité par S. Freud in *Le malaise dans la culture*, p. 54.

¹⁰² S. Freud, *Le malaise dans la culture*, pp. 53-54.

¹⁰³ *Ibid.*, p.64.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p.62.

clinique et les manifestations violentes qui s’y déploient. Cela nous pousse notamment à questionner les liens qu’entretient la violence, et singulièrement la « violence infantile », avec la mort et la pulsion de mort, en tant que manifestation d’une « pulsion de destruction ». Ou, pour le dire autrement, de quoi la violence est-elle le nom ?

1. 1. Aux confins du fonctionnement psychique : l’Au-delà et le démoniaque :

C’est à partir d’un constat purement spéculatif que S. Freud introduit la question de la pulsion de mort dans son œuvre, impulsant par-là un tournant décisif à sa métapsychologie. Dans son essai sur l’*Au-delà du principe de plaisir*, et jusqu’à la fin de son œuvre, il défend et développe cette idée qui, encore aujourd’hui, est loin de faire consensus parmi les héritiers de sa pensée bien que, paradoxalement, elle ait permis un remaniement fécond de la théorie.

Cette idée, aussi spéculative soit-elle, n’est sans doute pas sans rapport avec le contexte de l’après-guerre dans lequel elle est née, et l’on sait combien cette « guerre effroyable »¹⁰⁵ fût extrêmement meurtrière. C’est d’ailleurs à partir de l’observation clinique de ses patients souffrants de névrose traumatique – autrement appelée névrose de guerre – que S. Freud commence à remettre en question le modèle du fonctionnement psychique élaboré jusque-là.

Chez ces patients, en effet, le déplaisir est au premier plan ce qui contredit d’idée couramment admise de la domination du principe de plaisir qui « règle automatiquement l’écoulement des processus psychiques ; autrement dit, [...] celui-ci est chaque fois provoqué par une tension déplaisante et [...] prend une direction telle que son résultat final coïncide avec un abaissement de cette tension, c’est-à-dire avec un évitement de déplaisir ou une production de plaisir. »¹⁰⁶. Dans le cas de la névrose traumatique, il observe au contraire que, sous l’effet d’une contrainte psychique, une expérience n’ayant pas entraîné de satisfaction se répète. C’est ce qu’il désigne sous le terme de « compulsion de répétition ».

¹⁰⁵ S. Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, p. 49.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 43.

Délaissant les rivages obscurs de la névrose traumatique, S. Freud s'intéresse ensuite à un autre phénomène où la répétition est à l'œuvre et rencontrée dans l'activité normale du jeune enfant : le jeu. Il se livre alors à la description du célèbre « jeu de la bobine » qu'il observe chez son petit-fils, âgé de dix-huit mois, suite au départ de sa mère. Dans ce phénomène normal du jeu, S. Freud remarque que c'est également les expériences de déplaisir que l'enfant tend à reproduire bien que celui-ci ne soit pas soumis, au même titre que le névrosé de guerre, à une véritable contrainte de répétition. Ici, la répétition est recherchée par l'enfant et S. Freud propose de penser que, par ce biais, l'enfant tente de contrôler l'expérience de déplaisir en procédant par un retournement pulsionnel passif-actif. Là où l'enfant « [...] était passif, à la merci de l'évènement ; [...] voici qu'en le répétant, [...] il assume un rôle actif. »¹⁰⁷. S. Freud note cependant que contrairement à la névrose traumatique, le jeu de l'enfant tend à la recherche du plaisir et que la répétition constitue en soi un gain de plaisir.

Dans cet exemple du jeu de l'enfant, S. Freud évoque une « poussée à élaborer psychiquement [...] l'expérience] et à assurer pleinement son emprise sur elle »¹⁰⁸ et décrit le travail de symbolisation qui s'opère ainsi par l'entremise du jeu et des potentialités qu'il déploie.

Or, dans la névrose traumatique, il en va différemment du destin de cette compulsion de répétition. La différence entre une expérience de déplaisir qui peut être élaborée psychiquement et celle qui est contrainte de se répéter, réside selon S. Freud dans la quantité d'excitation qui afflue de l'expérience et dans l'effraction qu'elle est susceptible de produire dans l'appareil psychique. Les situations qu'il nomme traumatiques, parce qu'elles effractent le système pare-excitation, imposent au psychisme un travail dans lequel « [...] le principe de plaisir est tout d'abord mis hors d'action. Il n'est plus question d'empêcher l'appareil psychique d'être submergé par de grandes sommes d'excitation ; c'est bien plutôt une autre tâche qui apparaît : maîtriser l'excitation, lier psychiquement les sommes d'excitation qui ont pénétré par effraction pour les amener ensuite à la liquidation. »¹⁰⁹.

Si, dans le jeu de l'enfant, la répétition procède du fonctionnement pulsionnel normal, quand elle s'oppose au principe de plaisir en revanche, comme c'est le cas dans la névrose

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 54.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 54.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 72.

de guerre, elle revête alors un « caractère démoniaque »¹¹⁰. Ce terme, que nous retrouvons sous la plume de S. Freud dans *Totem et tabou*, mérite que nous nous y arrêtions tant il semble important pour les développements ultérieurs concernant la pulsion de mort.

En effet, S. Freud développe l'idée que la figure du démon viendrait représenter l'hostilité des proches envers le défunt projetée sur lui et menaçant, sous l'influence du sentiment de culpabilité, les vivants de les emporter avec eux dans l'au-delà. C'est sur cette hypothèse qu'il fonde le tabou des morts dans les sociétés primitives. Ainsi, il propose de penser que l'ambivalence des sentiments envers les défunts s'est en quelque sorte « clivée »¹¹¹ et que « [...] dans le cours ultérieur du développement de l'humanité, [...] à partir de la même racine elle a fait surgir deux formations psychiques pleinement opposées : peur des démons et fantômes d'une part, vénération des ancêtres de l'autre. »¹¹². Le « caractère démoniaque » que S. Freud attribue à la compulsion de répétition serait cette part « clivée » du fonctionnement psychique maintenue « au-delà » de ses frontières parce que menaçante pour la vie psychique. Il y aurait donc deux destins des contenus psychiques, ceux qui sont intégrés à la psyché et ceux qui restent maintenus hors d'elle, ce que montrent d'ailleurs les deux exemples, du jeu et de la névrose traumatique.

À partir de ces deux exemples, s'esquissent en effet les deux tendances opposées de l'appareil psychique qui vont conduire S. Freud à postuler l'existence des pulsions de vie et des pulsions de mort. Ainsi l'opposition tranchée entre pulsions du moi et pulsions sexuelles, qui constituait la première théorie des pulsions, est désormais délaissée au profit de la problématique liaison/déliaison au cœur de l'opposition pulsion de vie/pulsion de mort. S. Freud propose de penser que « Le but de la première [Eros] est d'instaurer des unités de plus en plus grande et ainsi de conserver, donc la liaison ; le but de l'autre, au contraire, est de dissoudre des corrélations et ainsi de détruire les choses. »¹¹³.

Pour désigner cette tendance à la déliaison, qui s'oppose à Eros, S. Freud emploie le terme de pulsion de mort. Par ce terme, il entend souligner la tendance de la vie pulsionnelle à faire retour à l'état antérieur, c'est-à-dire l'état anorganique. Suivant un raisonnement d'une implacable logique, il assoit son hypothèse sur l'idée que « *le but de toute vie est la mort* et, en remontant en arrière, *le non-vivant était là avant le vivant.* »¹¹⁴.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 78.

¹¹¹ Ici le terme s'entend au sens du « clivage de la vie amoureuse » décrit par S. Freud in *Du rabaissement généralisé de la vie amoureuse*, p. 133.

¹¹² S. Freud, *Totem et tabou*, pp. 272-273.

¹¹³ S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, pp. 237-238.

¹¹⁴ S. Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, p. 82.

S. Freud avance également l'idée que la « pulsion d'agression » découle de l'action de la pulsion de mort qui se voit détournée de l'intérieur de la psyché vers l'extérieur et dirigée sur les autres êtres vivants, via la musculature, sous l'effet de la libido narcissique qui s'oppose à elle. L'agression serait donc étroitement liée à la pulsion de mort.

Par la suite, S. Freud développe l'idée que les pulsions, bien que visant des buts opposés, peuvent agir de concert dans la vie psychique, ce qu'il désigne sous le terme de « mixtion des pulsions »¹¹⁵. Prenant appui sur le fonctionnement biologique, il développe l'idée selon laquelle « [...] les deux pulsions fondamentales ont une action antagoniste ou se combinent entre elles. L'acte de manger est ainsi une destruction de l'objet ayant pour but final l'incorporation »¹¹⁶. L'idée de mixtion pulsionnelle est également traduite par le terme « intrication » qui va de pair avec celui de « désintrication ». Il en va donc ainsi du devenir pulsionnel dans l'appareil psychique qui doit procéder à une intrication des deux tendances l'une se mettant en quelque sorte au service de l'autre.

1. 2. Au-delà de la pulsion de mort

L'introduction de la pulsion de mort dans la métapsychologie freudienne, intervient dans le tournant des années 1920 et fait suite notamment aux travaux menés par S. Freud dans *Deuil et mélancolie*. Elle correspond donc à l'élargissement de ses vues sur le fonctionnement psychique pour prendre en compte d'autres formes de souffrance psychique que celles de la névrose jusque-là décrites.

Aussi, les conceptualisations avancées dans *Au-delà du principe de plaisir*, bien que spéculatives, sont précieuses pour la compréhension des pathologies narcissiques dont le fonctionnement ne s'organise pas sous la domination du principe de plaisir. Cependant, les développements freudiens ne suffisent pas, à eux-seuls, pour éclairer l'ensemble du fonctionnement psychique en jeu dans ces organisations c'est pourquoi l'apport de D. W. Winnicott nous apparaît ici essentiel pour les compléter et éclairer les enjeux de notre clinique.

Bien que D. W. Winnicott se déclare lui-même n'avoir « jamais été très amoureux de la pulsion de mort »¹¹⁷ il est cependant enclin à reconnaître que, par cette hypothèse, S. Freud

¹¹⁵ S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, p. 238.

¹¹⁶ *Idem*.

¹¹⁷ D. W. Winnicott, *L'usage d'un objet dans le contexte de Moïse et le monothéisme*, p. 257.

« [...] s'approchait d'un vaste énoncé sans pouvoir y arriver parce que, alors qu'il savait tout ce qu'on peut savoir du psychisme humain à partir du refoulement [...], il ne savait pas ce que les cas limites et les schizophrènes allaient nous apprendre dans les trois décennies après sa mort. »¹¹⁸.

Réfutant surtout l'idée selon laquelle la pulsion de mort incarnerait la tendance de la pulsion à retourner à l'état inorganique, D. W. Winnicott cherche à compléter les développements de S. Freud concernant la pulsion de mort. Bien qu'il reconnaisse également l'existence, à l'origine de la vie pulsionnelle, d'une pulsion qu'il appelle « destruction », il refuse d'en faire une entité pulsionnelle « en soi ». Ainsi, il affirme que « La pulsion est éventuellement « destructrice », mais qu'elle *soit* ou qu'elle ne le soit pas dépend de ce à quoi ressemble l'objet »¹¹⁹. Ici, il introduit une notion essentielle qui est effectivement absente des développements de S. Freud : la place et le rôle de l'environnement dans la maturation psychique du sujet et dans l'organisation de sa vie pulsionnelle.

La dimension destructrice de la pulsion d'un individu est donc dépendante de la façon dont l'objet va répondre à ses mouvements pulsionnels. Dans son étude sur le « comportement agressif », dont il nous dit qu'il est indissociable de la « pulsion agressive », D. W. Winnicott nous propose de penser qu'à l'origine il y a une parenté étroite entre activité – motricité dira-t-il également – et agressivité. Il note cependant qu'il n'y a pas nécessairement d'intention destructrice dans cette activité du bébé dans la mesure où elle intervient à un stade de développement très précoce qui se situe en-deçà de l'intégration – stade supposant un moi déjà constitué et capable d'intégrer les expériences – et donc de la relation d'objet.

À ce stade, D. W. Winnicott remarque que « L'agressivité fait [...] partie de l'amour. »¹²⁰ et démontre, à l'aide de plusieurs exemples, qu'on ne peut pas déduire chez le bébé une intention de blesser ou de détruire dès lors qu'il fait usage de sa motricité. C'est pourquoi, D. W. Winnicott qualifie ce stade comme étant celui du « *preconcern* » (précédant la sollicitude). Il désigne, par-là, un stade du développement affectif antérieur à la sollicitude observée chez les enfants ultérieurement. C'est ce qu'il développe également sous le terme d'amour impitoyable ou de cruauté, pour qualifier la nécessité, pour le bébé, que

¹¹⁸ *Idem.*

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 261.

¹²⁰ D. W. Winnicott, *L'agressivité et ses rapports avec le développement affectif*, p. 153.

l'expérience de son impulsivité se fasse sans tenir compte de l'objet. Viendra ensuite le stade de la sollicitude qui, associé au sentiment de culpabilité, fera basculer le développement affectif vers le stade de la « personnalité totale », où l'enfant devient capable de relations interpersonnelles et où l'agressivité, en tant que telle, prend une autre signification.

Il est donc essentiel de considérer que « La destruction ne devient une responsabilité du moi que lorsque l'intégration et l'organisation du moi sont suffisamment établies »¹²¹ c'est pourquoi, D. W. Winnicott parle d'une qualité destructrice « par hasard » de la pulsion.

Chez D. W. Winnicott le terme d'agressivité est employé indifféremment selon qu'il parle du stade précédant la sollicitude ou de celui qui correspond à l'assomption de la personnalité totale. Bien qu'il propose de parler de motricité ou d'impulsivité primitive pour qualifier l'agressivité dans les premiers temps de la vie, le recours indifférencié au terme d'agressivité peut nuire à la clarté de son raisonnement. Aussi, y a-t-il un intérêt à dissocier ces différents registres du fonctionnement pulsionnel par le recours à deux notions distinctes : violence et agressivité.

C'est dans cette droite ligne d'ailleurs que J. Bergeret inscrit son propos sur la « violence fondamentale », concept qu'il élabore en opposition à l'agressivité en tant qu'elle constitue « un mélange pulsionnel réalisé secondairement à partir des deux grands dynamismes de base, le groupe des pulsions sexuelles d'une part et le groupe des pulsions violentes de survie d'autre part. »¹²². L'agressivité serait donc le fruit d'un processus psychique secondarisé procédant d'une intrication – ou mixtion – pulsionnelle entre pulsion de vie et pulsion de mort. S'il reconnaît la dimension péjorative que comporte le terme de « violence », souvent associé à la brutalité et à la destruction, J. Bergeret entend cependant l'utiliser au plus près de son étymologie, c'est-à-dire comme l'expression d'une force visant la défense de la vie. Selon lui, la violence n'est pas à entendre comme l'expression d'une pulsion de mort mais, bien au contraire, comme un instinct de préservation de la vie qui s'originerait au plus profond du fonctionnement psychique.

C'est à partir du mythe d'Œdipe que J. Bergeret développe son concept. Il en souligne l'intérêt notamment de la première partie du mythe, que S. Freud a, selon lui, tronquée pour ne retenir que les aspects propres à décrire son complexe, c'est-à-dire la problématique du meurtre et de l'inceste. Pour J. Bergeret, la première partie de l'histoire,

¹²¹ *Ibid.*, p. 159.

¹²² J. Bergeret, *La violence fondamentale. La face cachée de l'Œdipe*, p. 54.

qui voit Laïos et Jocaste consulter l'oracle en vue de savoir enfin si un enfant leur viendra, est essentielle pour comprendre les enjeux de la « violence fondamentale ». On y voit l'oracle annoncer aux futurs parents d'Œdipe que celui-ci tuera son père et épousera sa mère. À la naissance de leur fils, les parents, terrifiés par cette prophétie, décident de l'abandonner aux bêtes sauvages, suspendu par les pieds à un arbre, sur le mont Cithéron. Celui-ci sera ensuite recueilli par un berger et élevé comme son fils avant d'accomplir la funeste prédiction de l'oracle arrivé à l'âge adulte.

J. Bergeret montre comment dans la tragédie d'Œdipe, le meurtre des parents – celui du père à une intersection, puis celui symbolique de la sphinge, représentant un maternel phallique – commence en réalité par le meurtre de l'enfant. Il place donc au cœur des relations entre parents et enfants, à l'aube de la vie, des enjeux de meurtre où il s'agit de sauvegarder sa propre vie au prix de celle de l'autre. C'est ce qu'il désigne par « violence fondamentale ».

À l'appui de ses développements, il convoque d'ailleurs la clinique de la parentalité qui, loin des images sacralisées que nous en transmettent les formations réactionnelles issues de la culture, témoigne bien de l'ambivalence des parents à l'égard de leur progéniture et dont la psychopathologie nous rappelle la dure réalité. L'univers des contes de fée ou encore, plus proche de nous, celui des romans ou des films de science-fiction, est d'ailleurs jalonné par des représentations de parents meurtriers ou d'enfants monstrueux eux-mêmes meurtriers de leurs parents. M. Moïsseff¹²³ a très bien montré la récurrence de cette thématique dans la science-fiction. Et si, la mythologie judéo-chrétienne présente une vision sanctifiée des figures parentales, dotées d'un amour infini pour l'enfant, on voit s'y déployer également la thématique du meurtre d'enfant à travers notamment le sacrifice d'Abraham, le massacre des innocents et même jusque dans le sacrifice du Christ par la Vierge. Dans ces exemples cependant, les figures du bon parent et du parent meurtrier subissent le destin du clivage et sont rarement présentées comme jouant de concert à l'intérieur de la psyché parentale. C'est le rôle essentiel que joue la marâtre dans les contes de fée ou celui des soldats romains, dans l'Évangile selon Matthieu, quand ce n'est pas l'intervention de la volonté divine qui déresponsabilise finalement le parent meurtrier.

Dans son travail sur *La généalogie institutionnelle et les écueils du travail d'historisation*, portant sur la pulsion de mort dans les institutions de soin, G. Gaillard démontre que c'est

¹²³ Cf. M. Moïsseff, *Que recouvre la violence des images de la procréation dans les films de science-fiction ?*

« le filicide [qui] engendre le parricide »¹²⁴. À l'appui de la mythologie grecque toujours, il décrit comment la violence à l'égard de l'enfant est précipitée par le refus d'entrer dans la temporalité – et donc d'accepter la castration – et que la violence à l'égard des figures parentales n'est alors qu'un retour de cette violence initialement exercée contre l'enfant. Mais si ces enjeux sont présents dans la psyché de tout adulte s'appêtant à donner la vie et, par-là, à devenir parent, comme socle de la « violence fondamentale », il convient cependant d'interroger les conditions de son articulation avec la « violence infantile ». J. Bergeret propose de penser que si ce sentiment existe chez tous les êtres humains, il « peut se réveiller à tout moment, surtout en face de la violence manifestée et rappelée par un enfant qui exprime trop bruyamment lui-même la non-intégration de son propre instinctuel violent. »¹²⁵.

1. 3. La destructivité, un potentiel de créativité

Pour mener plus avant notre réflexion sur la pulsion de mort et ses liens avec la « violence infantile », je propose de nous arrêter sur la notion de « destructivité » telle que la développe D. W. Winnicott à la suite de M. Klein. S'intéressant aux sources de « l'activité constructrice », D. W. Winnicott souligne les avancées permises par la pensée de M. Klein sur ce sujet – il fait ici allusion à ses développements sur la position dépressive – et affirme qu'elle a permis des avancées majeures dans le champ d'une meilleure compréhension de « destructivité » humaine par la psychanalyse. Il insiste sur l'indissociabilité du couple construction/destruction. Et si ce nouveau couple d'opposés peut se rapporter aux développements freudiens concernant la pulsion de vie et la pulsion de mort, en tant que processus de liaison et de déliaison, sa pertinence réside en ceci qu'il nous permet de penser les conditions de l'articulation entre destruction et construction mais également leur liaison étroite dont nous verrons la fonction dans la « violence infantile ».

À l'aube de la vie psychique, M. Klein nous rappelle que « Le bébé est alors dominé par des tendances à détruire la personne même qui est l'objet de tous ses désirs et qui, dans son esprit, est étroitement liée à tout ce qu'il éprouve, le bon comme le mauvais. »¹²⁶.

¹²⁴ G. Gaillard, *La généalogie institutionnelle et les écueils du travail d'historisation : entre filicide et parricide*, p. 130.

¹²⁵ J. Bergeret, *La violence fondamentale. La face cachée de l'Œdipe*, p. 65.

¹²⁶ M. Klein, *L'amour, la culpabilité et le besoin de réparation*, p. 77.

Formulation que D. W. Winnicott développe à l'aide de ce qu'il appelle l'amour impitoyable qui sévit durant le stade du « *preconcern* » dont nous avons parlé plus haut. Or, du fait de son immaturité psychique et de la faiblesse de l'« intégration » de sa personnalité, le bébé est alors incapable de discriminer ses perceptions internes de ses perceptions externes aussi il « éprouve le sentiment que ce qu'il désire dans ses fantasmes est vraiment arrivé : c'est-à-dire qu'il a le sentiment d'*avoir réellement détruit* l'objet de ses pulsions destructrices et de continuer à le détruire. »¹²⁷.

Contrairement à M. Klein cependant, D. W. Winnicott insiste pour que la « destructivité », à l'œuvre primitivement chez le bébé, ne soit pas assimilée à la haine ou à la colère. Il s'agit plutôt de penser la destructivité comme l'expression de sa vitalité, au fond comme une caractéristique du vivant. C'est pourquoi il parle de « vitalité destructrice »¹²⁸.

Dans les premiers temps de son développement, le bébé, au profit d'une aire d'illusion qui maintient son omnipotence, a le sentiment d'être à l'origine de toute chose. L'objet en tant que tel n'existe pas, il est placé dans l'aire des phénomènes subjectifs. Les conditions de l'existence et de la continuité de cette illusion dépendent essentiellement des capacités de l'environnement à les entretenir par l'entremise des processus en trouvé/créé. Afin de favoriser ce type de processus « La mère place le sein réel juste là où l'enfant est prêt à le créer, et au bon moment. »¹²⁹. En faisant ainsi coïncider une expérience perceptive avec une expérience hallucinatoire, la mère facilite l'illusion de l'enfant d'être créateur du monde et ménage ainsi la fragilité de son moi en construction en lui évitant une désillusion trop précoce qu'il ne pourrait appréhender sans se désorganiser.

Ce n'est que progressivement que l'objet va acquérir un statut « objectif », c'est-à-dire indépendant de la subjectivité du sujet, et pour ce faire il lui faudra « survivre » à la destructivité de celui-ci. Cette proposition de D. W. Winnicott contient cela de révolutionnaire qu'elle inverse littéralement la célèbre formule freudienne selon laquelle « L'objet naît dans la haine ». En cela elle constitue un bouleversement paradigmatique dans la théorie psychanalytique. En effet, « Il importe de noter que n'intervient pas seulement le fait que le sujet détruit l'objet parce que l'objet est situé en dehors de l'aire de son contrôle omnipotent. Il faut aussi exprimer la même chose dans le sens inverse en

¹²⁷ *Ibid.*, p. 80.

¹²⁸ D. W. Winnicott, *Commentaires sur mon exposé intitulé : « l'usage d'un objet »*, p. 254.

¹²⁹ D.W. Winnicott, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, p.21.

disant que c'est la destruction de l'objet qui place celui-ci en dehors de l'aire du contrôle omnipotent du sujet. »¹³⁰.

Ce n'est donc plus le caractère frustrant de la réalité qui pousse le bébé à en reconnaître l'existence mais bien au contraire parce que l'objet a supporté la destructivité dont il a été la cible et parce qu'il y a survécu, que la réalité externe commence à exister comme une catégorie indépendante de la réalité psychique. Cette étape essentielle, inaugure également la distinction entre activité perceptive et activité fantasmatique, qui permet à l'objet d'être continuellement détruit dans le fantasme sans que cela n'altère la relation à l'objet. Celui-ci peut alors commencer à être « utilisé » selon les termes de D. W. Winnicott.

Dans son ouvrage sur les *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, R. Roussillon poursuit les développements de D. W. Winnicott sur la destructivité en introduisant la notion de « détruit/trouvé » qui complète celle de trouvé/créé. Il qualifie ainsi cette étape fondamentale de la destructivité qui fait naître l'objet « au dehors » de la psyché infantile. L'enjeu est donc à la fois que « L'objet [soit] atteint (détruit) et non détruit, atteint pour donner valeur et réalité à la destructivité [...] et non détruit pour la localiser dans le domaine de la vie psychique. »¹³¹.

Si pour D. W. Winnicott « survivre » signifie que l'objet n'exerce ni rétorsion agressive ni représailles sur le sujet, en se retirant de la relation par exemple. Il est donc impératif qu'il tolère son ardeur pulsionnelle et la destructivité qu'elle contient, pour que l'expérience soit intégralement réussie et organisatrice pour la vie psychique, R. Roussillon suggère également qu'il est nécessaire que l'objet qui survit puisse « *qualifier ce qu'il y a de potentialité créatrice et adaptative dans la destructivité.* »¹³². Il introduit ici la question de la transformation que nous retrouvons à l'œuvre dans les interactions entre une mère et son bébé. C'est par exemple le jeu de la caresse qui consiste en une transformation de l'élan pulsionnel du bébé en caresse.

À la suite des développements winnicottiens concernant la survivance de l'objet, je formulerais volontiers un autre paradoxe qui découle, me semble-t-il des conclusions ci-dessus. Car, si l'objet qui survit est un objet qui peut ensuite être utilisé par le sujet – ce que D. W. Winnicott souligne en disant que le sujet passe du « mode de relation à l'objet » à celui de « l'utilisation de l'objet » – alors il apparaît fondamental que, pour « être utilisé »,

¹³⁰ D. W. Winnicott, *L'usage d'un objet et le mode de relation à l'objet au travers des identifications*, p. 236.

¹³¹ R. Roussillon, *Paradoxes et situations limites de l'analyse*, p. 121.

¹³² R. Roussillon, *Agonie, clivage et symbolisation*, p.90.

il faut préalablement qu'il se soit « laissé utiliser ». Placé dans l'aire des phénomènes subjectifs, l'objet en tant que tel n'existe pas indépendamment du sujet, néanmoins du point de vue de celui-ci cela nécessite qu'il tolère la destructivité du sujet, qu'il accepte d'être l'objet de son amour impitoyable, de sa cruauté, et donc de se laisser utiliser au profit de celui-ci. On retrouve-là les conditions de ce que R. Roussillon développe, à la suite des travaux de M. Milner, concernant l'objet médium malléable. « Être utilisé » pourrait donc se traduire par « être malléable », pour pouvoir être utilisé, l'objet doit donc comporter des qualités de malléabilité. R. Roussillon (1991), en énumère les principales qualités : indestructibilité, extrême sensibilité, indéfinie transformation, inconditionnelle disponibilité et animation propre. Autant de qualités qu'il faut bien reconnaître comme étant propres au dévouement maternel des premiers temps de la vie d'un bébé. Ce n'est donc qu'à la condition de sa malléabilité que l'objet pourra ensuite être utilisé.

Comme nous venons de l'exposer longuement, il est donc fondamental que la destructivité reste à l'état de potentiel dans la vie psychique du sujet afin, qu'en tant que tel, elle puisse être à l'origine de la créativité, celle qui institue l'objet et la vie fantasmatique. L'intérêt du terme « destructivité » est qu'il souligne sa potentialité, sans quoi « Le mot « destruction » est nécessaire, non en raison de l'impulsion destructrice du bébé, mais de la propension de l'objet à ne pas survivre »¹³³.

Les développements amenés par D. W. Winnicott concernant la destructivité constituent un changement paradigmatique dans la métapsychologie car ils rendent incontournable la question de l'objet et de son rôle dans la maturation psychique du sujet. Cela implique également des modifications dans la pratique psychanalytique car « la psychanalyse aime toujours être à même d'éliminer tous les facteurs de l'environnement [...]. Mais en ce qui concerne l'usage, il n'y a pas d'échappatoire possible : l'analyste doit prendre en considération la nature de l'objet, non en tant que projection, mais en tant que chose en soi. »¹³⁴. Et si D. W. Winnicott insiste sur les conditions permettant que la destructivité soit intégrée à la vie psychique comme une expérience fondatrice de celles-ci, cela sous-tend le paradoxe suivant : c'est à condition d'avoir révélé sa potentialité créatrice que la destructivité peut être intégrée à la vie psychique.

¹³³ D. W. Winnicott, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, p. 129.

¹³⁴ D. W. Winnicott, *L'usage de l'objet et le mode de relation à l'objet au travers des identifications*, p. 234.

2. Destins de la pulsion de mort

Nous l'avons vu, S. Freud dépeint dans *Au-delà du principe de plaisir* deux voies possibles pour la compulsion de répétition, comme autant de destins de la pulsion de mort : celui qui participe, via le jeu de l'enfant, à l'intégration de l'expérience dans la vie psychique et celui qui échoue dans cette tâche.

Ce sont donc ces deux destins que nous étudierons successivement dans cette partie afin de poser les jalons de notre concept de « violence infantile ».

2. 1. L'intrication pulsionnelle ou la mort au service de la vie

Devant l'énoncé d'une dualité pulsionnelle telle que S. Freud la décrit, toujours dans *Au-delà du principe de plaisir*, nous serions tentés de raisonner en terme d'opposition comme si, au fond, les deux entités pulsionnelles agissaient indépendamment dans la psyché du sujet visant des buts contradictoires. Or, nous dit S. Freud, il apparaît au contraire essentiel au fonctionnement psychique que la vie pulsionnelle procède d'un « mélange » (terme proposé par J. Laplanche et J.-B. Pontalis dans leur *Vocabulaire de la psychanalyse*), d'une intrication, de ces deux composantes.

Ainsi, à partir d'exemples aussi bien biologiques que psychiques, il démontre combien la pulsion de mort apporte au fonctionnement psychique et contribue, de concert avec la pulsion de vie, à son équilibre.

Elle se manifeste, en effet, dès lors qu'il s'agit de délier, de désunir, de décomposer, et joue un rôle essentiel non seulement du point de vue des fonctions biologiques (par exemple dans la digestion) mais également dans la vie amoureuse. Ce qui fait dire à S. Freud que « Des modifications dans la proportion de mixtion des pulsions ont des conséquences les plus tangibles. »¹³⁵. Selon lui, en fonction de la quantité d'agression mélangée à la libido, l'amoureux sera soit un meurtrier lubrique soit timide ou impuissant. C'est ce subtil mélange qu'on retrouve à l'œuvre chez « les parents et les psychanalystes [...au service] d'une économie masochiste pour « survivre sans se venger » et ainsi permettre qu'on les utilise »¹³⁶.

¹³⁵ S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, p. 238.

¹³⁶ D. Ribas, *Destructivité et désintrication pulsionnelle*, p. 19.

La pulsion de mort garantit également l'homéostasie de l'appareil psychique, en recherchant la réduction absolue des tensions (Principe de Nirvana). Ce principe apparaît essentiel pour le fonctionnement psychique dans la mesure où celui-ci est susceptible de désorganisation pour peu qu'il soit soumis à de trop grandes quantités d'excitations. La pulsion de mort, par sa qualité tendant au désinvestissement, se retrouve également à l'œuvre dans les processus tels que le deuil dont on sait l'importance pour l'économie psychique.

Les spéculations freudiennes sur la participation de la pulsion de mort à la vie pulsionnelle entrent en résonance avec les récentes découvertes sur l'apoptose. À propos de ce phénomène, autrement qualifié de mort cellulaire, le chercheur J.-C. Ameisen parle de « sculpture du vivant » pour en désigner l'action et le rôle au sein d'un organisme vivant. Il souligne, par-là, la participation de la mort à la vie ainsi qu'aux métamorphoses de notre corps. Vie et mort sont donc indissociables comme « La trame de la continuité de la vie est tissée d'innombrables discontinuités d'une succession de fins de mondes dont nous sommes aujourd'hui, avec tous les êtres vivants qui nous entourent, les seuls témoins et les seuls rescapés. »¹³⁷.

J.-C. Ameisen explique ainsi comment « toutes nos cellules possèdent, à tout moment, la capacité de déclencher leur autodestruction, leur mort prématurée, avant que rien, de l'extérieur, ne les détruise. »¹³⁸. La mort cellulaire est donc programmée à partir de gènes qui fabriquent des « exécuteurs moléculaires ». La cellule est également dotée de protecteurs qui servent à neutraliser ces exécuteurs le temps qu'elle doit vivre. Cette découverte permet donc de placer la mort « au cœur du vivant », inversant par-là les conceptions classiques de la mort qui viendrait « faucher » les vivants. Au-delà des considérations métaphysiques dans lesquelles nous plongeons nécessairement de telles avancées, la science a évidemment beaucoup à retirer des enseignements de cette découverte en matière de thérapeutiques nouvelles par exemple.

Cependant, l'intérêt des travaux de J.-C. Ameisen pour notre réflexion porte sur l'importance de l'environnement. En effet, la cellule reste en vie tant qu'elle trouve au sein de celui-ci les conditions optimales pour réprimer son autodestruction. Cela nous permet d'interroger les conditions qui favorisent l'intrication pulsionnelle et nous pousse à considérer le rôle de l'environnement dans ce processus. Car si, comme l'affirme D. W.

¹³⁷ J. -C. Ameisen, *L'autodestruction au cœur du vivant*, p. 143.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 146.

Winnicott « l'un des phénomènes intégrateurs du développement est la fusion [... des] pulsions de vie et de mort »¹³⁹ alors quelles sont les conditions dans l'environnement favorables à sa mise en œuvre ?

Nombre d'auteurs ont souligné ce que D. Ribas (2006) désigne comme la « fonction intriquante de l'objet » pour insister sur l'intrication pulsionnelle permise par les qualités de l'objet. W. R. Bion décrit la « fonction alpha » de la mère comme relevant de sa capacité à transformer, « détoxiquer » les éléments bêtas provenant des expériences non élaborées par le bébé et projetées hors de lui. Il développe également l'idée d'une « capacité de rêverie » de la mère qui est mise au service d'un processus de transformation des éprouvés du bébé en vue de lui permettre de s'approprier les expériences.

D. W. Winnicott, quant à lui, amène la notion de « préoccupation maternelle primaire », qualité fondamentale de ce qu'il appelle « la mère suffisamment bonne », comme favorable au processus de maturation et à l'épanouissement des potentialités de l'enfant. Selon lui, la mère « suffisamment bonne » est celle qui « [...] s'adapte activement aux besoins de l'enfant. »¹⁴⁰ et qui par ses qualités de « *holding* » et de « *handling* » favorise l'intégration de la personnalité du bébé. Une autre qualité essentielle et fondamentale de « la mère suffisamment bonne » réside, nous dit D.W. Winnicott, dans sa capacité à refléter, réfléchir les états internes de son bébé. C'est ce qu'il appelle le rôle de miroir de la mère.

Enfin, D.-N. Stern décrit avec précision le savant ballet entre accordages et ajustements qui se joue au cours des interactions précoces, ce que R. Roussillon développe en termes de « chorégraphie de la rencontre ». Je ne développerai pas, à dessein, toutes ces conceptualisations tout à fait essentielles car elles seront reprises ultérieurement (Cf. Chapitre V), l'enjeu est ici surtout de témoigner de la variété des conceptualisations qui existent pour appréhender les conditions d'un environnement « facilitateur » (D. W. Winnicott, non daté).

Un point cependant, me semble essentiel à développer pour éclairer le mécanisme qui procède de l'intrication pulsionnelle sur la base des conditions décrites ci-dessus. Si nous admettons avec S. Freud, l'idée selon laquelle le fonctionnement psychique est régi par le principe de plaisir, alors nous devons également reconnaître que « La liaison de l'excitation et des motions pulsionnelles implique l'objet, elle implique le « partage de plaisir avec

¹³⁹ D. W. Winnicott, *L'usage d'un objet dans le contexte de Moïse et le monothéisme*, p. 261.

¹⁴⁰ D.W. Winnicott, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, p.19.

l'objet ». »¹⁴¹. Le plaisir est donc garant de l'intrication pulsionnelle à condition qu'il soit partagé avec l'objet. C'est pour R. Roussillon la condition absolue de l'émergence du plaisir dans la relation. C'est pourquoi il propose de penser que la relation entre un bébé et sa mère doit s'établir sur les bases de ce qu'il nomme une « homosexualité primaire en double ». Ce terme souligne l'idée que le plaisir pris dans la relation primaire est de type « homosexuel » puisqu'il résulte d'une relation au sein de laquelle règne l'illusion que la mère et son bébé sont des semblables. Nous verrons ultérieurement comment ces concepts permettent de penser l'organisation narcissique du sujet.

Pour l'heure, retenons simplement que la « fonction intriquante » de l'objet telle que la décrit D. Ribas s'étaye sur toutes ces compétences de la mère en tant qu'elles participent de sa capacité à se laisser utiliser pour les besoins de la destructivité de son bébé tout en y survivant grâce à une réponse créative génératrice de plaisir. Nous pensons, ici aux jeux précoces observés entre une mère et son bébé où la question est d'aider celui-ci à modérer son ardeur pulsionnelle en lui substituant un gain de plaisir supplémentaire. Progressivement, la mère transforme, modifie, les élans pulsionnels de son bébé et participe ainsi à l'intrication des pulsions entre elles. Nous retrouvons ici l'idée de la fonction de transformation de l'activité maternelle ainsi que la fonction essentielle des interdits précoces tels que les développe D. Anzieu à propos du *Double interdit du toucher*. G. Haag décrit le travail important auquel se livre la mère afin d'engendrer une limitation et une transformation de la destructivité inhérente au fonctionnement pulsionnel. Elle décline des exemples de cette transformation permise par la « théâtralisation joyeuse, dans le faire-semblant »¹⁴² à travers ce qu'elle nomme « le jeu du lion » ou celui qui consiste en une transformation de la griffe en caresse.

2. 2. Chronique de la désintrication : une « pulsion libre »

Après avoir décrit les conditions de l'intrication pulsionnelle, il convient désormais de nous intéresser au second destin que S. Freud décrit pour la pulsion de mort : celui d'une compulsion de répétition échouant à intégrer l'expérience déplaisante à la psyché, comme

¹⁴¹ R. Roussillon, *Pulsion de mort et apoptose*, p. 171.

¹⁴² G. Haag, *Propositions pour la compréhension des différentes formes de violence chez le tout jeune enfant*, p. 178.

c'est le cas dans les névroses traumatiques sur lesquelles il s'appuie pour démontrer ses hypothèses.

Dans les développements qu'il élabore à partir du jeu de l'enfant, S. Freud précise que la condition pour que l'expérience soit intégrée est que « le caractère déplaisant de l'expérience vécue ne la rend[e] pas [...] inutilisable pour le jeu. »¹⁴³. Il serait hâtif de conclure que cette assertion comporte un énoncé paradoxal dans la mesure où S. Freud précise que ce sont toujours les expériences déplaisantes qui font l'objet d'une répétition alors qu'il affirme dans le même temps que si l'expérience est trop déplaisante, elle ne peut être utilisée pour le jeu, qui doit en permettre l'intégration.

La question de la quantité d'excitation mobilisée par l'expérience déplaisante est donc à considérer pour résoudre l'apparent paradoxe de la formulation freudienne. En effet, S. Freud fait la distinction entre les expériences déplaisantes qui n'ont pas pour autant altéré le principe général du fonctionnement psychique, toujours dominé par le principe de plaisir, de celles qui « ne comportent aucune possibilité de plaisir et qui même en leur temps n'ont pu apporter satisfaction »¹⁴⁴. Si S. Freud fût en mesure d'observer le « jeu de la bobine » c'est donc vraisemblablement que celui-ci a pu se développer sur l'expérience renouvelée du plaisir pris avec l'objet, de sa constance et de sa fiabilité. Aussi, dans cette scène, l'enfant peut jouer à faire disparaître l'objet parce qu'il a, par ailleurs, suffisamment de plaisir dans la relation avec celui-ci pour que l'expérience du départ de la mère, certes déplaisante, ne soit désorganisatrice pour lui.

Nous retrouvons l'idée chez S. Freud, développée plus haut, de quantités d'excitations susceptibles d'effracter le système pare-excitation et considérées, en cela, comme traumatiques. La compulsion de répétition, telle qu'elle s'observe dans la névrose traumatique, porte donc sur des expériences traumatiques qui ont débordé la psyché dans sa capacité à les contenir et à les élaborer. Dans de telles conditions, la vie pulsionnelle ne peut pas connaître l'intrication telle qu'elle est décrite ci-dessus. En accord avec la terminologie freudienne, je propose donc de penser que la pulsion non intriquée resterait « libre » au sein de la psyché.

En effet, S. Freud emploie les termes d'« énergie libre » et d'« énergie liée » pour désigner, du point de vue économique, les processus primaires et secondaires qui régissent le fonctionnement psychique. Selon la conception qu'il expose dans *l'Esquisse d'une*

¹⁴³ S. Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, p. 55.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 60.

psychologie scientifique, S. Freud élabore deux registres du fonctionnement mental organisé autour du « concept de quantité ». le premier est désigné comme « primaire », au sein duquel l'énergie psychique tend à être déchargée, par la voie courte c'est-à-dire celle qui mène « au mécanisme musculaire »¹⁴⁵. La décharge est alors commandée par le « principe d'inertie » qui règne dans le fonctionnement psychique. Le second est dit « secondaire » et concerne des excitations qui ne peuvent cesser que si « des conditions bien déterminées se trouvent réalisées dans le monde extérieur. »¹⁴⁶ comme c'est le cas pour la faim par exemple. Dans ce cas, la psyché doit renoncer au « principe d'inertie » pour emmagasiner les quantités d'excitation qui l'assailent. C'est ce que S. Freud désigne par le terme d'« énergie liée », où liaison est permise par l'existence de « barrières de contact » entre les neurones qui endiguent, limitent, la décharge des excitations. Ainsi, l'excitation est présente à un niveau moins élevé et en moindre quantité ce qui rend possible les processus de pensée. Ce sont ces développements qui ont sans doute conduit de nombreux psychanalystes à opposer l'élaboration psychique – via les processus secondaires et la pensée associée au langage verbal – à la décharge motrice, l'agir étant considéré alors comme relevant d'un fonctionnement psychique plus rudimentaire.

Cependant, si l'on suit la pensée de S. Freud, celle-ci n'oppose pas de façon aussi nette ces deux types de fonctionnement psychique. Au contraire, S. Freud souligne que face à certaines excitations « L'organisme humain, à ses stades précoces, est incapable de provoquer [une] action spécifique [pour endiguer l'excitation] qui ne peut être réalisée qu'avec une aide extérieure et au moment où l'attention d'une personne bien au courant se porte sur l'état de l'enfant. Ce dernier l'a alertée, de fait d'une décharge se produisant sur la voie des changements internes (par les cris de l'enfant, par exemple). La voie de décharge acquiert ainsi une fonction secondaire d'une extrême importance : *la compréhension mutuelle*. »¹⁴⁷. Il montre ainsi comment la décharge motrice, à condition de rencontrer « une personne bien au courant » prend une fonction essentielle : celle de communiquer un état interne afin d'être compris par l'objet. L'agir est donc autant une décharge de l'excitation qu'une forme de langage, en-deçà du langage verbal. C'est ce que R. Roussillon (B. Golse et R. Roussillon, 2010) développe avec la notion de « pulsion messagère ».

¹⁴⁵ S. Freud, *Esquisse d'une psychologie scientifique*, p. 317.

¹⁴⁶ *Idem*.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 336.

Dans ce que S. Freud décrit du processus secondaire qui vise à endiguer la décharge, en contenant l'excitation et en diminuant sa quantité, je serais tentée de voir l'action caractéristique de la pulsion de mort quand elle est intriquée à la pulsion de vie. En effet, « ce n'est que si la pulsion de mort est liée à Eros que l'appareil psychique peut investir et penser. [...] c'est la pulsion de mort qui permet la mise en place de l'activité de représentation car elle est créatrice de ruptures, d'écarts nécessaires à la symbolisation. »¹⁴⁸. Or, comme le démontre S. Freud, le processus de pensée n'est possible que si l'excitation a vu son niveau et sa quantité diminuer, via les processus secondaires. Sur ce point cependant, la théorie gagnerait à clarifier certaines terminologies en effet, comme le souligne R. Roussillon (2010), doit-on continuer d'appeler « pulsion de mort » un tel mécanisme au sein de la psyché ?

Il apparaît certainement nécessaire, en tout cas, de distinguer la pulsion de mort « au cœur du vivant », en tant qu'elle est liée à la pulsion de vie, de celle que A. Green (1993) décrit comme opposée au processus de symbolisation. Pour l'heure, il convient donc de désigner comme « pulsion libre » l'un des destins de la pulsion de mort, amplifiée dans ses aspects destructeurs du fait d'un défaut d'intrication avec la pulsion de vie et dont les manifestations cliniques seraient perceptibles dans des fonctionnements psychiques où dominant le recours à l'agir et la destructivité. Car, ainsi que le démontre D. Cupa, « La désintrinsication des pulsions provoque une augmentation de la déliaison. »¹⁴⁹.

Étudions maintenant la nature des expériences propres à produire ce type de désintrinsication – ou plutôt de non intrication – pulsionnelle au sein de l'appareil psychique.

2. 3. L'enfant mort ou comment jeter le bébé avec l'eau du bain

« Insupportable est la mort de l'enfant : elle réalise le plus secret et le plus profond de nos vœux. »

S. Leclaire, *On tue un enfant*, p.10.

Les expériences où le déplaisir est majeur, nous l'avons vu, tendent à se répéter compulsivement dans la psyché du sujet. Ce qui fait dire à R. Roussillon qu'« On répète au-delà du principe de plaisir mais « pour » le plaisir, pour trouver du plaisir et ainsi lier et

¹⁴⁸ D. Cupa, *Tendresse et cruauté*, pp. 261-262.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 261.

intégrer ce qui n'a pu en trouver d'emblée. »¹⁵⁰ et qu'il s'agirait-là, au fond, d'une « compulsion à symboliser » qui s'impose à la psyché. Cela nous permet de revenir succinctement sur la question de la pulsion de mort comme l'expression d'une tendance de l'appareil psychique à retourner à l'état antérieur, représentée pour S. Freud par la mort, ou l'état inorganique, l'inanimé d'avant la vie. À ce sujet, les développements théoriques de D. W. Winnicott ainsi que ceux de R. Roussillon éclairent singulièrement cette assertion de S. Freud.

Dans son article portant sur *La crainte de l'effondrement* D. W. Winnicott s'interroge sur un symptôme récurrent de sa clinique qu'il nomme « crainte de l'effondrement ». Il fait l'hypothèse que l'effondrement qui est ainsi craint par ses patients est en fait l'effondrement du « *Self* unitaire ». Or, selon lui, l'origine de cette crainte d'un effondrement à venir se situe en réalité dans un effondrement qui a déjà eu lieu. Il fait donc l'hypothèse que ces patients craignent en réalité le retour d'une expérience qu'ils ont vécue sans avoir pu l'éprouver. Cette expérience a eu lieu précisément à un moment où le sujet, trop immature pour distinguer le moi du non-moi, était dans un état de dépendance totale à l'environnement. Il en va de même de la crainte

de la mort qui concerne en réalité une « mort qui a eu lieu sans être éprouvée [et] qui est l'objet d'une quête compulsive. »¹⁵¹. Le patient recherche dans le futur cet aspect du passé qui n'a pas encore été éprouvé par lui et qui, de fait, ne peut s'intégrer à la psyché au sein d'une temporalité organisée. Ces expériences précoces sont désignées par D. W. Winnicott comme des « agonies primitives ».

R. Roussillon poursuit les développements de D. W. Winnicott, qu'il réconcilie en quelque sorte avec ceux de S. Freud concernant ses positions sur la pulsion de mort envers lesquelles D. W. Winnicott se déclarait peu enclin. Il propose en effet de penser que ce que S. Freud décrit comme un « retour à l'état antérieur est [en réalité] une défense contre le retour *de* l'état antérieur (retour subi passivement, retour « automatique » de ce qui a conservé un statut traumatique dans la psyché). »¹⁵². Il parle de « terreur agonistique » pour qualifier ces états de souffrance extrême auxquels se mêlent des éprouvés de terreur, que D. W. Winnicott nomme, quant à lui, « angoisses disséquantes primitives ». R. Roussillon propose donc une lecture novatrice des développements freudiens sur la pulsion de mort

¹⁵⁰ R. Roussillon, *Pulsion de mort et apoptose*, p. 174.

¹⁵¹ D. W. Winnicott, *La crainte de l'effondrement*, p. 212.

¹⁵² R. Roussillon, *Agonie, clivage et symbolisation*, p. 47.

en ceci que « Le retour vers l'inorganique, le retour de la mort serait donc à comprendre comme le retour d'états primitifs d'agonie et de mort psychique. »¹⁵³.

Reste à savoir comment ce retour d'états non intégrés à la psyché va être traité par elle, comment elle va y faire face. D. W. Winnicott propose de considérer que la psychose est, en ce sens, une organisation défensive contre la répétition de l'effondrement et des angoisses qui lui sont associées. R. Roussillon montre quant à lui comment très précocement la psyché du sujet a dû se cliver d'une partie de sa propre subjectivité pour ne pas avoir à éprouver le déplaisir extrême, la menace qui l'envahissait alors. L'organisation subjective des personnalités dites narcissiques-identitaires repose donc sur un paradoxe : « *pour continuer à se sentir être, le sujet a dû se retirer de lui-même et de son expérience vitale.* »¹⁵⁴. Car lorsque l'expérience fait retour dans la psyché elle présente non seulement toutes les caractéristiques de l'expérience traumatique primitive (sans issue, sans représentation, sans fin) mais bien qu'elle fasse retour en vue d'être représentée – du fait de la compulsion de répétition comme compulsion à symboliser – « *elle répète aussi l'échec historique de la mise en représentation etc.* »¹⁵⁵.

Les apports de D. W. Winnicott et de R. Roussillon nous permettent donc d'affiner notre compréhension de la « pulsion de mort » qui s'exprime dans la « violence infantile » comme étant en lien avec des expériences d'agonie primitive. Dans la clinique, la trace de telles expériences se retrouve dans la thématique récurrente de « l'enfant mort ». Comme nous l'avons souligné plus haut il conviendrait de distinguer les différents destins de cette pulsion qui selon qu'elle s'intrique ou reste libre ne produit pas les mêmes effets dans la psyché. À la suite des formulations de S. Freud sur la pulsion de mort, R. Roussillon postule d'ailleurs plusieurs destins de l'expérience psychique qui témoigne bien de cette nécessité de distinguer les différentes formes que prend la pulsion selon les modalités de traitement qu'elle va connaître.

R. Roussillon part du constat selon lequel toute expérience nécessite un travail de reprise et d'élaboration qui n'est jamais total subissant d'une part le refoulement et étant d'autre part impossible à symboliser dans son intégralité. L'élaboration psychique, aussi élaborée soit-elle, produit donc un reste. C'est ce que S. Freud s'attache à démontrer en utilisant la célèbre « métaphore des protistes ». Prenant exemple sur un processus biologique collectif

¹⁵³ R. Roussillon, *Pulsion de mort et apoptose*, p. 174.

¹⁵⁴ R. Roussillon, *Agonie, clivage et symbolisation*, p. 141.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 143.

(la division des cellules), il décrit aussi bien le fonctionnement intrapsychique que celui qui procède aux processus groupaux. Cette métaphore contient donc le double intérêt de permettre de penser à la fois la dimension intrapsychique et celle de l'intersubjectivité. S'étayant, entre autres, sur l'expérience de Woodruff qui vise à prouver l'immortalité des protistes, S. Freud met en évidence des différences dans les manières de réaliser l'expérience qui conduisent à des résultats opposés. L'expérience de Woodruff tend en effet à démontrer l'immortalité des protistes alors que d'autres expériences montrent au contraire qu'après un certain nombre de divisions cellulaires, les protistes dépérissent et meurent. S. Freud relève une différence essentielle dans la réalisation de ces expériences, qui tient au fait que Woodruff changeait régulièrement le bain dans lequel les protistes opéraient leur division ce qui empêchait ainsi qu'ils ne dépérissent dans une solution saturée de leurs propres déchets.

Partant du constat selon lequel la symbolisation produit nécessairement un reste et que la psyché est donc soumise à une exigence de travail supplémentaire pour élaborer ce reste, R. Roussillon propose de déduire trois destins possibles du reste :

1. Le retour destructeur du reste envahit la psyché (cf. « véritable culture de la pulsion de mort »). Le reste devient un déchet toxique. C'est ce que S. Freud observe lorsque les protistes sont « [...] *confinés ensemble dans leur propre liquide nutritif, [et] périssent à coup sûr [...] du fait d'une élimination imparfaite des produits de [leur] propre métabolisme* »¹⁵⁶.
2. Le reste est toujours un déchet potentiellement toxique, mais un changement de « bain psychique » est opéré qui permet à la psyché de se protéger du retour destructeur. C'est une modalité de traitement par le clivage et l'externalisation dans un conteneur.
3. Les cellules s'organisent de façon à ce que le déchet devienne « bon » pour certaines : spécialisation, différenciation des cellules. Les mêmes protistes qui meurent intoxiqués par leurs propres déchets « [...] *prospèrent dans une solution saturée des produits de déchet d'une espèce relativement éloignée.* »¹⁵⁷ ainsi « *Une cellule aide à conserver la vie des autres et la communauté cellulaire peut continuer à vivre* »¹⁵⁸.

¹⁵⁶ S. Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, p. 95.

¹⁵⁷ *Idem.*

¹⁵⁸ *Ibid.*, p.97.

Les différents destins qui sont décrits ci-dessus participent de la compréhension des mécanismes psychiques en jeu dans les différentes organisations psychiques. Les deux premiers destins témoignent des organisations les plus précaires et qui nécessitent donc de coûteux aménagements. Ils décrivent à deux étapes différentes ce que D. W. Winnicott désigne sous le terme d'« agonie primitive ». La question du changement de bain est donc fondamentale pour maintenir la vie, non seulement des protistes, mais également la vie psychique. On retrouve ici l'idée développée par W. R. Bion autour de la « fonction alpha » de la mère qui détoxique l'expérience. Cela permet d'insister sur le rôle majeur de l'environnement, souligné par S. Freud dans *l'Esquisse d'une psychologie scientifique*, dans ce travail essentiel pour permettre la symbolisation des expériences. Comme le note R. Roussillon « le fait de baigner dans son propre bain, au seul contact avec ce qui sort de soi, est mortifère. »¹⁵⁹ aussi la seule issue à cette expérience agonistique serait alors de « jeter le bébé avec l'eau du bain ». C'est une autre façon, plus imagée, de décrire le mécanisme de clivage dont parle R. Roussillon comme d'une défense paradoxale pour survivre et sauver le sujet en amputant celui-ci d'une part de son expérience subjective.

Un autre aspect qui complexifie singulièrement les fonctionnements psychiques organisés autour d'expériences agonistiques provient du fait que l'objet est à la fois incontournable pour permettre l'élaboration de telles expériences mais qu'en même temps c'est de lui que provient la terreur agonistique de l'expérience. C'est pourquoi la compulsion de répétition échoue à intégrer l'expérience, à la symboliser.

Si j'ai choisi de parler de « l'enfant mort » ou du « bébé jeté avec l'eau du bain » pour illustrer les concepts relatifs au champ de la clinique de l'extrême, c'est qu'il me fallait insister sur la nature des expériences vécues par ces sujets, comme au plus près de leur réalité. C'est comme si les expériences auxquelles ils avaient été confrontés, précocement et répétitivement, témoignaient d'une forme de meurtre psychique. C'est d'ailleurs l'idée que développe R. Roussillon dans son article sur le *Crime contre l'humanité psychique*. Par ce terme, il entend traduire des expériences vécues et retranscrites sur son divan par ses patients comme étant des expériences situées en dehors du champ de l'humanité. Il élabore un modèle pour penser la catégorie du « sentiment d'humanité psychique » qu'il définit comme résultant de « l'endoperception d'un fonctionnement psychique qui a pu principalement s'organiser sous le primat du principe de plaisir suffisamment transformé

¹⁵⁹ R. Roussillon, *Pulsion de mort et apoptose*, p. 176.

en principe de réalité »¹⁶⁰. Il dégage alors deux formes de crime contre l'humanité psychique, l'un résultant des expériences situées au-delà du principe de plaisir et l'autre qui résulterait d'une attaque de la transformation du principe de plaisir en principe de réalité. Dans la clinique de la « violence infantile », nous sommes majoritairement confrontés à la première proposition.

3. La clinique à l'épreuve de l'institution

Je souhaite à présent développer succinctement des éléments relatifs aux enjeux institutionnels et au regard desquels certains aspects de la clinique peuvent être mis en lumière. Nous verrons également comment cela vient étayer nos développements précédents sur la pulsion de mort et permet d'introduire la suite de notre réflexion.

3. 1. Histoire d'un dispositif-débarras

Si j'éprouve le besoin d'exposer brièvement le contexte institutionnel dans lequel s'est déployée ma recherche – au-delà des difficultés qui ont été les miennes au sein-même du dispositif – c'est qu'il m'apparaît aujourd'hui que celui-ci est étroitement intriqué avec celle-là. Car si, dans un premier temps, j'ai été tentée par la dénonciation des dysfonctionnements institutionnels, révoltée par des pratiques soignantes qui m'apparaissaient délétères, je réalise aujourd'hui que l'enjeu de l'écriture d'une thèse est ailleurs.

Aussi, il s'agit ici de tenter de dégager les mouvements inconscients avec lesquels le dispositif institutionnel et l'équipe soignante, étaient aux prises afin de comprendre et d'élaborer ce qui, de la clinique, a impacté mon propre dispositif de recherche mais également comment la problématique institutionnelle permet d'éclairer la clinique.

En tant que jeune clinicienne débarquant dans une institution qui jouissait d'une solide réputation datant des heures de gloire de l'antipsychiatrie, je me suis intéressée à l'histoire institutionnelle et plus précisément aux liens entre le dispositif où je travaillais et le reste de l'association gestionnaire.

¹⁶⁰ R. Roussillon, *Crime contre l'humanité psychique*, p. 111.

En effet, en tant que seul dispositif de pédopsychiatrie au sein d'une association dispensant des soins de psychiatrie pour adultes, *L'appartement* m'est rapidement apparu non seulement comme le témoin d'une époque révolue mais également comme l'héritier des conflits qui avaient émaillés l'institution peu après sa fondation.

Comme je l'ai exposé plus haut, dans le Chapitre I, lors de la « scission » entre l'activité de secteur et celle de l'association, les professionnels ont dû déterminer leur appartenance à l'un ou à l'autre des dispositifs de psychiatrie, public ou privé. Un des médecins fondateur a donc quitté l'association pour lui préférer la pédopsychiatrie de secteur qu'il fallait structurer à l'époque. Implantée sur le même secteur géographique, l'association entraînait donc directement en rivalité avec le secteur. Aussi, m'a-t-on répété à l'envi, ce médecin avait alors énoncé un interdit concernant les soins psychiatriques pour enfants, comme si ce domaine devait rester son « pré carré ». Lorsque j'ai recueilli ces témoignages, plus de quinze années s'étaient écoulées et pourtant l'énoncé de l'interdit, ou ce qui avait été interprété comme tel, restait un souvenir vivace dans les esprits. Comme je l'explique dans le Chapitre I, *L'appartement*, qui plus est fondé par un rival de ce médecin fondateur, fût le seul dispositif de pédopsychiatrie qui persista au sein de l'association. Depuis, il fût vécu par le reste de l'association comme un élément susceptible de lui faire perdre son autonomie vis-à-vis du secteur pour les raisons que j'ai explicitées plus haut.

Mais je devais découvrir que cette menace que représentait *L'appartement* reposait en fait sur des motifs inconscients bien plus profondément ancrés dans l'histoire de l'association. À mesure que j'avais dans ma quête historique, je découvrais en effet une histoire institutionnelle douloureuse émaillée de morts traumatiques. L'association, fondée en 1968 a eu à sa tête un premier directeur, issu du corps soignant, qui est décédé alors qu'il était encore en fonction. À sa suite se sont succédés plusieurs directeurs pour lesquels la place a été particulièrement difficile à occuper. Pendant un temps, la question s'est même posée de savoir si la femme du directeur décédé ne pouvait pas occuper cette fonction. Un directeur, remplacé par le nouveau directeur arrivé au moment de mon embauche, avait même été longtemps salarié de l'association en tant que soignant avant d'occuper ce poste dont il a finalement été licencié. Il semble que suite à ce premier directeur aucun des successeurs ne soit parvenu à tenir la place de façon satisfaisante et apaisée.

Au regard des considérations développées dans le Chapitre I, ayant trait aux enjeux de mon inhibition à l'écriture, il apparaît que la problématique de la succession des directeurs est à mettre en lien avec celle de la transgression d'un tabou. Problématique institutionnelle

sans doute redoublée, et ayant donc trouvé des échos dans la situation sociétale que connaissait la France dans les années 68. En effet, lorsque je suis arrivée en tant que jeune psychologue, je me souviens m'être dit à plusieurs reprises, mais sans réellement mesurer la profondeur de mes réflexions, que dans cette institution j'avais l'impression d'être dans la horde primitive de *Totem et tabou*. Je voyais en effet dans la difficulté à transmettre et dans les reproches dont les jeunes psychologues étaient l'objet – sur le mode du « c'était mieux avant, nous étions plus créatifs etc. » – se déployer les enjeux décrits par S. Freud dans son mythe fondateur de la civilisation. J'interprétais donc d'abord les enjeux relativement à un conflit générationnel, étayée dans mon hypothèse par le contexte historique de la fondation de l'institution. Celui de jeunes gens qui, ayant participé au mouvement de Mai 68 et fait la révolution contre un père symbolique – la France de l'après-guerre incarnée par le Général de Gaulle, la psychiatrie asilaire – qu'ils avaient définitivement tué, se retrouvaient en place d'être à leur tour des pères et se sentaient menacés par leur progéniture.

À la suite de cette conquête menée par le mouvement antipsychiatrique, les aménagements au sein de l'association avaient pourtant permis qu'aucun des frères, ainsi victorieux du père, n'ait à se retrouver en situation de domination sur les autres, si bien que le pouvoir était partagé de façon égalitaire, la hiérarchie et les différences étant de ce fait niées. L'association avait donc un fonctionnement reposant sur l'égalité – et donc la fraternité – entre chacun des membres, le pouvoir étant réparti entre chacun d'eux afin qu'aucun ne puisse être en place d'en abuser. Mais c'était ignorer que la fondation de l'association reposait, non pas sur un meurtre symbolique, mais bien sur une mort réelle : celle de son premier directeur. Aussi, les enjeux décrits par S. Freud dans *Totem et tabou* étaient-ils sans doute encore très actifs au sein du fonctionnement institutionnel et expliquent sans doute la place de directeur si difficile à occuper. À la fondation-même de l'association, deux tabous avaient été transgressés, ceux que S. Freud appelle d'une part le « tabou des souverains » et le « tabou des morts ».

Dans *Totem et tabou*, S. Freud décrit et analyse en effet plusieurs tabous ainsi que leur persistance dans le fonctionnement psychiques des individus dits « névrosés », à partir de leur étude dans les sociétés primitives. Ainsi il explique le tabou dont est entourée la figure du roi, par la présence d'une hostilité envieuse inconsciente à son égard. Le tabou a donc pour fonction de « [...] le protéger des dangers et protéger les sujets du danger qu'il leur

fait courir. »¹⁶¹ du fait de son pouvoir sur eux. S. Freud relie ce rapport des sujets à leur roi à celui qu'entretient l'enfant à l'égard de son père évoquant ainsi le « complexe paternel infantile » (*Totem et tabou*, p. 256).

Le décès prématuré, alors en fonction, du premier directeur de l'association a sans doute réveillé une profonde culpabilité due à l'ambivalence dont toute personne de pouvoir est toujours l'objet comme le montre S. Freud. Si la place de directeur a été si difficile à occuper par la suite, cela tient aussi à la problématique du « tabou des morts » que développe S. Freud à la suite du « tabou des souverains ».

En effet, il démontre, toujours à l'appui de travaux anthropologiques, que les morts sont entourés de la croyance selon laquelle ils nourriraient à l'égard des vivants de vifs ressentiments alimentant l'idée que « les morts dans leur plaisir-désir de meurtre, attirent les vivants à eux [...] »¹⁶². C'est pourquoi les vivants éprouvent le besoin de se protéger des morts en développant toute une série de rituels et en mettant une certaine distance entre eux, ce dont le terme d'« Au-delà », que S. Freud reprendra d'ailleurs pour introduire la question de la pulsion de mort, témoigne. L'éloignement vis-à-vis des personnes endeuillées, et donc, de ce fait, en étroit contact avec le défunt, résulte de la même peur d'être happé par le défunt, car si « si l'ombre de quelqu'un en deuil tombait sur [une personne, elle] ne pourrait que tomber malade. »¹⁶³.

Or, S. Freud démontre très bien comment cette crainte de la vengeance des défunts sur les vivants procède d'une projection de l'hostilité inconsciente des vivants envers les personnes décédées et de leur culpabilité à l'égard du décès ainsi survenu. Car, « Le tabou des morts provient [...] de l'opposition entre la douleur consciente et la satisfaction inconsciente procurée par le décès. »¹⁶⁴ et donc du sentiment de culpabilité qui en découle. Je propose donc de voir, dans la crainte infondée de ce que *L'appartement* ferait courir le risque d'un retour au giron aliénant de l'hôpital psychiatrique, l'œuvre des différents tabous et de leur transgression. Car cette idée que *L'appartement*, sous prétexte que le soin qui y est dispensé serait équivalent à celui qui se trouve déjà sur le secteur, menacerait la légitimité de l'association à continuer d'exister indépendamment de celui-ci, s'apparente à ce que nous venons de décrire concernant le tabou des morts.

¹⁶¹ S. Freud, *Totem et tabou*, p. 253.

¹⁶² *Ibid.*, p. 266.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 259.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 268.

Précisons également que le dispositif, contrairement à la majorité des autres dispositifs de l'association, est localisé dans une agglomération voisine de celle où se trouve le siège de l'association et donc le cœur de ses activités. « L'au-delà » dont parle S. Freud est ici matérialisé par la distance géographique. Cette problématique du cœur de l'association dans ses rapports avec sa « périphérie » est d'ailleurs décrite dans une thèse de médecine, dont par respect pour la confidentialité il me faut taire les références, comme dans le rapport qui oppose la métropole et les DOM-TOM. Ce clivage géographique est d'ailleurs explicité très clairement par l'ensemble des salariés, et ceux qui viennent de ces contrées lointaines, au-delà des frontières de la capitale de l'association, sont perçus comme troubles et menaçants véhiculant leur lot de fantasmes et de rumeurs. J'ai d'ailleurs moi-même fait l'objet de telles suspicions quand j'ai été « reclassée » suite à la fermeture de *L'appartement*. À l'époque le directeur m'avait d'ailleurs proposé de démissionner plutôt que d'intégrer une équipe où j'étais, selon lui, attendue avec méfiance voire hostilité. Je n'irai pas plus avant dans l'analyse que j'ai pu faire de ces mouvements qui n'intéressent que de loin notre problématique de recherche et nous contraindrait à de trop nombreux développements.

L'enjeu, pour moi, est ici de montrer comment le dispositif de *L'appartement*, du fait d'une histoire institutionnelle complexe, s'est retrouvé dépositaire des projections, voire des clivages institutionnels et fut, par-là, désigné comme lieu de dépôt des aspects non élaborés propres aux enjeux de filiation et aux deuils enkystés au sein de l'institution. J'ai donc été amenée à penser que le dispositif avait revêtu une fonction de dépôt pour le reste de l'institution. R. Roussillon propose de parler de « débarras » pour illustrer comment certaines institutions organisent en leur sein « un espace pour « traiter » ou « contenir » ce qui n'a pu être élaboré ailleurs dans la vie institutionnelle. »¹⁶⁵, il peut s'agir selon lui aussi bien de réunions, que d'équipes ou de dispositifs. Par ce terme, il reprend l'idée avancée par D. W. Winnicott (1971b) de « *waste-disposal* » pour désigner la manière dont l'analyste est dépositaire des rebuts psychiques de son patient et mis en demeure de les traiter à l'instar de la mère qui fait office, pour son bébé, de « sein toilette ». Cette notion, que propose D. Meltzer (1992), décrit la manière dont la mère répond au besoin primaire de la psyché immature de son bébé en recevant et contenant ses projections liées à une souffrance psychique intolérable. P. Fustier développe quant à lui la notion de « container »

¹⁶⁵ R. Roussillon, *Espaces et pratiques institutionnelles. Le débarras et l'interstice*, p. 160.

pour désigner le processus par lequel l'institution organise des lieux d'attribution des résidus de son propre fonctionnement : « *Il s'agit non seulement de recueillir, mais peut-être surtout d'isoler, afin de rendre impossible toute contamination en direction du reste de l'institution.* »¹⁶⁶.

Pendant très longtemps le dispositif a donc fait office de container, lieu clivé du reste de l'institution dont les contenus – déchets – menaçaient l'ensemble de l'institution, si bien qu'il a fallu en finir définitivement avec celui-ci et dont l'institution s'est amputée. Sur le plan du fonctionnement institutionnel, on retrouve la notion de clivage telle que la décrit R. Roussillon. Et l'on voit comment se débarrasser, par la fermeture du dispositif, était une manière d'évacuer les enjeux mortifères qui s'y déployaient. C'est comme si, en sacrifiant ainsi le seul et dernier dispositif de pédopsychiatrie, dans une vaine tentative de détoxiquer le « bain institutionnel », le bébé avait été jeté avec l'eau du bain... Ainsi, « La déliaison des liens institutionnels s'exprime électivement par la mise en acte de procédures sacrificielles, par la désignation de victimes expiatoires ou émissaires, c'est-à-dire que le sujet [ici le dispositif] est attaqué ou détruit au profit de l'objet-institution. »¹⁶⁷.

3. 2. Fantômes dans le placard

Le dispositif, par son éloignement, « au-delà » des frontières de l'institution, était donc tout désigné pour être l'espace de localisation et de réserve des éléments porteurs de la mort dans l'institution. Il l'était d'autant plus que je devais découvrir, plus tard, que l'équipe, qui constituait le dispositif, était, elle-même, aux prises avec une histoire elle aussi marquée par la mort. L'annonce de sa fermeture a, en cela, été fort instructive puisque ce sont révélés à moi des pans de l'histoire traumatique de l'équipe qui devaient me faire découvrir quels fantômes étaient cachés dans le placard et hantaient ainsi les lieux de *L'appartement*.

Au moment de la fermeture donc, des angoisses de mort très fortes ont émergé au sein de l'équipe et ont fait resurgir une histoire ancienne entremêlée avec les histoires individuelles de chacun des soignants. Je savais déjà, en prenant mon poste, que deux de mes collègues avaient, quelques temps avant mon arrivée, perdu leur conjoint dans des circonstances

¹⁶⁶ P. Fustier, *L'infrastructure imaginaire des institutions. À propos de l'enfance inadaptée*, p.150.

¹⁶⁷ J.-P. Pinel, *Déliation pathologique des liens institutionnels. Perspective économique et principes d'intervention*, p.55.

accidentelles dramatiques. Je connaissais également le décès, survenu à peine quelques années plus tôt, du médecin fondateur du dispositif qui, bien que parti de longue date pour travailler ailleurs, avait durablement marqué l'équipe. Ce décès avait été brutal et restait très présent à l'esprit de chacun dans l'équipe.

Mais je devais apprendre un événement beaucoup plus traumatique qui s'était déroulé au moment du départ du médecin fondateur vers un poste à responsabilité. Ce départ avait été particulièrement difficile à admettre pour une famille dont l'enfant autiste était en soin à *L'appartement*. Aussi, les parents avaient pris la décision d'interrompre brutalement les soins de l'enfant pour la faire admettre dans un hôpital de jour en pédopsychiatrie de secteur. La petite fille avait alors réagi très brutalement par un état de prostration qui avait duré plus d'une semaine, elle était ensuite décédée soudainement, sans qu'aucune cause ne puisse être trouvée. Le dispositif de soin était donc hanté par le fantôme d'une enfant décédée dont le souvenir avait fortement marqué chacun des soignants et qui ressurgissait à la faveur de la fermeture du dispositif, comme enfin libéré de sa crypte. La fermeture réactivait sans doute des angoisses massives des soignants vis-à-vis des enfants et de leur devenir, elle mettait également en œuvre une forme de mise à mort symbolique par les départs à la retraite précipités et les licenciements qui en avaient découlé.

Lors d'une réunion d'équipe Évelyne a pu formuler la problématique à laquelle était confrontée l'équipe. En témoignant de son regret que la clinique ne soit plus travaillée comme auparavant elle avait dit : « C'est depuis tous ces morts qu'on ne travaille plus comme avant. », ajoutant pour son propre compte : « Moi j'ai été habituée très tôt à la mort, je peux supporter la souffrance. » elle faisait ici allusion à des expériences infantiles traumatiques qui avaient marqué son histoire personnelle.

On voit comment le dispositif, lui-même aux prises avec ses propres fantômes, a endossé pour le compte de l'institution toute entière la problématique d'un deuil impossible. C'est donc comme si il avait fait fonction de « *waste disposal* » pour l'ensemble de l'institution et qu'il était à ce titre devenu porteur des aspects mortifères de l'histoire de celle-ci. D'ailleurs, on peut noter que les meubles qui étaient disposés à l'intérieur de *L'appartement* provenaient tous des autres dispositifs de l'institution qui les avait mis au rebut. Ainsi, tout ce qui meublait le lieu provenait des « poubelles » de l'institution. De même les objets au sein du dispositif étaient souvent des objets de seconde main, recyclés en quelque sorte, et lorsque l'un d'entre eux était cassé et finalement jeté – après qu'il ait longtemps continué de servir au mépris de sa dangerosité éventuelle pour les enfants – il

réapparaissait mystérieusement. Gérard réintroduisait systématiquement lesdits objets ce qui n'était pas sans occasionner des conflits au sein de l'équipe. Ces meubles déjà utilisés, bons pour la décharge, ainsi que le matériel recyclé voire parfois cassé sans pouvoir être jeté, ajoutaient à l'aspect délabré du lieu et témoignaient de la difficulté à traiter les dépôts inconscients qui se déchargeaient dans le dispositif, tant du côté des enjeux institutionnels que du côté de la clinique évidemment.

Les disqualifications dont ma pratique faisait l'objet peuvent s'apparenter au traitement des lieux et des objets au sein de l'équipe, comme autant de paroles visant à détruire, attaquer, dégrader. Soit des équivalents, sur le plan verbal, de la façon dont les lieux et les objets étaient traités comme si tout, au sein du dispositif, devait être dégradé. Les développements d'E. Diet portant sur le « thanatophore » ont contribué à éclairer sensiblement les enjeux avec lesquels j'étais aux prises. Comme il l'explique en effet, le « thanatophore » met « en présence d'une destructivité agie par un membre du groupe ou de l'organisation, qui, attaquant l'appareil psychique groupal [...] paralyse et interdit la pensée, bref, s'impose, comme un maître de mort, destructeur de toute possibilité d'un sens commun ou d'une élaboration intersubjective. »¹⁶⁸. Poursuivant ses développements, E. Diet assimile le « thanatophore » à un élément toxique qui attaque les processus de pensée « disqualifie les sujets dans leur parole, leur désir, leur identité et leur pratique. »¹⁶⁹. Il explique ensuite que la devise du « thanatophore » pourrait se résumer par : « Faut pas rêver » et que partant de là, « [il] disqualifiera toute illusion comme illusoire, tout rêve comme infantile, tout projet comme utopique. »¹⁷⁰. Il démontre enfin comment les individus aux prises avec le thanatophore recherchent des moyens de se défendre qui vont de l'identification à l'agresseur au repli, en passant par l'évitement phobique ou la démission. Autant de « solutions » que j'ai pu voir se déployer au sein du dispositif et par lesquelles j'ai pu être moi-même tentée.

La problématique du « thanatophore », en tant qu'incarnation de la pulsion de mort à l'œuvre dans le dispositif, nous a permis d'éclairer ce qui, du fonctionnement de l'équipe, restait encore énigmatique à savoir ce repli phobique de certains de mes collègues, les disqualification incessantes ainsi que les injonctions paradoxales. Cela permet également de faire la lumière sur les enjeux relationnels et les alliances qui ont été nouées. Car si, « Si

¹⁶⁸ E. Diet, *Le thanatophore. Travail de la mort et destructivité dans les institutions*, p. 123.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 124.

¹⁷⁰ *Ibid.* p.147.

pour certains, repli narcissique et désinvestissement permettront la survie psychique, pour beaucoup d'autres, la seule solution sera l'entrée dans le contrat pervers, sur la conclusion implicite et secrète d'un pacte incestueux, transgressif. »¹⁷¹. Ces développements m'ont permis de comprendre la dynamique inconsciente dans laquelle se trouvaient mes collègues réduits au silence par le pacte dénégatif qui les liait au thanatophore. J'ai compris leurs silences, leur refus de voir certaines maltraitances et leur impossibilité à me porter secours ou assistance dès lors que je cherchais à comprendre en prenant la parole lors des réunions.

La solution entreprise par l'association pour traiter ce lieu-débaras menaçant de contaminer l'ensemble, fût donc de liquider le dispositif se débarrassant dans le même temps du bébé avec l'eau du bain et réactivant les fantasmes et angoisses relatives à l'enfant mort au sein du dispositif.

3. 3. Du sens et de la fonction de la révolte

En liquidant son seul dispositif de pédopsychiatrie, l'association effectuait donc, sur le plan symbolique, un « infanticide ». Des angoisses relatives à l'extermination ont alors émergé parmi les soignants et la seconde guerre mondiale s'est alors invitée dans les réunions et même lors des séances avec les enfants. Dans les fantasmes de mes collègues, l'univers concentrationnaire était très présent comme si l'institution se rendait coupable d'un « crime contre l'humanité » en procédant à la fermeture du dispositif. Cela a sans doute été renforcé par la manière dont les choses se sont déroulées avec les décisionnaires, avec lesquels le dialogue ne fut pas vraiment possible et l'absence d'empathie particulièrement remarquée. Nous retrouvons ici la question déjà abordée du crime contre l'humanité, comme si le fonctionnement institutionnel redoublait, répétait, la problématique psychique contenue dans la « violence infantile ».

Il me faudra attendre la dernière séance précédant la fermeture définitive pour parvenir à éprouver un moment identificatoire avec mes collègues (Cf. pp. 211-212), lorsque celles-ci purent finalement me témoigner de leurs propres difficultés au sein du dispositif. C'est comme si, à ce moment-là, nous étions redevenues des semblables ayant partagé une expérience commune nous permettant de nous identifier les unes aux autres. J'ai pu vérifier

¹⁷¹ *Ibid.* p.136.

également ce jour-là combien il leur avait fallu déployer de coûteux aménagements pour survivre au sein du dispositif : le clivage comme solution pour traiter une situation subjective catastrophique. Ce jour-là je me suis, en quelque sorte, réconciliée avec mes collègues, ma colère a pris du sens et les disqualifications dont j'avais fait l'objet s'expliquaient enfin comme autant d'attaques de l'espoir. En effet, dans des configurations traumatiques qui ont à voir avec des expériences de type agonistiques – ainsi que la clinique y confrontait mes collègues, eux-mêmes aux prises avec la problématique de la mort – la question du désespoir est centrale.

Ainsi, au modèle élaboré par S. Freud selon lequel sont « [...] *traumatiques* les excitations extérieures assez fortes pour rompre la barrière représentée par le moyen de protection. »¹⁷², D. W. Winnicott introduit quant à lui la notion complémentaire d'un traumatisme en trois temps. Confronté à l'absence de sa mère, le bébé va être capable de recourir à ses ressources internes le temps que durera l'absence de la mère si celle-ci n'excède pas ses capacités. Mais si ce temps X est dépassé alors le bébé sera désemparé, devenu incapable de recourir à ses propres moyens pour supporter la discontinuité produite par l'absence de la mère, il cèdera alors au désarroi. Néanmoins, si la mère fait retour, le bébé pourra se rétablir. Ce n'est que dans le temps X+Y+Z, qui correspond à un temps d'absence qui prolonge de trop le temps du désarroi, que le bébé qui « n'a pas subi d'altération [...] jusque-là] devient *traumatisé*. »¹⁷³. Par la suite, R. Roussillon développe cette idée en proposant de penser que le temps X+Y+Z est celui où l'objet ne s'est pas présenté comme un objet de recours, de secours, « le temps du dés-espoir »¹⁷⁴ et de la détresse. Le temps Z est qualifié par lui comme étant « au-delà du supportable »¹⁷⁵ c'est cette configuration du traumatisme qui conduit aux expériences d'agonie primitive et à la terreur agonistique que R. Roussillon (1999) qualifie autrement comme un « état de désespoir existentiel ».

On retrouve, ici, une idée proche de celle que développe A. Green (1971a) sous le nom de « logique du désespoir ». Il décrit par-là comment la logique qui préside à l'organisation psychique des fonctionnements limites de la psyché procède d'un renversement de l'ordre habituel des termes c'est-à-dire que « à la recherche du plaisir s'est substituée la recherche

¹⁷² S. Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, p.36.

¹⁷³ D. W. Winnicott, *Jeu et réalité*, p. 134.

¹⁷⁴ Cf. J. André et col., *Le temps du désespoir*.

¹⁷⁵ R. Roussillon, *Agonie, clivage et symbolisation*, p.19.

du déplaisir, l'évitement du déplaisir est devenu évitement du plaisir. »¹⁷⁶. Ce qui caractérise ces logiques c'est la recherche systématique de la haine au détriment de l'amour, celui-ci étant perçu comme incertain à l'inverse de la haine. C'est pourquoi, toute « perspective d'un espoir [...] serait réduit[e] à néant inexorablement. »¹⁷⁷. Il me semble que les propos disqualifiants de mes collègues vis-à-vis de ma pratique relevaient, en fait, de cette « logique du désespoir » qui visait sans doute plus ma créativité, et l'espoir soutenu par celle-ci.

Au regard de tels enjeux au sein du dispositif, on peut donc comprendre la révolte qui fût la mienne comme une tentative de résister à la contamination de ces « logiques du désespoir », la révolte représentant en effet la capacité d'un sujet à fonder suffisamment d'espoir dans le fait que son action est susceptible de changer l'ordre des choses.

Je rapprocherais volontiers cette idée de ce que décrit D. W. Winnicott dans *La délinquance signe d'espoir*, quand il montre comment les actes délinquants des enfants déprivés sont étroitement liés à l'émergence de l'espoir. Il explique, en effet, que lorsque l'enfant, qui s'est organisé défensivement contre une expérience de déprivation, commence à développer des actes antisociaux c'est le signe qu'il éprouve le « besoin de revenir en arrière [...] et de *dénouer ainsi la peur de l'angoisse et de la confusion extrêmes qu'il a connues avant que ne s'installe l'état neutre.* »¹⁷⁸. Cette conception est complémentaire de celle que décrit A. Green concernant la « logique du désespoir ». En effet, si celle-ci exprime la domination du principe de déplaisir dans la psyché au nom du fait que seule la haine est certaine, pour autant l'espoir n'est pas fondamentalement absent de la psyché. D'ailleurs, la compulsion de répétition, en tant que compulsion à symboliser, témoigne bien de l'existence de l'espoir dans la psyché. Car cette compulsion contient sans doute l'espoir qu'une symbolisation est possible.

La formulation de D. W. Winnicott reprend l'idée d'un retour à l'état antérieur, dont nous avons vu comment elle s'articulait avec les conceptions de S. Freud puis de R. Roussillon, néanmoins, selon lui, cela suppose que le sujet ait connu auparavant un état suffisamment satisfaisant pour qu'il ait laissé une trace dans la psyché et que la sujet puisse chercher à le rétablir. Il convient d'élargir ces conceptions à la compréhension des expériences agonistiques qui, bien qu'elles n'aient sans doute pas permis au sujet d'organiser une

¹⁷⁶ A. Green, *La psychanalyse et la pensée habituelle*, p.56.

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 58.

¹⁷⁸ D. W. Winnicott, *La délinquance signe d'espoir*, pp. 133-134.

représentation d'un objet secourable et donc l'espoir d'être compris et soigné, n'en sont pas pour autant dépourvues.

Aussi, je propose en effet de penser que l'espoir est présent dans la psyché humaine en tant que préconception, en tant que potentiel, et que c'est cette préconception qui constitue le moteur de la compulsion de répétition. L'idée de préconception est à entendre ici selon la définition qu'en donne W. R. Bion, c'est-à-dire comme étant une situation d'attente, une prédisposition psychique à la rencontre avec un objet susceptible de recevoir ses projections. Bien que dans l'expérience agonistique le sujet n'ait pas rencontré d'objet secourable, il n'en reste pas moins que celui-ci contient en lui la préconception de son existence, c'est d'ailleurs sans doute ce qui fonde la possibilité pour les patients de demander de l'aide même dans les cas extrêmes où ils ne semblent rien demander.

Au désespoir de l'enfant mort de l'agonie primitive s'opposerait donc l'espoir, sans cesse bafoué, de trouver enfin un objet secourable support du processus de symbolisation. Ce que D. W. Winnicott résume en ces termes au sujet de l'enfant délinquant : « ce qu'il cherche, ce n'est pas un objet, mais la capacité de trouver. »¹⁷⁹ qui s'est perdue au contact de l'expérience agonistique.

R. Roussillon (1999) montre d'ailleurs comment les expériences agonistiques contraignent le sujet à s'organiser contre la symbolisation de l'expérience vécue. L'espoir ne peut donc être vécu que comme menaçant pour le sujet dans la mesure où il représente à nouveau le dilemme auquel le sujet a été soumis : soit tenter de symboliser l'expérience au mépris de la relation d'objet et donc au risque de reproduire l'agonie primitive soit se soumettre aux exigences de l'environnement en s'amputant d'une partie de sa propre expérience subjective. L'acte violent comporte donc les traces de ce dilemme où l'enjeu est à la fois de décharger l'excitation en vue qu'elle soit symbolisée avec un objet secourable (signe d'espoir) tout en attaquant la possibilité même de mettre en œuvre une telle symbolisation (logique du désespoir) et en répétant, par-là, les modalités du traumatisme primaire. Le terme d'agonie renvoie d'ailleurs étymologiquement à la lutte à laquelle se livre un sujet face à la mort, l'idée de soumission et de révolte est donc sous-jacente dans cette conjoncture et permet sans doute de comprendre les motifs profonds du sentiment de révolte qui m'a animée. Dans l'agonie, le sujet lutte contre autant qu'il se soumet à l'expérience agonistique. La révolte est donc le témoin du sursaut vital du sujet pour ne

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 134.

pas se soumettre à l'expérience agonistique en cela, la « violence infantile » se rapproche de la définition de J. Bergeret concernant la « violence fondamentale », en tant qu'elle met en œuvre la survie du sujet.

Il est notable de constater que la question de la révolte est intimement liée avec la problématique de ce que j'ai appelé l'enfant mort. Les motifs du choix de la chanson de Renaud Séchan, qui avait accompagné mon travail de recherche, s'éclairent donc des éléments que je viens d'amener. La révolte qui fût la mienne est à relier à ce que je peux désormais identifier comme l'impact inconscient dans le dispositif et sur mon contre-transfert des enjeux de mort au centre de ma problématique de recherche.

La clinique montre bien d'ailleurs comment ce qui se joue profondément dans les manifestations violentes des enfants porte sur des angoisses de mort vécues dans une intensité dramatique. L'enfant violent cherche donc à défléchir, dans son acte, une problématique de meurtre psychique à laquelle il a été confronté. Notons d'ailleurs que la majorité des phénomènes de violences urbaines qui ont émaillé l'actualité depuis plus de trente ans ont toutes pour origine la mort réelle d'un enfant sous les coups de représentants des forces de l'ordre. La violence est donc générée par le meurtre de l'enfant, ce qui nous permet de revenir aux propos de G. Gaillard qui montre comment c'est toujours le filicide qui précède le parricide.

Cela éclaire également la problématique de mon inhibition à l'écriture en tant que celle-ci était sans doute dépositaire des aspects inélaborés de mon contre-transfert aux prises avec la question de la mort telle qu'elle traversait insidieusement la clinique. Comme le montre J. Semprun, l'opposition entre vivre et écrire fût, pour lui, une manière de tenir éloignée de lui l'expérience des camps de la mort dont il avait réchappé. Écrire sur cette expérience était au risque de faire revenir l'expérience. Comme il l'affirme : « Depuis que j'étais revenu de Buchenwald [...] j'avais vécu en m'éloignant de la mort. [...] La mort était une expérience vécue dont le souvenir s'estompait. »¹⁸⁰. Cette formulation s'apparente à celle que propose R. Roussillon concernant les agonies primitives et éclaire les motifs inconscients qui m'avaient fait fuir l'écriture comme si celle-ci était susceptible de faire revenir les contenus inconscients en lien avec l'expérience de la mort à laquelle la clinique m'avait confrontée.

¹⁸⁰ J. Semprun, *L'écriture ou la vie*, p. 319.

SYNTHÈSE DU CHAPITRE III

À partir de la clinique individuelle de deux enfants, Violaine et Marley, le Chapitre III explore la place et les destins de la pulsion de mort dans l'économie psychique de la « violence infantile ».

Partant des développements de S. Freud concernant la pulsion de mort, ce Chapitre reprend l'histoire du concept et son évolution au sein de la métapsychologie à partir de la compréhension des pathologies narcissiques-identitaires. Il interroge notamment le rôle de la destructivité et décline les différentes formes de l'expression de celle-ci au sein de l'appareil psychique et leurs conséquences sur le processus de maturation.

Selon qu'elle reste comme un potentiel dans la psyché du sujet, garant du processus créatif qui place l'objet hors de l'aire de l'illusion, ou qu'elle réalise une véritable destruction, la destructivité ne prendra pas la même signification. Ici, la pulsion de mort se met au service de la vie et participe métaphoriquement, comme dans l'apoptose, à la « sculpture » de la vie psychique.

Dans le second cas, le défaut d'intrication pulsionnelle, conséquence de l'échec du déploiement de la potentialité créatrice de la destructivité, se manifeste sur le plan clinique par des agirs violents et destructeurs, qui témoignent de l'action d'une « pulsion libre ». Cette formule reprend le principe propre aux processus psychiques dits primaires et secondaires au sein desquels l'énergie est dite libre ou liée. Elle figure l'un des destins de la pulsion de mort quand celle-ci a échoué à s'intriquer avec la pulsion de vie et subsiste à l'état libre dans la psyché. Elle met l'accent sur la dimension économique, suggérant une quantité d'excitation propre à déborder l'appareil psychique et recherchant une décharge vers l'extérieur via la musculature. Dans cette configuration, la pulsion de mort connaît un destin pathologique qui s'exprime dans la « violence infantile ».

Ainsi, le recours à l'acte violent dans la clinique témoigne de l'histoire de la désorganisation primitive à laquelle a été confronté le sujet aux prises avec des expériences où le déplaisir est majeur et que D. W. Winnicott qualifie d'agonie primitive. Ces expériences précoces ont conduit le sujet à se cliver du vécu agonistique pour tenter de survivre, tel est l'enjeu paradoxal de l'économie psychique des pathologies narcissiques-identitaires, où la survie du sujet n'est possible qu'au prix du sacrifice d'une partie de sa

subjectivité. R. Roussillon développe le terme de « crime contre l'humanité psychique » pour décrire l'impact sur la psyché de telles expériences vécues précocement.

La clinique, aussi bien celle des enfants que celle de l'institution, témoigne de la récurrence en son sein de la problématique de « l'enfant mort ». La reprise des éléments de l'histoire du dispositif au sein de l'institution, montre comment celui-ci est devenu, au fil des années, dépositaire des deuils non faits de l'histoire institutionnelle. Cela tient non seulement de son histoire singulière au sein de l'association mais également de l'histoire de chacun des membres de l'équipe, créant les conditions d'une mise en abyme de la problématique de « l'enfant mort ».

Cela permet d'éclairer les enjeux propres à la question de la révolte comme étant à relier avec une mobilisation de l'espoir, au sein de cette clinique du désespoir, réactivant les défenses contre l'espoir, familières de ce type d'organisation psychique.

CHAPITRE IV

UN UNIVERS IMPITOYABLE

« L'enfant normal prend plaisir à une relation cruelle avec sa mère, qui se manifeste surtout dans le jeu, et il a besoin de sa mère parce qu'on ne peut attendre que d'elle seule de tolérer sa relation cruelle même dans le jeu, car cela lui fait vraiment mal et cela l'épuise. S'il n'a pas ce jeu avec elle, il ne peut que cacher un self cruel et lui donner vie dans un état de dissociation. »

D. W. Winnicott, *Le développement affectif primaire*, p.69.

1. La clinique de groupe

La clinique de groupe telle qu'elle se déploie ci-dessous est le fruit d'un recueil minutieux et d'une mise en commun des notes en étroit travail avec les stagiaires du dispositif. Elle s'étend sur les années 2005 et 2006.

1. 1. Présentation du groupe d'enfants

La plupart des enfants viennent à *L'appartement* depuis plusieurs années déjà, seul John est là depuis deux ans quand je le rencontre.

Ousmane est le plus âgé, il a treize ans. Il a été admis dans le dispositif de soin alors qu'il avait quatre ans, il présentait alors un tableau d'inhibition psychique très important.

Pendant les deux premières années de ma présence dans le dispositif, il a occupé presque exclusivement la pièce du bureau avec Hubert qu'il entraînait dans un jeu répétitif de maître d'école. Il avait alors une grande difficulté à tolérer la présence des autres enfants dont la violence le terrorisait. Si aujourd'hui Ousmane est toujours aussi effrayé et douillet à l'égard des coups qu'il reçoit, il peut investir d'autres espaces et d'autres liens. Il est aussi devenu très violent ce qui nécessite parfois que nous le contenions fermement. Il lui est ainsi arrivé de casser à plusieurs reprises la vitre d'une fenêtre. Dans ces moments de

violence, il est fréquent qu'il se frappe ou qu'il frappe les adultes et les enfants tout en cherchant visiblement à être retenu. Néanmoins cette violence peut s'organiser peu à peu en jeu, ce qui m'est reproché par mes collègues sous prétexte que le jeu l'excite et le rend violent alors que j'observe au contraire qu'Ousmane parvient de plus en plus se contenir. Lorsqu'on lui demande pourquoi il tape il répond invariablement : « Pour t'embrasser » ou « Parce que je t'aime ! ». Il a également déployé de nombreux jeux inspirés en partie de l'univers des séries américaines.

John a sept ans, il est autiste et n'a par conséquent que de rares contacts avec les autres, enfants comme adultes. C'est le dernier enfant à avoir intégré *L'appartement* alors qu'il avait cinq ans. En plus du dispositif groupal il bénéficie d'une thérapie individuelle hebdomadaire.

Dans le groupe, il déambule entre les pièces, sautille en poussant des cris stridents et fait parfois toute une série de vocalises très précises. Si cette année, John entre plus facilement en relation avec les adultes, cela a cependant débuté par une période de crises continuelles au cours desquelles il griffait jusqu'au sang les mains du soignant qui s'occupait alors de lui au point que j'en ai gardé longtemps de nombreuses cicatrices. Après cette période difficile, où j'ai pu peu à peu proposer de la pâte à modeler en lieu et place de mes mains, John a pu développer de nombreux jeux, seul ou en présence de l'adulte (caché/coucou, attrapé/lâché apparenté au jeu que les enfants appellent généralement « le loup », jeux d'eau...). Il s'est également approprié l'espace de façon différente. Ses cris et ses vocalises prennent désormais de plus en plus la forme d'un langage auquel nous nous attachons à répondre et à donner sens. Il commence aussi à répéter en écholalie les mots que nous prononçons, comme dans une recherche de jeu.

Yacine est âgé de sept ans, il est adressé à *L'appartement* quand il a quatre ans pour une grande instabilité avec difficulté à gérer son agressivité.

Au sein du groupe, c'est un enfant tourbillonnaire qui donne l'impression d'être partout à la fois. Il affectionne particulièrement les jeux de ballon et passe beaucoup de temps à organiser des parties de foot ou tout autre sport à balle en sollicitant le regard et le commentaire (sportif) de l'adulte ou même sa participation. Dans des moments d'accalmie où il peut lâcher son ballon, c'est l'enfant qui investit le plus le dessin, la peinture ou la pâte à modeler. Cependant, lorsqu'une fenêtre est ouverte ou qu'il joue avec l'eau, il est comme aspiré. Désormais, il ne s'échappe plus aussi régulièrement mais lance des objets par la fenêtre. Les jeux d'eau se terminent souvent par un débordement qui inonde toute la

pièce quand Yacine n'en sort pas trempé de la tête aux pieds pour avoir voulu prendre un bain.

Violaine, désormais âgée de douze ans, est la seule fille du groupe ce à quoi elle se montre très sensible, c'est pourquoi elle recherche préférentiellement la relation avec les femmes de *L'appartement*. Depuis la rentrée scolaire, Violaine ne vient plus à *L'appartement* que deux demi-journées par semaine (le mardi et le jeudi) en raison d'une scolarisation un peu plus importante les deux autres jours de la semaine. Je ne la rencontre donc plus lors des séances auxquelles je suis présente cette année sinon exceptionnellement.

Marley a maintenant neuf ans, après un travail important de contenance corporelle, ses nombreux et douloureux coups de pieds se sont considérablement atténués cette année alors qu'ils étaient pratiquement sa seule modalité d'être au sein du groupe. Par ailleurs sa passion pour les chaussures féminines a évolué puisqu'il ne s'intéresse désormais qu'aux chaussures d'Aurélie, la stagiaire M1, et aux miennes. Auparavant, son intérêt se portait vers celles d'Évelyne qui étaient des chaussures beaucoup plus féminines généralement pointues et à talon alors que celles d'Aurélie ou les miennes sont plutôt rondes et plates.

1. 2. Séances avec le groupe d'enfants

Je développe ci-dessous différentes séances de groupes présentées chronologiquement et retenues pour leur intérêt concernant les processus qui s'y déploient. En cela, elles sont illustratives des enjeux cliniques de la rencontre avec le groupe et chacun des enfants qui le constituent. Pour plus de clarté, j'ai numéroté ces séances les unes à la suite des autres, et si leur ordre suit bien la chronologie de leur déroulement, les chiffres qui leur sont attribués ne correspondent en rien à une succession temporelle.

SÉANCE N°1

Ousmane arrive, visiblement très content d'être là. Il sautille comme un petit enfant à travers la pièce. Il me tire de force ainsi que Jean-Baptiste, le stagiaire M2R, pour que nous jouions avec lui au juge, jeu qu'il a récemment inventé et qu'il affectionne particulièrement ces derniers temps. Il souhaite que je fasse le juge et que Jean-Baptiste soit le commissaire. Quant à lui il est l'accusé place qu'il accepte pour la première fois d'occuper alors

qu'auparavant la seule évocation de la possibilité qu'il prenne cette place était impossible et lui faisait horreur.

Nous réfréons sa précipitation et l'invitons d'abord à prendre le temps de nous retrouver après la séparation du week-end et attendons que tout le monde soit présent.

Il accepte et nous raconte alors qu'il va passer le code pour avoir le permis. Michelle l'interroge sur l'âge auquel on peut passer son permis, il nous répond « douze ans ». Il déambule à travers la pièce, le sourire aux lèvres comme si cette pensée lui procurait un vif plaisir.

Lorsqu'il entend Hubert ouvrir la porte, il tente tout d'abord de bloquer la porte pour l'empêcher d'entrer mais comme nous lui demandons de le laisser entrer, il se pousse sans insister comme à son habitude. Il accueille Hubert en lui serrant la main et l'entraîne, sans même lui laisser le temps de se débarrasser de ses vêtements, pour le faire participer au jeu du juge. Pour ce faire, il déplace un petit meuble qui figure l'endroit où officie le juge, à côté il installe un fauteuil pour l'accusé et un autre en face pour le commissaire. Hubert fait le juge et Jean-Baptiste est désigné pour faire le commissaire. Quand Hubert demande à Ousmane de quoi il est accusé, il répond : « pas de meurtre » mais entame cependant une histoire très confuse où il s'agit d'un meurtre dont il n'aurait été que le témoin.

Enfin l'histoire évolue et il s'agit d'un accident de voiture, j'interviens dans le jeu en prenant le rôle d'un témoin accusateur. Puis quand Jean-Baptiste est sollicité par John qui lui demande de le porter, Ousmane m'attribue la place du commissaire. Je décide d'utiliser cette place qui m'est attribuée dans le jeu pour prendre des notes rigoureuses ce que ce jeu permet.

L'histoire recommence ainsi :

Accusé – J'ai cassé des bouteilles en verre. J'ai dit à Tommy : « T'es malade dans ta tête ! ».

Commissaire – Pourquoi ?

Accusé – Il roulait comme un fou. Après j'ai reçu un coup de couteau dans la gorge.

Commissaire – Qui vous a donné ce coup de couteau ?

Accusé – Tommy, il m'a dit de tuer quelqu'un. J'ai dit non, j'ai pas droit, le couteau, ça va coûter cher.

Juge – Ça peut coûter très cher...

Accusé – J’ai dit « Sortez ! Y a le feu ! » à l’homme qui a été chercher son fils. J’ai dit à JR de partir, maintenant je vais éteindre le feu.

Commissaire – Il y avait son fils ?

Accusé – Oui... John Ross, j’ai porté dans mes bras et j’ai donné à JR.

Commissaire – C’est un bébé ?

Accusé – Non c’est un garçon, j’ai donné la main. J’ai éteint le feu, je suis sorti. J’ai pris les bouteilles pour mettre dans le camion poubelle. Je travaille : pompier, j’éteins le feu.

Lui (*il désigne Jean-Baptiste assis à la table avec Yacine*) a voulu m’écraser avec sa voiture, il roulait comme un fou. J’avais peur, je me suis défendu, je doublé. Oui je doublé Jean-Baptiste, je me suis défendu.

Commissaire – Il n’y a pas eu d’accident alors ?

Accusé – Non... (*il réfléchit*) y a eu des ambulances pour sauver Sue Hellen

[...] *Le discours devenant trop confus je n’ai pas pu en prendre note...*

Brad et JR se battent dehors, le feu dans la maison... j’ai éteint le feu avec mon patron.

Juge – Qui est votre patron ?

Accusé – C’est Jean-Baptiste, c’est mon patron Jean-Baptiste.

Juge – Avec quoi avez-vous éteint le feu ?

Accusé – Avec ça (*il tend le doigt face à lui comme s’il désignait quelque chose se trouvant là*), avec les outils, avec le marteau...

Commissaire – Avec le marteau ?...

Accusé – Oui... (*il reste rêveur puis prend un livre*) Elle c’est ma femme (*il désigne l’illustration d’une mère et sa petite fille*).

Commissaire – (*je montre la petite fille sur le livre*) Et elle c’est qui ?

Accusé – C’est ma fille.

Commissaire – Ah oui... ?

Accusé – Elles sont parties, j’éteins le feu, je travaille tous les jours, je travaille deux fois... j’ai arrêté le bureau...

Juge – Pourquoi ?

Accusé – J’en ai marre de travailler tout le temps, je veux rester avec ma femme, je veux la laisser toute seule...

Commissaire – Vous voulez la laisser toute seule ?

Accusé – Non, pas toute seule, avec ma fille, elle pleure, je pars, elle pleure.

Commissaire – Elle est triste...

Accusé – Elle est partie chez sa grand-mère, elle part tout le temps, elle fait les commissions. J'en ras le bol de travailler.

Commissaire – Parlez-moi de votre fille...

Accusé – (*il désigne un portrait d'Alice issu du livre "Alice au pays des merveilles"*)
Charlie, c'est ma fille.

Commissaire – Elle va chez sa grand-mère ?

Accusé – Oui après l'école. Je travaille tous les jours ça suffit !

Commissaire – Elle fait des bêtises ? (*je fais référence ici à une thématique récurrente dans le jeu du juge, Ousmane évoque en effet comme motif d'accusation « Il a fait horreur-bêtise »*)

Accusé – Oui...

Commissaire – Quel genre de bêtises ?

Accusé – Elle casse (*il mime le geste*) l'assiette (*il reprend-là une histoire amenée par Yacine en début de séance*). Je dis (*il crie*) : « C'est fini ? Monte dans ta chambre ! T'as tapé ta sœur (*il fait le geste*), t'as tapé ta sœur, dans ta chambre ! T'as pas honte frapper ton frère ? ! ». Je dis : « Privé de sortir ! », j'ai crié très fort.

Commissaire – Vous êtes sévère.

Accusé – Oui. Je dis : « Monte dans ta chambre, t'as cassé l'assiette ! ». Elle faisait des bêtises avec son frère... « Montez tous les deux j'en avoir marre ! ». J'a crié.

Commissaire – Ça fait mal aux oreilles.

Accusé – Oui. Je suis un pompier.

[...]

Accusé – Je travaille sans jouet, sans matériel...

Commissaire – C'est pour qui les jouets ?

Accusé – Les enfants, pour ma fille, son frère.

Commissaire – Comment s'appelle son frère ?

Accusé – Tommy. Je dis : « Arrêtez de vous battre, vous criez encore je vous arrache la joue, vous criez encore je vous embarque ! ».

Commissaire – Vous voulez arracher la joue ?

Accusé – Oui, ils se battent. Je dis : « Vous vous battez, je vous jette par la fenêtre ! ».

Commissaire – Et ils ont peur ?

Accusé – Oui... Elle (*il désigne Alice sur une page du livre*) se battait avec sa sœur, j'en ras le bol. Elle... (*il désigne toujours une image du livre*) Je dis : « Vous vous battez encore, je vous mets en prison. Ils arrêtent pas de se battre, je tire les oreilles. ».

Commissaire – Ils arrêtent pas de se battre ?

Accusé – Oui j'ai arraché les oreilles, j'ai arraché par la chemise... (*Il prend le livre Petit Ours Brun et désigne le père*) Ça c'est moi !

Juge – (*désignant Petit Ours Brun*) Et l'autre ?

Accusé – C'est mon fils. Sa mère elle est partie avec son frère.

Commissaire – Pourquoi ?

Accusé – Elle a eu des histoires, elle s'est disputée, elle a fait son bagage, elle est partie.

Commissaire – Vous êtes triste ?

Accusé – Oui elle est partie, j'ai crié, j'ai cherché partout...

Commissaire – Et alors ?

Accusé – Elle a eu des histoires ma femme, elle est partie, elle a fait son bagage. Je l'ai trouvée dans la moto avec une bande de couleur.

Juge – C'était quoi ?

Accusé – Du jean... Je récupère tout le matériel, les jouets pour mon fils, Jean-Baptiste récupère tout le matériel pour son fils. C'te voyou là ! (*il montre du doigt Jean-Baptiste toujours occupé avec Yacine*) Il m'a redoublé, il m'a copié, c'te voyou (*il désigne toujours Jean-Baptiste*), ils m'ont redoublé, je dis : « Fous le camp ! ».

Juge – Qu'est-ce que c'est redoubler ?

Accusé – Avec un chariot. J'ai travaillé sur la peinture, récupéré tout le matériel. C'est Cliff là ! (*il désigne Jean-Baptiste du doigt*) C'te voyou il allait me recopier ! C'te papa !

Commissaire – C'est un papa ?

Accusé – Oui ce papa ! Il m'a recopié !

Juge – Il vous a redoublé avec le chariot ?

Accusé – Oui !

Juge – On n'a pas le droit de doubler ?

Accusé – Non ! Il a dormi chez moi lui (*toujours en montrant Jean-Baptiste*). Ma femme elle est partie !

Jean-Baptiste – Moi ? Tu m'as invité ?

Accusé – C'est pour semblant (*c'est la première fois qu'Ousmane fait allusion dans un jeu au faire-semblant*). Ma femme elle était partie j'ai crié dessus.

Commissaire – Quand on crie ça fait partir ?

Accusé – Oui. Charlie c’est ma fille (*il prend de nouveau le livre d’Alice au pays des merveilles et montre Alice*) c’est elle (*il insiste en montrant du doigt l’image*) elle s’est fait écraser par une voiture. C’est vous le juge qui écrase ma fille (*il prend le livre et le montre à Hubert*).

Juge – De quoi ?

Accusé – De meurtre ! C’est mon patron (*il désigne l’image de la reine en colère*), il casse tout, il est en colère ! Ça c’est moi (*il montre le Roi qui est beaucoup plus petit que la Reine*). Ça c’est moi (*il désigne un autre personnage sur une autre page : un morse marron*) je travaille sur un bateau. (*Il feuillette le livre avec un sourire béat comme perdu dans sa rêverie puis il montre les jumeaux Tweedle Dee et Tweedle Dum et Alice*) C’est mon fils et ma fille.

Juge – Et l’autre c’est qui ?

Accusé – Le jumeau.

Commissaire – (*Comme la fin de la séance approche*) On va s’arrêter là.

Juge – Finalement vous étiez accusé de quoi ?

Accusé – Pas de meurtre, le « revolver » (*pour revolver*) je l’ai vendu. (*Il prend des pièces de puzzle en mousse*) Le « revolver » je tire là sur le dessin !

Juge – Oui...

Accusé – (*Avec son index tendu pour figurer le revolver il tape sur la pièce de puzzle*) Pan ! Pan ! Pan !

Le jeu se termine là. Ousmane passe ensuite quelques minutes dans le bureau dans le noir complet car John y a baissé les volets. Nous l’entendons proférer des paroles incompréhensibles. Je me mets dans l’encadrement de la porte et lui dit : « Coucou tu es dans le noir ? », il me répond : « Je suis au bureau moi ! ». Je le laisse à ses activités et je l’entends dire distinctement un peu plus tard : « Et toi t’es où toi ? ». Pensant que cette question m’est adressée je lui réponds, mais Ousmane ne semble pas faire cas de cette réponse et poursuit son jeu. Il sort enfin du bureau pour s’asseoir à l’envers sur un siège qu’il a depuis longtemps élu comme sa voiture. Il se déplace sur ce siège et brandit une feuille, il parle d’amende puis demande que je contrôle que son permis est bien en règle. Puis il prend la place du juge et tape sur la table en disant : « Silence ! Bonsoir au spectacle. ». Il fouille les tiroirs du meuble, s’empare d’un stylo qu’il met dans la bouche,

puis s'accoude et regarde un instant le jeu de pâte à modeler auquel sont occupés Yacine et Jean-Baptiste. Le stylo devient une cigarette, ce qui lui fait dire : « Bobby il fume ». Hubert s'exclame : « Qui ça ? Bobby ? Il fume ! », ce à quoi Ousmane répond : « Non il fume pas ! Je jette ! » parole qu'il accompagne du geste.

La fin de la séance va être occupée par Ousmane par un jeu de chassé-croisé avec John. Il sautille comme lui en répétant ses cris : « o ii ya a ; o ofa o ofa » et autres claquements de langue. Puis le jeu s'apparente à ce que les enfants appellent généralement Le loup, ils courent l'un après l'autre et se touchent tour à tour ce qui provoque un vif plaisir chez John qui rit aux éclats. Ousmane demande : « C'est quand qu'il sera grand John ? », Jean-Baptiste lui demande : « Tu as envie qu'il soit grand John ? ». Ousmane enchaîne : « Je veux passer mon code ! », Michelle lui dit alors : « Avec John tu te rappelles que tu es petit. ». Ousmane se précipite sur elle et menace de la taper, mais cela est vite désamorcé par une mise en scène de Michelle qui fait semblant d'avoir peur. Ousmane s'adresse ensuite à Jean-Baptiste : « Je veux passer mon code comme toi ! Tu veux la bagarre ? Dis oui ! ». Il lui saute dessus, Michelle lui demande : « Tu veux lui faire peur ? ». Ousmane répond par l'affirmative et enchaîne : « Je veux Pam pour moi tout seul ! ». *Pam est un personnage de Dallas, une série télévisée qu'Ousmane affectionne particulièrement. Ousmane nous a appris, plus précisément, que Pam est la femme de Bobby qu'on peut appeler le héros d'Ousmane.*

Ousmane reprend ensuite le jeu de Loup avec John et termine en disant : « J'ai gagné ! Champion du monde ! ». Il brandit un coussin, en donne un à John et lui dit : « Tu es champion du monde ! ». Ils reprennent tous deux leur ballet. Ousmane l'interrompt pour dire : « On est vivant... on est vivant. ». La séance se termine là-dessus.

SÉANCE N°2

Violaine est exceptionnellement présente lors de cette séance alors que nous ne nous sommes plus revues depuis plusieurs mois, son emploi du temps scolaire ayant nécessité une réduction de sa présence à *L'appartement*.

Les retrouvailles sont extrêmement violentes et Violaine se jette sur moi comme aux premiers temps de notre rencontre. Elle essaye de m'arracher mes vêtements et dit qu'elle veut me déshabiller. Rapidement, dans la séance, elle organise un clivage entre Aurélie et moi. Elle protège ainsi ostensiblement Aurélie de toute attaque violente, elle nous oppose

dans son discours : « Aurélie est belle et gentille, je l'aime. Toi t'es moche et méchante, je te hais. ». Violaine va même jusqu'à s'excuser auprès d'Aurélie lorsque, par inadvertance, elle est atteinte par un coup qui ne lui est pas destiné alors qu'elle tente d'intervenir entre nous. Il m'est alors très difficile de ne pas me sentir touchée par cette mise en rivalité provoquée et attendue par Violaine.

Aurélie peut d'ailleurs me témoigner que lors des autres séances, Violaine s'engage avec elle dans des discussions structurées autour de la question de la féminité et de la sexualité. Lors de ces discussions elle se montre calme et réfléchie, attitude qui contraste avec ses mouvements de violence destructrice qu'elle m'adresse tout particulièrement.

Je contiens donc fermement Violaine, comme lorsque nous nous sommes rencontrées il y a plus d'un an, peu à peu elle parvient à s'apaiser et me demande pourquoi je me suis coupé les cheveux, elle me traite de démon et de sorcière. Je lui dis qu'elle a peut-être eu peur de ne pas me reconnaître et qu'elle a eu besoin de me retrouver « comme avant ». Elle acquiesce rêveuse.

Elle peut alors commencer à me parler de ce qui la préoccupe. Il s'agit d'un fait divers qui défraye l'actualité : l'enlèvement d'un nourrisson dans une maternité. Violaine s'interroge sur les motivations qui ont conduit à ce geste, sur la santé du bébé. Enfin elle se demande pourquoi et comment une mère peut en venir à abandonner son enfant. On retrouve là les thématiques développées dans certains jeux l'année dernière.

Soudain, Yacine qui était en train de jouer avec John, tombe à nos pieds et reste au sol, comme mort, les yeux grands ouverts. Violaine le regarde et dit : « C'est un mort vivant ». J'interviens pour protéger Yacine d'un coup de pied de Marley qui, le voyant au sol s'apprête à le taper, Yacine se relève et entame alors une course poursuite avec Marley. Cette scène amène les questions de Violaine autour du regard, elle parle plus précisément du regard des morts, de leurs yeux ouverts et poursuivis sur les yeux des peaux de bêtes mortes qu'elle trouve chez sa grand-mère, elle dit que cela lui fait peur.

Elle me parle ensuite du fait qu'elle rit toute seule parfois et se demande pourquoi cela lui arrive, comme si elle trouvait cela étrange. Bientôt elle parvient à me raconter le contenu de la scène qui la fait rire. Il s'agit d'une scène racontée par la mère au beau-père, en présence de Violaine, concernant une tentative de séduction homosexuelle de Madame D. en discothèque. Elle raconte que sa mère serait partie en courant. Violaine évoque la complicité de la mère et de la fille à propos de cette scène relatée par la mère. Soudain, elle se met à rire, comme si elle était aux prises avec la scène hallucinée.

Violaine se rappelle ensuite que nous n'avons pas joué depuis longtemps au jeu de madame l'Arabe et demande que nous y jouions et se déclare « contente » à cette idée. Alors que nous prenons place dans un salon de coiffure imaginaire, Yacine s'introduit dans le jeu : il porte à sa bouche un ticket de métro roulé comme s'il fumait puis jette le mégot par terre et s'écrie qu'il y a le feu. *Cela vient dans un contexte où Yacine a joué, chez lui, avec des allumettes et a mis le feu aux rideaux ce qui a tellement inquiété sa mère qu'elle a souhaité le placer en famille d'accueil.*

Violaine et moi jouons le jeu, nous sommes affolées, nous crions « Au secours ! » et sortons. Puis je fais mine de m'emparer d'un extincteur et d'éteindre le feu. Les enfants, ravis, demandent à rejouer la scène mais cette fois c'est Ousmane qui dit qu'il est le pompier, avec l'aide de Yacine ils éteignent le feu. De nouveau la scène est rejouée mais cette fois Violaine entre dans le salon de coiffure où elle inhale de la fumée tousse et tombe évanouie, Yacine la réanime.

Puis, Violaine propose un autre jeu, celui des « sœurs qui se disputent », dont le rôle revient à Violaine et moi. Nous commençons le jeu en mimant une scène de bagarre entre les deux sœurs, Ousmane s'interpose en disant qu'il est le père. Finalement, je suis assise sur une chaise et les enfants (sauf John et Marley) font semblant de me taper. Puis, Violaine place ses deux mains au-dessus de mon ventre, ouvre et resserre ses doigts plusieurs fois en accompagnant ce geste d'un bruit bizarre : « groui groui groui ». Voyant ma surprise devant ce geste, Violaine explique, comme si ça allait de soi : « Hé ben ! Je te viole ! ». Je suis finalement tuée par les enfants et laisse tomber ma tête sur le côté en fermant les yeux pour signifier que je suis morte. Violaine insiste néanmoins pour que je garde les yeux ouverts, ensuite elle fait le geste de me couper la tête, de la jeter par terre et de la piétiner, elle est suivie par les autres enfants qui manifestent un vif plaisir à ce jeu. Ousmane s'approche très près de moi et me souffle sur le visage ce qui a pour effet de me surprendre, je ne suis plus morte. Le jeu recommence à nouveau mais cette fois Yacine et Violaine veulent à tout prix être à la place de la personne battue, Violaine prend finalement cette place visiblement très contente de l'occuper.

La séance se termine là.

C'est la dernière fois que je devais revoir Violaine qui a quitté le dispositif de soin quelques semaines plus tard sans qu'on ne comprenne bien pourquoi. Violaine, qui était accueillie en famille d'accueil du fait de la grossesse de sa mère et de son souhait de ne plus s'en

occuper durant les week-ends, venait de changer de famille d'accueil, ce qui a occasionné un changement de l'équipe éducative en charge du placement. Nous apprendrons, plus tard, que cet arrêt brutal du soin a fait suite à des révélations de Violaine, dans sa famille d'accueil, d'attouchements sexuels qu'elle aurait subis au sein du dispositif de soin.

SÉANCE N°3

La séance commence sur les provocations de Marley à l'encontre d'Ousmane, comme à son habitude depuis quelques temps il l'invective : « Ousmane tu pues des fesses ! Ousmane tu pues ! ». Ousmane se sent très agressé par ces paroles, il gesticule s'énerve, a du mal à se contenir, il se fâche, tente de faire taire Marley et se jette sur lui dans un mouvement de panique anxieuse, qui semble autant l'effrayer que les insultes dont il est la cible. Marley jubile de voir Ousmane se précipiter sur lui. Ousmane se jette sur Marley tout en me demandant de le tenir, ce que je fais et qui l'apaise et lui procure un certain plaisir.

Mais la situation finit par dégénérer car Marley continue ses provocations et Ousmane lui assène de grands coups. Bien que vif et agile, Marley, ne fait pas le poids face à l'imposante carrure d'Ousmane, il est littéralement écrasé par Ousmane. Marley se met à pleurer. Nos tentatives de les séparer échouent, Ousmane est déchaîné et nous repousse brutalement. Je finis par me fâcher ce qui a pour effet d'interrompre momentanément Ousmane qui me demande si je suis fâchée et comme je réponds par l'affirmative ; il me demande pourquoi. Je lui explique qu'il est interdit de blesser les autres. Il déplace alors sa violence contre moi, sous l'effet de la surprise face à cette violence qui se déchaîne, j'ai bien du mal à contenir Ousmane qui est physiquement, plus grand et plus massif que moi si bien que je suis entraînée dans un corps-à-corps violent, qui se termine au sol. Je perçois sa terreur mais je suis incapable de verbaliser quoi que ce soit aux prises avec cette violence qui me déborde. Les stagiaires sont impuissantes et apaisent le reste du groupe d'enfants qui semble fasciné par la scène. Gérard nous regarde avec un sourire en coin, il ne bouge pas. Je lui demande de venir m'aider à contenir Ousmane, il refuse en disant qu'il ne veut pas se battre. Débordée, je suis finalement contrainte de lâcher Ousmane qui part s'enfermer dans le bureau.

Alors que je m'apprête à me relever, Yacine se précipite vers moi et me donne un coup de pied dans le visage qui finit de me désespérer. C'est le moment que choisit Gérard pour

s'exprimer : « C'est ce qui arrive quand on joue avec la pulsion ! Vous voyez, hein, quand on les laisse... ». Hors de moi, je l'interromps et lui demande de se taire et de nous aider. Pendant ce temps, en effet, Ousmane a donné libre cours à sa violence et casse tout ce qui lui tombe sous la main. La caisse de jeux, un garage, la lampe volent en mille morceaux. Les chaises sont lancées à travers la pièce. Nous sommes violemment repoussés lorsque nous tâchons d'entrer dans la pièce, même Gérard, qui s'est finalement déplacé. Ousmane continue de se déchaîner dans le bureau. John tente d'ouvrir la porte mais Ousmane se jette sur lui et le repousse violemment. Les objets volent et John échappe de justesse à un coup. Je tente donc de maintenir la porte fermée malgré l'angoisse que je perçois chez John. Finalement, Gérard force le passage pour entrer dans le bureau mais Ousmane le bouscule vers la sortie et lui claque la porte au nez.

Cela dure un temps qui me semble très long, nous sommes tous sidérés. Le taxi arrive, les enfants partent. Ousmane reste seul, enfin il se calme. Il reste hébété dans la pièce sans-dessus-dessous puis, en nage, il sort du bureau, le regard perdu. Il a l'air terrorisé. Il s'assied sur une chaise, il n'ose faire aucun mouvement. Il reste face à nous, Aurélie, Élise, les stagiaires, et moi, cinq longues minutes sans rien dire, le regard dans le vague. Nous attendons silencieusement avec lui, comme si nous aussi avions besoin de nous remettre. Finalement, je lui dis qu'il a dû avoir très peur. Il répond : « Tu m'as tenu ». Il constate qu'il a « tout cassé » et veut que l'on vienne regarder avec lui les dégâts. Je parle de la chute que nous avons fait tous les deux quand je le contenais, cela me rappelle la fois où il nous a raconté qu'il avait bousculé sa mère qui était tombée dans les escaliers, il avait eu très peur ce jour-là et nous en a souvent reparlé. Peut-être a-t-il eu peur de la même façon aujourd'hui ? Ousmane opine de la tête.

On vient le chercher, mais il n'est pas disposé à bouger, il met du temps à remettre son manteau et ses gants, il s'arrête après chaque mouvement en fixant le sol. Je lui dit qu'il est peut-être inquiet, qu'il a peur d'avoir trop cassé. Je lui assure qu'il nous retrouvera lors de la prochaine séance et que nous pourrons reparler de ce qu'il s'est passé.

Puis, il s'en va après nous avoir serré la main en nous regardant intensément dans les yeux.

La semaine suivante il est absent. Il reparlera souvent de cet épisode insistant sur le fait que je ne suis pas parvenue à le retenir et qu'il a « gagné ». Il parlera aussi du fait que personne n'a pu s'interposer et repensera à Gérard qu'il a violemment bousculé en disant qu'il est le plus fort.

SÉANCE N°4

Cette séance fait suite à une séance qui n'a pas eu lieu comme cela avait été convenu en équipe pour que nous nous rendions à un colloque. Par ailleurs, nous avons appris la semaine précédente la décision de fermeture de *L'appartement* sans connaître encore les modalités de cette décision puisque le directeur n'a pas daigné nous rencontrer.

Les enfants arrivent alors que nous sommes en train d'ouvrir les volets. Une fenêtre est ouverte et alors que nous (les stagiaires et moi) sommes dans la cuisine en train de ranger nos affaires personnelles, Yacine regarde à l'intérieur et demande : « Y'a quelqu'un ? », Aurélie lui répond. Marley passe la tête par l'ouverture de la porte et jette un regard alentour comme s'il voulait vérifier qui est là. Puis son regard s'arrête sur moi, il me dévisage de la tête aux pieds et dit : « Oh ! Non pas celle-ci ! » et referme la porte, sans que je ne parvienne à savoir si il parle de moi ou de mes chaussures (celles-ci).

Enfin, Marley se décide à entrer, suivi de Yacine. Gérard, qui est arrivé sur ces entrefaites, est dehors avec John qui prend tout son temps pour entrer. À peine entré, Yacine file dehors par la porte restée entrouverte, Élise lui emboîte le pas. Depuis la fenêtre de la cuisine, où je suis venue vérifier si Élise avait besoin d'aide, j'indique à Yacine de nous rejoindre ce qui me vaut quelques crachats. Cette échappée pousse Gérard à rentrer avec John et lui fait dire que *L'appartement* ne se passe pas dehors.

La séance s'engage alors comme d'habitude, Yacine entame un jeu de ballon et Marley m'interroge sur mes chaussures. Il constate : « Aujourd'hui t'as mis les rouge et noir... » puis demande pourquoi et s'inquiète : « Et les autres ? Les rouge et noir tu les mettras quand ? Tu sais pas ? ». Je réponds à Marley que je n'ai pas d'autres chaussures rouge et noir et je lui dis que mes chaussures changent peut-être souvent mais que moi je reste la même.

Ousmane arrive ensuite, il me serre la main en entrant puis fait le tour de chaque adulte pour lui dire bonjour. Comme souvent, il revient vers moi pour me serrer de nouveau la main. Sa poignée de main insaisissable s'apparente en fait à un effleurement.

Yacine entame alors un jeu de pâte à modeler avec Élise. Marley est occupé avec Gérard et John déambule à travers la pièce en chantonnant. Ousmane évoque le départ d'Aurélie. Comme je ne comprends pas de quoi il s'agit, Aurélie m'explique qu'elle a parlé avec Ousmane, lors de la séance du mardi, de la fin prochaine de son stage. Cela suscite chez

lui une agitation inquiète, il demande qui va la remplacer. Je lui réponds que nous ne savons pas encore, qu'aucun stagiaire ne s'est présenté et que c'est encore trop tôt. Je pense pourtant que cette année ne sera pas comme les précédentes : il n'y aura sûrement plus d'autres stagiaires puisque *L'appartement* ferme, mais cela les enfants ne le savent pas encore. Ousmane ne comprend pas pourquoi je ne peux répondre à sa question, il se dirige alors vers la cuisine, ouvre la fenêtre et s'assied sur le rebord : il est à moitié dedans et à moitié dehors. Il annonce : « Je tique (*pour quitte*) *L'appartement*, je tique la série... » et fait mine de s'en aller. Aurélie et moi l'avons suivi dans la cuisine. Je lui demande de rentrer tout en lui rappelant, et en expliquant à Aurélie, qu'à l'annonce de la venue d'un nouveau stagiaire Ousmane disait souvent les années précédentes qu'il allait s'enfuir par la fenêtre. À cette évocation, Ousmane esquisse un sourire, rentre et referme la fenêtre. Nous rejoignons la pièce principale, et Ousmane va s'asseoir sur la commode comme à son habitude.

Marley, qui est en train de courir glisse alors sur un coin de couverture et tombe. Ousmane du haut de son perchoir annonce : « C'est moi qui l'ai fait tomber, c'est ma faute. ». Cela lui arrive très fréquemment de s'accuser d'être responsable de ce qui arrive aux autres enfants. Aurélie répond à Ousmane que ce n'est pas sa faute mais Gérard intervient en disant : « Mais si bien sûr que si ! C'est sa faute ! Laissez-le dire ! ».

Sur ces entrefaites, Ousmane me demande de jouer et propose une scène dans laquelle il fait semblant de me taper. Mais Gérard l'interrompt en disant que « Ça fait peur à Marley. » qui s'est approché de la scène visiblement intéressé. Ousmane réplique que c'est un jeu et que c'est « pour de faux » mais Gérard ne veut rien entendre et lui demande de s'arrêter.

Marley entame alors son refrain habituel : « Ousmane tu pues ! Ousmane tu pues ! » ce qui pousse Ousmane à se retrancher dans la salle de bain où il se met à claquer sans discontinuer la porte de placard du comptoir électrique. Le bruit est infernal. Campée derrière la porte, j'essaye de me faire entendre une voix et je dis à Ousmane que c'est comme si les paroles de Marley lui cassaient la tête, qu'elles claquaient dans sa tête. Peu à peu il s'arrête et sort enfin de la salle de bain.

Ousmane se met alors compulsivement à se taper le front avec son poing comme il le fait souvent lorsqu'il est en difficulté. En même temps, il me saisit le bras avec sa main restée libre et approche son visage très près du mien, si bien que j'ai la sensation qu'il pourrait me taper aussi bien qu'il se tape lui-même. Je dis qu'il voudrait peut-être savoir ce qu'il y a dans ma tête, il se calme peu à peu. Il me demande alors de nouveau de lui dire le prénom

de la personne qui viendra remplacer Aurélie à la fin de son stage. Il ne peut se résoudre à penser que je n'ai pas de réponse à lui donner et croit plutôt que je refuse de lui répondre. Ousmane se met en colère, il me rudoie. Nous avons beaucoup de mal à le contenir.

Pendant ce temps Gérard a reçu un coup de téléphone et s'est isolé dans la pièce du bureau. Cela me met très en colère car la situation dégénère avec Ousmane qui devient violent et que son aide serait la bienvenue. Aurélie et Élise prennent le relai auprès d'Ousmane, afin que je puisse aller chercher Gérard qui bloque la porte pour éviter d'être dérangé. Dans l'embrasure de la porte, je parviens néanmoins à lui glisser que nous avons besoin de son aide. Il me répond très agacé par mon intrusion qu'il est « en consultation » justifiant par là qu'il ne doit pas être dérangé. Pendant ce temps, Ousmane, qui a échappé aux deux stagiaires, se précipite à la fenêtre mais Aurélie et Élise parviennent à le retenir et à le ramener dans la pièce laissant la fenêtre grande ouverte.

J'ai à peine le temps de réagir que déjà Yacine est dehors. Comme il ne semble pas trop dispersé (il reste dehors sans fuir), je lui indique de faire le tour, il me dit qu'il va venir frapper à la porte. Ne le voyant pas revenir je pars à sa rencontre. Yacine s'est en fait arrêté en chemin dans la petite cour et y ramasse des cailloux. Contrairement à son habitude, il ne s'enfuit pas en me voyant arriver et m'invite au contraire à regarder les cailloux ramassés, en ramasse d'autres et me rejoint après les avoir glissés dans sa poche.

À *L'appartement*, les choses se sont un peu calmées. Gérard a terminé sa « consultation » et discute avec Ousmane pendant que Marley dessine. Yacine montre son butin à Élise et Aurélie et nous propose un jeu. Chacun choisit un caillou que Yacine dispose ensuite dans une boîte. Il fait sauter les cailloux à l'intérieur de la boîte, la personne dont le caillou tombe hors de la boîte est alors déclarée perdante.

Mais Ousmane redevient violent car Marley, qui trace des lignes sur des feuilles, affirme qu'il a écrit : « Ousmane tu pues ! ». Ousmane se jette sur les feuilles de Marley, tente de les lui arracher et de les déchirer. Cela excite Marley, qui se met à rire sans pouvoir s'arrêter. Son rire est effrayant et fait penser au bruit d'une machine dont la mécanique se serait emballée. Gérard s'énerve et entraîne Marley dans le bureau en annonçant qu'il ne faut pas insulter les autres enfants et que, d'ailleurs, Ousmane ne sent pas mauvais.

Ousmane se calme et, lorsqu'il a repris ses esprits, me sollicite pour jouer avec lui. Je suis sa fille Myriam et il me réprimande parce que j'ai bu de l'alcool. Ce jeu est un peu confus, il s'agit de coma, d'être morte et de ne pas monter dans la voiture des inconnus. La fille est finalement punie dans sa chambre, le père devient ensuite policier et Aurélie est

intégrée au jeu comme étant la mère. Dans le jeu, l'enfant est puni pour permettre aux parents d'être « seuls pour s'embrasser ».

La séance s'achève peu après et les enfants repartent sans difficulté.

SÉANCE N°5

J'arrive avec un quart d'heure de retard, j'ai néanmoins prévenu ma collègue, les enfants sont donc au courant.

En entendant les clés que je manipule pour ouvrir la porte, Marley se précipite pour m'empêcher d'entrer. Il crie : « Oh ! Non ! Pas Claire ! ». Comme je glisse quelques mots derrière la porte, Marley consent à l'entrouvrir, passe sa tête dans l'embrasure et regarde mes chaussures. Puis il me regarde et m'ouvre complètement la porte. Yacine m'accueille en me donnant de petits coups de pieds et Marley pointe le doigt en direction de mes yeux en me demandant : « Qu'est-ce qu'il y a dedans ? ». Yacine et Marley me suivent dans la cuisine où se trouve le placard à vêtements. Il y règne une odeur d'urine dont je ne tarde pas à découvrir la provenance. Yacine désigne en effet une flaque en m'expliquant qu'il a « fait pipi ». Alors que je vais refermer la porte du placard, Marley, suivi de près par Yacine, insiste pour y déposer son sac. Yacine attire mon attention sur son image qui se reflète dans la porte métallique du placard, il contemple ce reflet un moment puis je referme la porte. Michelle m'explique ensuite qu'en début de séance, Yacine a voulu uriner dans le placard mais que comme elle s'est interposée il a finalement uriné à côté.

Je vais dire bonjour à John et m'assied auprès de ma collègue. Marley nous rejoint et prend place entre nous. John grignote le contenu d'un paquet de chips, Marley quant à lui dévore des smarties, il en donne quelques uns à Yacine qui lui tend la main l'air malheureux. Yacine s'enquiert ensuite de son ballon et nous demande où il se trouve, comme nous ne savons pas, nous l'invitons à le chercher. Mais il m'entraîne dans le bureau, s'empare de la pâte à modeler et me dit : « On joue ! ». Il s'agit de transformer en taxi deux petites voitures avec de la pâte à modeler, elles sont ainsi dotées d'un pare choc et d'une borne. Nous faisons la course avec les voitures mais l'issue est inévitablement l'accident. Yacine se saisit d'un personnage féminin, me le donne en disant que c'est la maman, il garde les voitures. Je joue d'abord l'intervention réparatrice de la maman puis la mère sourde aux appels de la voiture accidentée. Mais les appels se font plus insistants et se transforment bientôt en pleurs jusqu'à s'apparenter étrangement à des cris de nourrisson. Yacine se saisit

alors d'un crayon, dessine à même le bureau une voiture qu'il finit par gribouiller entièrement, puis il jette son stylo et enfin la pâte à modeler. Il crie, s'énerve, semble en colère sans jamais néanmoins m'attaquer comme cela lui arrive fréquemment dans ces moments-là. Il semble mettre en scène une désorganisation plutôt que de la vivre réellement. Il colmate ensuite un trou dans le mur avec de la pâte à modeler puis se dirige dans la grande salle où il retrouve son ballon.

Entre-temps, Ousmane est arrivé et je l'entends demander : « Elle est où Claire ? ». Je suis Yacine dans la grande pièce, il me lance le ballon. Mais je suis immédiatement accaparée par Ousmane qui me pose une avalanche de questions, toujours les mêmes d'ailleurs. Yacine se détourne pour s'intéresser au paquet de chips de John qu'il lui dérobe avec une certaine avidité.

Ousmane se souvient d'une séance où il ne pouvait pas entrer à *L'appartement* parce que Violaine l'en empêchait et se moquait de lui. Terrorisé par les moqueries de Violaine, Ousmane était resté dans le couloir et c'est Aurélie qui est venue le chercher pendant que je maintenais Violaine à distance. Il demande « Pourquoi Aurélie elle est venue me chercher ? », et sans attendre il continue : « Je voulais pas rentrer ? Pourquoi ? », je lui rappelle sa peur de Violaine. Il demande ensuite pourquoi Aurélie a détaché sa main de la barrière à laquelle il était agrippé, ce détail revient très souvent et revêt une grande importance dans le souvenir d'Ousmane. Je réponds tant bien que mal tant ces questions répétitives me désorientent. Ousmane se souvient aussi d'avoir fait tomber Gérard et enchaîne avec une litanie de questions auxquelles il répond bien souvent lui-même tout en cherchant à ce que j'approuve sa réponse. Il me sollicite ensuite pour son jeu favori, je suis Pam et lui Bobby, il est amoureux de moi, veut m'embrasser, m'épouser. Je dois le rejeter puisque je suis mariée à JR, qui dans la série est le frère de Bobby. Le scénario se transforme, Pam et Bobby sont mariés mais Ousmane propose toujours de jouer une scène d'amour dans laquelle il est un amoureux éconduit. Il met cependant fin au jeu lorsque mon personnage annonce : « Bobby je ne t'aime plus, je te trompe avec JR ! ».

Pendant ce temps, Yacine est venu s'asseoir sur mes genoux. De son index il tapote sur mon visage. Il dit que ce sont des boutons, je joue la sensation du désagrément en disant que ça me gratte. Puis les boutons deviennent des fusées qui se transforment ensuite en araignées. Pour ce faire Yacine promène ses doigts sur mon visage. Je joue la frayeur, tente de me débarrasser comme je peux de ces araignées, mais quand je parviens à les écraser, elles réapparaissent, Yacine introduisant pour cela sa deuxième main. Marley se précipite

alors sur moi en disant qu'il va me manger, je joue la surprise, je crie : « Oh ! Non ! Au secours ! », Yacine se joint à lui. Tous deux jubilent de m'entendre crier et fondent sur moi comme s'ils allaient réellement me dévorer, je dois d'ailleurs retenir Marley qui se laisse emporter. Avec lui, les morsures ne sont pas bien loin en effet, j'ai la sensation qu'il cherche à se fondre littéralement en moi. Puis le jeu s'inverse et Marley s'écrie : « Viens m'attraper ! », je joue un temps à attraper Yacine et Marley qui éprouvent alors un vif plaisir.

Le jeu est cependant interrompu par l'arrivée d'Évelyne, qui est très en retard. Marley se précipite à la fenêtre, il saute de joie, crie : « Voilà Évelyne ! Wouais ! » puis se jette contre la porte pour la bloquer. Nous verbalisons que Marley est très content de voir enfin arriver Évelyne mais qu'il est peut-être aussi fâché de son retard, il laisse finalement entrer Évelyne et lui saute dans les bras. Puis Marley se tourne vers Michelle et, visiblement très excité, il se met à crier en sautillant : « Oh ! Non pas Michelle ! Pas Michelle ! » puis « Michelle tu pues ! Michelle tu pues ! ». Dans cet état, Marley donne l'impression paradoxale et étrange d'être à la fois heureux (il saute littéralement de joie) et déçu. Michelle relève que Marley a été très content de la voir en arrivant et qu'il lui a sauté dans les bras comme à l'arrivée d'Évelyne.

Marley me réclame les clés du placard afin d'y récupérer son sac dans lequel se trouvent ses affaires d'école qu'il veut montrer à Évelyne.

Yacine m'entraîne ensuite dans le bureau pour un autre jeu de pâte à modeler. Nous reprenons les petites voitures-taxis et faisons la course. Des accidents ont encore lieu mais cette fois Yacine introduit un nouvel élément : il munit sa propre voiture d'une paire d'ailes. Pensant au paquet de chips si avidement convoité, je joue à mon tour la convoitise et m'empare des ailes de la voiture de Yacine pour en revêtir la mienne. Cela fait rire Yacine qui a compris le jeu, il reprend les ailes en disant que ce sont les siennes. Je joue le désarroi de la voiture privée d'ailes. S'ensuit un jeu de pris-repris autour des ailes.

Puis Yacine fait des dérapages avec sa voiture sur le bureau, il imite le crissement des pneus et dessine la trace laissée par la trajectoire de la voiture. Il me tend le crayon en me disant : « À toi tête de bébé ! ». Je fais la même chose sur une feuille, et fais tourner la voiture sur elle-même, trajectoire que je représente par une spirale. Yacine m'imité en faisant une spirale sur une feuille. Il me demande ensuite d'écrire son prénom suivi de son nom, puis de celui de sa mère, je m'exécute. Yacine contemple attentivement ce que je

viens d'écrire, comme si il tentait de trouver une unité à cette trace identitaire, puis annonce qu'il veut signer sur la feuille, je la lui tends et il esquisse un gribouillis appliqué.

Enfin, il dessine une voiture et demande : « Elles sont où mes ailes ? ». Il retrouve la voiture et ses ailes, rassemble la deuxième voiture et le personnage féminin en annonçant : « Aller ! On va discuter ! ». Dans ce jeu, je prends le personnage qui est désigné comme la maman et Yacine une voiture. Comme l'enfant-voiture passe son temps à voler, et que la mère a les pieds sur terre, ils sont l'un à l'autre inaccessibles. Je fabrique donc des ailes à la maman pour qu'elle puisse voler avec son enfant-voiture.

Pendant ce temps, Ousmane et Marley se sont enfermés dans la salle de bain et l'inondent de l'intérieur, Michelle a été beaucoup arrosée. Yacine est attiré par cette scène d'inondation et quitte le bureau. Alors que Marley et Ousmane sont sortis de la salle de bain, Yacine s'y enferme à son tour et jette de l'eau contre la porte comme viennent de le faire Ousmane et Marley.

Je parviens à me faire ouvrir et je passe un moment avec lui dans la salle de bain. Yacine a trouvé le paquet de chips désormais vide et s'emploie à le remplir et à en boire le contenu. Je dois cependant arrêter rapidement ce jeu car la séance touche à sa fin. Yacine accepte la fin du jeu sans difficultés.

SÉANCE N°6

Cette séance est pour moi celle de la reprise après une semaine de vacances. Yacine a été absent, comme très souvent, pendant la première semaine des vacances scolaires car il était chez son père.

Yacine arrive accompagné par sa mère. Madame N., visiblement agacée, le pousse sans ménagement dans la pièce. Yacine entre, l'air un peu perdu. Elle explique à Michelle que le chauffeur n'est pas passé prendre Yacine et dit qu'elle n'a que des problèmes avec la société de taxis. Elle semble excédée et annonce qu'elle va chercher un autre lieu de soin pour son fils plus près de chez elle. Michelle se montre compréhensive tout en lui faisant entendre qu'il est délicat d'interrompre un soin de manière trop brutale et l'invite à en parler avec le Docteur L. lors d'une prochaine consultation. Madame N. se calme un peu et, tout en précisant qu'elle n'a pas pu se rendre à la dernière consultation, indique qu'il faudrait encore qu'on lui donne un rendez-vous auquel elle puisse être présente.

Pendant ce temps, Yacine échange avec moi quelques passes de ballon, il semble à la fois étranger à la scène qui se déroule et comme envahi par un abattement que je ne lui connais pas. Il joue mollement, sans énergie véritable. Madame N. continue en disant qu'elle n'en peut plus de Yacine, et qu'il s'est « encore passé des choses à la maison » dont elle suppose que « [nous] dev[ons] être au courant » (*je pense qu'elle fait ici allusion aux consultations avec le père*). Elle évoque son projet de donner la garde de Yacine à son père qui habite plus près de *L'appartement*, ce qui aurait facilité le transport, mais celui-ci a refusé ainsi que les grands-parents paternels auxquels Yacine est pourtant souvent confié. Madame N. dit que personne ne veut de Yacine « même les familles d'accueil », remarquant qu'elle non plus n'en veut pas mais qu'elle « le garde quand même ». Ces paroles dures me dérangent, je suis gênée d'avoir à les entendre en présence de Yacine. Ce dernier affiche quant à lui un air détaché, comme si rien n'était en train de se passer. Madame N. dit qu'elle va être en retard au travail et demande à ce que nous disions au chauffeur de la prévenir si il ramène son fils à la maison. Elle part sans dire au revoir à Yacine qui feint toujours l'ignorance.

Ousmane arrive ensuite, accompagné par son frère, et nous explique que sa mère a de nouveau mal à la jambe. Comme il monopolise mon attention en me posant ses questions rituelles, Yacine s'empresse d'aller ouvrir le verrou de la porte qui n'a pas encore été fermée à clé. Je me lève précipitamment afin de le rattraper, Yacine remarque mon empressement et s'enfuit, suivi de près par Ousmane qui a assisté à la scène. Je leur emboîte le pas. Dehors, le taxi de Marley et de John est arrivé, le chauffeur me vient en aide. Il s'occupe d'Ousmane qui s'amuse plus de la situation qu'il ne cherche à fuir. Je me charge de Yacine dont l'échappée m'inquiète beaucoup plus car cela lui arrive de traverser la rue comme une flèche sans même regarder s'il y a une voiture. Il court vite et traverse une première rue, je lui crie de s'arrêter, que c'est dangereux, il ralentit, je le rattrape enfin. Nous rentrons, il ne dit mot malgré mes invitations à parler et mes propres tentatives de mettre des mots sur ce qui vient de se passer.

Le chauffeur qui a raccompagné Ousmane s'étonne de la présence de Yacine dont il dit qu'il est allé le chercher mais qu'il n'a trouvé personne chez lui. Michelle lui explique que Madame N. a accompagné son fils elle-même et convient avec le chauffeur qu'il l'appellera pour lui indiquer qu'il se charge de ramener Yacine à la fin de la séance.

Une fois à l'intérieur, Marley lance tout ce qui lui tombe sous la main, Yacine quant à lui, lance une petite voiture puis s'empare d'un avion auquel il s'apprête à faire subir le même

sort. J'arrête son geste, mais comme je suis assise, Yacine dirige alors l'avion sur moi et vise plus particulièrement mon visage. Il tapote mon œil du bout de l'hélice de l'avion, je retiens son élan, mais le laisse néanmoins atteindre sa cible. Yacine s'échappe ensuite pour s'installer sur un canapé.

Il est avachi sur le canapé, les bras ballants comme abattu. Il est d'un calme étrange et inhabituel qui inquiète. Il se contente d'être là assis, le regard vide, le visage sans expression. Venue m'asseoir à ses côtés, je lui signifie qu'il a l'air d'être mal et je reçois pour seule réponse une tentative de coup de pied que je parviens à arrêter avant qu'il n'atteigne sa cible. Je maintiens fermement ses jambes sur mes genoux. Yacine, désormais allongé sur le canapé, n'oppose aucune résistance. Il tente néanmoins de me pincer le bras mais comme je lui fais une réponse dramatisée, il se détend, rit et joue finalement avec moi. Yacine me demande de m'adresser à sa main pinceuse, je joue le jeu et dispute sa main. Puis cela se complexifie, la main, qui désormais pince pour de faux, se cache et je me trompe en disputant celle qui n'a rien fait. Suit un jeu de cache-cache où il s'agit de retrouver la main méchante avec l'aide de la bonne main. Un combat a ensuite lieu entre les deux mains. Les mains deviennent alors des personnages à part entière et je joue désormais avec une main moi aussi. Le jeu est toujours un combat entre deux mains et la troisième tente soit de les séparer soit encourage la bonne main. Quand le combat se joue entre les deux mains de Yacine, il se termine inmanquablement par la mort de la mauvaise main et par le triomphe de la bonne, Yacine s'écrie alors : « Wouais ! Yacine il a gagné ! ». Lorsque le combat a lieu entre ma main et celle de Yacine en revanche, la victime est tour à tour ma main ou celle de Yacine. Ce jeu nous occupe un bon moment si bien qu'Ousmane s'impatiente et tente de faire irruption : il voudrait que je m'intéresse à lui. Finalement, Yacine arrête le jeu et sollicite Michelle pour dessiner avec elle.

Ousmane veut jouer avec moi à « Un, dos, tres », je suis Adela et il est Pedro. La scène est toujours la même : Pedro aime Adela et n'a de cesse de vouloir l'embrasser mais celle-ci refuse ses avances. Ousmane m'indique ce que je dois dire : « Pedro lâche-moi ! ». Je m'exécute mais Pedro ne s'en tient pas à ce refus. Le jeu consiste alors en une poursuite amoureuse dans laquelle Ousmane mime l'élan amoureux de Pedro en adressant à Adela une multitude de bisous imaginaires. Évelyne s'interpose dans ce qu'elle perçoit comme du harcèlement de la part d'Ousmane.

Elle ne supporte pas de voir Ousmane mimer cette scène et imite Ousmane en lui envoyant à son tour des bisous. Ousmane a un mouvement phobique, il trépigne, criant à Évelyne

d'arrêter, cela a pour effet de lui faire stopper toute activité et de se tenir à distance de moi. Évelyne justifie son intervention par le fait qu'Ousmane et moi sommes « trop proches » et que contrairement à ce que je crois Ousmane n'est pas en train de jouer. La réaction apeurée d'Ousmane fait rire Évelyne qui en joue. Elle répète la scène plusieurs fois en disant que désormais elle sait comment tenir Ousmane à distance. Sur un ton faussement amusé, elle affirme que c'est parce qu'elle est vieille qu'Ousmane ne veut pas d'elle. Ousmane est partagé entre l'agacement et le rire, il renonce finalement à son jeu et part se percher sur la commode pour parler avec Michelle.

Yacine et Marley entament une partie de ballon qui se transforme en un jeu de passes dont le but est d'éviter que je ne parvienne à attraper le ballon. Les deux enfants prennent beaucoup de plaisir lorsque j'échoue et s'unissent pour me reprendre le ballon lorsque je l'ai en main. Marley demande ensuite à être attrapé suivi de Yacine. Je ne sais bientôt plus où donner de la tête, sollicitée de toutes parts. Comme je ne réponds pas immédiatement à Marley, celui-ci se fâche et se jette sur le divan. Il pleure à chaudes larmes, me jette des regards noirs tout en m'insultant. Il refuse que je l'approche ou même que je lui parle et finit par se réfugier dans la cuisine où Évelyne va le rejoindre.

Lorsque j'annonce que la séance se termine, Marley qui s'était calmé, se désespère à nouveau. Il geint et fait mine de pleurer. Bientôt il devient inaccessible et se réfugie dans un discours délirant jusqu'à l'arrivée du taxi. Malgré la confusion qui l'habite Marley demande au moment de partir « Et Claire à quoi elle pense hein ? Dans sa tête... ».

SÉANCE N°7

Lors de cette séance, Ousmane est absent.

À son arrivée, Marley reste un moment collé contre moi, il me pose des questions sur mes chaussures « T'as mis celle-là. Pourquoi ? Et les autres elles sont où ? » etc. et comme je ne réponds pas tout de suite, cherchant la bonne réponse alors que j'ai très envie de répondre : « Parce que ! », il enchaîne : « Hé ben parce que ! Ça change, on peut pas savoir ! ». Puis, il cherche manifestement à se dissimuler à la vue d'Aurélié. Il évite son regard en se cachant derrière moi mais la guette dès qu'elle n'est plus attentive. Élise est entraînée dans le bureau par Yacine, ils jouent. Quand Gérard arrive, Marley recommence le scénario avec lui. Il le suit dans la cuisine puis comme il constate qu'Aurélié et moi le suivons du regard, il referme la porte. Parfois, Marley entrouvre la porte comme pour

vérifier que nous sommes toujours là. Aurélie ponctue les ouvertures de porte par un « coucou ». Marley sort enfin de la pièce et se dirige vers Aurélie. Pendant ce temps, Yacine a investi la cuisine où Gérard a ouvert les volets laissant entrer un beau rayon de soleil.

La fenêtre est restée ouverte, John n'ayant pas supporté qu'elle soit refermée. Yacine vise la fenêtre avec son ballon comme s'il voulait l'envoyer dehors. Cette conjoncture étant fréquente, je m'interpose et entame un jeu avec lui. Sur sa proposition, il s'agit de faire comme si le ballon avait réellement été envoyé dehors. Cela lui plaît, il joue avec moi. Élise se joint à nous, le ballon imaginaire est tour à tour envoyé sur le toit, dans l'arbre et très haut dans le ciel. Yacine se saisit ensuite réellement du ballon et, bras tendus, il le suspend au-dessus de la fenêtre et le lâche. Le ballon tombe mais reste dissimulé par le rebord de la fenêtre si bien qu'il faut se pencher pour le voir. Yacine, qui est trop petit, cherche à grimper sur la fenêtre, je refuse mais le porte afin qu'il puisse voir le ballon quand même. Cela ne lui suffit pas, il veut sortir pour aller chercher le ballon et s'ingénue à tenter de grimper sur la fenêtre bien que je m'interpose. Je lui propose alors d'aller chercher tous les deux le ballon cette fois en passant par la porte, considérant en effet qu'il vaut mieux accompagner ce mouvement plutôt que de courir le risque que Yacine n'échappe à notre vigilance.

Une fois dehors, il s'empare du ballon pour l'envoyer cette fois dans la petite cour en contrebas. Il part à sa recherche, je le suis. Depuis la cour, il veut parvenir à lancer le ballon suffisamment fort pour qu'Élise puisse le rattraper depuis la fenêtre de la cuisine. Évidemment il n'y parvient pas, je lui dis qu'il a le droit à un dernier essai avant que nous rentrions. Il rate et je lui annonce que nous rentrons. Il se jette alors par terre, hurle, m'insulte, crache et refuse d'avancer. Mais il se calme quand je lui propose un jeu où il s'agit de surprendre Élise en se cachant sous le rebord de la fenêtre après l'avoir appelée. Nous gagnons ainsi du terrain pour nous rapprocher de la porte sans que cela ne se passe dans des conditions trop douloureuses pour Yacine. Il rit aux éclats quand, cachés sous la fenêtre, nous lançons le ballon en l'air afin qu'Élise le voit. Celle-ci joue le jeu, s'étonne de ne voir rien d'autre qu'un ballon surgir de sous la fenêtre. Quand elle se penche, nous avons disparus et sommes prêts à entrer à *L'appartement*.

Marley nous accueille et se précipite vers moi en disant que lui aussi veut jouer à cache-cache. Dans son élan, que je tente d'accueillir en lui tendant les bras, Marley se tord le doigt contre ma main. Il pleure à chaudes larmes, comme la veille, très persécuté par mes

tentatives de l'approcher me jetant un regard noir tout en me cherchant du regard. Je peux néanmoins lui dire qu'il est très triste et très fâché parce que nous nous sommes mal rencontrés. Il finit par se consoler auprès d'Aurélie avec qui il se souviendra qu'un copain lui est rentré dedans en vélo ce qui lui a fait une bosse, pleurant alors comme si cela venait d'arriver.

Dans la cuisine, Yacine s'est assis sur le rebord de la fenêtre et ne veut pas en descendre, Élise reste près de lui. Yacine découvre alors qu'ainsi assis dans l'encadrement ensoleillé de la fenêtre, son ombre est projetée sur le sol. Un jeu d'ombre s'engage. Élise et Yacine font de leur main une maman et un bébé canard affamés. Le bébé canard cherche à me manger les pieds. Cela fait beaucoup rire Yacine surtout lorsque je joue une réaction à l'attaque du petit canard et que la maman le réprimande. Yacine prend ensuite plaisir à représenter différents animaux avec l'aide d'Élise.

Marley fait alors une entrée fracassante dans la cuisine, il semble très persécuté, marmonne des insultes tout en jetant des regards noirs derrière lui. Il ressort presque aussitôt, s'empare de quelques livres qu'il cherche à lancer sur Aurélie. Gérard s'interpose, l'attire vers lui tout en s'écriant : « On ne tape pas les femmes ! ». Aurélie et moi nous regardons stupéfaites par cette assertion, elle me fait signe qu'elle se débrouille et je retourne auprès de Yacine. Cette fois le jeu s'inverse : Yacine est un nageur et je mime avec ma main une pieuvre qui l'attaque.

Mais, alertée par les cris de Marley, je suis de nouveau contrainte d'abandonner le jeu. Je trouve Marley en train de lancer des livres et tous les objets qui lui tombent sous la main en direction d'Aurélie qui tente de se protéger sous le regard indifférent de Gérard. Je cherche des explications sur ce qui se passe et veut savoir pourquoi Marley est dans cet état. Gérard entame un monologue théorique dont il me semble qu'il a surtout pour fonction d'empêcher la communication. Je m'adresse alors directement à Aurélie dans l'espoir de produire un discours qui puisse servir à Marley pour l'apaiser. Elle m'explique que Marley s'est mis en colère et est devenu violent lorsque Gérard lui a parlé de son renvoi de l'école. Je reconnais, sans m'adresser directement à lui, que c'est certainement douloureux pour Marley et qu'il y a de quoi se mettre très en colère. Marley écoute avec attention, il se calme peu à peu et demande finalement à Aurélie de lui lire « La chanson d'amour » et « Jean-Loup ». Je m'installe auprès d'eux.

Aurélie m'expliquera plus tard que lorsque Marley est sorti de la cuisine, Gérard l'a empêchée de parler à Marley en évoquant sans ménagement la lettre de renvoi reçue par

les parents et évoquée en consultation la veille. Il a ensuite demandé à Marley, qui évoquait son ancien maître Jean-Philippe avec « un gros ventre et une moustache », si celui-ci avait « des bébés dans le ventre ». Marley est alors devenu très violent et a lancé les livres sur Aurélie.

Gérard s'est plongé dans la rédaction d'une lettre, ce qui n'échappe pas à Marley qui demande à s'asseoir près de lui. Mais arrivé à sa hauteur, Marley s'agite, il jette des livres et des cousins par terre. Gérard ne réagit pas. Cette situation est insupportable. Nous disons à Marley que nous savons qu'il est là, que nous l'avons vu mais il reste difficile de dire quelque chose de l'indifférence de mon collègue en sa présence. Je tente néanmoins d'interpeller celui-ci : « Marley essaye de vous dire quelque chose etc. » mais je renonce rapidement lorsque je vois Marley s'approcher de Gérard et que j'entends ce dernier lui dire « J'ai compris, je gêne. » en allant s'installer sur un autre canapé.

Cette situation me fait violence, je suis médusée. Marley vient s'asseoir entre Aurélie et moi. Il se dissimule entièrement sous une couverture et lorsque nous la soulevons, nous le trouvons les yeux fermés l'air extrêmement fatigué. Il pose alors ses questions rituelles : qui vient tel ou tel jour, qu'avons-nous fait quand il n'était pas là à une séance etc. Aurélie lui répond que nous l'avons attendu, que nous avons demandé au chauffeur de taxi où il était. Je lui dis que nous avons pensé à lui. Aurélie et moi lui mimons la scène de l'attente, Marley sourit à cette évocation.

John s'approche de Marley, main tendue vers lui, mais dans sa précipitation, il lui met le doigt dans l'œil. Marley est furieux, il veut lancer ses chaussures sur John. Nous avons bien du mal à le calmer. Nous lui expliquons que John a voulu lui dire bonjour mais il ne veut rien entendre. J'associe : cela lui rappelle sûrement le moment où nous nous sommes mal rencontrés. Il se précipite alors dans le bureau et jette tout ce qui se trouve sur son passage. Je reste à distance Marley que ma présence persécute. Il veut qu'on le laisse tranquille, Aurélie se tient un peu en retrait.

Lorsqu'il s'est calmé, il revient dans la pièce principale et tente de nouveau de s'en prendre à John. Comme nous l'en empêchons, Marley se jette sur le canapé. Il hurle, s'agite et bat l'air de coups de pieds et de poings. Nous le contenons, Aurélie tient ses bras et je m'occupe de ses jambes. Marley hurle de plus en plus fort, son cri est déchirant, il donne l'impression de tenter d'expulser quelque chose hors de lui sans y parvenir. Je lui dis qu'il a du chagrin mais qu'il n'arrive à pleurer et lui rappelle que la séance a mal commencé et qu'il n'a pas été bien depuis. Il se calme enfin et demande avec mécontentement à Aurélie

pourquoi elle n'a pas mis d'autres chaussures. Elle observe qu'il est à chaque fois déçu par les chaussures qu'elle porte, elle n'a jamais les bonnes chaussures. Je lui demande alors à quelles chaussures il pense, il me répond : « Les bottes. ». Il tente parfois de se masturber en se frottant contre le canapé, nous le contenons alors plus fermement. Marley cache ensuite ses pieds sous la couverture et nous demande de les trouver, cela le fait rire. Puis soudain, il demande à Aurélie : « C'est quand qu'on va plus se voir pour toujours ? ».

À la fin de la séance, Marley se met à pleurer et à crier, il semble à la fois triste et en colère. Aurélie lui dit que c'est difficile de partir et lui assure qu'il revient lundi. Il l'insulte, lui fait des doigts d'honneur. Je lui dis alors que c'est douloureux pour lui de penser qu'Aurélie va lui manquer, il parvient à se calmer et à partir.

SÉANCE N°8

C'est le pont de l'ascension, Élise et Aurélie ne sont pas là, Hubert est venu en renfort.

Les enfants arrivent avec le chauffeur de taxi, Yacine ne veut pas entrer et tente de s'échapper mais Jaouel le rattrape. Je l'accueille, il me pince les bras avec une certaine application et semble très intéressé par la marque que laissent ses ongles sur ma peau nue. Comme je réfrène cet élan, sans l'empêcher complètement, Yacine s'intéresse alors à faire correspondre la forme de son ongle à la trace laissée. Gérard s'attèle à réparer la porte très endommagée par les claquements et coups de pieds ininterrompus des enfants. Yacine s'intéresse alors à ce bricolage et se joint à lui.

Marley annonce que « *L'appartement* ferme en septembre », je suis très étonnée car nous ne l'avons encore pas annoncé, ni aux parents ni aux enfants. Je ne sais pas alors que la direction, chargée de l'annonce aux familles, a déjà fait parvenir une lettre aux parents. Je ne sais que répondre mais ne dément pas l'affirmation de Marley qui ne semble pas non plus attendre de réponse de notre part. Puis, il vient s'asseoir sur mes genoux et colle sa joue contre la mienne tout en me posant ses questions rituelles : « Nous on se voit quand ? Et jeudi y avait pas *L'appartement* ? Pourquoi ? On se voit jeudi ? Et y a qui jeudi ? Tu te souviens vendredi j'étais pas là ? ! Jaouel il est venu me chercher, il a trouvé personne. J'étais chez Marielle. Vous m'avez attendu... ? Et vous avez dit quoi ?... ». Je réponds à chacune de ses questions et lui joue la scène de l'attente dans laquelle je questionne le chauffeur de taxi : « Mais Jaouel il est où Marley ? Nous on se demande ce qu'il peut bien faire au lieu de venir à *L'appartement* ! etc. ». Puis il s'intéresse furtivement à mes

chaussures me demandant pourquoi j'ai mis « celles-là » et cherchant à savoir où se trouvent « les autres ». Comme j'ai les pieds nus dans mes chaussures, Marley y glisse sa main et cherche à toucher ma plante de pied. Je retiens son mouvement, il reste un moment assis sur mes genoux et annonce enfin que « bientôt on va plus se voir ». La question de la fermeture de *L'appartement* étant plus que délicate, et n'ayant pas été informée de l'annonce officielle aux parents, je ne me prononce pas à ce sujet et lui parle des grandes vacances qui occasionnent une longue séparation. Cela semble convenir à Marley qui enchaîne en se demandant où chacun de nous sera pendant ce temps et qui affirme enfin : « On reste à la maison. ». Il sollicite ensuite mon aide pour compter le nombre d'enfants présents ainsi que le nombre d'adultes. Seuls trois enfants sont présents, Ousmane n'est pas encore arrivé. Nous parlons de cette absence, je parle à Marley des retards fréquents d'Ousmane. Marley ne semble pas inquiet et me questionne sur les jours de présence de chaque adulte, me demandant de temps en temps : « On se voit quand ? On se dit à quand ? ». Cette question me déroute tant elle me donne l'impression que le temps présent de la rencontre est fugace comme inexistant. Marley ne semble pouvoir s'assurer d'une continuité que dans les événements passés et ceux à venir. Comme si le *hic et nunc* de la rencontre n'avait de valeur ni d'existence que par une anticipation d'un à venir. Je réponds donc à Marley à la fois en tâchant de le rassurer sur une rencontre prochaine tout en lui faisant entendre la valeur de ce temps de la séance qui doit encore se déployer. Je lui réponds donc que nous nous verrons jeudi mais que ici et maintenant nous nous voyons aussi. Marley enchaîne en demandant l'heure de la fin de la séance, compare les différences et les similitudes entre les séances du matin et celles de l'après-midi. Il demande si c'est « l'heure de la fin de *L'appartement* ».

John, qui a été écarté par Marley pour prendre sa place sur mes genoux, donne une petite tape à Marley et le déloge à son tour. John reprend sa place sur mes genoux mais repart presque aussitôt. Marley déambule dans la pièce sur la pointe des pieds. Il est envahi par un discours délirant qui, contrairement à d'habitude, tolère que je tente d'entrer en contact avec lui. Je prends Marley par les mains, il débite alors son discours confus comme s'il m'était adressé, en me regardant droit dans les yeux alors que généralement il papillonne. Yacine me sollicite afin de jouer au ballon mais Marley intervient : « Arrête ! J'ai pas fini l'histoire ! ». Il continue, débitant des paroles difficilement compréhensibles seuls quelques mots permettent de penser que Marley est traversé par les dialogues du dessin animé « Le Roi Lion II ». Néanmoins, ces extraits de dialogue mis bout à bout semblent

entrer en écho avec des éléments de son histoire. Il récite ainsi en faisant différentes voix : « Papa il faut que cela cesse ! Écarte-toi ! Tu ne toucheras pas Chiara ni Simba ! C'est mon fils ! Tu es trop différent toi ! Tue-le ! Chiara a raison, ça suffit ! Si tu refuses de te battre alors tu mourras toi aussi ! Je suis ici chez moi ! etc. ». Ce discours très confus dont seules quelques bribes peuvent être comprises est ponctué de rires qui font froid dans le dos et se termine par une tirade qui décrit l'amour entre Chiara et Simba. Comme je demande à Marley si Chiara et Simba s'aiment, il répond : « On rentre en tous ». Puis enchaîne : « Chiara elle se met en face de Simba. Ils dorment ensemble. Chiara elle dort avec Kovu et Kovu il dort avec Simba. Ils dorment à trois. ».

Puis Marley se dirige vers le bureau dont la porte a été fermée par les soins d'Ousmane, qui a entraîné Hubert dans un jeu. Ousmane ne supporte pas l'intrusion de Marley dans son jeu et le reconduit sans ménagement dans la pièce principale. Marley ne se décourage pas et repart à l'offensive, cette fois j'interviens parce qu'Ousmane est plus qu'exaspéré et devient violent. Marley et moi sommes littéralement jetés dehors par Ousmane qui, cette fois, prend soin d'empêcher une nouvelle intrusion de Marley en bloquant la porte de l'intérieur avec un siège. Marley supporte mal cette mise à l'écart, il reste derrière la porte et profère des insultes à l'encontre d'Ousmane : « Ousmane t'es un con ! Espèce de fils de pute ! Enculé ! etc. ». Derrière la porte, Ousmane ne bronche pas, il continue son jeu. Je m'assieds près de Marley associé pour lui les derniers mots qu'il a prononcé à propos du Roi Lion (dormir à trois) avec le fait qu'il aimerait peut-être bien savoir ce qui se passe derrière cette porte close où être ensemble, à trois, n'est pas possible. Il se calme et va se coucher sur le divan rejoint par Yacine. Ils s'exclament en chœur : « Ousmane tu vas y aller à B. ! Ousmane il va aller en prison ! ». Cette menace : « Tu vas aller à B. » est récurrente dans le discours de Marley. Nous avons appris qu'il s'agissait en réalité d'un lieu de placement d'urgence auquel Madame T. a recours lorsqu'il lui devient trop difficile de s'occuper de son fils.

Quand l'excitation est retombée, Marley s'intéresse au bricolage de Gérard et Yacine me propose un jeu de cache-cache. La scène est la suivante : je suis une mère endormie, et pendant mon sommeil, Yacine, le fils, s'échappe laissant le ballon ou une peluche à sa place dans le lit. La mère est réveillée par un cri de bébé poussé par Yacine depuis sa cachette. Découvrant avec horreur la disparition, la mère le cherche partout et pendant ce temps Yacine-le-fils rejoint son lit : ni vu, ni connu, jusqu'à ce que la mère s'en aperçoive.

Le jeu recommence mais cette fois la scène se passe à *L'appartement* (l'espace de *L'appartement* dans le jeu est alors délimité par un grand tapis) : je suis au téléphone et Yacine s'enfuit par la fenêtre, il rentre quand je le cherche dehors. Puis, dans cette scène à *L'appartement*, il fait semblant de lancer son ballon dehors, le jeu recommence et je cherche le ballon dehors. Enfin, Yacine se cache sous la couverture du canapé, il m'indique que je dois le chercher et ensuite faire semblant de m'asseoir là où il est caché. Évidemment je le découvre. Cette scène est jubilatoire pour Yacine qui en redemande. Il se cache de nouveau sous la couverture mais laisse ses chaussures bien en vue me faisant comprendre que je dois sentir et reconnaître son odeur pour le trouver. Cette histoire de pieds intéresse Marley qui se joint à nous dans le jeu.

Le jeu se poursuit dans la cuisine, Marley est caché derrière Yacine qui fait semblant de dire qu'il ne sait pas où est Marley mais lorsque je tourne les talons pour aller le chercher ailleurs, Marley s'écrie : « Je suis là ! ». Puis de nouveau les deux enfants se cachent sous la couverture : quand je la soulève, Marley a les yeux fermés, comme s'il dormait. Il n'est pas rassuré et s'inquiète dès que je joue un peu trop longtemps à faire semblant de ne pas les trouver. Il s'écrie alors systématiquement : « Je suis là ! ». Yacine voudrait jouer à échanger les identités, il dit qu'il est Marley mais Marley ne comprend pas bien. Yacine quant à lui, jubile lorsque je me méprends sur son identité en faisant semblant de croire que c'est Marley qui est sous la couverture alors que c'est lui. Marley se désintéresse du jeu et, dissimulé de la tête aux pieds sous une couverture, se retranche dans une conduite masturbatoire dont il est difficile de le faire sortir.

Quand Marley sort enfin de son retranchement il entame avec Yacine une partie de football acharnée. Ils se disputent violemment pour le ballon puis Yacine tombe, fait le blessé, il recommence deux fois. Mais Marley se désintéresse de la scène proposée et va s'asseoir sur le divan, rapidement rejoint par Yacine.

J'annonce alors la fin prochaine de la séance ce qui occasionne une montée de violence. Je suis couverte de crachats, d'insultes et reçois quelques coups de pieds. Je contiens Marley et Yacine sur le divan et leur parle des traces qu'ils veulent laisser en nous à l'annonce de la séparation de fin de séance. Comme s'ils craignaient d'être oubliés, comme s'ils ne parvenaient pas à laisser une trace en l'autre. Cela les calme. Gérard intervient et réactive l'excitation, il veut savoir pourquoi Yacine m'a donné un coup de pied. Comme Yacine ne lui répond pas je fais des liens pour lui (« Je viens d'annoncer la fin de la séance aux enfants c'est peut-être difficile pour eux etc. ») mais je suis interrompue par Gérard qui

veut entendre ce que Yacine a à dire à ce sujet. Évidemment il n'a rien à dire, il se contente d'observer la breloque d'un bracelet à mon poignet, c'est un poisson qui s'encastre dans une forme ovale, Yacine joue à détacher le poisson de ce fond. Je commence à parler de la séparation de fin de séance dont il me semble que Yacine tente de traiter quelque chose à travers cette observation du poisson à mon poignet (le poisson prend place sur ce fond ovale mais peut s'en détacher et s'y rattacher sans en être arraché, quelque chose les fait tenir ensemble malgré tout). Je suis de nouveau interrompue par Gérard qui revient à la charge cherchant à savoir pourquoi Yacine a été violent. Yacine ferme alors les yeux et laisse tomber sa tête sur le côté, il fait le mort. Cela lui vaut une réflexion de désapprobation de la part de Gérard qui trouve cette solution « bien facile » pour « éviter de parler ». Je pense quant à moi, au contraire, que cette solution parle de la détresse face au désespoir qu'engendre l'inadaptation de l'objet. Évidemment il m'est difficile d'en parler à Yacine en ces termes, je me contente donc de dire qu'« il y a des situations qui nous font se sentir mort. ». À ces mots, Yacine redresse immédiatement la tête. Comme les enfants semblent s'être apaisés, je relâche ma contention. Yacine se précipite alors à la fenêtre pour y attendre l'arrivée du taxi.

Je me place à ses côtés car il veut à tout prix que la fenêtre soit ouverte. Yacine découvre alors la peinture qu'il a faite un jour sur le rebord de la fenêtre. Par frottement, il en met sur son doigt puis fait un trait sur le rebord et constate que cela laisse une trace. Il m'invite à l'imiter, recommence à son tour et me sollicite de nouveau en précisant : « Fais du faux. ». Je m'exécute, évidemment je ne laisse pas de trace mais nous nous émerveillons tous deux sur une trace imaginaire. Puis, Yacine veut écrire mon prénom à l'aide de cette peinture séchée et demande que je le lui épelle. Nous commençons, mais comme il n'y a pas assez de peinture Yacine va chercher un feutre. Je glisse une feuille là où il s'apprête à écrire, il accepte la feuille et recommence à écrire. Il trace de mémoire les trois premières lettres que je viens de lui dicter. Je termine d'épeler tout en lui faisant remarquer qu'il a gardé en lui une trace de ce que nous venons de faire. Ensuite, à l'aide d'un autre feutre, il transforme les lettres de mon prénom en d'autres lettres (le C devient un D à l'envers et le L un E) il s'arrête à la lettre A ne trouvant pas de transformation. Il fait une prison dans le E et un bonhomme dans le R puis recouvre le tout d'un gribouillis. Au dos de la feuille il dessine ensuite le contour de sa main, à l'intérieur de ce contour, il trace un autre contour et termine par un trait horizontal. La séance se termine, le taxi arrive, les enfants s'éparpillent dans une certaine agitation.

SÉANCE N°9

Cette séance fait suite à une réunion au cours de laquelle nous avons officiellement décidé d'évoquer la fermeture de L'appartement car nous avons su (par voie non officielle) que les parents avaient enfin été informés (par courrier du directeur !) de la décision de fermer L'appartement à la fin de l'année scolaire. La veille a eu lieu une consultation avec les parents de Marley où ce sujet a été évoqué.

À la descente du taxi, les enfants sont très dispersés, ils ont du mal à entrer à L'appartement. John se colle à Aurélie, fait quelques pas en avant puis recule. Yacine et Marley font quant à eux des allers-retours dans le couloir. Yacine est allé se cacher dans un coin devant la porte, quand je le trouve je lui signifie mon étonnement : je croyais qu'il était monté à l'étage. Comme je suis en train d'ouvrir la porte, Yacine s'échappe, monte à l'étage suivi par Élise. Marley est très en colère, il vitupère : « J'en ai marre, je suis fâché ! », croise les bras sur sa poitrine avance puis fait demi-tour, je lui emboîte le pas. Depuis la balustrade de l'étage supérieur, Yacine nous interpelle, il nous fait signe de la main puis vient nous rejoindre devant la porte. Marley, toujours en colère, assène un grand coup de pied dans la porte et se détourne, la tête cachée dans ses bras. Je fais le lien avec la fermeture prochaine de L'appartement dont il a sûrement entendu parler la veille en consultation en lui disant qu'il y a en effet de quoi être très fâché. Tout le monde entre sauf John qui hésite encore. Marley déambule dans la pièce sur la pointe des pieds toujours grommelant. Comme j'évoque clairement la situation de la fermeture, Yacine se précipite dans la salle de bain pour ouvrir le siphon du lavabo dans lequel il a coincé, la veille, une médaille ramenée de l'école. Ses tentatives pour retirer la médaille restent vaines. La porte est ouverte car John ne se décide toujours pas à entrer. Yacine se saisit alors de son ballon et tente de le lancer dehors mais nous l'en empêchons. Il fulmine, se précipite dans la cuisine et tente de se cacher dans le placard où nous sommes en train de ranger nos affaires. Je garde à l'esprit qu'il a déjà tenté d'uriner dans ce placard et l'en fait donc sortir. Il entre cette fois dans un état de rage, hurle de colère, se saisit d'une serviette et la fait tournoyer autour de lui. Puis, il sort de la cuisine en hurlant, frappe dans les portes, se déchaîne sur les objets comme si il allait tout casser. Je ne l'ai jamais vu dans un tel état. Je viens de le déloger après qu'il ait lui-même tenté de déloger le ballon, je pense alors que la fermeture de L'appartement fait vivre aux enfants le sentiment d'être jetés, que rien ne les retient. Je contiens donc fortement Yacine sur mes genoux, il ne lutte pas. Mes paroles semblent

l'apaiser, puis, comme je parle du fait que l'on peut se sentir jeté dehors par la fermeture de *L'appartement*, il se laisse tomber. Son corps mou pend tristement dans mes bras qui seuls l'empêchent de se retrouver définitivement par terre. J'accompagne physiquement son mouvement en disant que ce que ça fait vivre c'est le sentiment d'être lâché. Cela se transforme ensuite en jeu, Yacine se débat en riant, je peux le lâcher.

Gérard arrive avec du matériel de peinture dont Yacine se saisit immédiatement. Marley, qui déambule toujours, se dirige vers la cuisine où je le suis, nous évoquons la fin du soin. Puis, très en colère, il donne un grand coup de pied dans la tuyauterie qu'il casse. De l'eau se répand dans la pièce. Je constate que pour Marley « Ça déborde. » et que l'annonce de la fin de *L'appartement* le fait peut-être se sentir, comme Yacine, « tout mou, tout liquide ». Il sort de la pièce en disant : « Je suis mort. ». Élise et moi levons les yeux l'une vers l'autre, nous sommes stupéfaites. Je suis Marley dans le bureau où il s'est réfugié. Je le trouve dans un coin de la pièce, il pleure, j'éprouve alors la nécessité de lui dire qu'il n'est pas mort comme si cette idée était pour moi insupportable. Il se dégage de son coin de mur, se raidit, tend les mains vers le ciel, les doigts crispés, et pousse sans discontinuer un cri strident. Ce cri me transperce, vibre dans tout mon corps, j'ai mal aux oreilles, c'est comme si j'allais me briser. Marley répète en hurlant : « Je suis fâché ! Je suis en colère ! Je te tue ! », il enchaîne avec un discours très confus dans lequel il relate ce qu'il a fait la veille. Je le prends sur mes genoux, il ne résiste pas, bien qu'il ne cesse de répéter : « Lâche-moi ! ». Je lui parle de sa colère, je lui dis qu'elle est compréhensible et que nous aussi nous sommes très tristes de devoir interrompre notre travail avec les enfants. Je lui dis ensuite que ça donne des envies de tuer et que c'est aussi une façon de ne pas trop souffrir de ce que l'on va se manquer. Devant cette détresse incommensurable, je suis bientôt moi-même gagnée par la tristesse. Il me semble que je partage alors avec lui une forme d'impuissance. Impuissance, pour moi, à poursuivre le soin et l'investissement clinique et théorique. Impuissance, pour lui, à retenir en soi l'expérience, comme si, malgré la carapace, la menace de désintégration, de débordement et de liquéfaction était toujours là, irrépressible. Élise se joint à nous, je peux continuer d'être avec Marley, de partager sa détresse sans être trop envahie, noyée à mon tour. Élise et moi parlons alors du fait que tout ce que nous partageons et avons partagé ne va pas disparaître avec *L'appartement*. Je lui dis qu'il va emporter des souvenirs dans sa tête et qu'il pourra se remémorer les chaussures d'Aurélie. Marley est très attentif à nos paroles, il se calme peu à peu et repart tranquillement non sans avoir donné auparavant quelques légers coups de pieds dans la

porte. Aurélie nous rapportera que pendant ce temps elle était avec Yacine et qu'elle lui a parlé du chagrin de Marley en lui demandant si il savait pourquoi Marley était triste. Yacine a répondu quelque chose de très confus et a fini par demander pourquoi à Aurélie. Quand celle-ci lui a parlé de la fin du soin, Yacine, alors occupé à la peinture, a levé la tête étonné en disant : « Ah ! Bon ! Il va fermer *L'appartement* ? ! ».

Élise et moi rejoignons la pièce principale, où nous trouvons Ousmane qui est arrivé sur ces entrefaites. Yacine est en train de vider les tubes de peinture et de barbouiller de peinture noire le couvercle d'une boîte avec ses mains. Voyant Marley sortir du bureau, Gérard parle de la consultation avec ses parents et nous distribue la lettre envoyée par la direction aux parents. Il évoque pêle-mêle et sans précaution la nouvelle grossesse de Madame T. et les projets d'internat pour Marley, qui n'a plus d'école à la rentrée. À ces mots, Marley vocifère : « Je vais le dire à Jean-Philippe ! », qui est son ancien maître parti à la retraite l'année dernière. Yacine nous surprend alors en donnant un grand coup de pied dans le matériel de peinture qui se trouve sur la table, l'eau se répand sur le sol. Comme je l'interroge sur ce qui vient de se passer, Yacine nous interpelle et mime la scène en montant sur la table. Gérard se fâche, le fait descendre de la table et lui demande de nettoyer. Yacine refuse catégoriquement et s'éloigne pour aller chercher le ballon. Il nous sollicite, Élise et moi, dans un échange de passes. Marley entraîne Aurélie dans la lecture d'un livre.

Gérard est excédé, il trouve que Yacine est trop excité. Il s'acharne sans succès à lui demander de nettoyer. Je constate avec un peu d'humour que : « Aujourd'hui à *L'appartement* c'est l'atelier nettoyage. » tentant par-là de désamorcer l'entêtement de Gérard.

Ousmane se saisit alors d'une pile de carrés en mousse qu'il tient en équilibre sur sa main comme un serveur, c'est un de ses jeux favoris, il crie : « Pizza ! Ma puce, c'est des pizzas ! ». Il tourne autour de nous puis s'affale de tout son long. La pile s'effondre. Yacine se précipite en criant : « Moi je suis le voleur ! » et s'empare des dites pizzas. Ousmane est terrorisé, il semble débordé, le jeu ne se passe pas comme il s'y attendait, puis il se ressaisit et commence à donner des fessées à Yacine. J'interviens en lui disant que « Les fessées, ça fait mal. » reprenant-là une expression qui lui est chère. Marley, intéressé par cette scène d'enfant battu, se dresse alors sur son fauteuil et, tout en sautant, entame son sempiternel refrain : « Ousmane tu pues ! Ousmane tu pues ! », repris en chœur par Yacine qui n'a plus du tout mal. Ousmane, qui ne supporte pas ce refrain, court s'enfermer dans la salle de bain où il claque sans discontinuer la porte du compteur électrique. Élise,

derrière la porte close, frappe doucement à la porte et lui parle. Ousmane finit par ouvrir la porte, je lui dis qu'il y a des mots qui semblent lui casser la tête, comme si ça tapait dedans. Il me reproche alors de ne pas l'avoir « empêché » et nous reparlons du jour où il a été très mal et a tout cassé dans le bureau.

Puis il se dirige vers la cuisine en disant qu'il va s'enfuir par la fenêtre. Élise et moi nous le retenons physiquement car il est déjà assis sur le rebord de la fenêtre. Ousmane s'agite, se frappe la tête avec le poing. Yacine entre dans la pièce et encourage Ousmane : « Saute Ousmane ! Saute ! ». Ousmane redouble d'effort pour parvenir à ses fins encouragé par Yacine. Il parvient enfin à être dehors. Là il nous annonce qu'il va entrer par la porte où je vais l'attendre et lui ouvrir. Yacine bondit alors sur le rebord de la fenêtre et crie à Élise qui le retient : « Je fais pareil ! Lâche-moi ! Moi aussi ! ». Élise qui le tient à bout de bras tant il se démène le lâche en lui disant : « Tu suis Ousmane ! », Yacine promet mais part en sens inverse. Je lui emboîte le pas et vais l'attendre au fond de la cour attenante au local de *L'appartement* car je crains qu'il n'accède à la rue en escaladant la barrière. Yacine est surpris de me trouver là mais ne s'enfuit pas, au contraire. Je l'aide à grimper la barrière qui nous sépare pour le raccompagner. Il n'est de toute façon pas possible de faire autrement, je crains en effet qu'en le laissant pour le rejoindre dans la cour en faisant le tour de l'immeuble, il n'en profite pour escalader la barrière et s'enfuir plus loin. À peine atterri de mon côté de la barrière, Yacine tente de nouveau de s'enfuir, je le retiens ce qui vaut quelques coups de pieds aux voitures stationnées. Comme le chemin du retour semble être difficile pour Yacine, nous terminons en faisant une course.

Arrivé à *L'appartement*, Yacine initie plusieurs jeux de cache-cache. Il est d'abord caché dans la cuisine et je dois faire comme si il s'était enfui dehors, il jubile de me voir feindre de ne pas le voir dans sa cachette et de lui crier, depuis la fenêtre, de revenir. Ensuite, il se cache dans mon dos et appelle Élise qui connaît bien ce jeu et qui fait semblant de le chercher à son tour. Derrière moi, Yacine prend beaucoup de plaisir au jeu, il me pousse légèrement de manière à me faire vaciller, ce qui ne manque pas d'éveiller les soupçons d'Élise. Puis il fait des signes derrière moi pour attirer l'attention d'Élise qui finit par le découvrir. Le jeu se complexifie, nous jouons maintenant à trois et inversons tour à tour les positions de chacun. Lorsque je découvre Yacine dissimulé derrière Élise, il me donne à deux reprises un léger coup de poing dans la figure. Yacine appelle ensuite Aurélie qui vient avec Marley. Ils se joignent au jeu mais Marley ne tient pas longtemps et quitte finalement la pièce, je le suis.

Ousmane et Gérard sont occupés à faire des formes avec des cubes. Marley se jette sur moi et fait mine de vouloir me dévorer puis il se précipite vers Aurélie qui nous a rejoint. Yacine s'intéresse aussi à ce jeu et se dissimule sous une couverture en criant pour nous faire peur. Quand il m'attrape, je crie que je ne veux pas être mangée. Le jeu se transforme, je dois attraper Yacine avec la couverture, il dit : « Je suis un bœuf. ». Lorsque je parviens à l'attraper, je fais mine de le manger et le jeu s'inverse. Puis Yacine s'intéresse au jeu de cube entre Ousmane et Gérard, il s'approche tranquillement et demande : « Qu'est-ce que vous faites ? », Gérard a un mouvement de recul, il est effrayé et tente d'empêcher Yacine de venir perturber son activité avec Ousmane. Finalement, Yacine se met à dessiner et Ousmane vient s'asseoir en face de moi. De nouveau il me sollicite sur les différents moments de casse à *L'appartement*, me demandant pourquoi et comment cela s'est passé et surtout pourquoi je ne l'ai pas empêché. Marley, en pleine discussion avec Aurélie, se jette alors dans les coussins derrière moi, visiblement très excité, il tape compulsivement sa tête sur les coussins en criant : « Les chaussures d'Aurélie ça me plaît ! » il répète inlassablement : « Ça me plaît ! Ça me plaît ! ». Je dis à Marley que si il aime beaucoup les chaussures d'Aurélie c'est qu'il tient beaucoup à elle, elle lui plaît. Il se calme et demande une histoire à Aurélie, il choisit « La chanson d'amour ».

John a le regard dans le vide, il est immobile sur le canapé, je m'adresse à lui en me demandant à quoi il peut bien penser et lui parle de la fin de la fin des soins, il se lève et vient s'asseoir sur mes genoux. Il me prend dans ses bras, je lui dis que nous allons nous manquer. John ne desserre pas son étreinte, il restera ainsi jusqu'à la fin de la séance. Ousmane quant à lui refuse que je parle de la fermeture de *L'appartement*, il s'obstine à dire que lorsqu'il sera grand il ira dans la série « Un, dos, tres » et parle des futurs stagiaires et de la réfection du local pendant les vacances.

Comme je viens d'annoncer la fin de la séance, Yacine et Marley, qui attendent le taxi avec impatience, se mettent à la fenêtre. Marley appelle le chauffeur dans l'espoir de le faire venir tandis que Yacine crache sans discontinuer. Élise dit qu'il y a des choses difficiles à garder. Yacine et elle, jouent alors à faire semblant de cracher sur les voitures puis à les incendier et particulièrement la mienne que Yacine pense se trouver là. Le taxi arrive, les enfants partent sans difficulté.

SÉANCE N°10

Ousmane arrive le premier. Il évoque d'emblée le feuilleton des « Feux de l'amour » qu'il ne peut pas voir le jeudi car il vient à *L'appartement*. Il me pose des questions concernant la concordance entre l'horaire de ce feuilleton et celui de la séance. Il cherche à savoir si « à la fin de *L'appartement* » il pourra être à temps chez lui pour voir la fin de son feuilleton. Je comprends alors que l'horaire du feuilleton est sensiblement le même que celui de la séance de l'après-midi car Ousmane dit qu'il peut regarder son feuilleton le vendredi, la séance ayant lieu le matin. Michelle intervient croyant qu'Ousmane parle de l'arrêt des soins, il a beaucoup de difficulté à lui faire comprendre qu'il parle en réalité de la fin de la séance. Il continue en nous annonçant que « Sharon et Nicolas vont se séparer. » et que « C'est la faute à Diego. ». Je lui demande pourquoi, il répond : « Parce qu'il a tout gâché leur couple ». Ousmane m'explique alors que Diego a « couché » avec Sharon et ajoute : « C'est pas bien, c'est mal poli gâcher un couple ! ». Ousmane m'apprend ensuite que Diego est marié avec Victoria (qui, soit dit en passant, est la sœur de Nicolas !), je lui fais alors remarquer que Diego comme Sharon ont trompé leurs époux, ils sont donc tous les deux coupables. Mais Ousmane ne le voit pas de cet œil, il pense que seul Diego est fautif.

Évelyne parle de Violaine, elle se souvient qu'elle était amoureuse d'Ousmane et qu'elle l'a ensuite accusé de l'avoir trompé parce qu'il avait une autre amoureuse à l'école. Ousmane se souvient lui aussi et décrit une scène de violence qui a eu lieu suite aux accusations de Violaine. « J'ai cassé la caisse » dit-il, en mimant le coup de pied qu'il a donné dans la caisse, « Elle m'a dit trompeur, peureux. ». Puis il se précipite à la fenêtre, le taxi vient d'arriver, il a vu Mélina, la femme de Jaouel. Il est très excité, il veut ouvrir la fenêtre pour lui parler, il trépigne. Il veut demander à Mélina si elle a bien eu le dessin qu'il lui a fait passer par Jaouel.

Yacine, John et Marley entrent dans la pièce, il y a beaucoup d'agitation, les enfants sont dispersés. Yacine s'empare du ballon, Marley s'agite, fait des acrobaties tandis que John tourbillonne à travers la pièce.

Ousmane me sollicite, il veut jouer aux « Feux de l'amour », il est Nicolas, je suis Sharon. Il propose de jouer une scène de réconciliation, mais reprenant le thème (l'adultère qui brise le couple) amené en début de séance, j'annonce que j'aime Diego et refuse la réconciliation. Ousmane, tenace, s'empare alors de deux peluches qu'il désigne comme

étant Diego et Victoria et les fait s'embrasser. Je joue une réaction de tristesse face à cette trahison. Ousmane joue un Nicolas consolateur. Il fait semblant de me faire des bisous et de poser sa tête sur mes épaules en disant « Calme-toi c'est pas grave ma puce. ». Mais ce jeu est interrompu par Marley qui cherche à provoquer la colère d'Ousmane en l'insultant. Cela fonctionne. Ousmane entre dans une rage folle, se précipite vers la table, se jette de tout son poids dessus à plusieurs reprises renversant ce qui s'y trouve dans un vacarme assourdissant. Marley exulte. Michelle intervient et isole Ousmane dans le bureau avec elle.

Marley m'interroge : « T'es pas là demain ? Aurélie est pas là ? », je le rassure et il va trouver Évelyne pour qu'elle lui lise des histoires.

Yacine me sollicite alors pour jouer au foot avec lui. Sur sa proposition nous jouons plusieurs fois à faire semblant de tirer dans le ballon et de dribbler. Yacine demande ensuite à Évelyne de jouer avec lui, il s'agit cette fois de marquer des paniers en lançant le ballon dans un petit coffre rond. Je suis chargée de compter les points.

Ousmane, qui a laissé sa place à Marley dans le bureau, me fait une scène de « jalousie », boudant et geignant, comme un petit enfant, pour que je joue avec lui. Il propose un scénario confus, je suis sa fille Sabrina et je suis accusée d'avoir bu de l'alcool. Ousmane, mon père dans le jeu, me réprimande en m'expliquant que l'alcool est dangereux et parle de coma. Délaissant son jeu avec Évelyne, Yacine rôde autour de nous, notre jeu l'intéresse manifestement et il cherche à en faire partie. Ousmane propose donc un autre jeu en se saisissant de la pile de pièces de puzzle en mousse transformées pour l'occasion en pizzas. Yacine et lui se livrent alors à leur jeu favori, celui du voleur qui s'empare des pizzas quand le serveur les a fait tomber à terre. Ce jeu se transforme en cache-cache. Yacine dissimule sa tête sous son t-shirt et appelle Évelyne et Michelle afin qu'elles le trouvent.

Lorsque j'annonce que la fin de la séance est terminée et qu'il faut se préparer à partir, Yacine est furieux, il fait comme si il n'avait pas entendu. Comme j'insiste, il se roule par terre, hurle, crache, refuse de mettre ses chaussures qu'il avait quittées pour se cacher. Alors que je tente de lui faire enfiler ses chaussures, il m'assène un coup dans la figure. Je le contiens sur mes genoux lui montrant qu'il m'a fait mal. Il regarde mon visage puis s'intéresse à une cicatrice que j'ai au-dessus du nez. Il la touche l'air interrogateur, je lui explique que c'est « la trace laissée par un bobo que j'ai eu il y a longtemps » puis il me montre à son tour un bobo sur son bras. Je lui dis que lorsqu'on se sépare il ne sait plus

comment faire pour garder une trace des moments qui viennent de se passer. Il réussit à partir.

SÉANCE N°11

Les enfants ont beaucoup de difficulté à entrer à *L'appartement*, ils entrent puis ressortent aussitôt. Marley me saute dans les bras et s'agrippe à moi, il me fait l'impression d'un petit koala. Yacine quant à lui enrage parce qu'Aurélié l'empêche de ressortir, il lui crache dessus et dit qu'il va tout casser. Élise contient Yacine avec Aurélié, il se calme.

Marley desserre son étreinte et sollicite Aurélié pour qu'elle lui lise une histoire alors que Yacine engage son habituelle partie de foot, Élise et moi sommes conviées à y prendre part.

La partie de foot se transforme en jeu de bagarre. Marley et Aurélié se joignent à nous ainsi qu'Ousmane. Chacun s'est doté d'une épée fabriquée à l'aide d'une feuille de papier roulée. Seul John reste imperturbable et dort paisiblement sur le canapé malgré les cris et l'agitation qui règne autour de lui. Cela offre un tableau singulier. Yacine s'intéresse à John et se penche sur lui en me demandant de dire qu'il est mort. Je répète aux autres enfants ce que vient de me demander Yacine en leur assurant que c'est un jeu. Gérard, jusque-là resté en retrait, se dresse brusquement et s'écrie : « Non ! C'est pas vrai il n'est pas mort ! ». Je dis que John est en train de dormir mais que Yacine a pensé qu'il pouvait être mort. Les enfants se groupent autour de John, ils sont fascinés par son paisible sommeil. Ce moment semble suspendu dans le temps, les gestes ralentis et les chuchotements des enfants tranchent singulièrement d'avec l'atmosphère guerrière qui régnait précédemment. Puis le jeu reprend sur une initiative de Yacine. Cette fois nous sommes tour à tour tués puis réanimés.

Plus tard, Ousmane organise son jeu favori : le jeu du juge. Il installe plusieurs chaises autour de la commode qui représente le pupitre du juge et nous invite à y prendre place.

Yacine prend le rôle du juge, Ousmane est le commissaire, Élise la victime, je suis l'accusée et Aurélié est désignée comme l'avocate des deux parties. Je prends des notes.

Juge – Silence ! Assis !

Commissaire – (*me désignant*) Avoir tapé cette fille, elle avait tort !

Avocate – Vous accusez ma cliente d'avoir tapé mon autre cliente.

Marley qui ne joue pas, se penche sur mes notes et demande : « Qu'est ce que t'as marqué ? » puis sans attendre la réponse il vocifère : « T'as marqué mon fils ! La police ! Putain de merde ! La police ! Je suis obligé de crier putain de mes couilles ! ». Marley déambule en hurlant, le corps raidi et la voix menaçante : « Elle est où la police ? T'as tué mon fils ! Il est où mon fils ? Tu touches pas à mon fils ! ». Il nous désigne tour à tour d'un doigt menaçant, tout le monde écoute, sidéré : « Vous avez tué mon fils ! Toi c'est pareil, toi c'est pareil ! T'as tué mon fils, t'as cassé mon fils, il a plein de sang ! ». Puis il se dirige vers Gérard et s'adresse à lui : « Tu dois respecter les règles ! Monsieur D. on respecte les règles ! ». Marley enchaîne avec tout un discours sur le respect des règles qu'il prononce en agrippant Gérard au menton ce qui, en exerçant une pression sur ses joues, a pour effet de lui donner un air grimaçant. Enfin Marley annonce : « C'est fini, chacun chez soi, au lit maintenant ! » et part s'enfermer dans le bureau où il fait le noir complet.

Après un moment de silence, chacun reprend sa place sur l'insistance d'Ousmane qui enchaîne comme si le jeu n'avait pas été interrompu : « C'est fini ou je me fâche ? ». Puis Yacine annonce : « Silence ! ». Le jeu semble avoir repris.

Juge – (*Yacine prend une feuille et fait semblant d'en lire le contenu*) Gérard a fait la peinture et j'ai fait le soleil. Merci beaucoup, applaudissez tout le monde !

(*Nous nous exécutons*) Silence !

Marley entrouvre la porte du bureau et appelle Aurélie : « Viens ! ». Aurélie le rejoint, Marley regarde ses chaussures, les touche et quand Aurélie lui demande ce qu'il faisait il répond : « Je dormais. ». Aurélie le ramène dans la pièce principale avec nous.

Yacine continue.

Juge – (*Il fait toujours semblant de lire*) Je suis pas là, je suis ici et caché. Applaudissez ! Puis, il se dirige vers les toilettes en annonçant qu'il veut « faire pipi », je l'accompagne parce qu'il commence à se déshabiller devant son auditoire. Aux toilettes, il mime l'action d'uriner contre la porte puis se tourne dos à moi et montre ses fesses. Il fait semblant de déféquer contre la porte. Je joue une réaction offusquée ce qui le fait rire puis il s'installe sur les WC, je referme la porte. Yacine sort des toilettes et se dirige vers la scène du jeu où il reprend la place du juge en annonçant : « Bonjour ! ».

Ousmane, dans son rôle de commissaire, enchaîne en pointant son doigt sur moi : « Accusée de meurtre ! Avoir frappé, un coup de poing. Elle en prison pour de bon ! »

Accusée – Ah ! Bon je l'ai frappée ? Où ça ?

Commissaire – Dans la tête.

Avocate – (*Aurélie s'adresse à Élise la victime*) Expliquez-nous ce qui s'est passé.

Victime – En fait c'est très difficile, je ne peux pas vraiment vous expliquer. J'ai pris un grand coup de poing dans la tête, j'étais avec Madame (*elle me désigne*) et puis je me suis évanouie.

Yacine lève le doigt, je l'encourage à parler. Il entame un discours très confus qu'il ne m'a pas été possible de prendre en note et termine très clairement en disant : « Et après je suis mort. ».

Ousmane s'écrie alors : « C'est pas vrai ! ». Yacine continue : « J'ai volé la pizza », faisant ainsi référence au jeu qui a eu lieu lors de la séance précédente. Ousmane est un peu désarçonné par la tournure que prend le jeu, il essaye de relance le scénario du tribunal : « Avoir volé des vélos ! Ici c'est l'enquête ! ». Je l'aide en lui demandant qui a volé ces vélos. Il répond : « C'est Aurélie ! Cinq ans de prison ! », j'enchaîne, je suis maintenant en place du juge : « Madame l'accusée expliquez-nous. »

Accusée – J'étais poursuivie, j'ai voulu me sauver alors j'ai volé un vélo.

Juge – Mais c'est interdit de voler.

Yacine à son tour est en place d'accusé il annonce : « J'ai volé les billets. ».

Accusée – C'est mon complice. Sur le chemin sans faire exprès on a renversé Madame (*Aurélie désigne Élise, la victime dans le jeu initial*).

Commissaire – Après on est devenu amis.

Accusé – "Bunal" ! Après je prends le ballon et c'est son père !

Ousmane désarçonné par la tournure que prend le jeu, s'en désintéresse et les enfants s'éparpillent tour à tour.

Yacine entraîne Aurélie dans la cuisine tant dis qu'Élise et moi nous lançons dans une série de lecture d'histoire à l'intention de Marley et d'Ousmane.

Lorsque la séance se termine, Yacine nous rejoint dans la pièce principale et demande notre attention. Il a caché le ballon sous une couverture et le dévoile devant son assemblée. Il prend beaucoup de plaisir à voir la réaction de surprise que cela suscite chez nous. Quand le taxi arrive, Marley se met à pleurer en cherchant frénétiquement quelque chose qu'il croit avoir perdu mais que manifestement il n'a pas amené à *L'appartement*. Il se sent très persécuté par nos tentatives d'approches et de verbalisation, il nous insulte et nous dit que nous sommes « méchantes »

Quand il parvient enfin à monter dans le taxi, nous lui assurons que nous allons nous retrouver, qu'il ne nous perd pas.

SÉANCE N°12

J'arrive en même temps que les enfants. Quand j'ouvre la porte, Michelle est déjà là, elle est en train d'ouvrir les volets. Lorsque Marley la voit, il a un mouvement de recul, il dit en croisant les bras sur sa poitrine : « Oh ! Non ! ». Il reste sur le pas de la porte, ne veut pas entrer, il dit qu'il a peur. Je reste à ses côtés tentant à la fois de le faire entrer tout en cherchant à comprendre ce qui lui fait peur. Comme la porte est ouverte, Yacine s'empare du ballon et tente de s'échapper mais je le rattrape. Je prends les deux enfants par la main et les fait entrer dans la pièce, ce qui me vaut d'être couverte de crachats et d'insultes.

Alors que je dépose mes affaires dans le placard, Yacine s'y faufile pour s'y cacher. Je lui fais savoir que je ne suis pas d'accord et lui demande de sortir tout en lui indiquant qu'il peut se cacher ailleurs. Là encore, Yacine signifie son mécontentement d'être ainsi délogé par des crachats et des insultes.

Marley, qui est très dispersé, s'empare du ballon, Yacine se joint à son jeu et me demande de faire le commentaire du match qui commence alors. Michelle quant à elle est désignée comme l'arbitre et doit distribuer des cartons. Régulièrement Yacine s'écroule par terre, mimant le joueur blessé, suivi de Marley qui s'écroule à son tour. Cependant, Yacine se relève très rapidement lorsque je commente la chute et me demande si le joueur va se relever. Il y a beaucoup d'agitation et Michelle décrète la mi-temps.

Ousmane arrive en retard et nous parle d'emblée du feuilleton « Les feux de l'amour » en nous demandant pourquoi il ne peut pas regarder ce feuilleton. Puis il répond lui-même à sa question : « Parce que je viens à *L'appartement*. ». Comme souvent, Ousmane devient la cible de Yacine et Marley qui l'insultent et lui lancent divers objets. Ousmane supporte difficilement ces agressions, il s'énerve, bégaye puis s'empare d'un pot à crayon en carton qu'il vient de recevoir sur la tête, il l'écrase, se rue violemment sur la table et donne de grands coups dans ce qui s'y trouve.

Yacine s'empare du pot écrasé et va le remplir d'eau. Je le suis à la salle de bain. Yacine veut jouer à m'éclabousser avec l'eau contenue dans le pot. Ce jeu est délicat puisqu'il y a réellement de l'eau dans le pot et je risque donc d'être réellement éclaboussée, je l'accepte néanmoins car Yacine semble ne pas pouvoir supporter de faire semblant de remplir son récipient. Évidemment le jeu dégénère rapidement et je suis éclaboussée. J'indique à Yacine que cela semble difficile pour lui de faire semblant. Il laisse alors tomber son pot à crayon pour s'emparer d'une boîte qu'il place dans le lavabo et qu'il remplit d'eau. Avec

quelques legos nous construisons deux bateaux sommaires que nous faisons flotter. Les bateaux sont détruits par Yacine lorsqu'il entend Michelle parler avec les autres enfants de la fermeture de *L'appartement*. J'accompagne ce geste de mots : « Il y a quelque chose qui se casse quand on parle de la fin de *L'appartement*. ». Après plusieurs jeux de construction/destruction des bateaux, Yacine ouvre un feutre et, à l'aide de la cartouche d'encre, barbouille le lavabo. Il a les mains entièrement recouvertes de couleur verte.

Ousmane nous rejoint, il a du mal à supporter que je joue avec Yacine et affirme qu'il est « jaloux ». Il vient donc jusque dans la salle de bain pour solliciter mon attention et me proposer un jeu. Je lui réplique qu'il m'est difficile de répondre à ses sollicitations puisque je suis occupée avec Yacine tout en lui assurant que je viendrai jouer avec lui plus tard. Cette réponse est insupportable pour Ousmane, il trépigne comme un tout petit en disant d'un ton pleurnichard : « Non ! Je veux maintenant ! ». Puis il prend une peluche qu'il désigne comme étant JR. Il colle la peluche contre moi tout en lui faisant dire toute sorte de mots d'amour puis la déplace sur mes jambes et veut la mettre sur mes fesses. Je ne sais plus où donner de la tête, bien consciente de devoir détourner mon attention de l'un pour m'occuper de l'autre. Je me sens envahie, j'ai la sensation d'étouffer, il fait trop chaud dans cet espace confiné.

Les sollicitations d'Ousmane virent au harcèlement, je lui demande donc de m'expliquer ce que veut cette peluche. Il me répond que JR m'aime et qu'il « lèche les jambes. ». Puis il place la peluche sur ma tête et devant mon étonnement il dit : « Il fait l'amour à la tête. ». Marley, qui était jusque-là resté tranquillement à lire une histoire avec Évelyne, fait une entrée fracassante dans la salle de bain et invective Ousmane ce qui a pour effet immédiat de le faire sortir de ses gonds. Ousmane emboîte le pas à Marley dans la grande pièce, il s'énerve, veut tout casser. Je reste avec Yacine qui continue ses barbouillages cette fois il laisse l'empreinte de sa main sur les carreaux du mur de la salle de bain. Je l'imité, nous faisons correspondre nos empreintes, Yacine constate que la mienne est plus grande que la sienne. Il utilise ensuite le feutre vide pour le remplir d'eau. Constatant que l'eau coule à travers, il place alors le feutre plein d'eau devant son sexe comme si il urinait. Il me désigne comme étant la maman, lui, est un garnement qui fait pipi par terre. Lorsque, dans le jeu, je le gronde, il jubile et recommence avec un plaisir manifeste.

Pendant ce temps, Marley a été isolé par Michelle suite à une violente altercation avec Ousmane. Ousmane est donc de nouveau disposé à solliciter mon attention pour un jeu avec lui. Il vient me voir tenant sur le plat de la main une pile de grandes pièces de puzzle

en mousse et annonce : « À manger ! À manger ! ». Comme j'accepte son jeu et lui commande une pizza, il me répond qu'il ne donne pas à manger aux étrangers. Je joue la cliente offusquée m'étonnant du fonctionnement de ce drôle de restaurant. Ousmane me répond que c'est son patron qui en a décidé ainsi. Il part ensuite distribuer ses pizzas à Évelyne et Michelle. Yacine lui emboîte le pas. Muni d'une cartouche d'encre, il dessine plusieurs cœurs sur le mur, puis, en entendant Michelle parler de la fermeture avec Ousmane, il barre le cœur qu'il vient de dessiner. Je tente de reprendre avec lui mais il m'évite et s'absorbe tout entier dans un jeu de ballon.

Il s'empare ensuite d'autres feutres et tente de les ouvrir. Michelle intervient, elle n'est pas d'accord pour qu'il abîme ainsi tous les feutres. Yacine s'enfuit de nouveau et va se cacher dans le placard que je n'ai pas fermé à clé ayant oublié mes clés. Il est très difficile de l'en faire sortir. Je parle des choses précieuses, au sens de l'investissement – il n'y a qu'un trésor que l'on peut dissimuler et garder sous clé –, qui se trouvent à l'intérieur du placard, Yacine voudrait peut-être lui aussi se sentir précieux/investi. Je décide de jouer avec lui et de déplacer petit à petit le jeu sur un autre espace. Je cherche donc Yacine qui, de son côté, fait toute sorte de bruits pour attirer mon attention. Puis à l'intérieur du placard il trace des gribouillis qu'il désigne comme des écritures. Tour à tour le sens qu'il donne à ces écritures varie, il inscrit « Claire tu pues » ou « Claire il est gentil », ce qui modifie mes réactions, qui alternent alors du mécontentement à la satisfaction. Le mécontentement lié à la découverte de l'insulte provoque la fermeture de la porte, il y a donc des bonnes choses cachées à découvrir et de mauvaises choses qui impliquent le rejet. Comme toujours, ce jeu ravit Yacine. C'est ensuite une peluche qui est cachée par Yacine dans le placard puis Yacine qui se cache avec la peluche. Lorsque j'ouvre un peu précipitamment la porte Yacine pousse un cri et pointe son index sur moi : il me tue puis se tue.

Ousmane, intrigué par notre jeu, nous rejoint, il est lui aussi tué. Sur une proposition de Yacine, le jeu se transforme : Ousmane et moi nous dormons et lui va se cacher. Depuis la pièce où il est caché, Yacine nous lance divers objet afin de nous réveiller pour que nous le cherchions. Nous nous retrouvons donc dans la grande pièce où Yacine a arrangé une sorte d'enclot avec des chaises derrières lesquelles il se cache avec Michelle. Lorsque je le découvre, Yacine pointe son index sur moi en disant : « Pan ! », cette fois je joue à être morte. Yacine déploie alors toute sorte de moyens pour attirer mon attention sur lui comme lorsque j'étais sensée dormir, il est aidé en cela par Michelle qui lui propose des solutions. Le jeu s'arrête lorsqu'Ousmane intervient en soufflant ou en claquant ses deux mains tout

près de mon visage tentant par-là de me réanimer. Le jeu recommence plusieurs fois. Ensuite, Ousmane modifie sensiblement le jeu il devient un policier et veut m'arrêter parce que j'ai tué mon père et ma mère. Il dit : « C'est pas bien tuer ta mère ! Ta mère elle est mort » puis fait un lapsus en voulant répéter : « Ta mère elle est morte ! ». Il s'en aperçoit, se reprend en souriant puis met fin au jeu. Il souhaite parler avec Michelle.

Yacine me propose alors de jouer avec lui à être la maman et lui le petit garçon qui écrit sur les canapés. Alors que nous sommes occupés à ce jeu, Marley sort du bureau où il était avec Évelyne, il déambule en vociférant, gratifie au passage Ousmane d'un coup de pied, et, lorsque je me tourne vers lui pour l'accueillir, me crache en pleine figure. Je suis d'abord paralysée par ce geste inattendu, puis, dégoûtée, j'éprouve le besoin de nettoyer pour me rendre enfin disponible à l'enfant et à ce qui vient de se passer. Marley est quant à lui médusé, comme paralysé par ma propre paralysie. Il me regarde avancer vers lui, terrifié. Je viens vers lui pourtant sans colère, mais il recule à mesure que j'avance. Ses yeux écarquillés sont fixés sur moi, puis, comme s'il avait vu un fantôme, il prononce dans un souffle le mot « maman » avant de s'enfuir dans le bureau. Je le suis dans le bureau avec l'idée de parler à ma collègue qui l'accueille, et à l'intention de Marley, de ce qui vient de se passer. Je le trouve très agité, gesticulant, donnant des coups de pied dans la porte. Comme je suis placée dans l'entrebâillement de la porte, je reçois violemment la porte dans la tête ce qui projette ma tête en arrière, qui vient buter contre le montant de la porte. Je suis sonnée, ce que je verbalise à l'intention de Marley après avoir repris mes esprits. Marley s'est quant à lui immédiatement calmé et me regarde éberlué. Je tente ensuite de transmettre à ma collègue le fil des événements afin qu'elle puisse travailler avec l'enfant ce qui vient de se passer pour lui et qu'elle puisse éventuellement faire des liens avec ce qui s'est passé auparavant dans le bureau. Je dis à Marley qu'il a eu l'air d'avoir peur puis je retourne dans la pièce principale.

Je trouve Ousmane affalé sur un canapé, une serviette sur sa jambe meurtrie par le coup de pied de Marley, il a une expression douloureuse sur le visage. Yacine quant à lui fait des traces par terre avec un feutre qu'il a rempli d'eau. Il place le feutre près de son nez, ce qui donne l'impression qu'il saigne du nez, et se promène dans toute la pièce, visiblement très intéressé par le parcours que cela dessine sur le sol. Je lui fais remarquer qu'il trace ainsi un chemin et lui rappelle le jeu, tant apprécié de lui, qui consiste à relier des points à l'aide d'un feutre.

Ousmane propose un jeu. Michelle est Myriam, Ousmane le père et moi la mère. Notre fille Myriam est très désobéissante : elle a bu de l'alcool et est montée dans la voiture d'un inconnu. Ousmane veut jouer une scène de dispute entre les parents et leur fille. Cette scène se solde par une punition et la fille est enfermée dans sa chambre. Ousmane le père explique qu'ainsi il va pouvoir être tranquille avec sa femme et faire l'amour avec elle, paroles auxquelles il joint le geste en faisant mine de m'embrasser. Mais le jeu est interrompu par Yacine qui cherche à participer mais qui est aussitôt évincé par Ousmane. Ce dernier annonce finalement que « C'est la fin du jeu. ».

Je peux me consacrer à Yacine qui se précipite à la fenêtre pour l'ouvrir et m'assure, devant mon empressement à le suivre, qu'il ne va « pas partir ». Yacine reste en effet accoudé à la fenêtre et m'invite à regarder les voitures avec lui. Il joue à faire semblant de lancer des objets sur les voitures. Je dois ensuite les chercher du regard mais Yacine se place systématiquement devant moi afin de m'empêcher de voir ces objets. Ce jeu le fait beaucoup rire.

Marley et Évelyne nous ont rejoints. Michelle évoque avec Marley la fermeture de *L'appartement* quand il shoote dans le ballon et parvient à le faire passer dans l'ouverture réduite de la fenêtre. Dans le même mouvement, Yacine s'empare d'un feutre et le jette dehors. Je contiens Marley sur mes genoux, il pleure et dit : « Touche pas à mon ventre j'ai un bébé dedans ! ». Je le contiens en veillant à ne pas lui toucher le ventre. Puis j'associe pour lui : il nous a dit en début de séance qu'il passerait le week-end dans une famille d'accueil, nous avons ensuite parlé de la fermeture de *L'appartement*, il a lancé le ballon dehors, j'évoque alors un autre ballon : celui de sa mère qui attend un autre enfant... Je formule à Marley qu'il doit se sentir jeté. Il pleure à chaudes larmes. Ousmane qui observe la scène décrète que c'est de « [sa] faute » parce qu'il « [va] partir dans « Un, Dos, Tres ». ». Marley se lève, croise les bras sur sa poitrine et déambule en hurlant qu'il est fâché. Je le contiens très fort, il se calme puis crie qu'il veut sa mère. Michelle annonce la fin de la séance, Marley se tortille si bien que je relâche mon étreinte. Il va se poster à la fenêtre. Il croit avoir entendu Jaouel. Finalement celui-ci arrive avec un peu de retard, les enfants partent sans difficulté.

SÉANCE N°13

Élise est absente

Yacine arrive le premier, il nous dit bonjour et va chercher le ballon qu'il tente de lancer dehors. Je dis : « Oh non ! Il ne va pas déjà sortir le ballon ! » et referme la porte. Yacine se dirige alors vers la fenêtre et l'ouvre. Aurélie le rejoint et lui dit sur le même ton que moi que « Le ballon ne va pas sortir par là non plus ! ». Yacine lui indique que c'est « pour du faux » et joue avec Aurélie à faire semblant de jeter le ballon dehors.

Marley met beaucoup de temps à entrer, il hésite sur le pas de la porte puis recule les bras croisés sur sa poitrine, l'expression renfrognée. Lorsqu'il parvient enfin à entrer, il rejoint Yacine à la fenêtre, je le suis. Aurélie attire mon attention sur le jeu de Yacine : elle m'explique que le ballon a été envoyé pour de faux sous une voiture. Je joue le jeu et tente d'apercevoir le ballon dehors mais Yacine se place devant moi et bouge en même temps que moi pour m'empêcher de voir le ballon. John s'agrippe à Aurélie, Marley l'imites ce qui fait fuir John.

Marley se met alors à bondir, très agité en évoquant sa « mamie » qui est en fait la nourrice de sa famille d'accueil. Il voit Gérard arriver et court lui ouvrir la porte avec l'aide d'Aurélie. Gérard entre, il a le visage tuméfié et quelques points de suture. Il s'est fait renverser par un bus en sortant de la séance du mardi. Yacine regarde Gérard bouche bée, il semble hypnotisé par sa blessure. Puis, sans le quitter des yeux, il effleure une bosse qu'il a sur le front. Je lui dis que la blessure de Gérard lui rappelle sans doute sa propre blessure. Gérard évoque la consultation de la veille avec la maman de Yacine. Il dit que lorsque Yacine a vu son visage, il s'est ensuite blessé le front. *Gérard nous propose-là une reconstruction : la veille en réunion, il a en effet ironisé sur son propre accident alors qu'il sortait d'une séance où il avait longuement expliqué à Yacine, qui tentait de s'enfuir, le risque de se faire renverser par une voiture.*

Yacine m'entraîne dans la cuisine pour jouer à cache-cache. Il se place dans le coin à côté du placard et fait le geste de fermer une porte comme si il était dans un placard. Lorsque je fais semblant d'ouvrir la porte du placard et que je le découvre, Yacine crie : « Ahahahahah !! » et me fait un doigt d'honneur. Je joue la réprobation et referme la porte du placard. Cette scène est répétée plusieurs fois en échangeant les places. Puis, la cachette se transforme et Yacine m'annonce : « Tu vas en prison ! ». Cette fois il s'agit de

profiter d'un moment d'inattention du gardien pour s'échapper de la cachette-prison. Nous jouons tour à tour le rôle du prisonnier.

Ousmane arrive, il est en retard. Je vais lui ouvrir et le trouve au pied des escaliers en train de refaire son lacet. Je referme la porte en attendant qu'Ousmane ait terminé afin de ne pas attiser trop l'intérêt des enfants en direction de cette porte ouverte. Lorsque j'ouvre de nouveau la porte, je trouve Ousmane une main accrochée à la rampe la tête levée vers le haut des escaliers. Il me regarde avec un grand sourire et me parle d'un chien qu'il a croisé un jour dans les escaliers. Je l'invite à nous rejoindre pour en parler à l'intérieur, il refuse et tente de s'enfuir lorsque je lui tends la main. Je le rattrape, il entre sans résistance.

Yacine et Marley se mettent pieds nus et initient un jeu de bagarre auquel Aurélie et moi nous nous prêtons. Bien que nous fassions semblant de nous battre, les enfants jouent avec une réelle intensité si bien que Marley me donne malencontreusement un coup de pied dans le bras. Il se met à pleurer et part se réfugier dans le bureau où je le suis. De grosses larmes coulent sur ses joues, il crie : « J'en ai marre ! » et ressort du bureau. Il dit : « Hier ça s'est mal passé. », Aurélie lui demande pourquoi et il lui explique : « J'ai fait mal à Claire. ». Je l'aide à expliquer à Aurélie ce qu'il s'est passé. Marley marmonne : « J'ai tapé dans la porte... » en mimant un coup de pied. Je continue « ... et j'ai pris la porte dans la tête. ». Il acquiesce puis se détourne et part jouer au football avec Yacine.

Ousmane dit à Gérard qu'il l'a « vu faire l'amour avec Aurélie et Claire ». Gérard dément et dit que sa femme ne s'appelle pas Aurélie. Ousmane lui demande comment s'appelle sa femme mais Gérard refuse de lui répondre en prétextant qu'il n'a pas le droit de le lui dire. Ousmane s'énerve et se jette sur Gérard, il l'écrase de tout son poids et l'agrippe par le cou en lui demandant de lui répondre. Gérard reste impassible sans même chercher à se défendre. J'interviens pour séparer Ousmane de Gérard.

Ousmane me prend alors par le bras et saisit Aurélie de la même façon. Il penche sa tête alternativement sur nos deux épaules, nous envoie des baisers et dit : « On fait l'amour tous les deux. ». Aurélie n'a pas compris, elle lui demande de qui il s'agit, il répond : « Vous deux. ». Ousmane nous lâche pour s'emparer de son hérisson en peluche favori et nous propose un jeu. Aurélie est Adela, je suis Diana et le hérisson est Cristobal. Le scénario est le suivant : Cristobal a trompé Adela avec Diana. Aurélie fait semblant de pleurer, je la nargue en reprenant une expression d'Ousmane : « Cocue ! Cocue ! ». Aurélie reprend à son tour une expression d'Ousmane et accuse le hérisson d'être un

« Trompeur ! ». Elle dit : « Je suis toute seule, personne ne m'aime ! », Ousmane la console, dit qu'il est amoureux et veut lui faire des bisous.

Pendant ce temps, la partie de football dégénère, Yacine et Marley sont en train de se battre. Gérard est assis imperturbable, il dessine son éternelle chaise vide dans un angle de pièce. Je suis en colère, comment peut-il rester sans réaction ? ! J'interviens pour séparer les enfants, Ousmane s'excite et saute sur place en disant : « Cocu ! Cocu ! ».

L'excitation est retombée et Yacine m'entraîne dans la salle de bain. Il fait couler l'eau sur la mine d'un feutre et le place sous son nez comme s'il saignait. Il déambule dans la pièce très intéressé par les traces qu'il laisse derrière lui. Je lui dis que ses traces font « comme un chemin ». Je suis ce chemin en me demandant tout haut ce que je vais trouver au bout. Je rejoins ainsi Yacine et tente de dessiner avec lui. Sur la feuille je reproduis les gouttes et forme un trait en les reliant entre elles avec une couleur différente. Yacine observe ce dessin avec intérêt puis barbouille ses pieds nus avec l'encre diluée sur le sol en disant qu'il veut « faire des traces ». Je lui donne une feuille sur laquelle il pose son pied, mais comme il n'y a pas assez d'encre je dessine le contour du pied de Yacine qui me demande de recommencer sur le verso de la feuille. Satisfait de ce dessin, Yacine dilue un autre feutre dans le lavabo et recouvre ses mains d'encre. Il laisse ses empreintes sur les carreaux de la salle de bain m'invitant à l'imiter. Nous comparons nos empreintes, parfois aussi Yacine les fait se chevaucher.

Yacine regagne ensuite la pièce principale et shoote dans le ballon qui tombe sur Aurélie et Marley en train de jouer. Je dis à Yacine qu'il avait peut-être très envie de jouer avec Aurélie lui aussi. Marley semble persécuté, il rôde dans la pièce en nous jetant des regards noirs et en proférant des insultes, il se précipite sur Yacine et lui donne un coup de pied dans le sexe. Yacine hurle, se met à pleurer et cherche à l'agresser. Comme nous les empêchons de se battre, ils se jettent des insultes et des crachats. Marley parvient toutefois à lancer ses chaussures en direction de Yacine qui n'est pas atteint. Yacine s'apaise auprès d'Aurélie avec qui il lit l'histoire du « Docteur souris ». Marley ne décolère pas et devient délirant : « Ta mère la grosse pute ! Enculé ! Pédé ! Le couteau dans ton sac... Je te plante tu vas voir ! Respecte les règles ! ». Comme je le contiens sur mes genoux, je dis à Marley que ces mots sont ceux de ses parents quand ils se disputent. Il se calme instantanément et me dit : « Tu m'accompagnes boire ». Profitant de cette accalmie, Ousmane demande à Gérard de jouer avec lui, celui-ci lui répond « Non. On parle. ». Cette réponse met Ousmane en colère, il ouvre la fenêtre et tente de s'enfuir. Aurélie et moi le retenons et un

jeu s'initie entre Ousmane, Yacine et moi. Le battant de la fenêtre restée ouverte devient un écran de télévision. Ousmane et Yacine miment différents types d'émission. Le changement de chaîne est dicté par la qualité du programme proposé : lorsque les enfants se mettent à faire des grimaces et des doigts d'honneur, je change de chaîne. Les mimiques d'Ousmane et de Yacine alternent donc entre sourires et pouce levé et grimaces et doigt d'honneur. Ils rient aux éclats lorsque je fais mine d'être offusquée.

Yacine abandonne ce jeu pour s'intéresser à l'histoire que lit Aurélie à Marley. Ousmane va s'asseoir auprès de Gérard. Marley s'agite se met debout sur le canapé et se laisse tomber à la renverse en disant « je suis mort ». Puis il se pelotonne sous la couverture en se tenant le pied comme s'il avait mal. Je me rappelle qu'il s'est fait mal au pied en début de séance et lui en parle. Il pleure et dit : « Retiens-moi. ». Je le contiens un moment en lui parlant ce qui le calme.

Ousmane est en pleine discussion avec Gérard qui lui explique : « Quand tu joues tu n'es pas dans la réalité... », Ousmane écoute avec attention puis Gérard lui demande : « Quand est-ce que tu es dans la réalité ? », Ousmane lui répond : « Dans Un, dos, tres ».

Une fois calme, Marley se lève et dit : « Jeudi je me suis caché, dis-le à Jaouel ! ». Puis s'intéressant aux chaussures d'Aurélie il demande : « Pourquoi tu mets celles-ci ? ». Désarmée par cette question Aurélie lui répond qu'elle ne sait pas ce qui énerve Marley qui lance les legos et fait tomber les chaises par terre avant de se réfugier en pleurant dans le bureau. Je le rejoins et le trouve recroquevillé sous le bureau, je lui dis qu'il y a des choses dans la tête d'Aurélie qu'il ne peut pas connaître, il y a des choses cachées. Il s'écrie alors : « Je vais chez ma maman ! Je vais chez Mme F. ... ». Je reconnais qu'en ce moment il y a beaucoup de choses que Marley ne sait pas et lui dis qu'il ne sait pas chez qui il va passer la nuit, ni si sa maman l'attend à la maison et je lui parle aussi du bébé qu'elle attend. Marley demande à Aurélie de le tenir. Il se débat sans pourtant opposer de grande résistance à la contention d'Aurélie. Marley se calme peu à peu.

Yacine se précipite dans le bureau et lance un rouleau de scotch sur Aurélie. Je dis à Yacine qu'il a peut-être envie qu'on s'occupe de lui aussi, il s'empare alors du ballon et me le lance. Nous échangeons quelques passes. Puis, à l'aide de legos, il construit des bateaux qu'il fait naviguer dans le lavabo rempli d'eau. Je reste à ses côtés. Lorsque je lui annonce que la fin de la séance est proche, Yacine casse ses bateaux. Puis, il fait mine qu'ils sont aspirés au fond, j'essaye de lui venir en aide pour remonter les bateaux à la surface mais ils sont irrémédiablement aspirés vers le fond.

Nous sortons de la salle de bain et j'annonce la fin de la séance aux enfants. Marley se fâche, il met ses chaussures en disant : « Je veux rentrer chez moi ! Je veux ma mère ! ». Il se dirige vers la salle de bain, ouvre l'eau à fond et fait déborder le lavabo. Je lui dis que lorsqu'il faut se séparer « Il ne se sent plus tenu, ça déborde. ». Yacine et Marley s'enfuient en voyant Jaouel arriver, le départ est mouvementé.

SÉANCE N°14

Les enfants arrivent alors que je suis en train d'ouvrir les volets. Marley me voit et m'attend derrière la fenêtre encore fermée, si bien que je le découvre au fur et à mesure que les volets se lèvent. Il se hisse sur le rebord de la fenêtre pour regarder les chaussures que j'ai aux pieds.

Yacine entre suivi de Marley, qui lorsqu'il me voit esquisse un mouvement de recul. Il reste sur le palier les bras croisés et l'air contrarié il dit : « Oh ! Non ! ». Yacine va boire dans la salle de bain en faisant couler l'eau très fort. Je parviens à faire entrer Marley toujours mécontent. Yacine se précipite dans la cuisine où il se cache dans le « placard précieux ». Je l'en fais sortir tout en l'invitant à jouer à côté, mais le jeu ne dure pas et Yacine se dirige vers la fenêtre où il pense voir Jaouel qui a déjà rejoint le groupe avec John. Ousmane arrive à son tour et se livre à un petit jeu de cache-cache avec moi avant d'entrer. Il semble content de me voir et entre guilleret en claquant des bisous dans l'air et en s'exclamant à mon adresse : « Mon amoureux, ma puce ! ». Puis il va se percher comme à son habitude sur la petite commode.

Toujours derrière la fenêtre, Yacine m'appelle, il a aperçu une petite fille avec sa maman, il lui sourit, lui fait coucou et parle de ses yeux bleus. Comme il a une énorme bosse jaune sur le front et deux bleus sur le nez, je lui demande comment il s'est blessé. Il m'explique que c'est sa sœur qui l'a tapé et pincé « fort ». Il mime les gestes. Nous jouons alors rapidement à un jeu de grimaces en miroir puis Yacine s'empare d'un feutre et veut dessiner sur le rebord de la fenêtre, je glisse une feuille sous son feutre et il dessine deux formes jaunes et marrons, qu'il m'invite à remplir avec lui.

Marley s'en prend à Ousmane, l'insulte et lui jette des objets. Évelyne le tient à l'écart. Ousmane est désemparé par cette attaque et veut s'en aller par la fenêtre il dit qu'il veut « Sylvie pas [m]oi » et vient me donner une petite tape sur la joue. Les fenêtres sont fermées et Yacine continue son dessin sur la table.

Lorsqu'il s'est calmé Ousmane reprend sa place sur la commode et entame sa discussion habituelle avec moi. Il se souvient de la fois où Violaine l'empêchait d'entrer et qu'il s'accrochait à la rampe de l'escalier. Il se rappelle aussi lorsqu'il s'est enfuit à l'étage. Dans l'évocation de ces deux situations ce qui lui semble important c'est surtout la question de savoir si les enfants étaient tenus. Il s'énerve : « C'est une pétasse Sylvie je veux qu'elle vienne ici ! Elle va se faire foutre ! Sylvie elle tient à moi. ». Puis il demande : « Elle est où Clara ? Tu connais Bérengère ? ». Je réponds par la négative et il m'apprend que Bérengère est « La copine de Clara elle a bu un café avec elle, elle est amoureuse d'elle. ». Puis il me dit : « Je n'étais pas là mardi, j'ai un rendez-vous avec l'assistante sociale. » et enchaîne : « Le Docteur L. il faut lui casser la gueule ! ». Je lui demande pourquoi et il répond : « Parce qu'on l'a pas envoyée Sylvie de venir ici ! Moi je retiens à elle. Elle Sylvie, elle revient jamais ici, je retiens à elle. ». Ousmane s'interrompt un instant et demande : « Pourquoi Michelle elle m'empêché de sauter par la fenêtre ? » et sans attendre la réponse : « Ça se passe à *L'appartement* pas dehors. Tu te rappelles ? J'étais sorti ! ». Je lui demande pourquoi et il me répond : « Pour retrouver Sylvie. ». Ousmane regarde dehors et s'écrie : « Y a Sylvie qui arrive ! » puis : « John il faut lui péter la gueule parce qu'il a pas envoyé Sylvie de venir ici ! ». Ousmane me demande ensuite pourquoi je roule pas en scooter comme Roberto et enchaîne : « Ou pas toi t'es d'accord que je m'en aille dans Un, dos, tres ? » et sans attendre ma réponse il m'explique : « Moi dans Un, dos, tres ce soir. Je vous tique tu veux toi ? ». Comme je réponds par la négative, il insiste : « Si ! Toi tu vas pas me tenir ! ». Il reste un temps silencieux et demande : « Pourquoi tu m'as tenu par terre ? J'ai tout cassé ! Je t'ai poussée toi et après j'ai mis un coup à Élise et à Aurélie. Tu m'as pas empêché tout casser, t'as pas essayé, tu m'as pas empêché... T'avais mal ? T'avais mal aux oreilles ? Parce que moi je t'ai poussée. Pour tout casser ! ». Je lui demande pourquoi il a tout cassé il répond : « T'étais en colère, j'ai poussé Gérard, t'as crié ! Pourquoi ? T'as crié : « Ousmane c'est fini pousser Gérard ! » après t'as tenu Gérard. ». Marley s'approche de nous et tente d'agacer Ousmane. En le voyant Ousmane s'exclame : « Oh ! Non ! Tu me dégonfles ! » puis « Je ne suis pas à jouer son rôle de méchant. ».

Marley renonce et vient s'asseoir près de moi, il prend part à la discussion en parlant des chaussures d'Aurélie. Il essaye de se souvenir des différentes chaussures qui lui appartiennent. Comme il ne se souvient pas toujours bien, il tente de retrouver le souvenir des chaussures en fermant les yeux.

Yacine interrompe cette discussion par un spectacle comique où il fait semblant de se heurter à un obstacle et de tomber. Tous les enfants passent sur cette scène imaginaire pour chanter une chanson. Je suis moi-même conviée par Yacine à participer au spectacle en mimant un combat avec lui. La séance se termine dans le calme.

SÉANCE N°15

John est absent.

Les enfants arrivent en même temps qu'Aurélie, Élise et moi. Nous nous rendons donc ensemble à *L'appartement*, Yacine court devant nous, il veut nous précéder. Arrivé dans l'allée, il referme la porte derrière lui et la verrouille de l'intérieur : nous sommes « bloqués dehors ». Calmement, nous cherchons à transformer cette situation en jeu en frappant à la porte et en interpellant Yacine qui se trouve derrière. Bientôt Yacine nous interpelle et nous fait des signes depuis la balustrade de l'étage supérieur. Nous nous écrions : « Oh ! Non ! Comment est-ce qu'on va rentrer ? Nous sommes fermés dehors ! ». Marley commence à s'impatienter, il commence à s'énerver et donne un grand coup de pied dans la porte en hurlant à Yacine de venir ouvrir la porte. Il se met à proférer un discours incohérent. Je dis à Marley qu'il est fâché, qu'il devrait déjà être à *L'appartement* au lieu d'être ici. Il se calme, vient se cacher derrière moi et pose sa tête contre moi. Yacine interpelle Aurélie : « Aurélie tu dis Yacine tu te calmes on peut ouvrir », Aurélie s'exécute et répète la phrase, Yacine rit et descend nous ouvrir.

Une fois à l'intérieur, Yacine et Marley courent se cacher dans le placard et frappent à la porte pour qu'on les trouve. Aurélie se prête au jeu et lorsqu'elle les découvre, les deux enfants sortent de la cuisine en riant.

Marley demande ensuite à Aurélie de s'asseoir auprès de lui, ils évoquent ensemble les habituelles questions concernant le déroulement de la semaine, les adultes présents lors de chaque séance puis une séance où Marley a été absent. Il demande ce que nous avons fait en son absence, si nous l'avons cherché. Enfin Marley questionne Aurélie sur les chaussures qu'elle portait lors des précédentes séances.

Pour ma part, je joue avec Yacine, qui dispose des Pogs* sur la table et les retourne afin de dissimuler la partie qui représente une image. Le jeu fonctionne comme un memory, il s'agit de retrouver les paires.

Mais, Yacine est attiré par les figures que réalise Marley avec le ballon. Il cherche à se joindre à ce jeu et veut attirer l'attention de Marley qui l'ignore, il crie en vain plusieurs fois son prénom. Marley finit par délaisser le ballon et retourne auprès d'Aurélie. Il se cache sous les couvertures en disant « Ah ! Aurélie je t'aime tu es belle ! » et vient se blottir contre elle. Il ne reste pas calme très longtemps et se met à gigoter puis cherche à embrasser, à mordre les chaussures d'Aurélie. Marley crie : « Les lacets ! » puis essaye de lécher la semelle des chaussures d'Aurélie. Elle lui dit qu'il aimerait bien « les mettre dans son ventre », Marley la regarde interloqué et s'écrie : « Ah ! Oui ! ».

Entre-temps Gérard et Ousmane sont arrivés. Ousmane cherche à se battre avec Gérard qui ne veut pas lui répondre au sujet des couples qu'il imagine exister au sein de l'équipe de *L'appartement*. Gérard repousse Ousmane avec le pied ce qui amplifie ses attaques.

Yacine, qui a continué de jouer au ballon, va alors se placer au milieu de la pièce en annonçant qu'il va faire un « pestacle » et comme il ne n'obtient pas immédiatement l'attention de tout le monde il crie : « Silence ! ». Il mime alors des scènes de combat au terme desquelles il est toujours mort. Après plusieurs scènes, il me demande de dire « Yacine va faire... » puis, comme il ne connaît pas le mot, il mime un salut. J'annonce à mon tour que « Yacine va maintenant saluer » ce qu'il fait. Tout le monde l'applaudit. Puis, Yacine me demande de venir jouer à mon tour, il veut que je fasse comme lui, je m'exécute et mime des combats. Je salue et me fais applaudir. Yacine invite le public à m'acclamer en criant : « Clai-aire ! Clai-aire ! »

Enfin Yacine et moi jouons à deux les scènes de combat. Lorsque nous avons terminé, nous sommes vivement applaudis et restons cachés dans les coulisses de la cuisine. Tout le monde nous appelle, Yacine jubile. Tout naturellement, ce jeu se transforme en jeu de cache-cache. Yacine se cache derrière moi, il tapote dans mon dos et frappe simultanément contre le placard métallique pour attirer l'attention des autres restés dans la pièce. Lorsqu'Élise entre dans la cuisine pour se prêter au jeu, Yacine caresse l'endroit de mon dos où il vient de tapoter. Élise cherche Yacine qui multiplie les signes de sa présence : il

* Les Pogs sont des pièces rondes en plastique que les enfants échangent ou gagnent au cours d'une partie. C'est une version plus moderne du jeu de billes.

me pousse, me fait bouger, fait dépasser une main etc. Lorsqu'il est finalement découvert, Yacine veut inverser les rôles mais alors que je me cache il délaisse le jeu.

Je retrouve Yacine dans la salle de bain. Il a dissimulé le lavabo sous une serviette et fait couler l'eau très fort dessous. Il glisse ensuite sa main sous la serviette et fait gicler l'eau de manière à ce qu'elle mouille la serviette. Yacine est très intéressé par ce qu'il fait et m'invite à observer avec lui l'eau qui mouille progressivement la serviette. Bientôt la serviette est entièrement mouillée et je propose à Yacine de l'essorer, il obtempère et constate : « Oh ! Ça fait des nœuds ! ».

L'eau coule toujours dans le lavabo. Yacine bouche le trou avec sa main et place son doigt au niveau de la sortie d'eau pour faire gicler l'eau. Un très petit jet d'eau s'échappe du joint du robinet, Yacine découvre que sa force et sa direction varient en fonction de la pression de l'eau. Il fait en sorte que le jet soit dirigé contre moi, cela mouille un peu mon visage. Yacine est ravi, il appelle cela « le dartifice » (c'est par cette même expression qu'il désignait en début d'année ses dessins réalisés par éclaboussures d'encre de feutre). Yacine débouche ensuite le siphon : l'eau s'écoule directement sur le sol. Je lui indique que je ne suis pas d'accord mais Yacine persévère, il remplit le siphon d'eau en veillant à ne pas la faire s'écouler en dehors et m'asperge. Je replace le siphon et Yacine sort de la salle de bain sans s'opposer, il me tend même une serviette pour que je me sèche.

Il m'entraîne ensuite dans le bureau où, caché sous le bureau, il joue à m'écrire des lettres qui contiennent soit des insultes soit des mots doux. Pour la lettre d'insultes, Yacine trace des lignes figurant l'écriture et déclame à haute voix avec un vif plaisir : « Claire tu pues ! Je t'encule ! Je t'en... pute etc. ». Sur l'autre lettre il dessine un cœur et un arbre. Puis nous inversons les rôles, je dois à mon tour me plier à l'écriture des deux lettres. Yacine prend alors un réel plaisir à me voir l'imiter et m'imité à son tour en jouant les réactions à la réception des deux lettres. Yacine propose ensuite un jeu de foot avec ses Pogs. Nous jouons avec nos mains, le ballon est un Pog.

Soudain Marley entre en fureur, il va se blottir sous le bureau et se met à pleurer. Aurélie m'explique les motifs de cette réaction. Marley parlait de ses chaussures, il voulait qu'Aurélie mette « Les bottes d'avant ». Il a ensuite pensé que « À la fin on va se quitter » c'est là qu'il s'est mit à hurler et qu'il est venu se réfugier dans le bureau. Je dis à Marley que c'est douloureux de penser qu'on va se séparer quand on n'est pas sûr de se retrouver. Marley sort de dessous le bureau et se met à jeter des legos sur Aurélie qui les rattrape au

vol ce qui fait beaucoup rire Yacine. Il lui lance à son tour des objets afin qu'elle les rattrape.

Marley, qui s'était un peu apaisé en jouant avec Yacine et Aurélie, redevient très violent, cette fois il met le bureau à sac et jette des chaises sur Aurélie. J'interviens pour le contenir. Il m'invective : « Me touche pas ! Connasse ! Pute ! Je veux plus te voir ! Je vais te planter ! etc. ». Comme il reste quelques feuilles sur le bureau j'en dispose une en face de lui, Marley la repousse. J'essaye une seconde fois de glisser une feuille devant lui, cette fois il s'en empare et y trace une série de P. (comme la première lettre de son nom de famille) qu'il barre un à un. Puis sur une autre feuille il fait des Z et dit « Z comme Zorro ! ». Il se met alors à parler de manière très confuse. De ce discours délirant, je retiens seulement cette phrase : « Il y a un petit garçon, il va le jeter dans l'eau. ». Je parle de Zorro qui est très fort, qui contrôle toutes les situations et qui finit toujours par gagner. Marley se calme un peu, je peux enfin le lâcher.

Mais il repart de plus belle quelques minutes plus tard, il nous menace, veut nous tuer et sort de la pièce les yeux exorbités, donnant des coups de pied dans tout ce qui se trouve sur son passage. Élise le rejoint dans la cuisine et le contient sur ses genoux, Marley vocifère toujours autant et donne des coups de pied dans le placard. Il crie : « Putain d'*Appartement* ! », je lui parle de sa colère contre *L'appartement* qui le laisse tomber. Marley dit « Je vais le dire à... mon maître il est plus là ! ». Il nous somme de nous taire, hurle en nous menaçant du poing « Ta gueule ! J'vais vous faire taire ! J'vais vous écraser ! J'vais vous tuer ! ». Il nous appelle « Sales grosses » et me donne un coup de pied dans le ventre. Je lui dis que « Il ne se sent pas tenu dans le gros ventre *Appartement*, qui le laisse tomber ».

Marley s'apaise visiblement, la tension retombe. Élise relâche son étreinte et Marley quitte la pièce pour se jeter sur le divan, là il rejette compulsivement sa tête en arrière dans les coussins. Je décide alors de le contenir fermement, il hurle : « Retiens-moi ! Retiens-moi ! » puis, en s'agrippant fermement à mes poignets : « Je te tiens ! ». Je constate qu'il a peut-être peur de perdre la tête et ce qu'elle contient, je le rassure sur la continuité de notre investissement, nous n'allons pas l'oublier, il est tenu dans notre tête. Marley se calme enfin, observe que j'ai mis du vernis sur mes ongles de pied, il joue de son pied avec le mien.

Yacine qui était dans le bureau avec Aurélie se dirige vers moi avec une feuille à la main, sur cette feuille il a dessiné des formes qu'il a remplies de couleurs. Je lui demande ce qu'il

a dessiné, Yacine m'appuie la feuille sur la tête et me dit : « Dans ta tête ». Je lui parle de ce qu'il y a dans ma tête, il voudrait peut-être savoir ce qu'il y a dedans, si il y a une place pour lui. Il m'empoigne alors les cheveux, en disant parfois qu'il fait « pour de faux » et en desserrant alors son étreinte. Comme je contiens toujours Marley, Aurélie vient m'aider et Gérard dit que Yacine est jaloux de Marley.

Marley demande à Aurélie de lui lire une histoire, Yacine se joint à eux. L'accalmie dure peu et Yacine tente à plusieurs reprises de donner des coups de pied dans la tête d'Aurélie alors que Marley lui donne des claques. Élise et moi intervenons, les enfants se dispersent en riant et nous crient de venir les attraper. Marley se met alors à pleurer persuadé qu'Aurélie, en cherchant à l'attraper, lui a blessé la tête. Il porte la main à sa tête en pleurant et ne se calme qu'avec une histoire.

Yacine propose de jouer au foot avec ses Pogs. La partie s'engage mais elle est très vite interrompue car Yacine a vu le taxi dehors. Il se précipite à la fenêtre, c'est une fausse alerte : le taxi ne faisait que passer. Yacine découvre le dessin qu'il a fait sur le rebord de la fenêtre la veille, il veut le reproduire, je lui glisse un feuille sur laquelle nous dessinons tous les deux un taxi et une petite fille qui pleure puis sur une autre feuille nous faisons un visage que Yacine recouvre entièrement en disant « On le cache. ». Puis il fait semblant de lancer les feutres dehors. Gérard croit que Yacine le fait réellement et veut le faire sortir de la fenêtre un peu brutalement. Yacine est surpris et, rageur, il lance ses Pogs dehors ainsi que tout ce qu'il a dans les mains.

Lorsque le taxi arrive enfin, Yacine se précipite dehors : il veut ramasser ses Pogs mais Jaoued l'en empêche et l'installe dans la voiture. Yacine se démène, hurle et crache. J'explique à Gérard que Yacine voulait reprendre ses Pogs avant de monter dans le taxi, Gérard ramasse alors quelques Pogs par terre et les donne à Yacine. Celui-ci constate qu'il en manque et fait de nouveau une crise. Je lui propose de chercher un peu mieux mais je ne trouve rien ce qui met Yacine très en colère, il me crache dessus. Il se fait disputer par le chauffeur qui le somme d'essuyer les crachats à l'intérieur de la voiture. Yacine s'exécute penaud en utilisant son t-shirt. Cette scène me bouleverse. Marley quant à lui pleure de nouveau parce qu'il repense à sa « blessure » à la tête, il porte la main à la tête en disant qu'il ne va pas revenir lundi, qu'il va rester chez sa mère etc. Nous le rassurons et lorsque les enfants sont enfin calmés, le taxi part.

SÉANCE N°16

Je suis la première arrivée et suis donc seule avec Marley, Yacine et John. Yacine se précipite à la fenêtre pour dire au revoir à Jaouel, je reste près de lui tout en gardant un œil sur les autres enfants, la porte n'étant pas fermée à clé. Ousmane arrive, je l'invite à entrer mais il reste sur le pas de la porte, hésitant. Il finit par reculer et se retrancher dans le couloir. Je ne peux pas lui octroyer l'attention qu'il réclame, accaparée par la présence de Yacine à la fenêtre. L'arrivée d'Élise et de Gérard me sort de cette impasse. Je peux aller chercher Ousmane.

Une fois rentré, Ousmane se jette sur moi pour m'embrasser puis, comme je me débats pour échapper à cet assaut inattendu, il commence à me taper. Gérard intervient pour nous séparer, Ousmane se retourne alors contre lui. Il est en colère, parle du Docteur L. et dit qu'il veut « lui péter la gueule ». Lorsque nous lui demandons pourquoi il en veut tellement au Docteur L. il répond : « À cause de Sylvie ! ». Ousmane donne des coups de pied répétitifs dans une chaise en scandant en rythme : « Sylvie ! Sylvie ! Sylvie ! ». Je lui demande ce qui lui arrive, il m'explique : « Je veux être en colère ! ». Pendant ce temps Yacine joue à cache-cache dans la cuisine avec Élise.

Lorsqu'il entend les clés d'Aurélie dans la serrure, Marley se précipite pour l'empêcher d'entrer, Ousmane le rejoint, affichant un large sourire. Je demande à Ousmane pourquoi il ne veut pas laisser entrer Aurélie, il me répond que « c'est Sylvie » qui se trouve en fait derrière la porte. Marley entrouvre la porte, jette un coup d'œil sur les chaussures d'Aurélie, referme la porte et la réouvre finalement pour la laisser entrer. Profitant de cette opportunité, Ousmane tente de s'enfuir mais il est retenu par Aurélie. Il s'écrie mécontent qu'il veut qu'on le laisse dehors, qu'il « veu[t] boudier ». Alors qu'elle lutte pour contenir Ousmane, Marley lui assène une gifle en plein visage et tente aussitôt de s'enfuir. Aurélie est contrainte de lâcher Ousmane pour contenir Marley.

Je m'occupe d'Ousmane que je retrouve dans le couloir, la main accrochée à la rampe de l'escalier. Il dit qu'il veut que je le laisse tout seul et que je ferme la porte. Je parviens néanmoins à le faire rentrer sans trop de difficulté, lui expliquant qu'il va nous parler de tout ça à l'intérieur. Une fois entré, il se dirige vers Aurélie pour lui dire bonjour.

Marley fait couler de l'eau dans l'évier de la cuisine. Comme la tuyauterie a été cassée par ses violents coups de pieds, l'eau se répand dans toute la pièce. Alors que je me dirige vers la pièce pour endiguer « l'hémorragie », Ousmane me saute dessus pour tenter de

m'embrasser, cela se termine par des coups. Gérard intervient une nouvelle fois et entraîne Ousmane hors de la cuisine.

Yacine attiré dans la cuisine par cette scène, me sollicite pour jouer avec lui à cache-cache. Il m'invite à l'imiter et à me recroqueviller dans le petit coin entre le mur et le placard et tire sur nous la porte du placard restée ouverte. Il émet alors des bruits étranges pour attirer l'attention d'Élise qui connaît les codes de ce jeu. Yacine prend une voix rauque comme si il était en train d'étouffer. Ces bruits me donnent l'impression qu'ils sont produits par un enfant souffrant d'une maladie respiratoire. Élise joue le jeu et cherche d'où peuvent provenir les bruits qu'elle entend. Yacine ne semble pas pressé d'être découvert, il étouffe des gloussements en entendant les hésitations d'Élise. Cet espace confiné me donne chaud et j'ai la sensation d'étouffer, comme soudainement atteinte de claustrophobie. À mon grand soulagement, ce jeu prend fin lorsque nous sommes découverts et Yacine m'entraîne dans la pièce principale. Il m'invite à un nouveau jeu. Il est Jaouel qui vient chercher les enfants. Le jeu s'arrête cependant lorsque je dis à Jaouel qu'il est trop tôt pour venir les chercher les enfants.

Yacine entre alors dans la salle de bain et fait couler l'eau très fort dans l'évier. Il place ses doigts à l'extrémité du robinet ce qui a pour effet de faire gicler l'eau dans tous les sens et de nous éclabousser entièrement. J'interviens pour limiter un peu ce jeu d'eau débordant et Yacine décide qu'il va « faire du faux ». Il laisse cependant l'eau couler mais joue à faire semblant de m'éclabousser. Cela ne tient pas longtemps devant l'attrait que constituent les sensations bien réelles que lui procurait la technique précédente. Yacine affirme alors que les éclaboussures « ça fait un feu d'artifice ».

Devant mes tentatives de limitation réitérées, il se désintéresse finalement de ce jeu et part jouer au ballon. Fatiguée, je m'installe quant à moi sur un canapé aux côtés d'Aurélie. Marley tourne autour de moi, scrute mes pieds chaussés d'une paire de tongs et demande : « T'as mis tes claquettes ? Pourquoi ? ». Puis sans attendre la réponse il annonce : « Parce qu'on est vendredi ! » et constate : « Tu les as achetées. ». Il s'intéresse ensuite aux chaussures d'Aurélie, nous lui disons que cela change. Ousmane intervient : il veut savoir pourquoi Aurélie a « détaché [s]a main de la barrière ». Nous lui répétons que c'est parce que nous tenons à lui etc. Il dit « Non ! C'est pas vrai ! C'est Sylvie qui retient à moi ! ». Marley évoque alors les anciennes stagiaires et parle des personnes qui sont parties de *L'appartement*. Il parle ensuite de la fin de *L'appartement*, redemande l'heure de la fin de la séance et parle de son hospitalisation prochaine pour un bilan. Ce faisant il tente de

mordre les chaussures d'Aurélie et pose alternativement sa tête sur son ventre comme s'il voulait entrer dedans. Il demande à Aurélie : « On se retrouvera ? ». Comme Aurélie répond que son stage se termine, que c'est la dernière fois qu'ils se voient puisqu'il va être hospitalisé, Marley se désorganise. Il hurle, pleure de rage et part se réfugier sous le bureau en disant qu'il veut rentrer chez lui pour que « ça soit fini ». Aurélie et moi le suivons dans le bureau. J'entame alors une discussion avec Aurélie, indirectement adressée à Marley, qui semble difficilement atteignable autrement. Je dis qu'évoquer des souvenirs rappelle nécessairement ce que l'on a perdu et que se séparer peut parfois faire craindre d'être perdu.

Marley se calme et sort finalement de son coin pour venir s'asseoir près de nous. Il constate que j'ai « changé » de bague puis regarde mes pieds et demande où j'ai mis « les autres chaussures ». Je dis qu'il se demande ce que deviennent les choses lorsqu'on ne les porte/voit pas et lui demande si il a une idée de l'endroit où se trouvent mes chaussures. Il me répond qu'elles sont à la maison. J'ajoute alors qu'elles sont précieusement rangées dans leurs boîtes et qu'elles ne sont pas perdues. J'explique donc à Marley que ça marche un peu pareil dans la tête, il y a des coins où l'on peut garder des traces des choses précieuses et qu'il ne perdra pas les moments passés à *L'appartement* avec nous. Il sèche définitivement ses larmes et va demander l'heure à Gérard.

En apprenant l'heure, Marley fond de nouveau en larme et va faire couler l'eau très fort dans la salle de bain. Je lui dis que lorsqu'il pense à la fin, « ça coule dedans ». J'éteins l'eau et Marley prend la main d'Aurélie et la mienne et nous emmène nous asseoir sur le divan. Là, il commence à évoquer le départ d'Aurélie mais il est rapidement interrompu par Gérard qui demande à Aurélie si elle a parlé avec lui de la fin de son stage. Elle lui explique qu'elle évoque ce sujet depuis longtemps déjà. Gérard rappelle que Marley va à l'hôpital à partir de lundi et qu'il risque de ne pas revoir Aurélie. À ces mots, Marley se jette en avant et tape sa tête dans les coussins. Devant la détresse de Marley, Ousmane assis, sur le canapé en face de nous, dit que « c'est [s]a faute » si Marley pleure. Élise le rassure. J'interviens pour contenir Marley et le calmer, je lui dis que c'est comme si « [s]a tête ne pouvait rien garder et que ça fait mal dedans ». Il me demande alors d'énumérer les prénoms des soignants et des enfants de *L'appartement*. J'écris sur une feuille ce qu'il me demande et l'assure que nous ne l'oublierons pas, que nous continuerons de penser à lui pendant son absence. Je lui propose d'emporter cette feuille avec lui « pour se souvenir », il accepte et la glisse avec précaution dans sa poche. Yacine se laisse alors tomber dans les

bras d'Aurélie complètement mou. Ousmane l'imité et se laisse tomber dans les coussins en disant : « Je suis enfermé dehors. ». Je verbalise que les enfants se sentent lâchés.

Le taxi arrive. Aurélie dit au revoir à Marley qui lui demande de dire à Jaouel qu'il va à l'hôpital et qu'il sera absent lundi. Aurélie s'exécute et Marley se met à pleurer. Il dit que je suis méchante et qu'il ne m'aime pas. Je l'assure que nous nous reverrons, il part finalement en esquissant un geste d'au revoir de la main.

SÉANCE N°17

Seuls John et Ousmane sont présents à cette séance, Marley est hospitalisé et Yacine est chez son père qui prétexte que son fils ne souhaite pas venir en soin.

John met beaucoup de temps à entrer à *L'appartement*, il s'accroche à moi, met la main devant ses yeux, hésite sur le pas de la porte, avance puis recule. J'accompagne son entrée dans la pièce par un « Coucou ! Nous voilà ! » que j'adresse à mes collègues. John se précipite dans le bureau dont les volets n'ont pas encore été ouverts, il ferme la porte. Je frappe à la porte, l'ouvre et le trouve dans un coin attendant visiblement que je m'approche de lui. Il rit comme s'il anticipait le contact qui va avoir lieu. Je dramatise mon approche accompagnant de sons mon avancée. Arrivée à sa hauteur, je tapote son dos, qu'il me présente alors, en disant « Coucou ». John éprouve un vif plaisir à cette rencontre, il rit, hausse les épaules comme si je venais de le chatouiller. C'est à son tour de me toucher, je m'enfuit en courant, il me suit en riant. Je feins une certaine ignorance, comme si je ne le voyais pas venir, ce qui intensifie la joie de John. Lorsqu'il me tape dans le dos, il se précipite dans le bureau pour se placer dans un coin de la pièce attendant ma venue toujours avec un vif plaisir. Ce jeu se répète avec une certaine intensité jusqu'à l'arrivée d'Ousmane.

D'emblée Ousmane sollicite mon attention, du haut de son perchoir habituel, il commence par ses questions habituelles : « Pourquoi Sylvie elle n'est pas venue ? Je veux Sylvie ! etc. ». Il m'est donc aisé de lui répondre tout en jouant avec John. Il demande si Sylvie viendra l'année prochaine et parle des travaux de peinture qui seront faits comme chaque année à *L'appartement* pendant les vacances. Nous lui parlons de la fermeture de *L'appartement*, il n'y aura pas de nouvelle stagiaire, pas de peinture fraîche, ou plutôt, bientôt il n'y aura plus de soin. Ousmane s'écrie comme s'il pleurait : « Oh ! Non pas ça ! » puis enchaîne avec ses propres projets : « J'aurais dix-huit ans, je serais adulte, je "tique"

L'appartement, je vais dans « Un, dos, tres »... ». Il évoque ensuite des souvenirs, ceux de « la rue E. B. », les absents de *L'appartement* : « Ahmed », « Clara », « Violaine » puis les scènes de dispute entre soignants ou entre les enfants. Ousmane se souvient particulièrement d'Ahmed, un enfant sourd, qui avait brisé une vitre avec sa tête. Il mime le geste contre la vitre en m'expliquant qu'Ahmed avait vu le « reflet » d'Hubert dans la vitre. Ousmane se souvient aussi de la séance où il a été très mal et me questionne sur cet événement : « Tu m'as tenu, pourquoi ? T'as pas réussi, je t'ai poussée t'es tombée par terre... J'ai poussé Gérard. J'ai tout cassé, tu m'as pas empêché. T'as dis « Ousmane ça suffit de pousser Gérard ! etc. ». Constatant que John a arrêté son jeu pour rejoindre Michelle, Ousmane s'enhardit et descend de la commode.

Il veut jouer la scène du restaurant, je suis Adela et lui Pedro. Il empile ses pièces de mousse et claironne « À manger, à manger ! » il me propose « Un café ma puce Adela ? », j'accepte. Il m'apporte donc une petite tasse remplie d'eau, je fais semblant de boire. John s'approche, se saisit de la tasse, en boit le contenu et jette la tasse qui se brise derrière lui, puis il me tire par la main : il veut jouer lui aussi. Ousmane, mécontent, intervient et repousse John fermement. Je me sens tiraillée entre les deux enfants, l'image qui me vient alors est celle de ces deux mères revendiquant le même enfant et demandant au Roi Salomon de les départager. Finalement, John, qui s'était éloigné, revient à la charge et pousse vigoureusement Ousmane en poussant un cri très proche du son « non ». J'explique à Ousmane que John n'est pas d'accord pour qu'il prenne sa place auprès de moi, il veut continuer le jeu que nous avons entamé avant qu'il n'arrive. Ousmane trépigne, il n'est pas content. Finalement, John vient s'asseoir sur mes genoux ce qui permet à Ousmane de continuer son jeu.

Il s'applique à nous distribuer de la nourriture, j'ai la sensation d'être gavée. Au cours du jeu, je suis la cible des moqueries du serveur Pedro, qui me montre du doigt en riant et en disant que je suis grosse, que j'ai un gros ventre. Je réponds qu'il ne faut pas se moquer de moi car je suis enceinte. L'annonce de cette nouvelle dans le jeu provoque systématiquement l'effondrement du serveur. Ousmane s'affale alors de tout son long dramatisant à l'excès sa chute, envoyant valser les plats qu'il tient et cherchant à tomber sur un coussin afin d'amortir sa chute. Il réagit de la même façon lorsque dans le jeu je refuse de manger prétextant que je n'ai plus faim.

Cette séance a été pour moi très éprouvante et j'ai dû lutter activement contre un besoin irrépressible de dormir. Ousmane quant à lui n'a pas cessé de s'activer passant d'un jeu à

l'autre, comme s'il lui fallait remplir le vide laissé par l'absence des autres enfants et remplir aussi notre propre vide. Cet effet de torpeur a même gagné John qui, après s'être beaucoup agité lui aussi, a fini par s'endormir. Au cours de cette séance, je me suis sentie comme anesthésiée, dans mon corps comme dans ma pensée, incapable de répondre aux jeux d'Ousmane, après avoir été énergiquement sollicitée et avoir investi l'échange avec la même énergie, mais incapable aussi de penser.

SÉANCE N°18

Yacine est absent comme lors de chaque période de vacances.

Comme j'ai oublié mes clés, je frappe à la porte du local, ma collègue Michelle m'ouvre, Marley et John sont déjà là. Marley me précède dans la cuisine où nous rangeons nos affaires, il ouvre le placard et se cache dedans. Lorsque j'ouvre la porte, je le trouve les yeux fermés comme si il dormait. Il esquisse un petit sourire quand je lui annonce que je l'ai découvert et se laisse facilement déloger afin que je puisse ranger mes affaires. Il réclame du scotch et se souvient que je lui avais dit que j'en ramènerais. Je lui donne un rouleau de scotch et il entraîne Évelyne, à peine arrivée, dans le bureau. Ils y restent un long moment. Ousmane arrive en retard comme à son habitude. Il évoque d'emblée la fin des séances de groupe, parle du directeur, demande pourquoi nous ne l'avons pas empêché de fermer *L'appartement* etc. Il se souvient ensuite de tous ceux qu'il a connu à *L'appartement* et qui sont partis, il parle de Violaine. Il nous questionne ensuite sur la suite du soin. Car nous avons pu obtenir un délai et il a été convenu que nous nous verrons désormais et pour quelque temps dans les locaux situés à l'étage. Ousmane pense qu'il y retrouvera tous ceux qui sont partis : Clara, Amhed, Violaine mais aussi Sylvie, la stagiaire tant attendue qu'il n'a jamais rencontrée. Il supporte difficilement lorsque lui est opposée la réalité de la situation, il nie en bloc et trépigne comme un petit enfant prenant une expression geignarde. Il boude et pleurniche : « Je veux Sylvie ! ». Puis il regarde dehors et s'exclame : « Oh ! Benoît ! ». *Benoît était psychologue à L'appartement lorsque j'étais stagiaire, j'ai ensuite pris son poste.* Je me souviens de Benoît, Ousmane parle aussi de Jean-Baptiste, qui était stagiaire en même temps que moi. Puis nous parlons des objets que nous allons emporter « en haut », Ousmane s'inquiète de la façon dont nous allons les transporter. Nous lui indiquons que nous n'emporterons que le strict minimum dans des cartons. Il veut commencer à trier et mettre de côté certains objets, il vide les tiroirs et je

me mets à trier les dessins des enfants. Marley sort du bureau pour me solliciter dans son activité de collage de feuilles. Il étale plusieurs feuilles les unes à côté des autres et me demande de les coller entre elles. Il demande ensuite à Michelle d'y inscrire l'organisation des séances à venir. Puis il plie le tout plusieurs fois, en fait un énorme paquet qu'il referme avec beaucoup de scotch. Il désigne son paquet comme un cadeau et chante « Joyeux anniversaire Marley » puis nous distribue d'autres paquets qu'il a confectionnés avec Évelyne dans le bureau.

Marley place ensuite plusieurs morceaux de scotch sur sa bouche, il est imité par Ousmane. Tous deux s'efforcent de produire des sons, puis Ousmane se dirige vers moi et lève la main sur moi. Il essaye de parler malgré le scotch tout en faisant semblant de vouloir me taper. Je dis que la fermeture de *L'appartement* me fait penser que les enfants n'auront bientôt plus d'endroit où parler. Ousmane s'apaise et me propose un jeu qui nous occupera jusqu'à la fin de la séance. Il se saisit des pièces de puzzle en mousse qu'il empile sur sa main comme s'il tenait un plateau. Ce sont des plats qu'il me propose de manger. Il fait plusieurs propositions mais lorsque je choisis un plat, celui-ci n'est pas disponible. Je joue le mécontentement et pour toute excuse il m'indique que c'est la faute de sa patronne Hélène à qui il me demande de téléphoner. Il me tend un lego qu'il place sur mon oreille, je joue une conversation puis lorsque je termine il me demande la réponse donnée par sa patronne. Parfois aussi il me souffle la réponse. Les histoires s'entremêlent, bientôt il ne s'agit plus de nourriture manquante et de patronne négligente mais de tromperies entre différents personnes issues de la série « Hélène et les garçons ». Marley est retourné dans le bureau avec Évelyne et John déambule entre Michelle et moi. La séance se termine aussi calmement qu'elle avait commencé.

1. 3. Maux de la fin...

Nous avons obtenu, de haute lutte, un délai avant la fermeture définitive de *L'appartement* afin de nous permettre de mettre au travail la séparation avec chacun des enfants mais également de trouver des places pour eux dans d'autres dispositifs de soin. Gérard a démissionné et Hubert a été mis en préretraite, nous ne sommes plus que Michelle, Évelyne et moi pour assurer les dernières séances qui ont lieu dans un petit bureau situé à l'étage, *L'appartement* ayant été rendu au propriétaire.

Pour ce dernier trimestre nous avons reçu les enfants en petits groupes sur deux demi-journées au lieu des quatre habituelles de façon à ce que chacun des enfants se retrouve au moins le temps d'une séance.

Durant ce dernier trimestre, chaque enfant est fidèle à lui-même, aussi imperturbable dans la permanence de ses symptômes et peut-être même d'autant plus que la fermeture devient tangible et inexorable.

Lors de la dernière séance, Ousmane, pour qui aucune orientation n'a été trouvée, s'ingénie à répéter qu'il ira à l'hôpital de jour et qu'il épousera Camille puis évoque, comme souvent, les souvenirs de séances de la « rue E. B. » ce qui est l'occasion pour mes collègues de se souvenir elles aussi. Ousmane se rappelle qu'un enfant avait jeté une casserole par la fenêtre. Je m'étonne de la présence d'un objet aussi insolite dans un groupe thérapeutique. Évelyne et Michelle acquiescent en riant et m'expliquent qu'il a toujours été difficile de se débarrasser d'un objet à *L'appartement*. Qu'il soit cassé ou même inapproprié, celui-ci réapparaissait toujours mystérieusement, quelqu'un se chargeant sans doute de le réintégrer au dispositif. Cela rappelle à Évelyne les conflits qui pouvaient naître, plus récemment, entre Gérard et elle à propos de certains objets, comme un camion en plastique ou même des coffres à jouet dont le couvercle était dangereusement utilisé comme projectile. Évelyne, qui avait subi les assauts de ces différents objets, prenait soin de les dissimuler, les estimant trop dangereux, alors que Gérard les remettait systématiquement à portée des enfants. Évelyne peut dire à quel point cela l'agaçait et entraînait de fréquentes disputes avec Gérard.

Très attentif à notre échange, Ousmane relate à son tour une scène de dispute entre les soignants qui l'a particulièrement marqué et dont il nous a souvent parlé en séance. Il s'agit d'une dispute entre Marie-Claire, une psychologue de l'époque de la « rue E. B. », et Gérard à propos de l'utilisation de papier toilette pour moucher les enfants. Selon Gérard sa collègue risquait d'induire, par ce geste, une confusion entre les zones corporelles. Michelle et Évelyne se souviennent que Gérard était très fâché et qu'il a, ce jour-là, quitté la séance. Évelyne dit qu'elle aussi a été souvent très en colère contre ses collègues, leur reprochant de ne pas intervenir lorsqu'elle se trouvait en difficulté avec un enfant. Elle décrit comment petit à petit celui lui est devenu moins insupportable grâce à la mise en place de solutions visant à se soustraire aux attaques des enfants. Devant l'absence de recours de ses collègues, elle en venait parfois même à s'enfermer dans une pièce pour échapper à un enfant. Je suis stupéfaite par ce que j'entends voyant se dessiner devant moi

une scène que j'ai maintes fois vécue en stage. Évelyne se tourne alors vers moi et dit en riant : « Qu'est-ce qu'elle a dû penser ma stagiaire ? ! ».

Cet échange avec mes collègues, au seuil de la fermeture du dispositif, m'apprend combien elles ont dû mettre en œuvre des stratégies pour se défendre de la violence du dispositif et de certains collègues, je me sens soudainement réconciliée avec elles c'est comme si – en témoignant de leur propre expérience douloureuse – elles reconnaissaient enfin, la souffrance que j'ai pu éprouver.

Tout cela n'était donc pas vain...

2. Analyse de la clinique

L'analyse que je propose de livrer ci-après entend reprendre les grands traits qui peuvent être dégagés des séances de groupe longuement décrites ci-dessus. Mon propos est d'introduire les thématiques qui seront plus largement développées dans les Chapitres suivants, aussi cette analyse est-elle nécessairement partielle et en tant que telle, elle appelle sans doute des commentaires.

2. 1. Entre honte et culpabilité : le surmoi

J'ai choisi d'inaugurer la clinique de groupe avec la scène du jeu du juge à laquelle Ousmane nous a très souvent demandé de jouer. Il s'agit répétitivement d'un scénario confus où l'enjeu est, pour lui, d'être accusé de meurtre, position qu'il est parvenu à endosser après un évitement récurrent du rôle. Ce jeu fait intervenir au sein de la clinique la problématique du surmoi et de la culpabilité primaire c'est pourquoi il m'est apparu comme inaugural.

Ce choix témoigne sans doute également de mon propre rapport au dispositif, le jeu du juge ayant sans doute trouvé des échos avec la manière dont j'y ai été accueillie à mes commencements.

Ce jeu met en scène les éprouvés avec lesquels sont aux prises les enfants et qui sont remobilisés par la situation groupale, et la confrontation avec le dispositif. Le groupe démultiplie les regards et confronte aux pensées des autres, à leurs jugements. Il attise également l'excitation et constitue par-là une source de perturbation.

La survenue de ce jeu est simultanée de l'implication d'Ousmane au sein du groupe d'enfants. Les années précédentes, en effet, il se montrait très effarouché et cherchait à fuir la situation groupale en s'isolant avec un soignant qu'il pouvait entraîner ainsi dans un tête-à-tête durant toute la séance. Son implication dans le groupe est également corrélative à l'expression de sa violence alors que jusque-là il se montrait terrorisé par la moindre manifestation violente.

Il semble donc que, pour Ousmane, le soin ait permis qu'il puisse recourir au dispositif de jeu en suffisante sécurité pour que se déploie sa problématique psychique. Au regard du contenu de ses jeux, il apparaît que la représentation de ses propres mouvements pulsionnels est extrêmement anxiogène pour lui et nécessite qu'il ait mis en place de puissants mouvements d'évitement et une inhibition massive. D'ailleurs, le choix de cette première scène clinique pour introduire la clinique de groupe, peut s'expliquer par le fait que l'inhibition d'Ousmane est certainement entrée en résonance avec ma propre inhibition. Comme si ce choix inaugural, condensait non seulement les enjeux propres à la clinique mais venait révéler les rapports inconscients de la clinique avec ma démarche de recherche.

Le jeu du juge révèle, derrière l'inhibition d'Ousmane, une vie intérieure extrêmement riche et peuplée de personnages effrayants où des scènes de meurtre se jouent indéfiniment. La mise en scène de cette vie intérieure, par le jeu du juge, nous permet de saisir la nature des instances avec lesquelles Ousmane doit « négocier » à l'intérieur de sa psyché dans la mesure où il fait apparaître la figure du surmoi.

La survenue du surmoi dans le jeu et son corollaire de violence agie chez Ousmane semble étroitement liée dans la clinique. Pour S. Freud, le surmoi « est l'héritier du complexe d'Œdipe »¹⁸¹ en ce sens il est issu de son déclin, au terme duquel l'enfant renonce à la satisfaction de ses désirs et intériorise les interdits œdipiens. Cependant, il décrit aussi une forme plus archaïque du surmoi susceptible de sévir à l'intérieur de la psyché : le « surmoi sévère et cruel ». Or il semble que le surmoi qui est mobilisé, dans le jeu du juge mais également dans la clinique dès lors qu'il s'agit de faire intervenir une punition, soit à rattacher à cette seconde forme du surmoi. La seconde, qui est issue du complexe d'Œdipe agit dans la psyché comme une instance protectrice. Dans la clinique la faute commise est

¹⁸¹ S. Freud, *Le moi et le ça*, p. 291.

très souvent en rapport avec la mort ou la destruction (meurtre, incendie, vol...) et semble avoir partie liée avec les manifestations de la pulsion de mort.

La clinique montre également l'étroite corrélation entre violence et culpabilité, puisque l'apparition de l'une est simultanée de l'autre. La destructivité contre laquelle l'inhibition servait vraisemblablement à lutter, en se déployant dans la clinique, entraîne avec elle la culpabilité. Mais les logiques de la culpabilité primaire, ainsi que le démontre S. Freud à propos de ceux qu'il appelle « criminels par sentiment de culpabilité », sont, à l'inverse de la culpabilité issue du complexe d'Œdipe, paradoxales. C'est ce que démontre la survenue du jeu du juge au moment où Ousmane commence à entrer en contact avec le groupe et à manifester sa destructivité.

Le besoin de punition dont il témoigne semble venir apaiser un sentiment de culpabilité harcelant, selon la logique que dépeint d'ailleurs S. Freud. Aussi, Ousmane s'accuse-t-il volontiers d'être responsable d'avoir fait tomber Marley alors qu'il n'en est rien. Je propose également d'interpréter son mouvement de violence destructrice en lien avec sa crainte de m'avoir blessée et fait tomber, qui, ainsi que je l'associe d'ailleurs à la fin de la séance, est à relier à une histoire qu'il a souvent répétée, celle d'avoir fait tomber sa propre mère dans les escaliers. Il s'agit-là d'une image qui renvoie aussi bien à l'effondrement qu'au défaut de « *holding* » qui en découle, et que questionnera d'ailleurs Ousmane (« Tu m'as pas retenu pourquoi ? » etc.). Cette scène fait écho au jeu du livreur de pizza qui met en scène répétitivement l'effondrement du livre et de sa pile de pizza.

La crainte d'avoir détruit l'objet est au cœur de cette problématique violente chez Ousmane c'est pourquoi il recherche à apaiser, par la punition, la culpabilité qui le taraude.

Marley se montre d'ailleurs très sensible à la prégnance de la culpabilité chez Ousmane, c'est pourquoi il le couvre d'insultes. Ces insultes contiennent l'idée qu'Ousmane sentirait mauvais et le renvoient à des éprouvés de honte insupportables. La violence que cela suscite chez lui, constitue pour Marley une opportunité de se faire battre et sans doute ainsi d'apaiser, lui-même, une culpabilité primaire qu'il tente d'excorporer à son tour par les insultes. Ousmane devient alors le « déversoir » de ses propres affects de honte. La logique du couple que forment Ousmane et Marley est celle du couple sado-masochiste. Car, tout « l'enjeu du comportement sadique est d'évacuer « dans » la victime, par « retournement »,

la souffrance que le sujet « sadique » ne peut supporter d'endurer. »¹⁸². Yacine n'est pâz épargné non plus par ce type de relation.

2. 2. Mises en scène du traumatisme ou le retour de l'enfant mort

Les différents jeux amenés par les enfants proposent des mises en scène du traumatisme primaire dont la problématique centrale est celle de l'enfant mort, que nous avons évoquée plus haut. Nous observons également que les jeux se sont structurés et qu'ils ne connaissent plus la désorganisation des premiers temps. Dans ces jeux, la problématique du regard est centrale et va dans le sens des hypothèses décrites au Chapitre V.

Elle revient notamment avec les questions de Violaine relatives au regard des morts. Comme si, à travers les jeux, il s'agissait de tenter de figurer la nature de l'expérience traumatique primaire : la perte du regard maternel ou du moins la rencontre avec un regard mort. Cela témoigne d'une mise au travail de l'expérience traumatique dont nous savons pour Violaine qu'elle est à relier aux « qualités » de présence de sa mère qui s'absente, a du mal à l'investir psychiquement.

Plus généralement, cette question tente de figurer, avec son corollaire : les morts-vivants, des vécus d'agonie primitive qui résultent de la rencontre avec l'objet, qu'il s'agisse d'un objet inatteignable (cf. le jeu des ailes avec Yacine) ou mort psychiquement. La problématique de l'enfant mort, qui résulte de la rencontre avec un regard mort, est donc récurrente dans la clinique, qu'elle soit agie corporellement dans des relâchements corporels, jouée ou encore énoncée par les enfants (« Je suis mort »). La question de l'enfant mort fait retour, elle insiste, comme si elle hantait la clinique. C'est d'ailleurs dans cette perspective que peut se comprendre le fétichisme dont fait preuve Marley. Dans son article sur *Cliniques du fétichisme et identification primaire*, A. Brun propose en effet de penser que le fétichisme est le fruit d'une « catastrophe narcissique [qui] serait [...] antérieure à la catastrophe de la découverte du sexe féminin, ce serait la perte du reflet de l'investissement par le visage de la mère »¹⁸³ qui serait au centre de ces problématiques. Elle met donc en évidence la primauté du regard dans la solution fétichique. Le fétichisme des chaussures serait, pour Marley, une solution à une expérience traumatique dans

¹⁸² R. Roussillon, *Narcissisme et « logiques » de la perversion*, p. 21.

¹⁸³ A. Brun, *A clinical exploration of fetishism and primary identification*, Trad. Franç. inédite.

laquelle le regard maternel aurait été perdu. La passion pour les chaussures serait une façon de s'accrocher pour ne pas se sentir mort.

Le travail de contenance corporelle a sans doute permis de faire émerger des éprouvés de chute sans fin du fait de la rencontre avec un objet qui tient. Mais, là encore, la confrontation avec le dispositif permet de mettre au travail nos hypothèses concernant les qualités de la rencontre avec l'objet. La clinique montre bien comment ces éprouvés de mort psychique sont la conséquence de la rencontre avec un regard désapprouvateur, disqualifiant ainsi que le montre la scène avec la mère de Yacine. Cette scène se répète lorsque Gérard critique Yacine, qui se laisse ensuite tomber comme mort. D'ailleurs, il est possible de penser que la scène de violence destructrice d'Ousmane soit également intervenue du fait de la colère que j'ai exprimée à son encontre, comme si celle-ci avait réactualisé, chez lui, un regard sévère et cruel et ce malgré l'absence de disqualification dans mes propos.

La problématique du regard se retrouve aussi dans les jeux de reflet et d'ombre autour des fenêtres. Celles-ci ne sont plus seulement des zones de passage, d'ouverture ou de fermeture sur l'intérieur et l'extérieur, témoin d'une peau psychique trouée. Elles deviennent des espaces de rencontre, des frontières auxquelles il est possible de s'arrêter. C'est comme si les fenêtres prenaient alors une autre signification que celle jusque-là envisagée, en lien avec les enveloppes psychiques, elles sont investies véritablement comme les « fenêtres de l'âme ». L'enjeu est de se regarder à travers la fenêtre, d'y chercher son propre reflet mais également le regard de l'autre et, à travers lui, se saisir soi. Le jeu d'ombre est intéressant du point de vue de ce qu'il mobilise : il met en scène une agression (le canard qui mord le pied) qui n'implique pas d'atteinte corporelle. C'est ce qui la rend jubilatoire pour Yacine puisqu'il fait l'expérience d'une destructivité qui n'est pas destructrice.

Simultanément, les jeux mettent en scène les « solutions » mises en œuvre pour se défendre contre les expériences agonistiques. Le retour à l'état traumatique, tel que le décrit R. Roussillon (1999) dans le délire, est particulièrement à l'œuvre chez Marley, qui incarne alors littéralement les disputes parentales dont nous avons dit qu'elles étaient d'une extrême violence.

Le jeu de la décapitation illustre quant à lui le clivage et le mécanisme, via la projection sur moi, d'amputation de la vie psychique qu'impose l'expérience traumatique. Le piétinement de la tête rappelle l'empiètement mais signifie également le sacrifice par le

sujet de ses propres facultés de symbolisation auquel il doit se livrer pour survivre à l'expérience. Ce jeu fait écho à celui que propose Violaine concernant l'expérience d'être morte qu'elle représente comme « tomber dans un trou ». On y voit l'enfant prendre une part active au fait de se jeter dans le trou, comme s'il s'agissait de s'enterrer soi-même pour survivre. Dans le jeu de la décapitation puis du piétinement, qui fait suite à un viol, nous observons encore un clivage entre le sujet du traumatisme, passif, et celui qui survit par le retournement de la passivité en activité. Je suis assignée à la position passive tant dis que les enfants prennent le rôle actif.

La scène du feu au cours de laquelle Violaine s'intoxique volontairement n'est pas sans rappeler les développements de S. Freud (1920) concernant la toxicité du bain dans lequel se reproduisent les protistes. Là aussi, il s'agit de mettre en scène le retour à l'état antérieur plutôt que de subir passivement l'état agonistique.

Le clivage se retrouve également dans les mises en scène de Yacine autour des mains qui se disputent, comme si elles figuraient deux parties de la personnalité. Ce jeu s'apparente aux jeux des bébés qui, à partir de leurs propres mains, se représentent leur monde interne ainsi que les interactions avec l'environnement.

Tous ces jeux témoignent d'une mise en place progressive pour chacun des enfants comme pour l'ensemble du groupe d'un espace permettant la symbolisation. La scène du soin devient donc une véritable scène de transfert dans la mesure où se crée, à l'intérieur du dispositif, un espace matérialisé pour le jeu et donc la re-présentation. Les enfants parviennent d'ailleurs à élaborer des jeux ensemble, le groupe semble moins morcelé.

Cela se manifeste également par le recours au « faire-semblant », comme si les enfants avaient acquis la capacité à faire exister un espace, en eux et dans la relation thérapeutique, qui soit susceptible d'accueillir une représentation. Cette possibilité est consécutive de l'investissement par les enfants de l'intériorité.

2. 3. Jeux de cache-cache et d'exploration : l'intériorité de l'objet en question

Contrairement aux années précédentes, le recours au jeu est prépondérant dans la clinique, il y a même parfois une sorte de frénésie à jouer. Comme j'ai proposé de le penser, cela tient sans doute au travail préalable de contenance corporelle. Mais cela est également à relier à la contenance groupale, permise par le travail mené conjointement avec les stagiaires. Là où les enfants se confrontaient auparavant à une enveloppe groupale précaire, éclatée, ils peuvent désormais faire l'expérience d'un dispositif qui tient.

La clinique montre que les enfants ont d'ailleurs beaucoup investi cette fonction puisqu'ils peuvent faire appel à la possibilité d'être contenus et que cela représente quelque chose d'important qu'ils ont intégré dans le dispositif. D'ailleurs, le recours à la contenance corporelle est devenu moins nécessaire au fil du temps et les enfants ont pu trouver d'autres ressources. Ainsi Marley réclame des histoires comme un substitut de la contenance corporelle. Il y a recours assez spontanément pour se calmer bien qu'il puisse également réclamer d'être tenu.

Simultanément la capacité des enfants à utiliser le dispositif pour jouer a pu se déployer, comme si la rencontre avec des limites corporelles leur avait permis d'intérioriser le cadre et de pourvoir l'investir. Faire l'expérience d'un dispositif qui tient est la condition préalable au fait de pouvoir investir son intériorité.

En effet, il semble que les modalités d'investissement de la pièce par les enfants, soient à relier à des craintes relatives son intérieur-même. Leur tendance à s'enfuir peut s'interpréter comme la manifestation d'une angoisse à rencontrer l'intériorité comme une représentation du corps ou de la psyché maternelle. Cela rejoint les angoisses claustrophobiques décrites par D. Meltzer, mais peut se penser aussi en rapport avec une crainte de rencontrer des aspects meurtriers de l'objet. Si le dispositif est un lieu de transfert jusque dans ses murs et qu'il convient de voir dans la manière dont les enfants l'investissent, la répétition de leurs problématiques psychiques, il est cependant nécessaire de reconnaître aussi les spécificités du dispositif et son impact sur le groupe. Le fait de fuir par la fenêtre, ou de refuser d'entrer, peut signifier la mise en jeu d'un désir d'être cherché et donc une première forme de jeu de cache-cache. Il peut aussi être le signe d'une angoisse de l'enfant à se retrouver confronté à la réalité du dispositif, face à certaines paroles ou actes des soignants. Bien que l'enjeu ne soit pas ici de mettre au travail ces aspects, il n'est pas possible cependant d'en faire l'impasse. Le dispositif contient en soi une dimension violente qui n'est sûrement pas sans effet sur le groupe d'enfants.

Ces angoisses se sont cependant apaisées et la clinique a vu émerger des jeux d'exploration de l'intériorité. Les conduites fétichistes de Marley ont de ce point de vue évolué de façon intéressante. Sa fascination a en effet délaissé les pourtours phalliques, durs et pénétrants, de la chaussure à talon pour s'orienter vers des chaussures aux formes rondes, maternelles en somme. Simultanément, a émergé chez lui un questionnement autour de la continuité des présences et sur les pensées des soignants et leur nature. L'enjeu pour Marley est moins dans l'investissement érotique de la chaussure en tant que tel que dans la problématique de

l'incorporation, quand il tente par exemple de manger la chaussure. Son intérêt pour elle s'est déplacé de son contour à son intériorité. Un processus d'intériorisation est à l'œuvre simultanément à son intérêt pour l'intériorité de l'objet, ce qui va de pair avec ses dessins de « contour ». J'ai d'ailleurs trouvé l'idée chez S. Ferenczi (1916) que la chaussure pouvait représenter le vagin plutôt que le pénis, ainsi que c'est couramment admis, ce qui va dans le sens de l'investissement de la chaussure pour sa capacité contenante.

Nous observons également l'émergence des jeux de cache-cache dans la clinique ce qui est le signe de la capacité des enfants à tolérer d'être absents perceptivement tout en faisant l'expérience de l'existence d'une continuité de l'investissement psychique à leur égard. Cependant ces jeux sont encore très précaires. Un fort investissement de l'intériorité est donc à l'œuvre dans le groupe qui met en lumière, non seulement le désir des enfants de trouver une place à l'intérieur de l'objet mais également leur quête exploratoire. Tous les jeux de Yacine avec le placard montrent ce besoin d'être accueilli et rappellent les développements de S. Ferenczi (1929) concernant la clinique de « l'enfant mal accueilli » dont nous traitons plus loin.

Le corps des soignants prend une autre signification puisqu'il devient l'objet d'interrogations concernant ses contenus, c'est là qu'apparaît la thématique des bébés dans le ventre. Des jeux d'exploration du visage émergent alors et leur douceur tranche singulièrement avec la violence des coups dont il pouvait être l'objet. L'intériorité de l'objet est investie comme un espace qui est caché mais qui peut mobiliser l'épistémophilie, ce n'est pas le visage aux yeux morts, autre figure de la Méduse, mais un visage qui appelle une exploration sans crainte de rétorsions.

CHAPITRE V

VIOLENCE INFANTILE ET NARCISSISME PRIMAIRE

« *After being – doing and being done to. But first, being.* »¹⁸⁴

D. W. Winnicott, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, p.118.

« *Quand je regarde, on me voit, donc j'existe.
Je peux alors me permettre de regarder et de voir.
Je regarde alors créativement et, ce que j'aperçois
(aperception), je le perçois également.* »

D. W. Winnicott, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, p.158.

Après avoir étudié les relations de la « violence infantile » avec la pulsion de mort et démontré que celle-ci s'organisait autour de modalités pathologiques en rapport avec des expériences précoces d'agonie primitive, il convient désormais d'interroger la formation du narcissisme et ses écueils afin de poser les jalons d'une théorie de la « violence infantile ».

1. Sujet et objet du narcissisme

Bien que le narcissisme puisse se définir comme une étape de la formation de l'appareil psychique où « le moi dans sa totalité [...] est pris comme objet d'amour. »¹⁸⁵, la question du rôle de l'objet dans cette formation se pose. C'est pourquoi, nous souhaitons ici explorer cette question en reprenant les différents moments élaboratifs du concept de narcissisme.

¹⁸⁴ « Après être – faire et accepter qu'on agisse sur vous. Mais d'abord être. »

¹⁸⁵ J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, p. 262.

1. 1. Le narcissisme freudien est-il sans objet ?

C'est d'abord à partir d'exemples issus de la psychopathologie que S. Freud développe ses considérations sur le narcissisme, qu'il introduit dans sa métapsychologie en 1914 mais dont nous trouvons les premières traces dès 1911 dans les *Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa*. Il y fait référence au « stade du narcissisme » qu'il décrit comme une étape du développement de l'individu. À ce stade, l'individu « rassemble en une unité ses pulsions sexuelles qui, jusque-là, agissaient sur le mode autoérotique, afin de conquérir un objet d'amour, et il se prend d'abord lui-même [...] pour objet d'amour avant de passer au choix objectal d'une autre personne. »¹⁸⁶. Cette étape intermédiaire des investissements libidinaux est encore mentionnée dans *Totem et tabou* avant d'être officiellement exposée dans l'article de 1914, *Pour introduire le narcissisme*.

Dans ce texte, S. Freud généralise ses vues et dessine plusieurs destins du narcissisme. Sa persistance à l'âge adulte est considérée comme pathologique dans la mesure où elle exprime un retrait des investissements libidinaux d'objet au profit du moi. S. Freud décrit un système de circulation entre libido du moi et libido d'objet, où l'une vide et appauvrit l'autre. C'est le cas des psychoses, autrement désignées comme névroses narcissiques. Dans le cas de la névrose, en revanche, si la libido est retirée aux objets elle leur trouve cependant un substitut dans le fantasme ou dans d'autres objets.

C'est, selon S. Freud, l'étude de la maladie qui permet le mieux l'observation du narcissisme car celui-ci tend à se transformer au cours de la maturation psychique et à investir notamment la formation de l'Idéal du moi, qui devient alors un véritable substitut du narcissisme infantile. S. Freud désigne cette formation comme un état secondaire du narcissisme, où les investissements d'objet ne suppriment pas pour autant les investissements du moi. Sera nommé « primaire » le narcissisme infantile qui se développe au début de la vie du sujet et au sein duquel règne la toute-puissance des pensées et la surestimation que S. Freud observe chez les peuples primitifs. C'est d'ailleurs ce qui lui fait dire que « nous pouvons risquer la tentative de comparer les stades de développement de la vision du monde de l'humanité avec les stades de développement libidinal de l'individu. »¹⁸⁷.

¹⁸⁶ S. Freud, *Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa*, p. 306.

¹⁸⁷ S. Freud, *Totem et tabou*, p. 300.

L'influence du narcissisme se retrouve également dans l'attitude parentale vis-à-vis de l'enfant dont S. Freud nous dit qu'elle est la reviviscence de leur narcissisme abandonné depuis longtemps. Les parents voient donc dans leur enfant « *His Majesty the Baby*, comme [ils] s'imaginai[en]t être jadis. Il accomplira les rêves de désir que les parents n'ont pas mis à exécution »¹⁸⁸. Cette allusion à l'investissement parental de l'enfant suggère que le narcissisme parental va littéralement se loger dans l'enfant, assigné en quelque sorte à être le continuateur des rêves et des désirs inaccomplis de celui-ci.

La théorie du narcissisme que S. Freud élabore jusque-là, témoigne d'un certain solipsisme, tant elle semble centrée sur des processus qui paraissent autoengendrés, et donc sans objet. Néanmoins sa remarque portant sur la manière dont les parents vont investir l'enfant de leur propre narcissisme mérite d'être soulignée. Bien qu'il pose les fondements de la théorie du narcissisme, le texte de S. Freud ne résout cependant pas le problème des différents destins de celui-ci au sein de la psyché auxquels il fait pourtant allusion à travers des exemples issus de la psychopathologie comme du fonctionnement normal.

Ce sont ses développements ultérieurs, autour des pathologies narcissiques, qui permettront d'éclairer ces destins. Dans *Deuil et mélancolie*, il propose en effet de penser les circonstances qui conduisent l'investissement d'objet à régresser vers le narcissisme. Ici, il fait intervenir des « circonstances extérieures » aux seuls processus intrapsychiques. Partant du constat selon lequel l'identification avec l'objet précède le choix d'objet, S. Freud postule un fonctionnement typique du moi qui tend à « s'incorporer cet objet [...] conformément à la phase orale ou cannibalique du développement de la libido »¹⁸⁹. C'est ce qu'il désigne comme étant une identification narcissique et qui est au fondement de tout processus d'identification. Dans une note, retrouvée après sa mort, se trouve ainsi résumée cette idée : « Le sein est un morceau de moi, je suis le sein. Plus tard seulement : je l'ai, c'est-à-dire je ne le suis pas... »¹⁹⁰. L'incorporation, en tant que processus servant l'identification narcissique, se trouve à l'origine du développement du moi.

La narcissisme infantile se développe donc à partir d'une identification narcissique à l'objet, via une incorporation de celui-ci, puis devient secondairement une instance dans le moi. Celle-ci représente l'idéal du moi dans lequel se localise la mégalomanie du moi des premiers temps. De-là émerge également une autre instance, que S. Freud appellera

¹⁸⁸ S. Freud, *Pour introduire le narcissisme*, p. 96.

¹⁸⁹ S. Freud, *Deuil et mélancolie*, p. 157.

¹⁹⁰ S. Freud, *Résultats, idées, problèmes*, p. 287.

plus tard (1923) le surmoi, chargée de veiller à la satisfaction narcissique de l'idéal du moi et « qui, dans cette intention, observe sans cesse le moi actuel et le mesure à l'idéal. »¹⁹¹. Plus loin, S. Freud fait l'hypothèse que cette instance morale est issue de « l'influence critique des parents telle qu'elle se transmet par leur voix »¹⁹² à laquelle s'ajouteront ensuite toutes les voix des personnes formant le milieu ambiant.

La pensée freudienne est donc traversée par la problématique de l'influence de l'objet dans la constitution de l'appareil psychique, dès ses origines, à travers des notions aussi fortes que celles d'incorporation ou même d'« incarnation »¹⁹³ quand il s'agit pour lui de décrire les processus qui conduisent à la formation du moi et des différentes instances qui en dérivent. Bien que l'abandon de la *Neurotica* soit un moment fondateur pour la pensée psychanalytique, S. Freud n'en garde pas moins un rapport ambivalent avec la question de la place et du rôle de l'objet dans l'étiologie des maladies mentales ainsi que dans la formation de la psyché, et ici du narcissisme.

Bien qu'il ne les développe pas, S. Freud pose les bases d'un narcissisme dont la formation est étroitement liée à l'objet cependant qu'il jette le trouble, pour ses successeurs, quant à la compréhension de ce qu'il désigne par narcissisme primaire, tantôt contemporain de la formation du moi tantôt antérieur à celle-ci. Ainsi, pour J. Laplanche et J.-B. Pontalis, bien que l'acception d'un narcissisme primaire comme état « anobjectal » de la psyché prévale, celle-ci leur paraît inadéquate pour décrire un état dans lequel la référence à l'image de soi, et donc à une relation spéculaire, est prédominante. Cela va à l'encontre également des théories qui postulent l'existence d'emblée des relations d'objet. Ainsi, pour résoudre cet aspect paradoxal du concept, J. Laplanche et J.-B. Pontalis proposent de définir le narcissisme primaire comme se caractérisant « par l'apparition simultanée d'une première ébauche de moi et son investissement par la libido, ce qui n'implique [...] pas que] cette prédominance de l'amour de soi exclu tout investissement objectal. »¹⁹⁴.

¹⁹¹ S. Freud, *Pour introduire le narcissisme*, p. 99.

¹⁹² *Ibid.*, p. 100.

¹⁹³ « la conscience morale était au fond l'incarnation [...] de la critique des parents » in *Pour introduire le narcissisme*, p. 100.

¹⁹⁴ J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, p. 265.

1. 2. L'objet du narcissisme : un autre double de soi

« C'est faux de dire : Je pense : on devrait dire : On me pense.
[...] Je est un autre. »

A. Rimbaud, *Rimbaud à Georges Izambard*, pp.248-249.

Si, comme le montrent les développements ci-dessus, la pensée de S. Freud est loin d'être univoque concernant la place de l'objet dans la constitution du moi, il faut attendre cependant les travaux de D. W. Winnicott pour que la pensée psychanalytique connaisse de sérieuses évolutions et résolve l'apparent paradoxe d'un narcissisme « anobjectal » qui s'étayerait néanmoins sur l'objet.

Lorsque l'on s'intéresse au bébé et à sa maturation psychique, comme ce fût le cas de D. W. Winnicott du fait de sa spécialité pédiatrique, force est de constater qu'un « bébé ça n'existe pas » ainsi qu'il l'affirma devant une assemblée médusée. Par cette phrase, dont il dit qu'il ne cessa de devoir s'en justifier ultérieurement, D. W. Winnicott entendait mettre l'accent sur le rôle de l'objet – ou de l'environnement – dans la maturation psychique du sujet. La subjectivité, du moins le sentiment d'être sujet de son propre self, résulte donc d'un procès et n'est en rien une donnée préexistante. Ce qui se rapproche de la célèbre formule de J.-P. Sartre : « l'existence précède l'essence »¹⁹⁵. C'est également l'idée contenue dans les termes de « subjectivation » et d'« appropriation subjective » qui désignent le processus par lequel la subjectivité advient au sujet.

D. W. Winnicott s'attache donc à décrire très précisément les conditions qui procèdent de l'établissement d'un « self unifié », un sentiment de soi en pleine possession de ses moyens pour appréhender le monde. Ces conditions résident d'abord, selon lui, dans les dispositions de l'environnement à s'adapter activement aux besoins du bébé au début de sa vie. C'est ce qu'il appelle la « préoccupation maternelle primaire ». Cet état, proche de la folie, n'a pas pour fonction de durer chez la mère – c'est ce qui en fait d'ailleurs un processus normal – mais constitue le fondement de son dévouement et de son adaptation au plus près des besoins de son bébé.

Ici, D. W. Winnicott apporte un complément aux idées développées par S. Freud puisqu'il fait de cette qualité fondamentale de la « mère suffisamment bonne », le moyen par lequel

¹⁹⁵ J.-P. Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, p.29.

l'enfant pourra « aller vers ou au-delà de l'identification primaire »¹⁹⁶. L'identification narcissique sur laquelle s'étaye le moi, via l'incorporation, est donc intimement liée aux qualités de la mère dont il place la question de sa réalité, en tant qu'elle est ou non suffisamment bonne, au centre de ses théorisations.

La situation prototypique, décrite par D. W. Winnicott, est celle de l'allaitement dont il nous dit qu'il doit être le lieu d'une expérience d'illusion permettant de faire coïncider un processus hallucinatoire avec un processus perceptif. En d'autres termes, « La mère place le sein réel juste là où l'enfant est prêt à le créer, et au bon moment. »¹⁹⁷ et jette ainsi les bases de l'aire intermédiaire d'expérience, qui nécessite cependant qu'elle ne soit pas interrogée quant à son appartenance à la réalité interne ou externe. Dans cette configuration première de la relation, la mère entretient activement l'illusion omnipotente du bébé selon laquelle il est à l'origine de la satisfaction qu'il éprouve. L'expérience doit donc rester indéterminée, elle est, selon l'heureuse expression de D. W. Winnicott, « aussi bien moi que non-moi ».

Ce processus dit du trouvé/créé est le modèle de l'expérience de satisfaction qui s'accompagne alors, nous dit R. Roussillon, « [...] d'un investissement érotique [...] de la perception et donc de l'activité perceptive elle-même. »¹⁹⁸. Un écart sera ensuite progressivement introduit en fonction de l'augmentation des capacités de l'enfant à faire face aux défaillances de la mère, en recourant par exemple aux autoérotismes et à un objet transitionnel. C'est dans cet écart transitionnalisant que le sujet pourra ensuite « [...] commencer à différencier et à décoller investissement de la perception de l'objet et investissement de la représentation interne de l'objet »¹⁹⁹. L'expérience d'une destructivité créatrice de l'objet « hors de soi », en tant qu'il est en permanence détruit dans le fantasme mais qu'il continue d'exister au-dehors, prend ici tout son sens.

Cependant, Ph. Jeammet introduit un degré de complexité supplémentaire en précisant que, pour que cet écart soit tolérable sans être désorganisateur, « [...] il faut que l'unité de l'ensemble soit garantie préalablement [...]. Or, cette unité n'a été elle-même possible que parce qu'il existait une différence entre sujet et objet mais avec une adéquation suffisante de l'un à l'autre pour que la différence n'ait pas à être représentée au sein de l'unité en train

¹⁹⁶ D.W. Winnicott, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, p.19.

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 21.

¹⁹⁸ R. Roussillon, *La « réalité externe », sa construction et sa composition psychique*, p.18.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 21

de se constituer. »²⁰⁰. La mère doit donc, non seulement s'adapter activement aux besoins de son bébé – c'est-à-dire qu'elle ne lui fasse jamais ressentir la dépendance dans laquelle il se trouve vis-à-vis d'elle – mais être également être suffisamment différenciée de lui pour permettre que cette illusion ait lieu sans confusion.

La relation suffisamment bonne s'établit ainsi sur la base de ce que R. Roussillon a appelé, à la suite de E. Kestemberg, une « homosexualité primaire en double » qui fonde l'objet comme un double de soi suffisamment autre et distinct pour faire une place à l'altérité et permettre la différenciation. R. Roussillon précise, en effet, que le double est un autre semblable et qu'en cela les relations précoces ne s'organisent pas sur un fond indifférencié ou symbiotique tel que les descriptions cliniques et théoriques ont pu les représenter. Selon lui, la relation « homosexuelle primaire en double » qualifie le narcissisme primaire et repose sur les dispositions de l'objet à se prêter au jeu de cette relation. C'est parce que l'objet aura accepté de « devenir semblable, [...] de partager les mêmes états d'être, les mêmes états d'âme. »²⁰¹ qu'une relation de cette nature pourra s'établir entre le sujet et l'objet. Le premier objet est donc un objet paradoxal dans la mesure où il est à la fois autre et semblable. C'est ce paradoxe qui est au fondement du narcissisme, qui repose sur l'illusion d'une « anobjectalité » en même temps qu'il s'organise à partir des qualités de l'objet.

C'est à D. W. Winnicott que l'on doit d'avoir, le premier, repéré cette qualité essentielle et fondamentale de « la mère suffisamment bonne » qui réside, selon lui, dans sa capacité à refléter, réfléchir les états internes de son bébé. C'est ce qu'il appelle le rôle de miroir de la mère, découverte dont il attribue l'inspiration aux travaux de J. Lacan sur le « stade du miroir ». Ce processus, tient à l'observation suivante : « la mère regarde le bébé et *ce que son visage exprime est en relation directe avec ce qu'elle voit.* »²⁰². Quand un bébé regarde sa mère, il saisit alors son propre reflet à travers elle. Le narcissisme s'élabore donc dans une expérience de plaisir partagé à se reconnaître comme semblable, sans confusion. La mère reflète les états internes de son bébé, elle lui renvoie quelque chose de ce qui se passe en lui sur la base de sa capacité à s'identifier à lui.

La réflexivité, comme le suggère le terme introduit par R. Roussillon, est donc réciproque et repose sur les compétences de la mère à se « reconnaître » en son bébé mais également

²⁰⁰ Ph. Jeammet, *Les assises narcissiques de la symbolisation*, pp.1770-1771.

²⁰¹ B. Golse et R. Roussillon, *La naissance de l'objet*, p. 39.

²⁰² D. W. Winnicott, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, p. 155.

sur le fait que celui-ci ne déborde pas les capacités de la mère à s'identifier à lui. On pense ici à la problématique du handicap qui désorganise ce miroir premier, ce qui fait évoquer à S. Korff-Sausse (1996), dans son livre éponyme, le « miroir brisé ».

Si le fonctionnement réflexif du narcissisme primaire a été souligné par D. W. Winnicott, D. N. Stern a, quant à lui, permis de développer et de préciser les modalités de sa mise en œuvre dans les relations précoces. Il décrit ainsi avec précision le savant ballet des accordages et ajustements qui se joue entre une mère et son bébé. Selon lui, la fonction miroir de celle-ci ne repose pas seulement sur une simple imitation, qui en tant que telle relèverait d'une expérience confusante pour le bébé, le processus est plus complexe. Il repose d'abord sur les capacités de la mère à reconnaître l'état émotionnel du bébé en appui sur son comportement manifeste, ensuite elle doit être en mesure d'y répondre en ayant un comportement qui corresponde à celui du bébé sans pour autant se satisfaire d'une simple imitation. Enfin, cela implique que le bébé soit en mesure de comprendre que ce comportement de la mère est en rapport avec sa propre émotion. C'est seulement dans de telles conditions que le pouvoir réflexif du visage de la mère sera établi. Tout l'enjeu est donc, pour elle, de s'accorder à l'état émotionnel de son bébé afin que celui-ci perçoive qu'il s'agit de son propre état.

Pour cela, D. N. Stern explique que la mère procède de manière transmodale, c'est-à-dire qu'elle propose une réponse accordée qui n'emploie pas nécessairement le même « canal », le même vecteur, que celui qu'a utilisé l'enfant pour s'exprimer. Par exemple, quand le bébé manifeste un affect sur le plan vocal, la mère va y répondre dans le registre gestuel ou par des mimiques faciales. D. N. Stern décrit également des accordages ratés, qu'il nomme ajustements, et dont la spécificité est de produire une rupture, par un accordage excessif ou au contraire insuffisant à l'affect du bébé.

Cette déformation tend à modifier le comportement du bébé en augmentant ou en diminuant l'expression émotionnelle de celui-ci. L'accordage va ainsi permettre que se constitue une communication interpersonnelle et « jouer un rôle important dans la découverte par le nourrisson que les états émotionnels internes sont des formes de l'expérience humaine, partageable avec les autres humains. »²⁰³. Cela rejoint l'idée que défendait déjà S. Freud dans l'*Esquisse*, d'une compréhension mutuelle, impliquant les

²⁰³ D. N. Stern, *Le monde interpersonnel du nourrisson*, p.196.

capacités de la mère, cette « personne bien au courant », qui fait de « L'impuissance originelle de l'être humain [...] *la source première de tous les motifs moraux.* »²⁰⁴.

Au regard de ces développements, nous sommes donc en mesure de répondre au problème posé par la définition du narcissisme primaire à J. Laplanche et J.-B. Pontalis, en montrant combien celle-ci est nécessairement paradoxale. Le narcissisme s'organise donc sur un fond d'anobjectalité qui n'est pas pour autant sans objet. Cela met au centre de notre réflexion la question de l'impact de l'objet sur la formation du narcissisme et nous permet d'envisager les écueils que les pathologies du narcissisme ont rencontrés dans leur organisation.

1. 3. Écueils : les pathologies du narcissisme

On l'a vu, l'objet occupe une place centrale dans la formation du narcissisme non seulement parce qu'il permet au sujet de se saisir de sa propre expérience émotionnelle à travers le reflet qu'il lui renvoie – là réside d'ailleurs le sens-même du mot narcissisme – mais également du fait de la tendance du moi à s'incorporer l'objet dans l'identification narcissique. Aussi, il convient de se poser la question de l'effet sur la constitution du narcissisme d'un défaut de l'environnement à mobiliser les processus permettant d'instaurer une réflexivité garante de la formation du narcissisme primaire.

Car si S. Freud décrit cette capacité du moi à s'incorporer l'objet, encore faut-il préciser la nature de l'incorporation quand l'objet ne remplit pas la fonction narcissique qui lui incombe. En cela, son texte sur *Deuil et mélancolie* apporte un éclairage précieux. Il y explique en effet qu'« Il existait d'abord un choix d'objet, une liaison de la libido à une personne déterminée ; [et que] sous l'influence *d'un préjudice réel ou d'une déception* de la part de la personne aimée, cette relation fût ébranlée. [...] L'investissement d'objet s'avéra peu résistant, il fût supprimé, mais la libido libre ne fût pas déplacée sur un autre objet, elle fût retirée dans le moi. [...] là elle [...] sert à établir une *identification* du moi avec l'objet abandonné. L'ombre de l'objet tomba ainsi sur la moi »²⁰⁵. Par cette formule, S. Freud désigne le processus par lequel la libido demeurée libre est mise au service d'une identification du moi avec l'objet décevant. Si l'objet échoue à se constituer comme un

²⁰⁴ S. Freud, *Esquisse d'une psychologie scientifique*, p. 336

²⁰⁵ S. Freud, *Deuil et mélancolie*, pp. 155-156.

double de soi alors, au lieu du reflet de son propre processus, le moi s'incorpore l'ombre de l'objet.

Cette allusion à l'ombre de l'objet, n'est pas sans rappeler les développements de S. Freud dans *Totem et tabou*, où il relate, à propos du tabou des morts, la tendance à se tenir éloigné des personnes endeuillées du fait de la crainte d'être contaminé par elles, « [...] si l'ombre de quelqu'un en deuil tombait sur [soi] »²⁰⁶. Ce n'est sans doute pas par hasard que S. Freud reprend cette métaphore dans son texte sur la mélancolie, qui est par excellence la pathologie du deuil. L'ombre de l'objet, dans le contexte d'une référence à la mort, articule donc étroitement la problématique du narcissisme et celle de la mort psychique. Cela rejoint ce que nous avons précédemment développé, dans le Chapitre III, concernant les expériences agonistiques. Et si l'objet occupe la fonction d'un autre semblable pour le développement du sujet, alors de quel type de processus l'ombre de l'objet ainsi incorporée témoigne-t-elle dans les relations précoces ?

R. Roussillon propose de penser qu'en lieu et place d'un double réflexif ce soit, en réalité, « double négatif » qui ait été rencontré. Par-là, il entend « ce que l'objet arrête de l'investissement, ce qu'il ne reflète pas du sujet au sujet. »²⁰⁷. Le sujet est donc aux prises avec l'ombre de l'objet plutôt que le reflet de soi attendu de l'objet. Cette conception se rapproche au fond de ce qu'A. Green décrit dans son travail sur le « narcissisme négatif ». Pour sortir de l'ambiguïté relative aux différents processus que recouvre le terme de « pulsion de mort », il propose de considérer la problématique de la « fonction objectalisante ». Par ce terme, il désigne le travail de la pulsion de vie qui, en même temps qu'elle assimile une part de la pulsion de mort, participe de sa transformation de fait. C'est d'ailleurs ce qui lui fait dire que ce processus n'est pas en soi assimilable au registre de la pulsion de mort. Il préfère en effet réserver le terme de pulsion de mort à ce qu'il appelle la « fonction désobjectalisante ».

A. Green fait donc « l'hypothèse d'un *narcissisme négatif* comme aspiration au niveau zéro, expression d'une fonction désobjectalisante qui ne se contenterait pas de porter sur les objets ou leurs substituts mais sur le processus objectalisant lui-même. »²⁰⁸. On pourrait dire que le « narcissisme négatif » détruit le processus par lequel l'objet émerge du narcissisme primaire et peut être investi en tant que tel. C'est la constitution-même de

²⁰⁶ S. Freud, *Totem et tabou*, p. 259.

²⁰⁷ R. Roussillon, *Le narcissisme, la pulsion et l'objet*, p. 90.

²⁰⁸ A. Green, *Le travail du négatif*, p. 119.

l'objet qui est atteinte. A. Green étaye en effet sa définition de la fonction objectalisante sur l'idée selon laquelle « [...] *l'objet est le révélateur des pulsions*. Il ne les crée pas [...] mais il est la condition de leur venue à l'existence. Et c'est par cette existence que lui-même sera créé tout en étant déjà-là. Telle est l'explication de l'idée de Winnicott du trouver-créé. »²⁰⁹. En ce sens, la « fonction objectalisante » accomplit la symbolisation alors que la « fonction désobjectalisante » attaque celle-ci par les processus de déliaison qui lui sont propres.

La « fonction désobjectalisante » est à l'œuvre dans le « narcissisme négatif », ce véritable double inversé d'Eros, qui se manifeste par « le blanc » qu'on retrouve sous différentes formes dans la psychopathologie et singulièrement dans le tableau clinique de la psychose blanche qu'A. Green décrit avec J.-L. Donnet en 1973 dans *L'enfant de ça*. Pour A. Green, le « narcissisme négatif » est l'un des destins du narcissisme primaire. Il le qualifie de négatif non simplement pour l'opposer à sa forme positive, à savoir un narcissisme primaire qui évolue vers le choix et l'investissement d'objet, mais bien pour en souligner la dimension délétère qui en fait le « concept pur de la néantisation »²¹⁰. Comme nous l'avons déjà montré dans les développements précédents, A. Green avance l'idée que, dans ce type d'organisation, se produit une « rétractation du soi », un rétrécissement du moi, qui correspond à un vécu de mort psychique. Ainsi, « le retrait total représente l'effondrement du Moi après la faillite des mécanismes de défense ordinaires ou exceptionnels [...] *le point [zéro] devient la solution finale*. »²¹¹.

Devant la formation d'un tel « narcissisme négatif », en lieu et place du narcissisme primaire décrit plus haut, la question se pose de savoir comment, sur cette base, va se former le surmoi dont nous avons vu qu'il était issu du narcissisme primaire. Des éléments de réponse nous sont apportés dans *Deuil et mélancolie* à propos des autoreproches observés chez les personnes mélancoliques. S. Freud avance l'idée selon laquelle il s'agit en réalité des « reproches contre un objet d'amour, qui se sont renversés de celui-ci sur le moi propre. »²¹² selon la logique de l'incorporation. Le surmoi y est décrit comme faisant « rage contre le moi avec une violence sans ménagement »²¹³.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 117.

²¹⁰ A. Green, *Un, autre, neutre : valeurs narcissiques du même*, p. 57.

²¹¹ *Idem.*

²¹² S. Freud, *Deuil et mélancolie*, p. 154.

²¹³ S. Freud, *Le moi et le ça*, p. 296.

Cette virulence du surmoi s'explique, selon S. Freud, dans une désintrinsication pulsionnelle, où la composante érotique a échoué à lier la pulsion de mort, soit l'œuvre de la « fonction désobjectalisante ». Il en résulterait selon lui le caractère dur et cruel du surmoi. Il propose alors de penser que « Quand le moi souffre de l'agression du surmoi ou même succombe, son destin fait pendant à celui des protistes qui périssent de par les produits de décomposition qu'ils ont eux-mêmes fabriqués. »²¹⁴. Cette formation singulière du surmoi résulte donc de l'action pathologique de la pulsion de mort au sein de l'appareil psychique où régnerait alors une « une culture pure de la pulsion de mort. »²¹⁵.

Le sentiment de culpabilité qui en résulte, et dont S. Freud s'interroge quant au fait qu'il constitue la manifestation essentielle du surmoi, ne prend donc pas les formes de celles qu'instaure la résolution du complexe d'Œdipe. Il serait plutôt à rattacher aux manifestations primaires de la culpabilité. Toujours à propos du « surmoi sévère et cruel », S. Freud fait référence à ce qu'il décrit dans son texte sur *Quelques types de caractères dégagés par la psychanalyse* à propos de ceux qu'il appelle « criminels par sentiment de culpabilité ». Cette action délétère du surmoi sur le moi produit un sentiment lancinant de culpabilité dont paradoxalement le sujet se sent soulagé par une action qui le rend coupable. On voit bien comment dans la clinique l'agir violent est donc susceptible de venir soulager l'enfant d'une culpabilité inconsciente. C'est une défense paradoxale qui vise, via l'agir, à apaiser le sentiment de culpabilité qui harcèle le moi.

L'illusion narcissique primaire, dont S. Freud nous dit qu'elle consiste en une identification au sein maternel, est donc en échec et la personnalité s'organise autour d'un noyau de culpabilité primaire, elle cède la place à ce que R. Roussillon nomme une « illusion négative ». L'identification narcissique au sein devient une identification au négatif, à l'ombre de l'objet, ce qu'il propose de traduire par : « Je suis le mal ». Ce qui n'a pas été reflété ou pas de façon adéquate, constitue l'ombre de l'objet qui n'est alors pas différenciée du sujet, du fait de l'immaturation du moi.

²¹⁴ *Ibid.*, pp. 299-300.

²¹⁵ *Ibid.*, p. 296.

2. Jalons pour une théorie de la « violence infantile »

Je propose ici de développer plus avant mes hypothèses sur la « violence infantile » et de montrer comment celle-ci peut être considérée, au-delà d'une simple manifestation clinique, comme un organisateur des pathologies du narcissisme. J'exposerai donc les idées qui me permettent de poser les jalons d'une théorie de la « violence infantile » et de faire de celle-ci un équivalent, dans les pathologies narcissiques-identitaires, de ce qu'est la névrose infantile pour la personnalité névrotique.

2. 1. Retours sur la névrose infantile

En préambule à un essai de définition de la « violence infantile », je propose de nous arrêter succinctement sur la question de l'existence, et de l'influence, sur la vie psychique de la névrose infantile.

Dans son rapport au 39^{ème} Congrès des psychanalystes de langue française, portant sur *Névrose infantile et névrose de transfert*, S. Lebovici établit la distinction entre névrose infantile et névrose de l'enfant. Selon lui en effet, il existe une singulière différence entre ce qu'il considère comme une névrose de développement, héritière de la formation du moi et des résidus de celle-ci, et la névrose de l'enfant, qui témoigne d'une organisation psychopathologique. Ainsi, il soutient l'idée que « la vraie névrose infantile apparaît avant 6 ans, qu'elle n'est pas autre chose que la structure du développement psychique et qu'elle forme la vraie base de développement de la névrose ultérieure de l'adulte. »²¹⁶.

En s'appuyant sur son expérience d'analyste d'enfant, et à la suite des observations de S. Freud lui-même, il considère que la présence, dans l'enfance, de phobies ou d'obsessions est extrêmement fréquente et relève du fonctionnement normal de la psyché aux prises avec les aléas de son organisation. À l'appui des travaux de R. A. Spitz, il évoque la fonction organisatrice de la névrose infantile pour la future personnalité névrotique. R. Spitz, lui-même, reprend cette idée à l'embryologie dans laquelle le terme d'organisateur est utilisé pour parler « d'éléments régulateurs [...] qui influenceront [...] le développement à venir. »²¹⁷. De ses travaux auprès des bébés, R. A. Spitz déduit trois

²¹⁶ S. Lebovici, *Névrose infantile et névrose de transfert*, p. 818.

²¹⁷ R. A. Spitz, *De la naissance à la parole*, p. 88.

organiseurs de la vie psychique que sont successivement : l'apparition de la réponse par le sourire, l'angoisse du huitième mois, dite également angoisse de l'étranger, et enfin l'apparition du non, qui fonde l'avènement de la subjectivité.

En articulant ces travaux avec ceux de S. Freud, S. Lebovici suggère de penser que l'angoisse du huitième mois est un précurseur du complexe d'Œdipe. Cette angoisse, première manifestation d'une forme de phobie chez le jeune enfant, se manifeste face à tout visage étranger à celui de la mère. Pour S. Lebovici elle est à mettre en lien avec la présence du père qui, en tant que potentiel rival, prive l'enfant du visage de la mère. Il voit donc, dans cette phobie précoce, un précurseur des enjeux œdipiens qui se déploieront ultérieurement. Cette phobie constitue donc un organisateur psychique pour R. A. Spitz car elle indique « l'établissement de « l'objet » libidinal proprement dit. »²¹⁸ et pour S. Lebovici car elle est à l'origine de l'Œdipe.

De la même façon, les obsessions fréquemment observées chez les enfants sont, toujours pour S. Lebovici, le signe d'un bon fonctionnement psychique dans la mesure où elles témoignent d'une compulsion qui prend valeur d'une maîtrise essentielle au fonctionnement psychique ainsi que l'expose S. Freud dans son exemple du « jeu de la bobine ». S. Lebovici utilise d'ailleurs cet exemple pour démontrer la pertinence de son propos et affirmer qu'il s'agit, dans ce jeu, d'une compulsion organisatrice à l'instar de la phobie du visage étranger. Selon lui, ces manifestations phobiques ou obsessionnelles, présentes de façon normale dans la petite enfance, sont les résidus « d'une sexualité infantile polymorphe dont les formules perverses sont en voie de névrosation. Il y a donc bien lieu de les distinguer de la névrose de l'enfant »²¹⁹.

La découverte de l'influence de la névrose infantile sur la formation du psychisme est de première importance du point de vue des perspectives thérapeutiques puisque l'essence du travail psychanalytique sera, ultérieurement, de reconstruire la névrose infantile, via la névrose de transfert qui s'enracine en elle. Ce que S. Freud explicite en affirmant que « Les névroses de ces autres malades [les adultes] pouvaient toutes être rattachées aux mêmes complexes infantiles que nous avons découverts derrière la phobie de Hans. Je suis donc tenté d'attribuer à cette névrose infantile une importance toute spéciale en tant que type et que modèle »²²⁰.

²¹⁸ *Ibid.*, p. 122.

²¹⁹ S. Lebovici, *Névrose infantile et névrose de transfert*, p. 763.

²²⁰ S. Freud, *Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans)*, p. 197.

La névrose infantile, comme concept, présente donc l'intérêt d'être à la fois un organisateur de l'appareil psychique et en même temps d'être, à ce titre, actif dans celui-ci la vie durant. Cela rejoint les propositions de F. Guignard concernant sa définition de l'Infantile dans lequel elle voit également une formation très ancienne « ce par quoi notre psychisme va advenir [...] que] l'on peut retrouver même dans les pathologies les plus lourdes [...] et qui] jusqu'à notre mort [...] continue d'agir simultanément au niveau des processus œdipiens secondaires et au niveau des mécanismes primitifs »²²¹. Cette définition a le mérite de ne pas se restreindre au seul fonctionnement névrotique, l'Infantile est présent en chacun de nous quel que soit notre fonctionnement psychique.

Bien que le modèle de la névrose infantile soit tout à fait pertinent pour décrire le fonctionnement et l'organisation psychique de la personnalité névrotique, il ne permet pas de penser les organisateurs des pathologies non névrotiques autrement qu'en terme déficitaires. Ainsi, S. Lebovici soutient l'idée « en deçà de la névrose, [de] l'échec du processus de névrotisation, [et de] *la carence en névrose infantile* »²²², définition qui nous paraît, pour le moins, réductrice et trop référée à un simple négatif de la névrose. C'est pourquoi, nous proposons de penser le pendant de la névrose infantile à travers notre définition de la « violence infantile » comme organisateur des pathologies narcissique-identitaires.

2. 2. La « violence infantile » comme organisateur

« *Les hommes aussi secrètent de l'inhumain.* »

A. Camus, *Le mythe de Sisyphe*, p.31.

Nous avons passé en revue les conditions essentielles à la formation du narcissisme et nous avons également exploré comment, quand celles-ci ne se trouvent pas réunies, cela produit des effets délétères sur la psyché. Le moi s'incorpore alors l'ombre de l'objet mécanisme à l'origine d'un « narcissisme négatif » œuvrant dans la psyché du sujet avec son cortège d'agonie primitive, de pulsion libre, de surmoi sévère et cruel et de culpabilité primaire harcelante, dont le sujet tente de se déprendre dans le recours à violence. Nous ne

²²¹ F. Guignard, *Au vif de l'Infantile. Réflexions sur la situation analytique*, pp. 16-17.

²²² S. Lebovici, *Névrose infantile et névrose de transfert*, p. 774.

reviendrons pas, ici, sur ces caractéristiques du fonctionnement psychique dans les pathologies narcissiques largement décrites plus haut. En revanche il convient de nous intéresser plus avant aux caractéristiques relationnelles promptes à favoriser l'organisation d'un tel « narcissisme négatif ».

Je propose donc d'y réfléchir à partir de deux modalités relationnelles qui me sont apparues être singulièrement à l'œuvre dans la clinique et que je développerai comme des paradigmes de la négativité ainsi produite dans les interactions précoces auxquelles ont vraisemblablement été soumis nos sujets.

Commençons par ce qu'A. Green nomme le « complexe de la mère morte ». Ce terme décrit les configurations singulières du fonctionnement psychique de certains patients qu'il a rencontrés. Celui-ci se caractérise globalement par les manifestations cliniques du « narcissisme négatif » décrit plus haut. A. Green est donc amené à faire l'hypothèse que ces patients ont rencontré précocement, sinon depuis toujours, un objet endeuillé, ce qu'il désigne par le terme de « mère morte ». Précisant qu'il ne s'agit pas pour lui de traiter des cas de mort réelle de la mère, ce terme désigne plutôt « [...] une image qui s'est constituée dans la psyché de l'enfant, à la suite d'une dépression maternelle, transformant brutalement l'objet vivant, source de vitalité de l'enfant, en figure lointaine, atone, quasi inanimée, imprégnant très profondément les investissements »²²³. Cela a conduit le sujet, encore immature psychiquement, à une dépression qui a eu lieu en présence de l'objet lui-même aux prises avec un deuil.

Se trouve ici explicitée, la phrase de S. Freud concernant la mélancolie, qui se serait organisée, selon lui, suite à une « circonstance extérieure » qu'il attribue à « l'influence d'un préjudice réel ou d'une déception de la part de la personne aimée »²²⁴. Dans cette confrontation avec un objet décevant s'origine le processus mélancolique qui s'incorpore l'ombre de l'objet comme nous l'avons déjà montré. L'objet décevant, dont l'ombre hante le sujet, serait cette expérience de la rencontre avec une « mère morte » psychiquement. Pour A. Green cette expérience précoce produit en effet chez le sujet une désillusion anticipée, qui se traduit, comme S. Freud le montre, par « *le désinvestissement de l'objet maternel et l'identification inconsciente à la mère morte* »²²⁵.

²²³ A. Green, *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, p.222.

²²⁴ S. Freud, *Deuil et mélancolie*, p. 155.

²²⁵ A. Green, *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, p. 231.

Pour A. Green, cette identification primaire à la mère morte est surtout une « identification au trou laissé par [son] désinvestissement »²²⁶, cette image est une autre métaphore de l'ombre de l'objet. L'idée ici n'est pas celle de quelque chose de l'objet qui tomberait sur le moi, l'écraserait en quelque sorte, c'est au contraire une aspérité qui absorbe, comme un trou noir, le moi vers lui. Cette image du « trou » de l'investissement de l'objet renvoie à la trace que le désinvestissement maternel a produit chez le sujet, dans la mesure où la perte de contact avec l'objet entraîne « le refoulement de la trace mnésique de son toucher. »²²⁷.

Cela explique pour A. Green les sensations de chute vertigineuse dont témoignent les patients qui sont, selon lui, plus à mettre sur le compte de l'effet de ce type de désinvestissement précoce que sur celui d'un « *holding* » défaillant. Pour travailler, comme D. W. Winnicott et sans doute contrairement à A. Green, auprès de parents et de leurs bébés, je peux témoigner de l'étroite corrélation qui existe entre le « *holding* » et la « tenue » psychique des parents. En effet, la clinique précoce montre à quel point ces deux aspects sont étroitement liés, et nous savons combien une mère déprimée, qui « lâche » psychiquement son bébé, est susceptible également d'avoir un « *holding* » inadéquat, comme une traduction de ses dispositions psychiques. Aussi, les sensations de chutes vertigineuses témoignent bien d'un « *holding* » défaillant, entendu ici dans sa dimension corporelle et psychique, c'est-à-dire la manière dont l'enfant est contenu, investi, porté psychiquement par sa mère. Dans notre clinique cette problématique est centrale et se retrouve dans les jeux qui mettent en scène des effondrements ainsi que ceux qui traitent de la problématique de la mort et sinfalièrement du regard mort.

J. Hopkins apporte des développements complémentaires à ceux d'A. Green, qui apparaissent féconds pour comprendre les pathologies narcissiques, dont la « violence infantile » constitue le noyau organisateur. En effet, dans son article sur l'Échec du « *holding* », elle s'intéresse aux conséquences du rejet physique de la mère sur la qualité de l'attachement. Elle parvient à mettre en lien les formes pathologiques de l'attachement, soit l'attachement évitant, avec des formes précoces de rejet corporel des mères envers leurs bébés. À la suite des travaux de D. W. Winnicott sur le « *holding* » elle déduit d'un défaut de celui-ci le fait qu'un enfant se sente « à la fois mal aimé et angoissé. »²²⁸ dans la

²²⁶ *Ibid.*, p. 235.

²²⁷ *Idem.*

²²⁸ J. Hopkins, *Échec du « holding »*. *Quelques effets du rejet physique sur l'attachement de l'enfant et sur son expérience interne*, p. 50.

mesure où un bon « *holding* » est la seule manière dont dispose la mère pour témoigner de son amour à son enfant. Celui-ci est également une réponse efficace à l'angoisse.

Dans les situations où l'enfant développe un attachement évitant, J. Hopkins montre que l'enfant a fait, précocement, l'objet d'un rejet corporel par sa mère et que celui-ci se sent, en conséquence, « intouchable, répugnant ou contaminé. »²²⁹ et qu'il a tendance à se tenir éloigné des situations ou des événements qui sont susceptibles d'activer des attachements. Ce sont des enfants dont les parents déplorent d'ailleurs leur manque de tendresse. C'est comme si, l'enfant évitait, par-là, la répétition d'une expérience traumatique de rejet, les situations d'attachement étant susceptibles en effet de remobiliser l'espoir et donc le désespoir de la première expérience. Le comportement évitant ne serait donc pas seulement une conséquence d'un certain type d'interactions précoces mais également la résultante des moyens de défense mis en œuvre par le sujet pour éviter d'être confronté à nouveau au désespoir de la situation agonistique, celle d'être lâché indéfiniment. On trouve déjà chez S. Ferenczi la référence à la manière dont l'enfant va être « accueilli » dans sa famille. Il évoque le devenir des patients qui ont été à leur naissance « des hôtes non bienvenus »²³⁰ confrontés en tant que tels « aux signes conscients et inconscients d'aversion ou d'impatience de la mère »²³¹ qui ont brisé précocement leur vitalité.

Les éprouvés honteux qui sont au cœur des problématiques de rejet corporel, dont parle J. Hopkins ne sont pas sans rappeler l'identification négative « au mal » dont R. Roussillon propose de faire le paradigme de la culpabilité primaire. Comme il le fait d'ailleurs remarquer, le terme de honte n'est sans doute pas assez fort pour décrire l'éprouvé extrême que recouvre l'expérience de ces sujets. Il s'agit bien plutôt, pour reprendre ses termes, d'une « honte à mourir » qui « boute le sujet hors de l'humaine condition »²³². Il faut comprendre, par-là, que lorsqu'un bébé perd, ou ne rencontre pas, l'investissement maternel, il ne perd pas seulement le reflet de ses états internes, comme nous l'avons déjà montré, il perd également le sentiment d'appartenir au monde des humains. Nous l'avons vu, la compréhension mutuelle est la base des expériences précoces entre la mère et son bébé. C'est parce qu'elle pourra s'identifier à lui – en tant qu'être humain ayant connu la même condition de désaide fondamentale sur laquelle se fonde la spécificité de l'expérience humaine – qu'elle parviendra à identifier ses besoins et à lui renvoyer dans le

²²⁹ *Ibid.*, p. 64.

²³⁰ S. Ferenczi, *l'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort*, p. 77.

²³¹ *Ibid.*, p. 78.

²³² R. Roussillon, *Les logiques de survie et la rencontre clinique*, p. 291.

même temps que ses éprouvés son partageables par un autre semblable. Or, quand cette expérience n'est pas possible, qu'aucun « sens commun » ne peut s'organiser alors cela produit, nous dit R. Roussillon (2012), un état d'exception négatif qui procède par un renversement des valeurs ordinairement admises. L'identification « au mal » devient alors une recherche du mal pour le bien du sujet, c'est une logique paradoxale. La clinique donne de nombreux exemples de ces configurations notamment dans les jeux sadiques, elle permet également de penser le rejet corporel primaire par exemple dans le jeu d'Ousmane qui met en scène une scène d'amour impossible, le refus des avances amoureuses.

Ce que J. Hopkins décrit comme une intouchabilité éprouvée par le sujet est à mettre en lien avec son pendant : l'insaisissabilité de l'objet. Ici, l'énigme de l'objet n'est pas liée à un tiers investi comme un ailleurs inatteignable de l'objet et donc organisateur d'une conflictualité, générant la névrose infantile. L'énigme semble plutôt être celle d'une mère « [...] dont l'investissement a déserté [...] à la fois l'homme et l'enfant. »²³³ ce que C. Parat appelle « une autre censure ». Ce que j'ai décrit dans le Chapitre I, concernant l'inhibition à l'écriture, reliée essentiellement à la problématique de l'interdit du toucher et à celle de la transgression du tabou, se complexifie des éclairages que nous venons d'apporter à notre réflexion. Au regard des développements ci-dessus, je suis amenée à penser que cette inhibition de l'écriture, dont je montre comment elle se rattachait à des angoisses de mort prégnantes, était sans doute porteuse des enjeux inconscients relatifs à ma problématique de recherche. À savoir : la manière dont ces enfants avaient eux-mêmes été touchés, portés, contenus psychiquement, par leur mère.

Le fait de contenir un enfant est une expérience extrêmement troublante dans la mesure où elle convoque chez le clinicien des affects violents et réactive, non seulement les enjeux de séduction mais également les désirs de meurtre envers l'enfant. Car la séduction évoquée ici, et mobilisée par le contact rapproché avec l'enfant, est en réalité une séduction de l'adulte sur l'enfant, ce qui inverse la problématique œdipienne d'un désir infantile de séduction de l'adulte. Dans cette conjoncture, on est au risque de la « confusion des langues » que décrit S. Ferenczi. Cela montre donc comment les enjeux de ma propre névrose infantile, projetée et identifiée avec l'enfant contenu, ont pu mobiliser les processus inhibiteurs mais également comment celle-ci est entrée en résonance avec des aspects transférentiels. Au fond, le problème n'est pas tant d'être un adulte séduit par un

²³³ C. Parat, *Une autre censure*, p.188.

enfant séducteur, ce qui réaliserait, par le retournement actif-passif (séducteur/séduit) et le déplacement (de l'enfant vers l'adulte), un désir infantile interdit, non, l'enjeu est bien d'être un adulte séducteur et donc d'incarner une figure du parent maltraitant.

La mobilisation d'affects de terreur chez le clinicien aux prises avec la violence de l'enfant, prend ici une dimension nouvelle. Ces éprouvés sont souvent sans commune mesure, en effet, avec les manifestations réelles de celle-ci, comme l'illustre la vignette clinique de la « carte vitale » (Cf. p. 49). La violence de l'enfant, mobilise donc contre-transférentiellement chez le clinicien une terreur disproportionnée qui nécessite d'être interrogée. Comment ne pas penser, en effet, la terreur qui m'animait face au « danger extrême » mis en scène par la tentative de destruction de ma carte vitale, autrement que comme l'expression d'un affect de terreur évacué dans le « transfert par retournement » dont j'étais alors l'objet ? L'enjeu ne serait donc pas tant de terrifier l'objet que de lui faire éprouver, en s'en déchargeant du même coup, la terreur initialement éprouvée. R. Roussillon propose de penser le mécanisme du « transfert par retournement » comme typique des pathologies narcissiques, et par lequel le sujet fait vivre à l'analyste, par le retournement, ce à quoi il a été confronté et qu'il n'a pas pu intégrer. La mise en scène devient alors explicite : Violaine, par le biais du transfert, m'a mise en situation d'avoir à éprouver les enjeux de sa propre problématique psychique aux prises avec une menace d'annihilation. Car si le fait de contenir un enfant convoque inévitablement les représentations du parent maltraitant, ici, ce n'est plus l'adulte qui est au risque de maltraiter l'enfant mais bien l'enfant qui maltraite l'adulte et le terrorise. Confronté aux vœux meurtriers du parent à son endroit, l'enfant, par identification à l'agresseur et dans le retournement, via le transfert sur le clinicien, incarnerait à son tour cette place du parent meurtrier faisant alors vivre passivement au thérapeute celle de l'enfant terrorisé aux prises avec une menace sur sa vitalité psychique. D'ailleurs il est intéressant de noter que dans son article, J. Hopkins témoigne de l'importance, pour la réussite du travail clinique avec des enfants aux prises avec un rejet corporel maternel, de recourir au toucher. Selon elle en effet, celui-ci participe pleinement de la réussite de l'entreprise thérapeutique.

Aussi, je propose de penser, en appui sur les développements d'A. Green et de J. Hopkins concernant certaines configurations précoces du lien, que la « violence infantile », en tant qu'équivalent de la névrose infantile pour les pathologies du narcissisme, s'organiserait autour d'un noyau agonistique provenant de la rencontre avec des aspects meurtriers de l'objet. Je tiens ici à expliciter les raisons qui me poussent à faire appel à un concept

nouveau, avec la « violence infantile », plutôt que de recourir à ceux déjà à ma disposition dans le corpus métapsychologique. Ce que je décris pourrait en effet se satisfaire par exemple des développements de J. Bergeret concernant la « violence fondamentale ». En quoi ce concept diffère-t-il de celui de J. Bergeret ?

La différence, que j'oserais qualifier de fondamentale, tient au fait que ce que désigne précisément la « violence fondamentale » relève en fait d'un processus universel qui œuvre dans la psyché, comme un « fantasme originel », de tous les individus s'appêtant à devenir parents. La « violence fondamentale » exprime donc « une dynamique instinctuelle violente comportant un fantasme infanticide tout à fait naturel et tout à fait universel »²³⁴. Et si J. Bergeret relève la troncature du mythe à laquelle procède S. Freud, en faisant l'impasse sur la scène de mise à mort d'Œdipe par ses parents, il me semble cependant que le fantasme qu'il extrapole à partir du mythe réalise lui aussi quelques aménagements avec celui-ci. J. Bergeret, à l'instar de S. Freud d'ailleurs, déduit en effet de l'histoire de Sophocle une métaphore du fonctionnement psychique, le meurtre y est envisagé dans sa dimension symbolique, comme une problématique psychique.

Or, il nous semble difficile de déduire d'une « situation extrême », telle que la mise à mort d'un enfant, un processus normal chez tout un chacun. Si nous reconnaissons la pertinence de ce concept pour illustrer les enjeux psychiques à l'aube de la vie, en revanche nous préférons parler, dans le cas qui nous occupe, de « violence infantile ». Car la violence dont il s'agit, dans les configurations cliniques auxquelles nous sommes confrontés, n'est en rien symbolique et si, les enfants n'ont pas été mis à mort réellement par leurs parents, ils ont cependant rencontré très précocement des expériences qui ont produit un éprouvé de mort psychique. Est-il nécessaire de préciser que l'Œdipe de Sophocle, dont l'histoire a pourtant inspiré S. Freud pour modéliser la névrose, est très éloigné du fonctionnement névrotique ? De la même façon, le concept de « violence fondamentale » que J. Bergeret tire du mythe et qu'il décrit comme à l'état de fantasme dans la psyché humaine, est sans doute très éloigné de ce qui anime les parents d'Œdipe quand ils réalisent le sacrifice réel de leur enfant.

Nous pouvons faire en revanche l'hypothèse que cette problématique de la « violence fondamentale » chez les parents des enfants violents est sans doute singulièrement active en eux et non seulement à l'état de fantasme inconscient. La mère morte serait donc, en

²³⁴ J. Bergeret, *Généalogie de la destructivité*, p. 1033.

fait, une mère meurtrière de la subjectivité de son enfant qui fait régner « la loi du « moi ou l'autre » »²³⁵ en lieu et place de l'expérience « aussi bien moi que non-moi », fondatrice de l'aire de l'illusion. Le moi ayant tendance à s'incorporer l'ombre de l'objet, alors il s'assimile en quelque sorte à cette violence primitive dont il est l'objet et réalise ainsi une identification à l'agresseur. C'est ce processus que je désigne par « violence infantile » et dont je propose de faire le noyau organisateur des pathologies narcissiques. Cette logique éclaire celle d'Œdipe qui déplore se révéler « un criminel, issu de criminels... »²³⁶. Comme si c'était le crime initial, celui de ses parents, qui avait fait de lui un criminel. Cela complexifie les conclusions de S. Freud concernant la problématique des « criminels par sentiment de culpabilité » dont il propose de penser qu'ils se rendent coupables pour apaiser un sentiment de culpabilité primaire qui les envahit. Ici, la culpabilité harcelante du sujet serait en fait relative à l'incorporation, selon la logique de l'identification narcissique que décrit S. Freud, du meurtre de sa propre subjectivité. Ce que l'énigmatique formule, pour S. Freud, du Président Schreber tente sans doute de traduire quand il parle d'« assassinat d'âme »²³⁷.

Si S. Freud postule une déception issue de l'objet dans la mélancolie, il convient ici de soulever la problématique de l'enfant décevant, non pas en tant qu'il s'éprouve tel du fait de l'identification narcissique réalisée, mais bien en tant qu'il a rencontré dans le regard de sa mère la déception qu'il constituait pour elle. Cela nous place face à une autre configuration de la « mère morte » qui désinvestit son enfant du fait d'un deuil impossible à réaliser, celui de l'enfant idéal.

Nous rejoignons ici les développements de S. Leclaire qui fait du fantasme « on tue un enfant » la condition par laquelle adviendra la subjectivité. Ainsi, il propose de penser que tout être humain doit se confronter précocement à une première mort, concomitante de sa naissance en quelque sorte et condition de celle-ci. Par-là il désigne une expérience fondatrice de « la mort à l'enfant merveilleux ou terrifiant que nous avons été dans les rêves de ceux qui nous ont faits ou vus naître. »²³⁸. Sa proposition complexifie, à mon sens celle de J. Bergeret, car l'enjeu n'est pas tant de tuer les parents pour vivre, il s'agirait plutôt, selon S. Leclaire, de « tuer la représentation tyrannique de l'enfant-roi »²³⁹. La

²³⁵ J. Bergeret, *La violence fondamentale*, p. 70.

²³⁶ Sophocle, *Œdipe roi*, p. 88.

²³⁷ Cf. S. Freud, *Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (Le Président Schreber)*, pp. 263-324.

²³⁸ S. Leclaire, *On tue un enfant*, p. 13.

²³⁹ *Idem*.

« violence infantile » résulterait donc d'une impossibilité pour le parent à réaliser le meurtre de cet enfant intérieur, enfant de son narcissisme héritier du narcissisme de ses propres parents.

Dans son essai intitulé *La mort donnée*, S. De Mijolla-Mellor relie les problématiques d'infanticide et de maltraitements extrêmes de l'enfant à la reviviscence, chez la mère, d'un objet tyrannique de l'emprise duquel elle s'était délivrée. Dans la relation avec son bébé, la mère ne répète pas « les expériences de satisfaction dont elle pourrait jouir à nouveau, elle revit alors comme un cauchemar une frustration et une persécution importante imposées par son propre enfant qui a pris la place d'une mère cruelle démesurée. »²⁴⁰. À l'instar de S. Leclair, elle souligne également la problématique du meurtre de l'enfant idéal comme étant à l'œuvre dans l'infanticide. Il s'agit, selon elle, de procéder au meurtre de l'enfant réel dans la mesure où celui-ci met en demeure le parent de se confronter à la perte de sa propre omnipotence infantile contenue dans l'enfant idéal lui-même issu de son narcissisme infantile. Les expériences de déception sont donc au cœur de la problématique de la « violence infantile », qui si elle ne confronte pas dans la réalité l'enfant à un meurtre, le met en présence d'enjeux meurtriers pour ses potentialités et sa vie psychique ainsi que le résume la formule du Président Schreber. D. W. Winnicott témoigne quant à lui de la haine qui habite la mère à l'égard de son bébé, haine normalement liée à l'amour, mais dont le destin peut compromettre les qualités de la rencontre ainsi que « son aptitude à être tellement maltraitée par son enfant »²⁴¹ ainsi que l'exigent ses besoins primitifs.

Le terme de « violence infantile » nous paraît donc plus adéquat pour traduire ces expériences précoces qui contribuent à organiser le narcissisme autour de modalités négatives.

Je souhaite enfin introduire une dernière idée concernant la définition de la « violence infantile ». Celle-ci concerne le fait qu'en tant qu'organisateur des pathologies narcissiques, « la violence infantile » continue de rester active à l'intérieur de la psyché des sujets. Ainsi, la « violence infantile » n'est pas réductible à l'aspect manifeste des comportements violents tels qu'ils se déploient dans la clinique du jeune enfant. Pour illustrer mon propos, je m'appuierai sur les développements précédents concernant la définition de la névrose infantile par S. Lebovici et celle de l'Infantile que propose F. Guignard. Comme la névrose infantile, la « violence infantile » est un organisateur et en

²⁴⁰ S. De Mijolla-Mellor, *La mort donnée. Essai de psychanalyse sur le meurtre et la guerre*, p. 42.

²⁴¹ D. W. Winnicott, *La haine dans le contre-transfert*, p. 81.

tant que tel, s'appuyant sur l'intemporalité de l'Infantile qui est actif, nous dit F. Guignard, « jusqu'à notre mort », elle peut se retrouver à l'œuvre dans des comportements violents à l'adolescence ou à l'âge adulte. Il conviendra dans le Chapitre suivant de définir ce qui permet de la différencier d'autres formes de violence, apparaissant notamment à l'adolescence sous l'impulsion des remaniements pubertaires, pour l'heure, et pour clore ce Chapitre, je propose de développer succinctement une vignette clinique qui illustrera mon propos.

Il s'agit de Christopher, un adolescent de quinze ans suivi de façon hebdomadaire dans l'ITEP où je travaillais. De carrure épaisse et imposante, il se présente à moi toujours sale, en tenue négligée et me faire vivre une terreur diffuse tant son comportement est instable et menaçant, toujours « limite ». Il présente des troubles du comportement depuis l'enfance et a déjà à son actif plusieurs actes de petite délinquance.

Son histoire institutionnelle est chargée puisqu'il a connu depuis tout petit des placements successifs en famille d'accueil, puis en établissement spécialisé du fait de ses troubles du comportement et d'une extrême maltraitance subie en famille. Enfant il a ainsi été jeté violemment contre une porte vitrée qui, sous le choc, a explosé. Il était également victime de sévices corporels, de menaces avec arme par son père et de graves négligences éducatives et de pratiques humiliantes, comme lorsqu'il avait souillé sa couche et qu'on lui enfonçait le visage dedans.

Christopher a particulièrement investi nos rencontres et vient, toujours ponctuel, à celles-ci dans un état d'excitation visible. Il me propose des jeux qui sont toujours à la limite de passages à l'acte. Il s'agit toujours de la même histoire bien que sa forme varie sensiblement. Il est quelqu'un qui frappe à la porte de ma maison, généralement animé de bonnes intentions (facteur, voisin, démarcheur...), puis une fois entré il se révèle être un voleur ou un violeur. Les scènes qu'il joue alors paraissent tellement vraies que je suis sidérée, comme écrasée par leur réalisme, et bien incapable, sur le coup, d'en saisir la dimension représentative. Puis le tortionnaire se transforme en sauveur, policier ou médecin, qui à son tour devient maltraitant (le médecin soigne en faisant avaler un sabre par exemple). Ainsi pendant de longs mois dans les jeux, les scènes de violence se succèdent dans lesquelles Christopher tente de me toucher et y parvient, malgré l'interdit que je lui ai formulé à plusieurs reprises. Il semble alors chercher à enfouir une part de lui à l'intérieur de moi plus qu'à véritablement vouloir me « peloter ». Quand les scènes

sont trop débordantes, je mets fin à l'entretien avec la garantie que nous nous reverrons, Christopher accepte cette limite et s'y conforme.

*Les scènes de viol, de fellation et de mise à mort se succèdent... jusqu'à ce qu'un jour, une autre histoire se profile. Je joue le rôle d'une adolescente qui a volé dans un magasin et que Christopher, le policier, a emmené au poste de police pour appeler ses parents. Il lui propose un marché : « soit le CER*soit les travaux humanitaires ». L'adolescente choisit évidemment les travaux humanitaires après que Christopher lui ait exposé en quoi cela consistait : « s'occuper des déchets ». Précisons, s'il est nécessaire, que Christopher présente une compulsion à ramasser les mégots de cigarette pour les fumer afin, dit-il, de contracter un cancer et de mourir comme son père. On retrouve ici l'identification mélancolique au père, qui tel le bain des protistes, intoxique le sujet.*

Cette prise en charge sera interrompue du fait d'une mesure d'éloignement décidée par un juge suite à un vol à l'arrachée. Christopher avait tenté de dérober son sac à main à une personne âgée.

Cet exemple est selon moi typique des manifestations de la « violence infantile », il montre combien ses enjeux se déploient bien au-delà de l'âge de la petite enfance et indépendamment des remaniements pubertaires, bien que ceux-ci soient également susceptibles de venir s'ajouter, à celle-ci. Dans ces scènes l'enjeu est surtout pour Christopher de trouver une place, de trouver où loger la destructivité non intriquée, où déposer, pour la transformer, l'expérience d'inhumanité mobilisée dans la rencontre primitive avec l'objet. La compulsion de Christopher à me toucher témoigne des expériences précoces dont on peut interroger la qualité et la nature des échanges tactiles. Il semble que Christopher cherche, dans le transfert, à me faire éprouver des vécus d'intrusion massifs à l'intérieur du corps dont le viol, la fellation ou le sabre qu'on avale, sont autant de figures. Il me confronte également à la problématique d'un objet dont on attend à la fois confiance et sécurité et qui se retrouve être en réalité celui de qui provient l'expérience traumatique, induisant un renversement des valeurs et une confusion dans laquelle ce qui est bon devient mauvais et inversement (CF. le sabre qui soigne).

* Centre éducatif renforcé

SYNTHÈSE DU CHAPITRE V

Après un Chapitre dédié à la clinique de groupe, le Chapitre V développe la notion de « violence infantile » à partir de la problématique du narcissisme primaire.

Il pose d'emblée la question des processus en jeu dans la constitution du narcissisme ainsi que celle du solipsisme des théories freudiennes. Son exploration de celles-ci tend à démontrer qu'elles ne sont pas aussi univoques concernant la place de l'objet dans la formation de la psyché. Il conclue cette partie sur une formulation paradoxale, selon laquelle le narcissisme est anobjectal en même temps qu'il s'étaye sur l'objet.

Un dépassement de ce paradoxe est ensuite permis grâce aux propositions théoriques de D. W. Winnicott, thérapeute de bébés, qui s'intéresse aux qualités de l'objet. La question de la place de celui-ci dans la constitution du narcissisme est donc centrale, ce que le Chapitre démontre à travers l'analyse qu'il donne des différentes théories contemporaines du narcissisme.

En appui sur ces théories, et à la suite des développements du Chapitre III sur la pulsion de mort, la réflexion approfondit encore les enjeux du « narcissisme négatif » tel qu'il s'exprime dans les écueils de la formation du narcissisme. La problématique de la négativité et de ses effets sur l'ensemble de la vie psychique y est abordée. Celle-ci permet d'envisager l'étude de la « violence infantile » et de poser les jalons de sa théorisation.

L'argument central de ce Chapitre concerne l'idée que la « violence infantile » constitue un organisateur du « narcissisme négatif » et qu'en cela, elle ne se réduit pas aux seules manifestations comportementales observées dans la clinique. Aussi, l'enjeu est de démontrer que la « violence infantile » est à la pathologie narcissique ce que la névrose infantile est à la personnalité névrotique.

Pour ce faire, les réflexions propres à définir la névrose infantile et son influence dans la psyché humaine sont développées. Cependant, la « violence infantile » ne saurait se satisfaire d'une définition en négatif de la névrose infantile, elle répond à ses propres modalités d'organisation, à ses propres lois.

Une dernière partie, expose donc les éléments en faveur d'une théorie de la « violence infantile ». Deux modélisations des relations précoces, favorables à la constitution d'un narcissisme négatif et génératrices de la « violence infantile », inaugurent cette partie et viennent en appui de la une distinction du concept avec celui de « violence fondamentale ».

La « violence infantile » place donc en son cœur la confrontation précoce du sujet avec la question du meurtre de ses potentialités psychiques.

Le Chapitre se termine sur une vignette clinique, celle d'un adolescent violent, qui tend à montrer comme les enjeux d'une « violence infantile » sont repérables dans une clinique qui n'est pas nécessairement celle du premier âge et qui n'est pas non plus l'apanage du registre de la psychose infantile.

Cet exemple permet de faire le lien avec le Chapitre suivant qui expose les modalités de la « violence infantile » et les enjeux de sa thérapeutique.

CHAPITRE VI

AU COMMENCEMENT ÉTAIT LE GESTE

« Par langage, on ne doit pas comprendre simplement l'expression des pensées en mots, mais aussi le langage des gestes et toute autre espèce d'expression de l'activité psychique »

S. Freud, *L'intérêt de la psychanalyse*, p. 198.

Au cours des deux Chapitres théoriques qui précèdent nous avons posé les jalons d'une théorie de la « violence infantile », dans ses rapports avec la pulsion de mort et le narcissisme. Il convient désormais de déployer notre réflexion autour de la problématique de l'acte dans la métapsychologie pour mieux dégager les enjeux et la valeur du geste dans la « violence infantile ».

1. Intérêt et limites de l'acte dans la métapsychologie

Comme nous l'avons déjà énoncé dans la problématisation de ce travail de recherche, l'acte est un concept mal-aimé de la métapsychologie et bien que les positions de S. Freud lui-même ne soient pas univoques le concernant, il faut attendre des auteurs plus contemporains pour que qu'il soit réhabilité dans toute sa valeur symbolisante.

1. 1. Le statut de l'acte dans la métapsychologie freudienne

Dès ses écrits de 1895, S. Freud accorde une place importante à l'acte dans l'économie psychique du sujet. L'appareil neuronique, comme il le nomme alors, est régi par la logique du principe d'inertie, il est donc mis en demeure d'avoir à traiter les excitations qui l'assaillent.

Dans *Qu'il est justifié de séparer...*, S. Freud propose de penser le recours à la décharge motrice comme un premier modèle, référé à celui de la sexualité masculine. Aussi, face à

la tension interne et à « la poussée tendant à supprimer cette tension. Un telle décharge n'est possible que par la voie [... d'une] action *spécifique* ou *adéquate*. »²⁴². Dans ce modèle l'acte est donc présenté comme le moyen par lequel la psyché recouvre son homéostasie, c'est un fonctionnement qui est loin d'être anarchique ou désordonné.

Dans l'*Esquisse* en revanche, le modèle se complexifie avec la référence au fonctionnement psychique immature du bébé. L'action spécifique y est toujours envisagée comme le moyen par lequel la tension est évacuée, cependant S. Freud est amené à différencier la nature des excitations qui débordent la psyché. Car si, le bébé est bien en mesure de recourir à une action spécifique, via la motricité – en fermant les yeux ou en détournant la tête quand une lumière trop forte l'éblouit – il en va autrement des excitations endogènes, telles que la faim.

Dans ce cas, l'action spécifique est inefficace car « de nouvelles excitations endogènes continuent, malgré tout, à affluer et que la tension Ψ se trouve rétablie. »²⁴³. L'action spécifique doit donc venir de la « personne bien au courant ». Bien que les décharges motrices s'avèrent inadéquates pour traiter les excitations endogènes, elles n'en prennent pas moins une importance capitale dans la valeur communicative qu'elles acquièrent et dans leur capacité à, ainsi, mobiliser une action spécifique, via le recours de l'objet. Nous l'avons vu, S. Freud leur reconnaît cette valeur, secondairement acquise, de mobiliser la « compréhension mutuelle ».

Néanmoins depuis les travaux de D. W. Winnicott, sur le trouvé/créé, nous pouvons penser qu'à ce stade de développement, le bébé, grâce aux qualités de l'environnement, ne distingue pas l'action spécifique issue de sa motricité de celle qui vient de l'environnement. C'est sans doute une intuition similaire qui fait dire à S. Freud (1911) que ce n'est qu'« Un peu plus tard, [...que] l'enfant apprend à utiliser ses manifestations de décharge intentionnellement comme moyen d'expression. »²⁴⁴. À travers les deux exemples qu'il donne de l'action spécifique, S. Freud semble établir une analogie entre la faim et la sexualité, comme s'il s'agissait d'un besoin. À cette époque, il n'a pas encore découvert l'existence de la sexualité infantile qui sera contemporaine de l'introduction du concept de pulsion dans la métapsychologie.

²⁴² S. Freud, *Qu'il est justifié de séparer de la neurasthénie un certain complexe symptomatique sous le nom de « névrose d'angoisse »*, p. 32.

²⁴³ S. Freud, *Esquisse d'une psychologie scientifique*, p. 336.

²⁴⁴ S. Freud, *Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques*, p. 137.

Cependant dans les idées qu'il amène dans l'*Esquisse*, nous voyons déjà les prémisses de ses futurs développements. Il y distingue en effet une nature double des excitations que la psyché doit traiter, celles qui sont d'origine exogène, efficacement déchargées par la motricité, et celles qui nécessitent un « travail » psychique du fait de leur nature endogène. C'est l'idée qu'il développera par la suite dans *Pulsions et destins des pulsions*, selon laquelle face aux pulsions, la psyché doit renoncer « à son intention idéale de tenir à l'écart l'excitation, puisqu'elles entretiennent un afflux d'excitations inévitable et continu. »²⁴⁵. Et, s'il reconnaît que l'acte décharge aura permis à « La substance perceptive de l'être vivant [d'acquérir], dans l'efficacité de son activité musculaire, un point d'appui pour séparer un « dehors » d'un « dedans » »²⁴⁶, il désigne la pulsion comme le véritable moteur de l'évolution humaine. En tant que source constante d'excitation dans la psyché, la pulsion constitue en effet une « exigence de travail [...] imposée au psychique du fait de sa liaison au corporel. »²⁴⁷. La pulsion, alors définie comme un « représentant psychique des excitations » est donc à l'origine du processus de symbolisation.

Dans l'*Esquisse pour une psychologie scientifique*, S. Freud développe le modèle de la satisfaction hallucinatoire comme une première modalité de « traitement » des excitations endogènes. Le sujet, alors soumis à ces excitations, va être amené à réinvestir les traces de la satisfaction antérieure afin de juguler la tension, ce qui est donc susceptible de déclencher « le processus de décharge alors que, l'objet n'étant pas *réellement* présent et n'existant que dans l'imagination, toute satisfaction est impossible. »²⁴⁸. Ce modèle, qui suppose un égal investissement de la perception et de l'hallucination, n'étant guère viable du point de vue de l'autoconservation, S. Freud postule donc un fonctionnement inhibiteur du moi qui dote la perception d'un indice de qualité permettant d'opérer cette distinction. Par l'emploi de cette notion d'indice de qualité, qu'il appelle aussi indice de réalité, S. Freud introduit donc la réalité comme un moyen de discriminer une perception d'une hallucination. Il remarque cependant que cela nécessite que le moi soit investi, ce qui n'est pas le cas aussi précocement.

Mais si, comme le soulignent M. Leclaire et D. Scarfone²⁴⁹, J. Laplanche a pu critiquer ce modèle comme n'étant pas conforme à l'autoconservation, une note de S. Freud dans ce

²⁴⁵ S. Freud, *Pulsions et destins des pulsions*, p. 16.

²⁴⁶ *Ibid.*, p. 15.

²⁴⁷ *Ibid.*, pp. 17-18.

²⁴⁸ S. Freud, *Esquisse d'une psychologie scientifique*, pp.342-343.

²⁴⁹ Cf. M. Leclaire et D. Scarfone, *Vers une conception unitaire du principe de réalité*, p.893.

même texte a tout particulièrement retenu notre attention. Il y anticipe en effet cette critique qui pourrait être faite à sa « conception schématique » et précise que « sa fiction » n'a de sens qu'« à condition d'y ajouter les soins maternels »²⁵⁰.

L'appareil psychique va donc devoir opérer des modifications importantes pour traiter les excitations endogènes qui l'assaillent. Ainsi, « La décharge motrice qui, pendant la domination du principe de plaisir, sert à débarrasser l'appareil psychique de l'accroissement des excitations [...], prend alors une nouvelle fonction dans la mesure où elle est employée à une modification appropriée de la réalité. Elle se change en *action*. »²⁵¹. Ici, la décharge motrice ne produit plus l'action spécifique, elle remplit une nouvelle fonction, celle d'investir la réalité qui constitue un renoncement de la satisfaction hallucinatoire de désir. Il y a un déplacement d'investissement de l'agir moteur inefficace vers un acte de pensée. Les représentations ne sont donc plus investies selon qu'elles procurent du plaisir, mais en fonction de leur adéquation avec la réalité grâce à l'entremise de l'acte de jugement.

Si S. Freud décrit un processus qui s'éloigne de la seule décharge motrice et se complexifie, il n'en oppose pas pour autant les deux modèles qu'il élabore, au contraire il les articule étroitement. Car « la substitution du principe de réalité au principe de plaisir ne signifie pas une suppression du principe de plaisir mais seulement une façon d'assurer celui-ci. On abandonne un plaisir immédiat, aux conséquences peu sûres, mais ce n'est que pour gagner, sur cette nouvelle voie, un plaisir plus tardif, assuré. »²⁵². La décharge motrice est suspendue au profit des processus de pensée mais en vue d'assurer ultérieurement un gain de plaisir.

Par ailleurs, le modèle du principe de plaisir continue d'être plébiscité dans le fonctionnement psychique puisqu'une partie de celui-ci se soustrait, par clivage, à l'instauration du principe de réalité et investit la vie fantasmatique. Cela se retrouve dans le jeu des enfants et l'activité onirique.

Nous l'avons vu, S. Freud n'oppose pas l'acte aux processus de pensée, il montre, au contraire, combien ceux-ci agissent de concert en vue d'obtenir le plaisir et relèvent d'un déplacement des investissements.

²⁵⁰ S. Freud, *Esquisse d'une psychologie scientifique*, p.137.

²⁵¹ S. Freud, *Formulations sur les deux principes du cours des événements psychique*, p. 138

²⁵² *Ibid.*, p. 140.

Cependant, certains de ses textes présentent une vision très différente, et pour le moins plus radicale, du lien entre acte et pensée. En effet, dans son texte *Remémoration, répétition et perlaboration*, S. Freud, qui observe toutefois que « le patient n'a aucun souvenir de ce qu'il a oublié et refoulé et ne fait que le traduire en actes. »²⁵³, considère sa tendance à recourir à l'acte, comme un obstacle au travail analytique. Il fait un impératif de son travail d'analyste d'amener la patient à dire plutôt qu'à agir. Il introduit cependant une distinction entre les différents « *agieren* » ainsi observés. Ceux qui se déroulent en dehors (*acting out*) de l'espace de la cure, et qui sont à proscrire, et ceux qui se déroulent à l'intérieur (*acting in*) de celle-ci, qui participent du transfert. C'est ce qui fait dire à S. Freud qu'« Il n'est pas du tout souhaitable que le patient agisse – au lieu de se souvenir – en dehors du transfert »²⁵⁴.

Ce n'est sans doute pas par hasard que cette question se pose pour S. Freud dans des écrits portant sur la technique psychanalytique. Le dispositif qu'il élabore repose en effet sur le principe de la « *talking cure* » qui vise à inhiber la motricité. L'« *agieren* » ne peut apparaître que comme un élément perturbateur, faisant rupture avec le cadre dans la mesure où celui-ci n'a pas été pensé pour accueillir ce type de modalité d'expression de la vie psychique. S. Freud remarque pourtant qu'elle est une constante pour les patients aux prises avec la répétition. Ce qui se répète ne revient pas sous la forme de souvenirs, mais sous la forme d'actes. Malgré le caractère radical des positions freudiennes concernant la technique psychanalytique, qu'il réaffirmera dans l'*Abrégé*, une lecture attentive de certains de ses textes montre une pensée plus nuancée.

Déjà dans l'*Esquisse*, nous l'avons vu, il évoque la nature de communication des décharges motrices inefficaces du bébé, ensuite dans *L'intérêt de la psychanalyse*, il parle de « langue gestuelle » dans l'hystérie, il y évoque à côté du « langage du rêve » des formes de langage infraverbaux. En 1909(b), il emploie également le terme de « langage moteur » à propos du « mal » de l'hystérique. Ces considérations ne portent pas essentiellement sur le registre de la névrose, puisque S. Freud va même jusqu'à attribuer un sens aux stéréotypies observées dans la démence précoce en les considérant comme un « reliquat d'actes mimiques sensés par lesquels jadis les motions désirantes régissant l'individu se procuraient une expression. »²⁵⁵.

²⁵³ S. Freud, *Remémoration, répétition et perlaboration*, p. 108.

²⁵⁴ S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, p. 270.

²⁵⁵ S. Freud, *L'intérêt de la psychanalyse*, p. 196.

L'acte serait-il un support à l'intégration psychique et générateur de symbolisation ?

1. 2. Considération actuelles sur le statut de l'acte et théories de la violence

Malgré l'ambivalence des positions freudiennes quant au statut de l'acte dans la vie psychique et dans le travail analytique, ce sont essentiellement ses vues sur l'« *agieren* » qui seront retenues par les psychanalystes qui lui ont succédé.

L'enjeu ici n'est pas de développer toutes les théorisations issues de cette conception freudienne de l'acte comme une moins-value psychique. Retenons simplement l'idée, qui a longtemps imprégné la pensée psychanalytique, selon laquelle le recours à l'acte témoignait d'un « court-circuit » de la pensée, d'un « défaut de mentalisation » ou encore que le corps, via la maladie psychosomatique, exprimerait un symptôme « bête », ainsi que le défendirent les thèses de l'École de Paris. Concernant ses patients délinquants, J. Chasseguet-Smirgel parle de « troubles de la pensée [...] puisque ce qui les caractérise essentiellement est une certaine absence d'élaboration psychique, de mentalisation, qui se trouve contournées dans l'*acting out*. »²⁵⁶. Bien que la valeur d'actualisation de la motion pulsionnelle refoulée soit reconnue à l'*acting out*, celui-ci continue d'être considéré comme un échec du travail de mentalisation et comme un obstacle pour le devenir conscient et donc le travail de la cure. C'est ce qui fait dire à J.-F. Rabain que l'« *acting out*, comme TOUT AGIR, exprime le besoin d'une décharge pulsionnelle, selon le modèle classique de l'évacuation de la tension. Cette action court-circuite la pensée et la mentalisation »²⁵⁷. Aussi, pour les psychanalystes d'alors, la question se pose de savoir si l'on peut ou si l'on doit « entreprendre une analyse avec des patients qui passent facilement à l'acte »²⁵⁸.

D'ailleurs, O. Moyano montre comment ces conceptions déficitaires du recours à l'acte vont jusqu'à influencer la nosographie qui a longtemps qualifié l'enfant violent de « pervers » ou de « psychopathe » et s'il note que « l'enfant psychopathe avait depuis les années 1990 disparu de nos manuels par la porte, il est bien vite revenu par la fenêtre »²⁵⁹.

²⁵⁶ J. Chasseguet-Smirgel, *L'acting out. Quelques réflexions sur la carence d'élaboration psychique*, p. 1084.

²⁵⁷ J.-F. Rabain, *L'agir dans la cure*, p. 1139.

²⁵⁸ A. Barbier, *L'agir, l'acte et l'action en psychanalyse*, p. 1120.

²⁵⁹ O. Moyano, *Violences infantiles et adolescentes*, p. 42.

Quand l'INSERM* et la HAS* publient en effet leurs études respectives portant sur les troubles des conduites, il y est de nouveau fait référence à la psychopathie. C'est dire combien même la nosographie témoigne, dans sa classification, d'une forme de disqualification des troubles dont l'expression relève du registre de l'agir. Dans ce cas en effet, elle ne tend pas à décrire un type d'organisation psychique, mais s'attache plutôt à désigner le caractère et la nature des actes.

L'évolution de la pensée psychanalytique a donc été largement marquée par les prescriptions techniques de S. Freud, qui ont même influencé jusqu'aux dispositifs inspirés par celle-ci, et dont nous avons vu combien il était difficile, encore aujourd'hui, de se déprendre. R. Roussillon (2009a) explique cette résistance de la psychanalyse à penser l'acte de plusieurs façons. Il met en avant notamment le fait que la psychanalyse s'est développée en direction d'une patientèle adulte et névrosée où l'inhibition de l'action est centrale. Cela tient également au fait, selon lui, que la psychanalyse a dû se dégager de la pratique hypnotique dont elle était issue et de la question de l'influence. Cela repose sans doute surtout sur « La position et la posture sociale de la psychanalyse et des psychanalystes [...] tend à se donner sur un mode décorporéisé, intellectuel et très marqué socialement. »²⁶⁰.

Néanmoins, avec « l'avènement » des pathologies limites lié à la « raréfaction » des symptomatologies névrotiques « pures », et la diffusion de la pensée psychanalytique dans des institutions accueillant des publics au fonctionnement psychique au-delà de la névrose, la psychanalyse a dû modifier ses vues sur l'acte. Cela a permis de faire évoluer la métapsychologie et la compréhension du fonctionnement psychique dans son ensemble. La pratique psychanalytique auprès d'enfants et de bébés y a d'ailleurs largement contribué. La méthode s'est donc modifiée ainsi que les développements exposés dans le Chapitre I en témoignent. Je ne reviendrai donc pas sur les apports de D. W. Winnicott notamment à la méthode psychanalytique dans le traitement des personnalités limites. L'enjeu est ici d'exposer succinctement les avancées actuelles de la pensée psychanalytique autour de l'acte.

Pour J. Mac Dougall (1996) les symptômes psychosomatiques de ses patients ne sont pas « bêtes », au contraire, ils portent la trace d'expériences primitives qui n'ont pas été

* Institut national de la Santé et de la Recherche Médicale

* Haute Autorité de Santé

²⁶⁰ R. Roussillon, *Corps et comportement : langage et message*, p. 24.

mentalises par l'environnement, il s'agit d'un « protolangage » qui « cherche, de façon muette, à « s'exprimer » par le biais de symptômes psychosomatiques. »²⁶¹. Dans cette conception, le « défaut de mentalisation » est du côté de l'environnement et le symptôme qui s'exprime dans le corps révèle un langage du corps référé aux expériences primitives, il a donc un sens. Selon elle, le corps est aussi bien « parlant » qu'il est « parlé ». À la proposition freudienne qui fait des actes-décharges inefficaces la base de la « compréhension mutuelle », J. Mac Dougall (1978) ajoute la notion de « communication primitive » pour désigner la manière dont les patients vont tenter de communiquer des expériences primitives à travers leur corps et leurs actes. Elle réfute ainsi l'idée couramment répandue alors, selon laquelle le corps n'a pas de langage, et soutient même que c'est sans doute le « seul langage qui ne saurait mentir »²⁶².

De son côté, P. Aulagnier (1975) montre qu'il existe une continuité entre l'expérience corporelle et l'activité psychique. Loin de s'opposer, corps et psyché, actes et mots, s'articulent étroitement. L'activité psychique est en effet désignée comme un « *équivalent* psychique du travail de métabolisation propre à l'activité organique. Ce dernier peut se définir comme la fonction par laquelle un élément hétérogène à la structure cellulaire est rejeté, ou à l'inverse, transformé en un matériau qui lui devient homogène. »²⁶³. P. Aulagnier élabore un modèle du fonctionnement psychique qui s'étaye sur la biologie, ce que J. Mac Dougall revendique également quand elle affirme que chez l'enfant les besoins corporels ne sont pas encore dissociés des besoins psychiques. Elle propose de penser le passage du « bio-logique » au « psycho-logique ». Son modèle est donc étroitement articulé à la question du protolangage, que constituent les expériences primitives et surtout la capacité de la mère à les transformer.

R. Roussillon (2010) observe, quant à lui, que l'opposition entre acte et langage est trop souvent utilisée de façon arbitraire sans prendre en considération la nature de l'acte ou du langage. Il souligne en effet qu'« Il peut y avoir plus de liaison et de symbolisation dans l'acte et l'agir que dans certaines paroles ou pensées. »²⁶⁴ qui seraient alors utilisées pour évacuer des contenus psychiques plus que pour les élaborer. La valeur symbolisante n'est pas une donnée *a priori*. Il évoque d'ailleurs à titre d'exemple le jeu des enfants, qui est une forme de symbolisation en acte. Aussi il propose d'abandonner la référence au « passage

²⁶¹ J. Mac Dougall, *Eros aux mille et un visages*, p. 195.

²⁶² *Ibid.*, p. 197.

²⁶³ P. Aulagnier, *La violence de l'interprétation*, pp. 25-26.

²⁶⁴ R. Roussillon, *Corps et comportement : langage et message*, p. 25.

à l'acte » pour lui préférer celle du « passage par l'acte ». Par cette formule, il désigne la potentialité symbolisante du recours à l'acte plutôt que d'insister sur l'aspect économique de l'évacuation.

L'évolution actuelle des conceptions, notamment dans l'articulation féconde des neurosciences et de la psychanalyse, tend par ailleurs à démontrer que les processus de pensée sont en réalité des actes de pensée. Comme le suggère D. Widlöcher (2010), « La formule de l'inconscient structuré comme un langage ne doit pas entrer en contradiction avec cette forte intuition de la parole ayant fonction d'acte. »²⁶⁵. C'est déjà l'idée présente chez S. Freud quand il parle de l'« acte de jugement » auquel doit procéder la psyché eu égard à l'instauration du principe de réalité. La pensée n'est donc pas opposée au registre de l'acte au contraire, elle est une intériorisation de celui-ci.

Pour N. Georgieff (2010), « la théorie de la pulsion rend compte de l'inscription de l'acte mental »²⁶⁶. Le parallèle qu'il établit entre les modélisations du fonctionnement psychique, et en particulier la théorie des pulsions, et les neurosciences ne consiste pas, selon lui, à se référer uniquement à une psychanalyse comme métaphore du fonctionnement psychique. C'est pourquoi il avance l'idée selon laquelle la théorie des pulsions a pour objet « l'intentionnalité de l'action ». Par-là il cherche à traduire la métapsychologie « dans les termes d'une psychologie scientifique moderne »²⁶⁷ pour en révéler toute la pertinence et ne pas la réduire à sa seule application pratique. C'est ce qui fait dire à D. Widlöcher que « La réalité psychique n'est donc pas constituée de représentations mais de mises en acte de scènes, comme l'illustre le rêve. »²⁶⁸.

Par ailleurs, la découverte de l'existence des neurones miroirs, capables de s'activer indifféremment selon que l'individu voit une action, qu'il l'imagine ou même qu'il réalise cette action, a bouleversé les représentations. Cela a ouvert la voie aux travaux sur l'empathie et la cognition sociale, mais surtout éclaire et témoigne rétrospectivement de la pertinence des énoncés de S. Freud à propos de la tendance du moi à s'incorporer l'objet, par identification. Cela va également dans le sens des théories de D. W. Winnicott (1971b) sur le visage de la mère comme miroir de son bébé et de celles de D. N. Stern sur l'importance de l'accordage.

²⁶⁵ D. Widlöcher, *Neuropsychologie de l'imaginaire*, p. 278.

²⁶⁶ N. Georgieff, *De la pulsion à l'action*, p. 212.

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 213.

²⁶⁸ D. Widlöcher, *Neuropsychologie de l'imaginaire*, p. 278.

Enfin certains travaux actuels (J. Dayan et B. Guillery-Girard, L. Ouss-Ryngaert, 2011) insistent sur la valeur processuelle de l'agir, renversant ainsi la représentation classique du défaut de mentalisation. L'agir serait alors conçu « non comme un symptôme, mais comme un processus structurant. »²⁶⁹. J. Dayan et B. Guillery-Girard refusent également cette conception « déféctologique » et proposent de penser que chez l'adolescent notamment « le recours à l'acte, même impulsif, participe d'une recherche de solutions nouvelles et constitue en cela « une forme d'expérimentation du monde qui permet l'ajustement réciproque des « consciences » individuelles »²⁷⁰.

1. 3. Évolution des théories de la violence

Le statut de l'acte a donc largement évolué ce qui a eu des effets sur les théories de la violence, qui lui sont intimement liées. Aussi, il convient de faire le panorama de cette évolution afin de situer notre réflexion dans le champ théorique actuel.

Les travaux de C. Balier (1988, 2005) ont introduit dans la métapsychologie un nouveau champ conceptuel à partir d'une clinique encore peu explorée par elle, celle des criminels. En cela, ils ont contribué à modifier les représentations, et la pensée, concernant la personnalité des sujets dits psychopathes. C. Balier s'attache d'ailleurs à démontrer combien cette terminologie relève plus d'un descriptif disqualifiant que d'une réelle prise en compte de la dynamique psychique des sujets. C'est pourquoi il renonce à utiliser « le schéma classique de la psychopathie définie par des traits négatifs s'articulant autour de la répétition du passage à l'acte et de la pauvreté de la mentalisation. »²⁷¹. Par-là il se déprend d'une tradition théorique qui assimile, comme nous l'avons vu plus haut, le registre de l'acte à un fonctionnement psychique déficitaire. Sa longue pratique auprès de sujets ayant commis des actes criminels lui permet en effet de penser que la violence impulsive, dont ils font preuve, témoigne en fait de la fragilité d'un moi aux prises avec une pulsion agressive désintriquée. La violence constitue pour eux un moyen de se défendre du risque de désorganisation psychotique qui les guette, grâce au recours à la musculature qui les

²⁶⁹ L. Ouss-Ryngaert, *L'agir comme processus ?*, p. 517.

²⁷⁰ J. Dayan et B. Guillery-Girard, *Conduites adolescentes et développement cérébral : psychanalyse et neurosciences*, p. 482.

²⁷¹ C. Balier, *Psychanalyse des comportements violents*, p. 205.

assure le maintien des limites entre les excitations extérieures et les manifestations de leur pulsion.

Ph. Jeammet (1995, 1997) relève également la problématique de la désintrication pulsionnelle dans la violence. La violence est alors le seul moyen mis à la disposition de l'enfant pour se sentir et entrer en contact avec lui-même, à défaut d'un contact avec l'objet ayant permis de réaliser une liaison pulsionnelle. Dans cette conception, la violence résulte donc d'un sentiment de menace sur l'identité du sujet contre lequel il se défend par le recours à une violence annihilante. À l'instar de J. Bergeret, il distingue l'agressivité de la violence qui, contrairement à l'agressivité, a « pour visée non plus l'attaque mais le déni ou la destruction du lien avec l'objet. »²⁷².

Pour Ph. Jeammet, la violence exprime un mouvement de « désobjectalisation » dont l'enjeu est la restauration narcissique, elle a donc une finalité « antiobjectale ». Ses positions rejoignent celles de J. Bergeret (1994) sur la « violence fondamentale » dont nous avons vu qu'elle témoignait aussi d'enjeux de préservation du narcissisme, face à un sentiment de menace qui place le sujet dans l'alternative suivante : « moi ou l'autre ». La « violence fondamentale » est, selon lui, à l'origine de la vie et présente de façon innée dans l'appareillage pulsionnel du sujet, comme témoin de ce qui le rattache intrinsèquement à son animalité.

Dans son exposé sur les *Sources, poussées, buts, objets de la violence*, A. Green souligne la complexité du terme même de violence, qui recouvre en fait plusieurs réalités. C'est pourquoi, il distingue plusieurs formes de violence : une violence au service de l'autoconservation qui se rapproche des positions de J. Bergeret ; une violence « matricielle » voisine de ce que D. W. Winnicott appelle « amour impitoyable » ; une violence « narcissique » qui se différencie de la précédente du fait du plaisir pris dans l'affirmation de soi. A. Green propose encore de penser une forme de violence qu'il qualifie d'« érotique-objectale », dans laquelle existe une intrication pulsionnelle et qui est à l'œuvre dans l'économie sado-masochiste par exemple. Il évoque ensuite la violence amoureuse liée à la précédente et illustrée par le terme de J. Lacan « hainamoration ». Ensuite vient la violence destructrice, celle dont le but est la mort de l'autre ou de soi, dans le suicide. La violence silencieuse caractérise, selon lui les affections, psychosomatiques où la pulsion de mort œuvre en silence. Enfin, il appelle « violence désobjectalisante »

²⁷² Ph. Jeammet, *Violence à l'adolescence. Défense identitaire et processus de figuration*, p. 7.

celle qui se caractérise par le désinvestissement de l'objet qui est alors voué à mourir psychiquement ou physiquement.

J'espère qu'il me sera pardonné cette énumération quelque peu laborieuse, mais il me semblait important de démontrer combien il pouvait exister de formes diverses de la violence. Cela contribue sans doute à rendre notre objet difficile à appréhender. Les définitions énoncées par A. Green ont chacune leur pertinence pour saisir leur objet bien qu'elles fassent apparaître toute la diversité contenue dans le même terme de violence. C'est pourquoi il nous a semblé opportun de préciser notre objet en proposant le terme de « violence infantile ». En effet, nous ne parlons certainement pas de la même violence qu'il s'agisse d'enfants ou d'adolescents ou que celle-ci témoigne d'un lien ambivalent à l'objet ou des vicissitudes de la constitution de ce lien.

Les différentes théories exposées ci-dessus montrent toute la richesse de notre objet et, simultanément, toute sa complexité, selon que l'on cherche à appréhender une forme de violence ou une autre. Néanmoins, elles se rejoignent toutes en un point : ce sont des théories narcissiques de la violence, c'est-à-dire qu'elles excluent l'objet de leurs conceptualisations. Et si, J. Bergeret et Ph. Jeammet soulèvent à juste titre les enjeux narcissiques contenus dans l'expression de la violence, quand il s'agit de maintenir « moi » au détriment de « l'autre », ils n'explicitent pas pour autant les conditions qui ont conduit à cette configuration. Comme si l'absence radicale de l'objet, sa défaillance initiale, imprégnait la théorie elle-même. Ce que R. Roussillon, avec J.-L. Donnet, désigne comme la « pénétration agie » de la clinique dans la théorie.

Car souvenons-nous des prescriptions winnicottiennes concernant les conditions du trouvé/créé, c'est une expérience pour laquelle l'enfant ne doit pas être mis en demeure d'avoir à répondre à la question suivante : « *Cette chose, l'as-tu conçue ou t'a-t-elle été présentée du dehors ? [...] la question elle-même n'a pas à être formulée.* »²⁷³. La logique du « moi ou l'autre » n'est pas celle qui prévaut dans l'aire transitionnelle aussi, toutes les fois qu'elle s'offre comme une alternative au sujet, nous pouvons nous interroger sur les conditions qui ont présidé à son avènement dans la vie psychique de celui-ci et des enjeux dont elle témoigne. C'est pourquoi, la problématique de la survivance de l'objet est au cœur de la pensée de R. Roussillon quand il élabore sa théorie de la violence.

²⁷³ D. W. Winnicott, *Jeu et réalité*, p. 23.

À l'appui des développements de D. W. Winnicott, il remarque en effet, que la destructivité n'a pas de qualité « négative » *a priori* mais que c'est la réponse de l'objet à l'ardeur pulsionnelle qui va contribuer à donner une couleur, une tonalité, à celle-ci. De la réponse qui sera faite à la destructivité potentielle contenue dans son amour impitoyable, dépendra le destin de la vie pulsionnelle et la capacité du sujet à élaborer une destructivité créatrice de l'objet « hors de soi ». Si l'objet « survit » à cette utilisation impitoyable qui est faite de lui, c'est à dire s'il continue de maintenir un investissement affectif constant, alors une première topique pourra s'organiser différenciant un « dedans » d'un « dehors ».

En revanche, si il ne tolère pas ou mal de se laisser utiliser pour les besoins de l'ardeur pulsionnelle du bébé, si cette difficulté entrave l'expérience de satisfaction, du fait des représailles qu'exercent l'objet sur lui (soit il se retire de l'expérience, soit il réagit par l'empiètement), alors le bébé ne fera pas l'expérience d'une résistance suffisante de l'environnement lui permettant d'intégrer sa destructivité. Au contraire, l'expérience sera celle de la non-survivance de l'objet et de la destruction de l'aire transitionnelle d'expérience, dans la mesure où la « réaction » de l'objet constituera un désillusionnement précoce et traumatique. L'empiètement et/ou le retrait de l'objet dans ce qui aurait dû se constituer comme une zone intermédiaire d'expérience, « aussi bien moi que non-moi » entravent alors chez le sujet le processus d'appropriation subjective.

Selon R. Roussillon, les conditions d'un « collapsus topique » (C. Janin, 1996) sont alors réunies quand l'expérience ne permet pas de trouver une issue favorable au trouvé/créé via l'expérience fondatrice du détruit/trouvé. Elle conduit alors à « une conjoncture traumatique qui accrédite la menace que les motions pulsionnelles destructrices dirigées vers l'objet ne « détruisent » effectivement celui-ci. »²⁷⁴. C. Janin a proposé une théorie du traumatisme, largement admise, en tant que celui-ci produit un « collapsus de la topique interne ». Selon ces termes, le collapsus désigne le caractère traumatique d'une expérience en lien avec la rencontre du fantasme et de la réalité « [...] de telle sorte que l'appareil psychique ne peut plus remplir son rôle de contenant du monde interne. »²⁷⁵. Le collapsus résulte donc du télescopage traumatique entre une expérience et une problématique psychique et produit une première forme de violence qui « serait alors celle des processus qui abrasent les différences, qui donne l'identité comme intangible. »²⁷⁶. R. Roussillon

²⁷⁴ R. Roussillon, *Violence et échec de l'intrication pulsionnelle*, p. 56.

²⁷⁵ C. Janin, *Figures et destins du traumatisme*, p.24.

²⁷⁶ R. Roussillon, *The function of the object in the binding and unbinding of the drives*, (Trad. Franç. inédite)

envisage deux « issues » à ce type de configuration, soit l'inhibition de la destructivité ressentie comme négative, soit au contraire l'exacerbation de celle-ci dans un recours actif au comportement destructeur.

La violence s'origine donc, selon lui, dans une expérience précoce traumatique dont il souligne qu'elle est déjà en soi une forme de violence exercée à l'encontre de la subjectivité dans la mesure où l'expérience ne permet pas de créer l'écart entre la perception et la représentation. C'est pourquoi, il nous invite à penser la violence en tant qu'elle est nécessairement référée à « autre chose qu'elle-même » afin d'éviter que la théorie ne reproduise les mêmes effets de désobjectivation d'où s'origine l'expérience traumatique du sujet.

Nos hypothèses concernant la « violence infantile » s'inscrivent donc dans la continuité des travaux de R. Roussillon aussi, avant d'en exposer les développements ultimes portant sur le rôle du geste et de la motricité, il convient de montrer comment la psyché, et donc la symbolisation, se forme à partir des expériences corporelles.

2. Les assises corporelles de la psyché

La psychanalyse du bébé, nous l'avons dit, a apporté d'importantes contributions à l'évolution de la pensée concernant les modalités primaires de la symbolisation en insistant notamment sur la place du corps et sur la valeur précoce de la communication corporelle entre la mère et son bébé. Nous verrons donc, dans cette partie, comment la formation de la psyché, et donc la symbolisation, s'étaye non seulement sur le corps propre du sujet mais également sur le corps de l'objet.

1. 1. Le Moi corporel

Bien que la plupart des travaux portant sur les fondations corporelles du moi soient relativement récents, cette idée est cependant déjà présente chez S. Freud. Sa théorie des pulsions, qu'il introduit dans la métapsychologie dès 1915, s'organise en effet autour de l'idée principale selon laquelle la pulsion est un « concept limite » entre le psychique et le somatique. Comme nous l'avons déjà explicité, elle représente l'exigence de travail qui s'impose à la psyché du fait de sa liaison avec le corporel. Ainsi, la pulsion prend sa source

dans le « processus somatique qui est localisé dans un organe ou une partie du corps et dont l'excitation est représentée dans la vie psychique par la pulsion. »²⁷⁷. Elle procède donc du processus de symbolisation, qui s'ancre dans les expériences corporelles. C'est d'ailleurs ce qui fera dire plus tard à S. Freud (1923) que « Le moi est avant tout un moi corporel, il n'est pas seulement un être de surface, mais lui-même la projection d'une surface. »²⁷⁸. Par-là, S. Freud entend insister à la fois sur le fait que le moi dérive de sensations corporelles issues de la surface du corps en même temps qu'il représente la surface de l'appareil psychique. Ce qui lui fait dire qu'il est « une projection mentale de la surface du corps »²⁷⁹.

D. W. Winnicott fait, quant à lui, de l'interrelation de la psyché et du soma une condition essentielle du processus de maturation du sujet, fondatrice du sentiment d'être soi. Aussi, il propose de définir le psychisme comme « *l'élaboration imaginaire de parties du corps, de sensations et de fonctions somatiques.* »²⁸⁰. L'aboutissement de ce processus, étayé sur l'environnement, comme nous le verrons ultérieurement, conduit l'individu à ressentir son corps comme le noyau de son « *self* ». Les développements proposés par D. W. Winnicott concernant les aspects structurants du jeu pour le processus de maturation de l'enfant, témoignent également de l'importance des expériences corporelles pour la symbolisation. En effet, dans le jeu, l'enfant recourt à ses propres ressources corporelles, via la motricité, pour se représenter les expériences et ainsi les symboliser. D. W. Winnicott rappelle, en effet, que dans la mesure où « Jouer, c'est faire. »²⁸¹ cela implique le corps du fait, non seulement de la manipulation des objets, mais également parce qu'il est étroitement associé à l'excitation corporelle. Le jeu suscite donc l'excitation, en même temps qu'il est menacé par elle, mais c'est également le moyen par lequel l'enfant dompte ses excitations par la liaison pulsionnelle qu'il favorise.

Si le moi, comme nous venons de le voir trouve ses origines dans son étroite articulation avec les expériences corporelles qui le constituent, il apparaît cependant nécessaire de montrer comment celui-ci s'étaye surtout à partir des expériences corporelles avec l'objet. C'est pourquoi il convient de penser que c'est le corps de l'objet qui sert de support, non

²⁷⁷ S. Freud, *Pulsions et destins des pulsions*, p. 19.

²⁷⁸ S. Freud, *Le moi et le ça*, p. 270.

²⁷⁹ *Idem.*, note de bas de page ajoutée en 1927.

²⁸⁰ D. W. Winnicott, *L'esprit et ses rapports avec le psyché-soma*, p. 137.

²⁸¹ D. W. Winnicott, *Jeu et réalité*, p. 59.

seulement à la constitution du moi, mais également aux expériences de symbolisation primaire.

1. 2. Le corps de l'objet pour symboliser

L'idée du corps de l'objet pour symboliser – ainsi que je propose de le nommer à la suite de R. Roussillon (1999) qui, parlant de la fonction symbolisante de l'objet, évoque un objet « pour symboliser » – est déjà présente en filigrane chez S. Freud lorsqu'il parle de l'identification narcissique au sein.

Dans cette forme d'identification primaire, nous l'avons vu, le moi s'incorpore l'objet, ce que S. Freud résume par la formule : « je suis le sein ». Il montre ainsi comment le moi s'étaye sur l'objet à partir d'une incorporation de celui-ci. Par ailleurs, dans *Totem et tabou*, il voit dans l'animisme des primitifs, le moyen par lequel la psyché se donne une première représentation d'elle-même. Selon ce processus, en effet, le primitif appréhende le monde à partir de la manière dont il se sent, il reporte ainsi « dans le monde extérieur des rapports structurels de sa propre psyché »²⁸². C'est pourquoi, selon S. Freud, l'étude de la pensée animique renseigne sur l'âme humaine. En établissant, par ailleurs, un parallèle entre le fonctionnement du primitif et celui de l'enfant, dont il évoque le narcissisme où la toute-puissance des pensées est à l'œuvre, il propose de penser que l'enfant fonctionne lui aussi par étayage sur l'environnement pour commencer à se représenter son monde interne et à le symboliser.

S. Freud souligne donc l'importance des processus projectifs dans la possibilité, pour le moi, de se donner primitivement une représentation de son propre fonctionnement, en appui sur l'environnement, qu'il soit naturel ou humain. C'est l'idée que l'on retrouve développée chez M. Klein (1946) avec l'identification projective et chez W. R. Bion (1962) quand il évoque la « fonction alpha » de la mère et son rôle dans l'intégration de l'expérience par le bébé.

Dans les années 1950, D. W. Winnicott met l'accent sur la manière dont la mère doit tenir son bébé pour lui permettre de se développer harmonieusement après avoir observé le besoin de rencontrer un environnement qui tienne chez les enfants déprivés dont il s'est occupé durant la seconde guerre mondiale. Pour lui, ce qu'il appelle un « *holding* » suffisamment bon est la condition qui permet au bébé d'intégrer ses expériences et de

²⁸² S. Freud, *Totem et tabou*, p. 301.

développer un sentiment continu d'exister. Les soins maternels, dans leur dimension corporelle, soutiennent le moi. Au cours de ce qu'il appelle le « stade du maintien », le moi passe d'un état non intégré à une intégration, cette période correspond à celle de l'identification primaire qui organise le narcissisme primaire. Par l'entremise de l'objet, et d'un bon « *holding* », la psyché pourra alors s'installer dans le soma, processus qui contribuera à faire du bébé une personne. Ensuite seulement, se forme « une membrane de délimitation, qui se confond jusqu'à un certain point (dans les cas normaux) avec la peau, [et qui] se situe entre le « moi » et le « non-moi » [...] de l'enfant. »²⁸³.

À partir des propositions théoriques de D. W. Winnicott, E. Bick (1967) parle de l'importance de l'« l'expérience de la peau ». Elle amène l'idée que la personnalité est vécue primitivement par le sujet, comme constituée de parties sans lien entre elles, sans cohésion. C'est la peau qui représente alors un premier contenant passif de ces expériences et qui sert de frontière avec l'extérieur. Cependant, ce processus dépend de la capacité de l'objet à permettre la constitution d'une telle expérience de contenance des éprouvés primitifs. Un espace intérieur ne peut s'organiser qu'à condition de l'introjection préalable d'un contenant, expérience rendue possible par l'objet. C'est le besoin d'un objet contenant, nous dit E. Bick qui va conduire le bébé, très précocement, à rechercher un objet qui puisse satisfaire ce besoin. Ainsi, la lumière, la voix ou l'odeur sont susceptibles d'occuper cette fonction bien que « L'objet optimal [soit] le mamelon dans la bouche associé à la mère qui tient, qui parle et qui dégage des odeurs familières »²⁸⁴. Des phénomènes pathologiques sont susceptibles de se développer lorsque l'expérience primitive de la peau a fait défaut. E. Bick observe alors la constitution d'une « seconde peau » où la musculature est investie pour faire office de contenant. Ce processus est sans doute particulièrement à l'œuvre dans la clinique de la « violence infantile » comme en témoigne notamment le dessin de Violaine (p. 75) mais également la recherche, par les enfants à être contenus fermement.

Avec la notion de Moi-peau, D. Anzieu (1985) s'inscrit dans la continuité des travaux de D. W. Winnicott et d'E. Bick concernant la fonction de la peau dans l'expérience primitive du sujet. Par Moi-peau, il désigne la « figuration dont le Moi de l'enfant se sert au cours des phases précoces de son développement pour se représenter lui-même comme Moi

²⁸³ D. W. Winnicott, *La théorie de la relation parent-nourrisson*, p. 367.

²⁸⁴ E. Bick, *L'expérience de la Peau dans les Relations d'objet Précoces*, p. 136.

contenant les contenus psychiques, à partir de son expérience de la surface du corps. »²⁸⁵. Cette idée complète et complexifie celle de S. Freud concernant le moi corporel. En affirmant que toute activité psychique s'étaye sur une fonction biologique, il décline alors plusieurs fonctions de la peau. La peau est en premiers lieux un « sac » qui contient et retient à l'intérieur tout le « bon » des expériences primitives. C'est ensuite une interface qui détermine la limite entre un dehors et un dedans, c'est une barrière qui protège des agressions extérieures et qui filtre. Enfin, la peau, comme la bouche, est un lieu de communication avec les autres et constitue également « une surface d'inscription des traces laissées par ceux-ci. »²⁸⁶. Sur ces bases, une fonction essentielle pourra advenir : la pensée. Pour D. Anzieu, la constitution du Moi-peau est la condition du passage du narcissisme primaire au narcissisme secondaire.

Le Moi-peau occupe donc plusieurs fonctions pour la psyché. Il assure la « maintenance » du psychisme ce qui correspond, pour D. Anzieu, à l'intériorisation du « *holding* » maternel. Il enveloppe également l'appareil psychique et constitue en quelque sorte son « écorce ». Il constitue une fonction pare-excitante pour la psyché. Cette fonction de régulation des excitations du Moi-peau, du fait de sa position d'interface, entre le dehors et le dedans, assure, par ailleurs, le processus d'individuation. C'est aussi une surface d'inscription pour les excitations sexuelles, qui permet de localiser les zones érogènes. Le moi-peau est le garant d'une fonction de recharge libidinale pour le fonctionnement psychique, de maintien et de répartition de la tension énergétique. Enfin, il permet d'inscrire les traces sensorielles tactiles issues de l'environnement.

Le modèle que propose D. Anzieu complexifie donc singulièrement les représentations d'un moi corporel qui s'organise dans l'interrelation avec le corps de l'objet. Je n'en donne d'ailleurs ici qu'un bref aperçu susceptible d'étayer mon propos mais la pensée de D. Anzieu est encore plus profonde et conduit à de nombreuses et riches conclusions. Retenons simplement que, selon lui, le moi s'étaye à partir de l'expérience de la peau, pour reprendre les termes d'E. Bick, en lien avec la manière dont l'objet va « révéler » à l'enfant, par les soins maternels, cette surface de contact. Le Moi-peau constitue la condition ultérieure de l'avènement d'un Moi-pensant. Ici, le corps, le moi et la pensée ne s'opposent pas mais s'organisent en étayage les uns des autres.

²⁸⁵ D. Anzieu, *Le Moi-peau*, p. 61.

²⁸⁶ *Ibid.*, p. 62.

Nous retrouvons également cette idée chez P. Aulagnier à travers sa description des formes originaires de la symbolisation, c'est-à-dire en-deçà des processus primaires. Selon elle en effet, « La première représentation que la psyché se forge d'elle-même comme activité représentante se fera par la mise en relation des effets résultants de sa double rencontre avec le corps et les productions de la psyché maternelle. »²⁸⁷. Au stade des processus originaires c'est la qualité de l'expérience affective, plaisante ou déplaisante, qui compte, et qui s'organise alors en pictogrammes, comme premières formes de représentation que se donne d'elle-même la psyché.

Le pictogramme se caractérise par une expérience de complémentarité entre la zone sensorielle (la bouche) et l'objet qui lui correspond (le mamelon) associée à l'illusion que la zone auto-engendre son objet. Si bien, que « le déplaisir résultant de l'absence de l'objet ou de son inadéquation, par excès ou par défaut, va se présentifier comme absence, excès ou défaut de la zone elle-même »²⁸⁸. C'est ce dont résulte, selon elle, les automutilations observées chez les autistes, qui témoignent d'une expérience précoce dans laquelle le pictogramme s'est organisé comme une représentation d'un rejet entre la zone et son objet plutôt que dans une expérience de jonction.

Ce fond représentatif, que constituent les processus originaires pour la psyché, est inaccessible à la conscience mais peut se laisser appréhender au travers d'éprouvés que trahissent les métaphores du langage courant (ex. : se sentir bien dans sa peau etc.). P. Aulagnier, propose donc de penser que les processus originaires organisent les conditions de l'articulation des processus primaires et secondaire et permettent d'en expliquer les échecs dans la psychopathologie. Si la pensée de P. Aulagnier constitue un apport majeur à la compréhension des processus de symbolisation, en revanche, et bien qu'elle insiste sur la place de l'expérience corporelle dans la rencontre avec l'objet, elle semble, en regard de sa théorie, mettre en scène des processus qui seraient auto-engendrés.

C'est pourquoi, la proposition de R. Roussillon (1999), qui met l'accent sur la « fonction symbolisante de l'objet », nous semble pertinente pour penser les assises corporelles de la psyché dans la mesure où elle réintroduit l'objet dans le devenir de la symbolisation. Pour R. Roussillon, la fonction symbolisante est constituée de deux faces, l'objet est à la fois un objet « à symboliser », dans son altérité fondamentale, en même temps qu'il est un objet « pour symboliser », qui sert les nécessités de la symbolisation primaire. Dans cette

²⁸⁷ P. Aulagnier, *la violence de l'interprétation*, p. 34.

²⁸⁸ *Ibid.*, pp. 62-63.

logique, l'objet se prête au jeu de la symbolisation en acceptant d'effacer son altérité pour les besoins de la symbolisation.

Je ne reviendrai pas ici sur les conditions qui rendent possible cette disposition psychique et corporelle de l'objet, car nous les avons largement développées tout au long de ce travail. Rappelons simplement que l'objet « pour symboliser » est celui qui met à disposition du sujet son corps, sa disponibilité psychique, pour satisfaire l'ardeur pulsionnelle du bébé. C'est également un objet qui est susceptible, tout en restant suffisamment différencié, de suspendre temporairement sa propre subjectivité pour se mettre au service de la fonction miroir essentielle au développement du bébé.

Ultérieurement, quand l'enfant aura grandi et pourra supporter un désillusionnement progressif, il reviendra encore à l'objet « pour symboliser » de proposer des substituts à sa désadaptation progressive. Cela permettra à l'enfant d'utiliser d'autres objets pour symboliser le manque ainsi créé. C'est sur cette expérience essentielle que repose le développement des capacités du bébé à pouvoir ensuite jouer et se procurer, par lui-même en quelque sorte, le recours à l'absence de l'objet.

L'objet « à symboliser » est donc le premier objet médium malléable que rencontre l'enfant dans son développement dans la mesure où, selon la logique de l'animisme infantile, « L'activité représentative [...] pour être appropriable comme telle par l'enfant, [...] a besoin de pouvoir se donner des représentants concrets, perceptibles, d'elle-même. »²⁸⁹. Le corps de la mère, dont nous avons dit qu'il s'offrait à l'amour impitoyable des premiers temps, doit donc présenter les qualités nécessaires pour que l'enfant puisse l'utiliser comme « écran » de projection, surface d'accueil, première mise en forme de ses mécanismes psychiques. D'ailleurs ainsi que nous le mentionnons déjà dans le Chapitre III, les caractéristiques de l'objet, définies par D. W. Winnicott dans l'utilisation de l'objet, correspondent aux qualités de l'objet médium malléable que rappelle R. Roussillon : « indestructibilité, extrême sensibilité, indéfinie transformation, inconditionnelle disponibilité et animation propre »²⁹⁰.

La matérialisation sensorielle et sensori-motrice permise par le recours au médium malléable s'appuie sur la première expérience du corps-à-corps avec la mère dont dépendra ensuite la capacité de l'enfant à utiliser un médium malléable hors du champ de la relation. Les phobies du toucher fréquemment observées dans la clinique de certains

²⁸⁹ R. Roussillon, *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, p. 137.

²⁹⁰ *Idem.*

enfants témoignent d'ailleurs de l'échec à utiliser ou toucher certains objets mis à leur disposition dans le cours de leur thérapie. J'ai le souvenir également d'avoir reçu en consultation une mère et son enfant de quatre ans, dont les troubles du comportement motivaient la rencontre. Au cours d'un entretien, alors que l'enfant – qui sollicitait beaucoup sa mère corporellement et suscitait systématiquement son rejet – avait entrepris de faire rouler une petite voiture sur ses genoux, la mère l'avait repoussé et lui avait dit, exaspérée : « je ne suis pas un terrain de jeu ».

Cette vignette clinique, associée à mes réflexions sur la « violence infantile » a beaucoup contribué aux développements qui suivent. La malléabilité psychique de la mère suffisamment bonne est certes fondamentale mais elle va de pair avec une malléabilité corporelle qui est la base de la constitution du Moi-peau, elle-même à l'origine de l'intégration ultérieure de l'interdit du toucher, dont D. Anzieu fait la condition de l'accès à la problématique œdipienne.

À la suite de ces considérations, je souhaite donc insister sur deux points. Tout d'abord, l'importance des échanges corporels entre la mère et son enfant comme facteurs de symbolisation et ensuite, l'émergence de la capacité de jouer qui prend corps dans ces premiers échanges. Car, c'est parce que la mère se sera laissée utilisée pour les besoins de la symbolisation du bébé, parce qu'elle aura mis à sa disposition son corps propre comme support à cette expérience primaire qu'ensuite celui-ci pourra utiliser d'autres objets pour symboliser l'expérience. Ce déplacement sur les autres objets implique une expérience première qui soit suffisamment satisfaisante. Le jeu de l'enfant trouve donc initialement à se déployer dans le corps-à-corps avec la mère. Le corps de la mère représente en quelque sorte la première surface d'exploration et de jeu que le bébé a à sa disposition pour mettre en œuvre la symbolisation.

Je voudrais désormais insister sur la dimension exploratoire des jeux précoces entre la mère et son bébé et leur fonction organisatrice au sein de l'appareil psychique. C'est pourquoi l'étude du geste, plutôt que de l'acte, m'a semblée pertinente pour rendre compte de cette réalité.

3. Le geste : un « appareil à utiliser »

Au cours de mes réflexions sur la « violence infantile », je me suis rapidement sentie limitée par l'histoire conceptuelle de l'acte dans la métapsychologie. Ainsi que je l'ai

démontré, et malgré les évolutions de la pensée psychanalytique, il me semblait en effet que l'acte était lesté d'une histoire marquée par des représentations déficitaires de celui-ci. La référence à « l'acte violent » ne m'est donc pas apparue comme suffisamment neutre pour me permettre de rendre compte de toutes les potentialités issues de mes observations concernant la « violence infantile ». Aussi, je me suis intéressée à une notion qui n'appartenait pas, en soi, à la métapsychologie avec l'espoir de pouvoir en révéler toute la pertinence pour l'intelligibilité de mon objet de recherche.

J'ai donc orienté mes recherches vers le registre du « geste » qui n'est pas référée explicitement à la métapsychologie. J'ai finalement découvert que cette notion avait été développée par certains psychanalystes. C'est pourquoi, je propose, dans un premier temps, de rendre compte de mes investigations autour du « geste », qui me permettront d'en donner, autant que faire se peut, une définition métapsychologique.

3. 1. Investigations dans l'univers du geste : une définition

« Ma mère s'était consacrée toute à moi pour que je puisse étudier dans les livres. Je lui rends la millième partie de ce qu'elle m'a donné en montrant que ce n'est pas dans les livres, mais dans ma mère elle-même que j'ai pris ma science. »

M. Jousse, *L'Anthropologie du Geste*, p. 303.

Ma recherche s'est orientée initialement vers un champ voisin de la psychologie, celui de l'anthropologie. C'est d'abord chez M. Jousse que j'ai, en effet, trouvé des développements particulièrement intéressants pour appréhender la notion de « geste ». D'ailleurs ses propositions théoriques, bien que formulées dans une terminologie étrangère à celle de la métapsychologie, enrichissent et complètent singulièrement les apports théoriques énoncés ci-dessus.

Pour M. Jousse, l'être humain s'inscrit dans un mouvement universel d'interactions. Le Cosmos est organisé par une interaction permanente entre un Agent et un Agi. Le rapport entre toutes choses repose donc sur le principe d'un « Agent agissant un Agi », c'est-à-dire une action qui agit sur une autre action. Pour celui qu'il appelle l'Anthropos, le Cosmos est donc un entrelacement de « gestes interactionnels » qu'il reçoit et enregistre, par

intussusception. Ici le terme, qui renvoie normalement à la biologie ou à la médecine, est à comprendre comme une métaphore qui désigne le processus par lequel l'Anthropos incorpore le monde perpétuellement et sans en avoir conscience. Aussi, selon M. Jousse le geste a une fonction essentielle pour l'être humain, il « n'est pas métaphorique. Le Geste c'est l'énergie vivante qui propulse cet ensemble global qu'est l'Anthropos : *Vita in gestu.* »²⁹¹.

Ainsi, le geste se confond avec la vitalité et peut s'approcher de la définition de la « pulsion de vie » mais également des propositions de S. Freud concernant l'identification narcissique. Par le mimisme qui le caractérise, c'est-à-dire sa faculté à rejouer les gestes du monde environnant, l'Anthropos saisit le réel, il en prend conscience. L'« Anthropos mimeur », comme le désigne M. Jousse, devient alors le miroir des interactions qu'il intussusceptionne dans la réel ambiant. Le geste est ce qui caractérise fondamentalement l'être humain au point que, pour M. Jousse, « sa vie intérieure est sous-tendue par des complexes moteurs. »²⁹². C'est pourquoi, il réfute l'idée selon laquelle « penser c'est se retenir d'agir ».

Revenons sur le mimisme dont M. Jousse nous dit qu'il est une caractéristique essentiellement du fonctionnement humain. Selon lui, en effet l'Anthropos se définit avant tout par sa capacité à « mimer le réel ». L'intussusception développe sa prise de conscience du monde grâce au « Rejeu ». Car l'Anthropos rejoue en lui les interactions issues de l'environnement. C'est ce qui fait de lui « un animal interactionnellement mimeur. »²⁹³. Le « Mimème », issu du mimisme de l'Anthropos, constitue alors une première forme d'expression en-deçà du langage, que M. Jousse désigne comme un « Mimage », et qui est, selon lui, le fondement de la pensée, en tant que celle-ci résulte d'une intellection du « Mimème ». Bien que la terminologie employée soit radicalement différente de celle dont use la métapsychologie, les développements de M. Jousse entrent cependant en résonance avec les développements proposés ci-dessus concernant la place du corps dans la symbolisation et la valeur du langage infraverbal.

Par ailleurs, pour M. Jousse le jeu tient une place prépondérante dans le fonctionnement humain ce qui lui fait dire, en prenant le contrepied du *cogito* cartésien, que « L'homme

²⁹¹ M. Jousse, *L'Anthropologie du Geste*, p. 50.

²⁹² *Idem.*

²⁹³ *Ibid.*, p. 55.

est perpétuellement joué. »²⁹⁴. Pour lui, en effet, le jeu constitue la force vitale qui propulse l'être humain à la conquête du réel. Par le mécanisme du « Rejeu » M. Jousse désigne la contrainte qui s'impose à l'être humain de rejouer ce qui est entré en lui par l'intussusception « Aussi le petit enfant ne fait-il que cela, spontanément. Il est chaque jour, de plus en plus irradiant de « Mimèmes » et il rejoue ce qu'il a intussusceptionné par ses souples mécanismes enregistreurs. »²⁹⁵. M. Jousse insiste sur le caractère spontané du jeu ainsi que sur sa persistance à l'âge adulte, c'est ce qui lui fait dire que le jeu est « effroyablement » humain. Les processus de pensée prennent donc naissance, pour M. Jousse, dans le corps, comme réceptacle des interactions du réel, ensuite le geste deviendra signe à l'origine du langage, dans la mesure où « Nos mots sont incarnés profondément dans nos gestes. »²⁹⁶.

Si la pensée originale de M. Jousse apporte des éléments concordants avec nos développements, elle s'inscrit cependant dans une visée métaphysique qui n'est pas notre objet. Retenons donc simplement que, pour lui, le geste est l'expression d'une vitalité humaine dans sa conquête d'un réel qui impose à l'être humain qu'il traite les interactions qui en sont issues. Ce traitement est rendu possible par les facultés humaines de mimisme. Ces interactions issues du monde ambiant se rejouent à l'intérieur de lui afin qu'il en prenne conscience, processus par lequel adviendra la pensée. M. Jousse propose donc une anthropologie du geste fondée sur les ancrages corporels des processus humains.

À sa manière, il démontre que la symbolisation, comme processus par lequel l'être humain se donne une représentation du monde externe et interne, s'établit à partir du corps, et plus précisément du geste, qui en est l'outil.

Mes investigations m'ayant conduite à un détour par cette science voisine de la nôtre qu'est l'anthropologie, j'ai cependant découvert que le geste avait fait l'objet d'une étude approfondie par C. Cyssau, cette fois dans le registre de la métapsychologie. Sans doute ai-je eu besoin, dans un premier temps, d'avoir le sentiment que j'avais créé un concept alors que je ne faisais que le découvrir. Mais le processus créateur ne repose-t-il pas justement sur cette illusion qui donne le sentiment que personne n'a jamais étudié la

²⁹⁴ *Ibid.*, p. 61.

²⁹⁵ *Ibid.*, p. 63.

²⁹⁶ *Ibid.*, p. 307.

question avant nous ? Je renvoie sur ce point aux développements très lumineux de D. W. Winnicott qu'il expose dans *Vivre créativement*.

C'est d'ailleurs à partir d'un texte D. W. Winnicott sur *L'observation des jeunes enfants dans une situation établie*, que C. Cyssau élabore son concept. Elle s'intéresse à ce que D. W. Winnicott décrit comme une « période d'hésitation » lorsque l'enfant s'apprête à saisir la spatule qui est à sa disposition. Elle compare cette suspension du geste à la trajectoire du trapéziste qui, ayant atteint son acmé, connaît un temps de suspension similaire avant que son mouvement ne reparte en sens inverse. Pour C. Cyssau, le geste correspond à la mobilité psychique impliquée par le suspens corporel lors de la période d'hésitation. L'acte moteur suppose donc préalablement à sa réalisation une surface corporelle, que le geste virtuel fait exister dans un moment de suspens de l'action. Selon elle, « Il n'y aurait pas de motricité hors une mobilité immobile du geste »²⁹⁷, le geste est donc distinct de la motricité, de l'agir. Il n'est pas la gestualité bien qu'il en soit la condition.

Dans la mesure où il n'est jamais une action potentielle, le geste offre donc une autre voie à l'excitation que celle de la décharge dans l'action. C'est pourquoi il est porteur, selon C. Cyssau, d'une virtualité négative. Dans la période d'hésitation, l'enfant investit donc un intervalle de temps, où il est corporellement et psychiquement en dehors de toute expression et que C. Cyssau désigne comme le « lieu du geste ». Ce terme traduit pour elle, les limites du transfert rencontrées dans sa pratique clinique auprès de patients souffrants de troubles sévères. Pour elle, le geste traduit un en-deçà du transfert qui, lui, se rapporte à la construction du matériel infantile via la remémoration des souvenirs d'enfance et d'évènements actuels. Le lieu du geste permet de cerner les aspects non psychisés, encryptés de l'histoire des patients et de leurs symptômes.

Dans le jeu de la spatule, l'hésitation est interprétée par C. Cyssau comme un moyen, pour l'enfant, de se décentrer des sollicitations sensorielles et érogènes de l'objet, elle en fait la condition par laquelle l'enfant pourra ensuite se saisir de la spatule et jouer avec elle. De même, dans la psychothérapie, le geste représente le « transport » par lequel le mot va advenir à la parole. Ce « transport qui n'a ni début ni fin [est] la matrice d'une matière qui n'a pas acquis l'inscription d'un matériau mnésique. *Le geste est le négatif du transfert.* »²⁹⁸.

²⁹⁷ C. Cyssau, *Au lieu du geste*, p. 23.

²⁹⁸ *Ibid.*, p. 37.

C. Cyssau se livre à une exploration extrêmement complexe de sa définition du geste au travers d'exemples issus aussi bien de sa clinique que des représentations picturales préhistoriques ou artistiques. Son travail est d'une grande richesse cependant, la manière dont elle appréhende le geste ne correspond pas à la définition que nous souhaitons en donner. C'est pourquoi le détour par la psychologie du développement nous est apparu nécessaire pour tenter de saisir les éléments propres à l'élaboration d'une définition de notre objet.

En quête de support pour étayer ma pensée, je me suis donc tournée vers les apports d'A. Bullinger concernant le développement sensorimoteur de l'enfant certaine d'y trouver matière à réflexion. Selon lui, en effet, au fur et à mesure de son développement l'enfant va multiplier et diversifier ses moyens d'obtenir des informations sur le monde environnant. Au début, les interactions avec celui-ci vont constituer les premiers objets de connaissance. Ces interactions, caractérisées par la répétition de configurations sensori-motrices identiques, permettent que se forment des habitudes pour le bébé. C'est sur cette base primitive de relation avec l'environnement que va se constituer l'« espace des gestes » qui est un deuxième type d'« objets de connaissance ».

Ce terme désigne un ensemble de coordinations sensori-motrices qui se déroulent pendant l'action et qui permettent que se forment les habitudes. Ces coordinations ne s'activent que pendant la réalisation du geste ce qui fait dire à A. Bullinger que « Leur expression est le geste lui-même. »²⁹⁹. Cela explique la nécessité de répéter les gestes, pour en affiner le contrôle, mais également parce que le geste mobilise, pendant l'acte, une « configuration sensori-tonique » qui constitue la première représentation de l'organisme en action. Le geste, en tant qu'« objet de connaissance », contribue au processus représentatif.

Cependant, pour A. Bullinger, il ne participe pas pour autant à la formation d'un contenant, qui suppose une face interne et une face externe. Car, la réalisation du geste permet seulement d'élaborer une face interne, constituée des variations toniques. Cette définition du geste comme objet de connaissance, première représentation de l'organisme en action, m'apparaît particulièrement féconde dans ce qu'elle permet, à mon sens, de compléter les développements amenés plus haut concernant notamment les enveloppes psychiques.

²⁹⁹ A. Bullinger, *Le développement sensori-moteur de l'enfant et ses avatars*, p. 32.

Il me semble, en effet, que la problématique du geste, telle qu'elle est décrite par A. Bullinger, s'articule avec la théorie du Moi-peau dans la mesure où elle présente l'expérience du point de vue du bébé. Car si D. Anzieu, reconnaît que le « Moi-peau comme représentation psychique émerge des jeux entre le corps de la mère et le corps de l'enfant »³⁰⁰, il insiste cependant plus sur le rôle de l'objet dans la mesure où le « contenant » est décrit comme passif alors que le « conteneur », qui correspond à la fonction maternelle, est actif envers le bébé (soins maternels, « fonction alpha »etc.).

Le geste contribuerait donc à constituer la face interne du Moi-peau, dans la mesure où il permet au sujet de se donner des représentations de son propre fonctionnement. Mais, ainsi que nous l'avons plusieurs fois énoncé dans ce travail, dissocier de façon aussi radicale ce qui émerge du sujet et ce qui vient de l'objet est extrêmement difficile dans la mesure où les interactions sont le théâtre d'ajustements et d'accordages réciproques qui sont fonction des réponses de chacun des protagonistes. Il serait sans doute plus juste de dire que le geste de l'objet et celui du sujet organisent un ensemble indissociable, proche de ce que décrit P. Aulagnier concernant les pictogrammes.

La pensée winnicottienne recèle des réflexions particulièrement intéressantes pour nous aider à appréhender notre notion. Pour D. W. Winnicott (1960a) en effet, l'omnipotence infantile se caractérise par un geste, qu'il désigne comme un ensemble sensori-moteur, auquel la mère va donner une cohésion. Ce geste exprime une « pulsion spontanée » dont la source est le « vrai *self* » c'est pourquoi, pour D. W. Winnicott, le « geste spontané » « indique l'existence d'un « vrai *self* » potentiel. »³⁰¹. Le vrai « *self* » ne devient donc une réalité qu'à partir du moment où la mère réussit répétitivement à répondre au geste du bébé – D. W. Winnicott parle également d'hallucination sensorielle – sans empiéter sur ses capacités. C'est là l'essence des processus en trouvé/créé. Si l'expérience est concluante alors, nous dit D. W. Winnicott, le bébé va développer la capacité d'utiliser un symbole. L'établissement d'un vrai *self* » dépend donc du geste spontané et provient « de la vie des tissus corporels et du libre jeu des fonctions du corps [...]. Il est étroitement lié à l'idée du processus primaire »³⁰².

³⁰⁰ D. Anzieu, *Le Moi-peau*, p. 124.

³⁰¹ D. W. Winnicott, *Distorsion du moi en fonction du vrai et du faux « self »*, p. 121.

³⁰² *Ibid.*, p. 126.

En revanche, si la mère n'est pas en mesure de rendre effective l'omnipotence du bébé et qu'au lieu de répondre à son geste elle lui substitue son propre geste, alors les conditions de l'établissement d'un faux « *self* » seront réunies dans la mesure où l'expérience impose au bébé qu'il se soumette au geste de la mère. Dans ce cas, D. W. Winnicott observe deux issues : soit le bébé se « révolte contre le fait d'être forcé d'exister d'une façon fausse »³⁰³ en développant des symptômes tels que les troubles alimentaire précoces, soit le bébé se soumet aux exigences de l'environnement du fait de la séduction exercée sur lui par l'objet. Le faux « *self* » est le moyen, au prix d'un clivage, de dissimuler et de protéger le vrai « *self* ».

D. W. Winnicott rattache donc la constitution du « *self* » à l'expérience du geste et de sa spontanéité. Bien qu'il ne développe pas longuement cette question au cours de son œuvre, il me semble cependant qu'il avance-là des énoncés fondamentaux sur lesquels je souhaite appuyer ma réflexion. En effet, je propose de penser le geste comme un ensemble sensori-moteur qui étaye le développement du psychisme humain et le renseigne sur son organisation, en tant qu'objet de connaissance. La condition essentielle au déploiement d'un vrai « *self* », contenue dans l'expression du geste du bébé, est celle de sa spontanéité garante de l'illusion infantile. La mère doit donc produire, en réponse au geste de son bébé, un geste qui n'empiète pas ses capacités et qui ne désillusionne pas l'expérience, c'est-à-dire un geste qui se mette au service de l'omnipotence infantile. À cette condition, seulement, son geste permettra que s'organise la face externe du Moi-peau, pendant que le geste spontané du bébé organisera sa face interne.

Au plus près de son étymologie, rappelée en introduction, le geste « porte ». Il porte l'action potentielle, mais surtout il porte la pulsion, il est le moyen par lequel elle atteint l'objet et donc la satisfaction. Plus tard, le geste sera intériorisé, mentalisé et ne reposera plus nécessairement sa réalisation effective, il pourra se distinguer de son ancrage corporel bien qu'étant fondamentalement relié aux expériences primitives. Le geste de la pulsion sera psychisé grâce aux capacités de mentalisation de plus en plus élaborées et à condition que les expériences premières aient été suffisamment satisfaisantes. Le geste n'est pas l'intention de l'action, il contient un potentiel, au plus près de l'idée de « gestation » et si il détruit, ce n'est que parce qu'il porte les stigmates d'une destruction qui a eu lieu

³⁰³ *Ibid.*, p. 123.

autrefois. Le geste porte donc également l'histoire de l'organisation pulsionnelle du sujet et, en tant que tel, il témoigne de la rencontre avec un objet qui ne s'est pas laissé utiliser.

Nous venons donc d'énoncer, à partir des différents auteurs cités ci-dessus, une définition de ce que nous entendons par « geste » dans notre clinique de la « violence infantile ». Nous allons désormais développer les aspects essentiels pour l'émergence du « geste ».

3. 2. Les conditions du geste : spontanéité et exploration

Les travaux sur le développement du jeune enfant insistent, pour la plupart, sur l'importance de la spontanéité non seulement dans les interactions mais également dans l'exploration du monde environnant.

À ce sujet, les travaux d'E. Pikler (1969) font référence. Comme le rappellent M. David et G. Appell, la pensée de cette éminente pédiatre hongroise et la réussite exemplaire de la « maison Lóczy » qu'elle a fondée à Budapest, reposent sur le principe de l'« activité libre spontanée ». Dans cet orphelinat modèle, tout est mis en œuvre pour lutter contre les troubles du développement fréquemment observés chez des enfants élevés en institution. L'éducation des enfants repose notamment sur le respect de l'activité autonome, qui est considérée à la base des besoins psychologiques et psychomoteurs de l'enfant, condition de leur devenir adulte.

Il s'agit donc de permettre à l'enfant de réaliser des expériences librement, selon l'expression de sa spontanéité, sans y avoir été contraint donc. L'enfant est mis en situation, dès le plus jeune âge, de découvrir le plaisir qu'il peut retirer dans l'exercice de son « activité libre spontanée ». Pour cela, il est nécessaire que l'activité « naisse de l'enfant lui-même dans une sorte d'auto-induction sans cesse renforcée par le résultat obtenu. »³⁰⁴. L'adulte n'interfère pas dans cette configuration mais organise les conditions favorables au déploiement de l'activité autonome, en proposant un environnement approprié et protégé, en respectant le rythme de l'enfant et en exprimant de façon discrète, mais authentique, son intérêt pour les expériences que réalise le bébé. Pendant les soins apportés à l'enfant, les nurses veillent à assurer son bien-être et son confort tout en ayant

³⁰⁴ M. David et G. Appell, *Lóczy ou le maternage insolite*, p. 57.

le souci de préserver le plaisir qu'il peut trouver dans l'acte qui lui est proposé. Son autonomie est favorisée dès que cela est possible.

M. David et G. Appell insistent particulièrement sur la « douceur des gestes » et sur le fait que l'enfant n'est jamais traité comme un objet. Pour ce faire, une coopération active de l'enfant à ses soins est attendue en appui sur ses « gestes spontanés ». Par exemple, « [la nurse] saisit le moment où il avance son poing pour lui enfiler sa brassière et lui fait remarquer ce qu'il a fait. Dès 2-3 mois elle lui demande d'avancer sa main, attendant le bon moment et un mouvement spontané de l'enfant pour en faire un succès largement commenté. L'enfant grandissant devient de plus en plus conscient de cette coopération qui, à un moment, devient volontaire. Il en va de même des changements de position »³⁰⁵.

Cette description des interactions au sein de la maison Lóczy est une véritable illustration de ce que désigne D. W. Winnicott par le terme de « mère suffisamment bonne », c'est une belle illustration, notamment, de la disposition psychique et corporelle dans laquelle doit se trouver la mère – ou le substitut maternel en l'occurrence – pour faire émerger le « geste spontané » de l'enfant.

À Lóczy, une attention particulière est également portée sur les temps de jeu qui forment très vite l'essentiel des journées passées dans la maison. Sans entrer dans des développements trop nombreux, nous retiendrons simplement l'idée qu'une attention particulière est portée à l'environnement des enfants, à la quantité des jeux qui les entourent ainsi qu'à leur variété. Là encore l'adulte intervient peu mais témoigne d'une attention soutenue envers l'enfant.

Les enseignements du « maternage insolite » de la maison Lóczy reposent à la fois sur la prise en compte de la spécificité des enfants qui y sont accueillis, mais constituent les fondements de tout maternage suffisamment bon dans lequel la mère veille aux conditions du déploiement des potentialités de son bébé. Comme nous l'avons démontré, la spontanéité, ainsi que le note également D. W. Winnicott est centrale pour le développement harmonieux du bébé.

Plus près de nous, cette idée est également développée par Ph. Rochat (2006) qui insiste sur la valeur essentielle des jeux de l'enfant qui, dès tout petit, découvre par-là « différents moyens au service d'une fin et nourrit un sens de lui-même comme participant actif dans le monde. »³⁰⁶. Cette idée se rapproche de celle d'E. Pikler concernant l'activité autonome

³⁰⁵ *Ibid.*, p. 73.

³⁰⁶ Ph. Rochat, *Le monde des bébés*, p. 31.

auto-induite qui favorise ensuite la maturation psychique et l'épanouissement du vrai « *self* ».

Pour Ph. Rochat, les jeux doivent permettre au bébé d'explorer son environnement en toute sécurité, ce qui nous permet d'introduire une autre condition du geste : l'exploration. Il montre, en effet, comment très tôt les bébés accordent une attention singulière à leur corps et répètent des actions vraisemblablement par pur plaisir de les répéter. Le corps propre est donc un objet d'exploration précoce pour le bébé et « détermine le noyau originel d'une connaissance de soi. »³⁰⁷. Cette expérience est non seulement proprioceptive mais participe également d'un « double toucher », dans la mesure où la peau a cette propriété réflexive d'être simultanément touchante et touchée. Ce type d'expérience permet au bébé de spécifier son corps propre en regard de celui des autres. L'autoexploration des mains, jeu très fréquemment observé chez les bébés, est également un moyen que se donne le bébé pour « chorégraphier » ce qu'il ressent à l'intérieur de lui.

Plus tard, cette faculté se déplace vers les objets humains et non humains et permettent le déploiement de compétences précoces dans le registre de l'intersubjectivité, qui témoignent de la capacité du bébé à comprendre et décrypter les émotions et les intentions de l'objet. Ainsi, non seulement le bébé est capable de reconnaître, d'identifier et d'imiter les expressions du visage de la personne qui lui fait face, mais son attraction pour les visages lui permet également de développer très précocement des capacités d'exploration de l'intention d'autrui.

Par ailleurs, Ph. Rochat explique que les bébés sont activement engagés dans les processus d'apprentissage, ce qui témoigne d'une curiosité innée et rejoint les développements de D. W. Winnicott (1956) sur la pulsion comme exprimant une « quête de l'objet », ce qui revient au fond à dire que toute pulsion est par nature épistémophilique. D. W. Winnicott ne distingue pas le geste de la pulsion, employant de façon indifférenciée les deux termes, il s'en explique d'ailleurs en reconnaissant qu'« une certaine confusion peut naître de l'emploi du terme *agressivité* alors [qu'il veut] dire *spontanéité*. »³⁰⁸. Je propose quant à moi de faire du geste, comme explicité plus haut, l'outil – composé des sensations et des configurations sensori-motrices issues de sa réalisation – à disposition du sujet pour se représenter à la fois son monde interne en interaction avec l'environnement et les objets qui le composent. Le geste est la matérialité de la pulsion, il est son agent.

³⁰⁷ *Ibid.*, pp. 58-59.

³⁰⁸ D. W. Winnicott, *L'agressivité dans ses rapports avec le développement affectif*, p. 16.

Nous avons donc déterminé les conditions relatives à la spontanéité du geste et son importance pour le développement du bébé. Il s'agit désormais de développer un autre aspect essentiel du geste que constitue sa qualité exploratoire. En effet, la spontanéité du geste est certes essentielle mais elle est vaine si elle ne s'associe pas avec l'exploration, qui participe de la capacité du sujet à extraire des informations issues de son corps et du corps de l'objet, chaque fois qu'il est mis en contact avec celui-ci. Cette qualité essentielle du geste s'exprime spontanément à condition que l'enfant rencontre, ici encore, les conditions optimales dans l'environnement pour se déployer.

La spontanéité nécessite pour s'accomplir un objet qui n'empiète pas, tant dis que l'exploration implique, quant à elle, que celui-ci se laisse utiliser, c'est pourquoi, je propose de qualifier le geste comme un « appareil à utiliser » en référence explicite à l'« appareil d'emprise » dont parle S. Freud, dès 1905 dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle*.

Mais, revenons à la problématique de l'exploration comme l'expression d'un « besoin » primitif du bébé, consubstantiel de la nature de la pulsion. Pour D. Meltzer (1988), l'épistémophilie se manifeste primitivement chez le bébé à l'endroit du corps et de la psyché maternelle. D'emblée en effet, il est soumis à l'impact esthétique de l'expérience de la rencontre avec l'objet. Selon lui, « La mère ordinairement belle et dévouée présente à son ordinairement beau bébé un objet complexe dont l'intérêt sensoriel et infra-sensoriel le submerge. »³⁰⁹. L'enfant voue une admiration passionnée assortie d'une curiosité pour cet objet, se pose alors pour lui la question de l'intériorité de l'objet et notamment celle de savoir si celui-ci est aussi beau à l'intérieur qu'à l'extérieur. La curiosité et le désir d'exploration sont mobilisés simultanément à une angoisse liée à l'ambiguïté de certaines attitudes de sa mère qui le font douter de ce qu'il pourra trouver à l'intérieur. Dans notre clinique cette problématique se retrouve dans les jeux de Yacine autour de l'exploration du visage (Cf p. 164) et dans sa recherche de pénétrer à l'intérieur des placards où sont « rangées des affaires précieuses » (Cf p. 190).

D. Meltzer (1992) a par ailleurs montré que l'enfant utilisait le corps de la mère, ou plutôt des zones de celui-ci, pour y projeter les éléments incontenables en lui. C'est ce qu'il décrit en termes de « sein-toilette ». Il développe également l'idée d'une géographie de la mère

³⁰⁹ D. Meltzer, *L'appréhension de la beauté. Le conflit esthétique*, p. 43.

interne que l'enfant dote de qualités et de fonctions. Ce processus est étroitement lié avec l'« identification projective ». Ainsi, il développe l'idée d'une compartimentation du corps de la mère interne, qui, par analogie entre l'expérience de ses propres orifices, par le nourrisson, et les soins que la mère lui procure, est représenté initialement comme une succession d'objets partiels. C'est le comportement intégré de la mère qui permettra qu'ensuite le bébé organise une représentation intégrée de sa mère, pour l'heure, « les yeux sont attirés par les yeux, les oreilles par la bouche, la bouche du bébé par les mamelons, son nez par l'odeur de sa mère. »³¹⁰. Le désir d'être pénétré et de pénétrer l'objet est prégnant et il mobilise des angoisses chez le bébé comme celles de vider l'objet ou de l'empoisonner avec ses excréments. Aussi, il se représente trois compartiments à l'intérieur de la mère qu'il tient séparés strictement les uns des autres : le compartiment génital, le compartiment rectal et le tête-sein. L'enfant élabore cette géographie interne de la mère à partir de son imagination en revanche quand celle-ci est découverte pas une intrusion liée à l'identification projective massive alors l'intérieur de la mère se transforme en *claustrum* dans lequel l'enfant peut se sentir enfermé. Le *claustrum* est le versant pathologique de la « fonction contenante » décrite par W. R. Bion, il est associé aux angoisses claustrophobiques d'être enfermé à l'intérieur des différents compartiments de l'objet. Nous en trouvons un exemple dans le jeu de cache-cache de Yacine, dans lequel je me retrouve enfermée avec lui dans un espace confiné où se me sens étouffer (Cf. p. 205). Les sensations corporelles qui m'envahissent ainsi que l'intonation de voix de Yacine que j'associe à celle d'un enfant atteint de maladie respiratoire vont dans le sens de ce type d'expérience claustrophobiques. Cela nous permet également d'interpréter les fuites réitérées de Yacine comme des tentatives d'échapper aux sensations claustrophobiques qui l'assaillent.

Ces deux éléments successifs de la pensée de D. Meltzer nous permettent d'envisager l'idée que ce qui est susceptible de rendre l'expérience du conflit esthétique traumatique, en transformant l'expérience de contenance en expérience claustrophobique, tient en fait à la manière dont la mère va accueillir le geste spontané et exploratoire de son bébé. D. W. Winnicott, là encore, nous permet d'approfondir cette question quand il expose dans *L'observation des jeunes enfants en situation établie*, ses vues concernant la période d'hésitation qui précède le saisissement de la spatule. Il la relie tout d'abord avec une

³¹⁰ D. Meltzer, *Le claustrum. Une exploration des phénomènes claustrophobiques*, p. 73.

manifestation indéniable de l'angoisse qu'il associe aux manifestations du surmoi. L'enfant hésite, est angoissé, il suspend son geste dans la crainte de susciter la colère de sa mère. Il faut préciser cependant que dans cette observation, l'hésitation apparaît alors que l'enfant a déjà saisi une première fois la spatule « après le premier geste impulsif »³¹¹ selon l'expression de D. W. Winnicott. Devons-nous en déduire que sa crainte est liée à l'effet de son impulsivité ?

Comme nous pouvons le constater, D. W. Winnicott nous livre-là une interprétation très différente de celle de C. Cyssau concernant la période d'hésitation. Selon lui, en effet, la spatule représente le sein maternel or, quand l'enfant s'en empare cela remobilise l'expérience de la relation au sein maternel. L'hésitation peut donc évoquer, non seulement des expériences antérieures où la mère a désapprouvé un élan pulsionnel du bébé, où celui-ci a sans doute été interprété comme destructeur, mais également le sentiment de culpabilité qui l'assaille alors et le besoin de vérifier que l'objet n'est pas détruit par son mouvement d'appropriation. L'interprétation – que je n'ai pas explorée de façon exhaustive – de ce temps d'hésitation varie sans doute en fonction de l'âge de l'enfant mais également de la problématique relationnelle.

Cet exemple et l'interprétation qu'en propose D. W. Winnicott, m'apparaissent féconds pour explorer les issues pathologiques d'un geste qui n'a pas pu déployer ses potentialités spontanées d'exploration. Nous retrouvons-là l'idée avancée par R. Roussillon concernant l'utilisation du médium malléable qui est conditionnée par les possibilités offertes par la mère de substituer d'autres objets à sa présence corporelle.

Enfin, pour terminer, je souhaiter aborder les éléments théoriques relatifs à l'emprise et les liens susceptibles d'être faits avec notre objet de recherche. Il convient en effet d'interroger quels sont les rapports du geste à la pulsion d'emprise dans la mesure où il exprime la potentialité exploratoire de la pulsion. L'emprise est mobilisée très précocement dès lors que le sujet entre en contact avec l'objet puisque, selon S. Freud « Le toucher est le commencement de toute emprise, de toute tentative pour mettre à son service une personne ou une chose. »³¹².

³¹¹ D. W. Winnicott, *L'observation des jeunes enfants en situation établie*, p.44.

³¹² S. Freud, *Totem et tabou*, p. 236.

P. Denis (1990) propose de penser la pulsion comme constituée de deux formants, que sont l'emprise d'une part, et la satisfaction d'autre part. Il ne distingue donc pas une pulsion d'emprise indépendante et autonome, mais fait de l'emprise l'un des constituants de toute pulsion. Elle est à l'œuvre dans le corps de la pulsion et constitue la condition de la satisfaction, pas de satisfaction sans emprise. L'objet de l'emprise est l'objet du monde extérieur, qui s'offre à l'investissement et réalise avec lui les conditions de la satisfaction. C'est pourquoi, « un objet qui se refuse à être l'auxiliaire de l'élaboration d'une satisfaction se maintient comme objet d'emprise. »³¹³.

A. Ferrant (2001) propose de faire de l'emprise l'une des conditions du lien à l'objet. Dans la mesure où « l'objet visé par la pulsion d'emprise est le corps maternel. [et que] La mère se laisse saisir mais, progressivement, se déprend de la saisie en même temps qu'elle travaille pour elle-même la double position de mère et d'amante. »³¹⁴ ce qui favorise le mouvement d'autoemprise. L'emprise joue donc un rôle essentiel dans le développement des autoérotismes et, comme le suggère A. Ferrant, comporte une dimension transformatrice. C'est pourquoi il propose de penser que l'emprise transforme le dehors et participe simultanément, du dedans, à « appareiller le moi »³¹⁵.

Néanmoins dans les conditions où la satisfaction n'est pas assurée dans la rencontre avec l'objet, P. Denis observe un maintien de l'emprise dans la relation à l'objet. Or, je suggère de penser que le mouvement d'autoemprise que décrit A. Ferrant, qui comporte la potentialité organisatrice de l'appareil psychique, peut également avoir un destin pathologique. En effet, si le geste n'est pas parvenu à se frayer un trajet jusqu'à l'objet dans les conditions que nous avons exposées plus haut, à savoir spontanéité et exploration, alors il peut prendre le corps propre comme objet d'emprise. Ici l'autoemprise constitue un moyen de lutter contre l'effondrement, via l'autosensualité, et n'est en rien une transformation créative. Nous avons montré comment ce recours à l'accrochage sensoriel état présent, par exemple chez Marley dans l'érection et chez Violaine dans le suçotement de la langue.

Au regard de ce bref panorama sur l'emprise, il est permis de penser que le geste, tel que nous le définissons dans cette partie, constitue l'élément moteur du formant d'emprise de toute pulsion à condition cependant que celui-ci rencontre les possibilités de son

³¹³ P. Denis, *Emprise et satisfaction*, p. 54.

³¹⁴ A. Ferrant, *Pulsions et liens d'emprise*, p. 33.

³¹⁵ *Ibid.*, p. 34.

déploiement spontané et exploratoire, qui sont au fondement de l'expérience de satisfaction. C'est pourquoi j'ai proposé de dire que le geste participe, en amont de la constitution de l'appareil psychique, via la pulsion d'emprise, d'un « appareil à utiliser ». Nous proposons donc l'idée selon laquelle la « violence infantile » porte la trace de gestes précoces ayant échoué à organiser une pulsionnalité, dans son formant d'emprise et de satisfaction. La « violence infantile » résulterait donc de cet échec du geste, resté enclavé en elle, témoignant de jeux relationnels précoces, des jeux de bébé, qui auraient dégénéré.

3. 3. Des jeux de bébé et de leur potentiel

« Et ce fil, c'est [...] ce qui nous relie à l'autre, à la vie. Qu'il se casse – l'existence ne tient qu'à un fil – et c'est la mort. Qu'aurait-il éprouvé, l'enfant, si la bobine n'avait pas fait retour dans sa main ? »

J.-B. Pontalis, *Fenêtres*, p. 96.

Nous avons vu que le sujet, soumis précocement à des formes traumatiques de la rencontre avec l'objet, devait s'organiser défensivement contre la compulsion de répétition susceptible de réactualiser l'expérience agonistique. Dans cette perspective, comment investir et recourir à l'espace du jeu en tant que solution anti-traumatique ?

Nous l'avons montré dans le Chapitre III, S. Freud a été amené à penser le jeu, à travers l'observation du « jeu de la bobine », comme une tentative de maîtrise anti-traumatique d'un événement, dans la mesure où son objet est la répétition du trauma. Mais, pour que le jeu puisse avoir lieu il faut cependant que l'expérience déplaisante, que le sujet va représenter à travers le jeu, soit utilisable pour les besoins du jeu. Cela signifie que le jeu ne peut se jouer et mobiliser une compulsion à symboliser que si l'expérience n'est pas trop effractante pour la psyché.

Dans ses *Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques*, S. Freud postule déjà, à travers sa conception de l'épreuve de réalité, l'opposition du jeu et de la réalité, comme le fera ensuite D. W. Winnicott. Il pense alors l'épreuve de réalité comme le moyen par lequel s'est séparée, par clivage, une activité de pensée demeurée libre à son égard et fait alors explicitement référence au jeu. Mais, comme l'avancent M. Leclair et D. Scarfone, « cette indépendance du jeu, du fantasme et de la rêverie à l'égard de l'épreuve de réalité pourrait elle-même conduire à une confusion entre le perçu et le

représenté. »³¹⁶, ce qui les pousse à se demander si cela fait pour autant du jeu « l'analogue de la psychose hallucinatoire »³¹⁷.

Or, ce que notre clinique démontre c'est justement qu'en l'absence de la constitution d'une épreuve de réalité, pour les raisons que nous avons déjà largement exposées, le jeu est menacé de confusion. La mise en suspens de l'indice de réalité, supposée par le jeu, n'est pensable que dans la mesure où l'environnement l'a rendu possible. Ici, le jeu échoue donc à se constituer comme un espace salvateur pour la reprise anti-traumatique, et ne peut s'organiser dans une opposition fondatrice avec la réalité. L'espace du jeu subit donc les mêmes entraves que celles de la constitution de la topique interne dont nous avons parlé plus haut. Sans espace organisateur d'un écart, le jeu est alors menacé de prendre une configuration hallucinatoire et délirante.

La pensée psychanalytique contemporaine doit beaucoup aux développements de D. W. Winnicott concernant notamment l'apport des phénomènes transitionnels à la compréhension des processus psychiques. Il a également démontré que les capacités de l'enfant à pouvoir jouer dépendaient de l'existence des phénomènes transitionnels et de leur qualité. C'est pourquoi il fait du jeu le modèle de la thérapie en affirmant que « *là où le jeu n'est pas possible, le travail du thérapeute vise à amener le patient [...] à un état où il est capable de [jouer].* »³¹⁸

Pour pouvoir jouer, il faut cependant que l'environnement ait présenté les conditions requises. Ces conditions sont celles du trouvé/créé dans la mesure où le jeu relève d'un espace qui n'est ni dedans ni dehors, c'est un espace potentiel entre la mère et l'enfant qui s'oppose à la réalité interne comme à la réalité externe. Cela implique l'illusion.

L'activité de jouer nécessite donc que « la fonction adaptative de la figure maternelle [soit] tenue pour acquise par le bébé »³¹⁹, cela implique confiance et sécurité. Car jouer, est une expérience périlleuse dans la mesure où la psyché consent à abolir la distinction dedans/dehors et à abandonner ses défenses, alors en proie au risque d'un retour massif du débordement primitif au moment où il se représente. Et ce, d'autant plus, que pour D. W. Winnicott, le jeu mobilise l'excitation. Or celle-ci « ne cesse de menacer le jeu et du même coup menace le sentiment qu'a l'enfant d'exister en tant que personne »³²⁰. Le risque est

³¹⁶ M. Leclaire et D. Scarfone, *Vers une conception unitaire de l'épreuve de réalité*, p.894.

³¹⁷ *Ibid.*

³¹⁸ D.W. Winnicott, *Jeu et réalité*, p.56.

³¹⁹ *Ibid.*, p.73.

³²⁰ D.W. Winnicott, *Jeu et réalité*, p.73-74.

alors que, face à des excitations trop fortes qui débordent les capacités de la psyché, le jeu échoue et inhibe les potentialités créatrices de l'enfant. D. W. Winnicott insiste sur le fait que le jeu est, par nature, précaire.

De plus, dans notre clinique, le sentiment d'exister est subordonné nous l'avons vu, à la présence perceptive de l'objet et conduit à un agrippement perceptif à l'objet. Pour P. Fédida, l'activité de jouer revient à créer du sens entre présence et absence et consiste à « [...] *re-crée l'effacement, [à] faire apparaître le caché en le faisant disparaître.* »³²¹. En cela, elle constitue une autre menace pour l'enfant : celle d'être perdu, au sens propre, dans son jeu. Absenter l'objet, s'absenter de l'objet fait courir le risque non seulement de perdre la relation, mais aussi de se perdre. L'espace du jeu serait alors le théâtre du retour du traumatisme en tant que la nécessité d'absenter l'objet provoque le même effet d'arrachement que l'absence perceptive de l'objet et serait donc à l'origine d'un retour de la terreur « qui détruit la capacité de jouer. »³²². C'est ce dont témoigne notre clinique chaque fois que le jeu est mis en échec, comme débordé par la réalité qu'il tente de représenter.

Le jeu est donc aussi bien menacé par la présence traumatique de l'objet, réactualisée par le processus hallucinatoire, que menaçant dans le risque qu'il contient d'absenter l'objet. Les atteintes portées à la créativité connaissent deux issues que nous retrouvons à l'œuvre dans l'échec des jeux. D'une part, l'empiètement de l'objet dans l'espace du jeu déborde les capacités créatives du sujet ce qui produit « [...] un effet de fascination »³²³ (Cf. fascination de Violaine pour la méchanceté de la lionne et celle de Marley pour la violence d'Ousmane) : l'objet est trouvé mais pas créé. D'autre part l'objet se retire : il est créé mais pas trouvé, ce qui augmente la culpabilité d'avoir détruit l'objet.

Cependant, si l'échec du jeu, dans le surgissement de la violence, la sidération ou l'excitation, exprime l'échec du sujet à avoir pu trouver/créer un environnement suffisamment bon, c'est à dire qui a résisté à la destructivité, il « contient [néanmoins] l'espoir paradoxal de trouver un environnement qui résiste »³²⁴. À la destruction à l'œuvre, c'est à dire le retour du traumatisme, correspond un potentiel de destructivité en jeu.

Ainsi, dans la clinique, aux premiers temps, de la reviviscence des états de détresse, des éprouvés bruts non qualifiés, a succédé un second temps, de la mise en scène et en mots,

³²¹ P. Fédida, *L'absence*, p.131.

³²² *Ibid.*, p.119.

³²³ R. Roussillon, *Agonie, clivage et symbolisation*, p.85.

³²⁴ R. Roussillon, *Agonie, clivage et symbolisation*, p.84.

différenciant la scène de sa répétition. Il me semble que s'est alors opérée une modification, dans les jeux tenant à ce que R. Roussillon désigne comme le passage du « *game* » au « *play* ».

En effet, à la suite de D. W. Winnicott, il tient à différencier le jeu (« *game* ») comme comportement manifeste – qui témoigne d'aspects stéréotypiques dénués de créativité et qui s'oppose à la psychothérapie – du jeu (« *play* ») qui permet une exploration de la subjectivité et qui recèle une valeur symbolisante pour l'individu. Pour qu'il y ait psychothérapie, celle-ci doit atteindre la seconde configuration. R. Roussillon s'appuie sur l'exemple de l'observation par D. W. Winnicott du jeu de la spatule avec une petite fille, en état de stress post-traumatique après une gastro-entérite aiguë, pour développer son modèle : « la morsure et les hurlements de l'enfant ne sont pas du jeu, ce sont des symptômes psychopathologiques. Par contre, ils recèlent un jeu potentiel [...] dont la forme a dégénéré dans les manifestations observées. »³²⁵. Aussi, il invite à rechercher le jeu « en souffrance de déploiement » dans les symptômes des patients. Pour que le jeu puisse se transformer et atteindre ses potentialités symbolisantes dans l'espace du travail analytique, il faut garantir les conditions de liberté et de sécurité. Nous avons déjà évoqué, plus haut, l'importance de la spontanéité et de la sécurité aussi nous ne développerons pas cette question ici.

Venons-en maintenant à nos hypothèses qui, en appui des travaux de R. Roussillon, appréhendent la « violence infantile » du point de vue des jeux en souffrance de déploiement. L'écart permis par le recours au geste, pour nous départir des considérations déficitaires sur l'acte, nous a fait entrevoir le registre extrêmement précoce des problématiques impliquées dans la « violence infantile ». Aussi, les jeux concernés par ces gestes enkystés dans la violence, faute d'avoir pu déployer leur destructivité créatrice, nous sont-ils apparus comme autant de jeux de bébé qui auraient dégénérés.

Il nous revient d'en explorer quelques-unes de leurs formes typiques.

Le premier geste qui s'est d'emblée imposé dans la clinique comme un jeu potentiel, concerne l'arrachement et singulièrement son objet : la chevelure ou ses dérivés comme les vêtements. La morsure en est également une des manifestations. Ce geste renvoie au jeu potentiel que nous appelons « jeu d'attachement ». Ce jeu s'observe très précocement dans les relations entre une mère et son bébé lorsque celui-ci s'agrippe à ses cheveux ou à

³²⁵ R. Roussillon, *Le jeu et l'entre-je(u)*, pp. 74-75.

ses vêtements. Ce geste d'agrippement, qui n'est initialement qu'un geste réflexe, prend une signification dans la relation entre la mère et son bébé parce qu'il témoigne de l'expérience de l'emprise mais préfigure également l'attachement. Nous retrouvons d'ailleurs chez I. Hermann la description de ce type de comportement qu'il relie à « l'instinct de cramponnement ». Cet instinct se retrouve à l'œuvre chez l'adulte dans des formes dérivées telles que le cramponnement au regard, à la présence, mais également dans la préhension manuelle de certains objets. Sur le mode symbolique il s'exprime dans des conduites telles que garder ou conserver. I. Hermann fait d'ailleurs de l'agression un destin de « l'instinct de cramponnement », qui se met aussi au service de « l'instinct de recherche ». C'est pourquoi I. Hermann voit dans les comportements tels que « chercher » et « se cacher » des traces de « l'instinct de cramponnement ».

Nos développements sur le geste nous portent donc à faire de cette première interaction, dans laquelle le bébé s'empare de la chevelure de sa mère, un jeu prototypique de l'attachement entre la mère et l'enfant qui lui permet également d'assurer une emprise au sein d'une relation où l'objet se laisse utiliser. Le bébé, dans ce jeu, peut alors faire l'expérience de sa destructivité.

Nous retrouvons, dans la clinique, une autre configuration de jeu potentiel, que nous désignons par le terme « jeu de contenance » et qui s'observe typiquement entre la mère et son bébé autour des jeux corporels mettant en scène le « *holding* » dans des modifications brusques de celui-ci (comptines chantées et mimées dans le corps-à-corps avec l'enfant). Dans la clinique ce jeu potentiel s'exprime surtout dans la mobilisation du corps du thérapeute au travers des jeux physiques de tomber/rattraper et plus globalement des jeux de contenance corporelle, qui sollicitent une tenue corporelle et musculaire. Ils se retrouvent également à l'œuvre dans leur déplacement sur les objets contenant qui sont successivement remplis/vidés d'eau par exemple. Les scènes de fuite par la fenêtre peuvent aussi s'expliquer comme des jeux potentiels dans lesquels l'enjeu serait d'être rattrapé. Ces « jeux de contenance » mettent en scène des vécus claustrophobiques et surtout de chutes sans fin qui témoignent d'un « *holding* » défaillant.

Enfin, une troisième catégorie se dessine et concerne le « jeu d'exploration » proprement dit. Celui-ci se manifeste potentiellement dans tous les gestes violents qui portent atteinte au visage ou aux parties contenant du corps. Ce qui est visé, dans ces jeux, n'est plus la surface du corps comme zone de cramponnement, ni sa capacité à faire tenir ensemble les vécus corporels. Ici, c'est l'intériorité psychique de l'objet et l'investissement du sujet par

l'objet qui sont explorés. Ce jeu s'exprime très précocement chez les bébés en contact rapproché avec leur mère. Il consiste en une exploration manuelle du visage, et singulièrement des orifices de celui-ci. Dans cette exploration, les yeux occupent une très grande importance en tant qu'ils sont le « miroir de l'âme ». Ph. Rochat a bien montré les compétences du bébé à repérer préférentiellement, non seulement les visages, mais singulièrement les yeux, et à s'intéresser à l'émotion et l'intention qu'ils expriment. Nous pouvons rattacher cette exploration du visage à la manifestation du conflit esthétique décrit par D. Meltzer. Cela peut trouver à s'interpréter aussi comme une exploration de la nature des pensées de l'objet.

D'ailleurs D. W. Winnicott (1949), qui s'interroge sur la localisation de l'esprit, remarque que « Selon la conception populaire, le fonctionnement cérébral a tendance à être localisé dans la tête »³²⁶. Les attaques violentes du visage, puis leur transformation à travers les questions sur les pensées qui y sont localisées, leur nature, les bébés que pourrait contenir le ventre, montrent l'importance de cette problématique dans la « violence infantile ». Chez Marley, l'intérêt pour les chaussures maternelles est simultanément des questions portant sur l'intériorité de l'objet (tête/pensées, ventre/bébés). Les chaussures sont investies par déplacement de la problématique du visage maternel et singulièrement de son regard, suivant les hypothèses d'A. Brun déjà exposées dans ce travail. D'ailleurs il est intéressant de noter l'apparition du dessin des « contours » auquel s'adonne Marley (p. 92) qui témoigne de cet investissement de l'intériorité.

La manière d'investir le corps de la pièce (portes et fenêtres) ainsi que la recherche d'un espace où se loger (placards) sont autant de manifestations de l'épistémophilie en direction de la nature de l'investissement de l'objet. Ici, l'épistémophilie est à entendre dans sa forme première : « C'est comme si l'enfant lorsqu'il va au sein [...] y mettait – en fantasme – sa main dedans ou s'y plongeait ou se frayait un passage dans le corps de la mère »³²⁷. Ce jeu témoigne par ailleurs des éprouvés relatifs à la rencontre avec la psyché d'une mère morte, qui désinvestit, lâche psychiquement son enfant. Une psyché dont les yeux, qui en sont les fenêtres, seraient morts de ne plus rien refléter. Uriner dans les placards à défaut de pouvoir s'y glisser serait tout autant la manifestation d'une agression du corps de la mère, qui se dérobe, que la tentative de laisser une trace, de marquer celui-ci de son empreinte corporelle à défaut d'être psychique.

³²⁶ D. W. Winnicott, *L'esprit et ses rapports avec le psyché-soma*, p. 147.

³²⁷ D. W. Winnicott, *L'observation des jeunes enfants en situation établie*, p. 50.

Les jeux de cache-cache sont également en rapport avec des « jeux d'exploration » de la psyché maternelle. Ils en sont une forme plus sophistiquée puisqu'ils impliquent un certain degré d'abstraction dans la mesure où l'exploration se passe ici du geste. Il s'agit d'éprouver la continuité de l'investissement psychique de l'objet dans une situation qui met en scène, par la dissimulation, l'absence du sujet. Ce jeu permet d'éprouver la différence entre perception et représentation et de s'assurer de la persistance de la représentation hors perception. C'est un jeu jubilatoire qui peut cependant mobiliser de l'angoisse notamment chez les enfants du groupe, pour qui l'expérience ne doit pas durer trop longtemps. Nous observons également des jeux d'autoexploration, présents précocement chez les bébés, lorsque par exemple Yacine met en scène ses deux mains, comme une tentative de figurer son propre clivage interne (pp. 168-169).

Tous ces jeux mobilisent évidemment la problématique de la destructivité ainsi que la capacité de la mère à se laisser utiliser pour les besoins de l'ardeur pulsionnelle de son bébé, ils mettent en œuvre dans le corps-à-corps la malléabilité de l'objet dont nous avons vu l'importance. Et s'ils doivent rencontrer ultérieurement une butée interdictrice dans l'interdit du toucher, comme le rappelle D. Anzieu, afin que s'organise une tendresse signe de l'intrication pulsionnelle ainsi réalisée, il apparaît fondamental, qu'en premiers lieux, ces expériences corporelles puissent avoir lieu. Nul n'a jamais songé en effet à interdire à un bébé de s'emparer vigoureusement du sein maternel pendant la tétée, avant qu'il ne soit en mesure d'intégrer le sens de cet interdit parce qu'il aura accédé à une représentation de l'objet comme une personne indépendante de lui, et semblable à lui, donc susceptible de souffrir.

Rechercher le jeu en souffrance de déploiement dans la « violence infantile » apparaît fondamental pour permettre de maintenir un contact vivant avec l'enfant et tolérer l'usage cruel qu'il fait du corps du thérapeute. Par-là il est possible également d'éviter que, dans la thérapie, ne se reproduisent les conditions traumatiques de la rencontre avec l'objet où la destructivité est devenue destruction, faute d'avoir rencontré une interprétation maternelle lui attribuant une intention et un sens qui ne soient pas confondus avec son expression manifeste.

SYNTHÈSE DU CHAPITRE VI

Le Chapitre VI s'intéresse tout particulièrement à la problématique de l'acte dans la « violence infantile ».

Il reprend longuement l'évolution de la notion au fil des élaborations théoriques successives dans la métapsychologie. Il montre d'abord combien celui-ci occupe une place prépondérante dans les modélisations freudiennes du fonctionnement psychique. En revanche, sur le plan de la technique, l'acte est considéré comme une entrave au processus analytique.

Bien que ces considérations aient longtemps été dominantes dans la pensée psychanalytique, les travaux actuels, à la faveur de nouveaux champs d'investigation, ont largement contribué à réhabiliter l'acte dans ses potentialités pour la psyché humaine, celui-ci n'étant plus simplement opposé à la pensée ou au langage verbal.

Étroitement liées aux précédentes, les théories de la violence ont connu une évolution simultanée. Ce Chapitre en détaille les points d'avancée majeurs pour ensuite se centrer sur les sous-basements théoriques de cette évolution : les rapports entre le corps et la symbolisation.

Il montre notamment que le corps occupe une fonction essentielle dès les premiers temps et qu'il participe, non seulement d'une première forme de langage, mais qu'il est également un premier espace de symbolisation. La psyché « plonge ses racines » dans le corps, le corps propre du sujet comme celui de l'objet. La fonction symbolisante de l'objet y est envisagée du point de vue de ce premier ancrage corporel. Le corps de la mère représente en quelque sorte la première surface d'exploration et de jeu que le bébé a à sa disposition pour mettre en œuvre la symbolisation.

Si les conditions de la malléabilité du corps de l'objet sont réunies alors le sujet pourra ensuite investir d'autres objets, en substitution de celui-ci, pour poursuivre le processus de symbolisation ainsi engagé. Cette possibilité est cependant dépendante de la première.

Malgré les évolutions de la pensée psychanalytique concernant l'acte, celui-ci reste marqué par les traces de son histoire conceptuelle aussi, il semble important que, pour appréhender au mieux son objet, la recherche investisse d'autres concepts pour mettre en lumière toutes les potentialités contenues dans la « violence infantile ». C'est pourquoi, elle s'oriente vers une métapsychologie du geste.

Bien que cette notion ne soit pas, en soi, référée à la métapsychologie et qu'elle nécessite un détour par d'autres disciplines, il est cependant possible, à l'appui de certains psychanalystes, d'en élaborer une conception qui s'inscrive dans la métapsychologie.

Les investigations ainsi menées dans l'univers du geste, permettent d'en affiner une définition. Au plus près de son étymologie, le geste « porte », il porte un acte potentiel, sans se confondre avec celui-ci, mais surtout, il porte la pulsion. Il est le moyen par lequel elle atteint son objet et la satisfaction. L'expérience fondamentale de la satisfaction prend naissance dans la possibilité qu'il donne à la pulsion, d'utiliser l'objet pour les moyens de sa satisfaction. C'est pourquoi, le geste participe d'un « appareil à utiliser ».

Il est, par nature, exploratoire et spontané, deux conditions qui doivent être impérativement réunies pour en permettre le plein déploiement. C'est pourquoi, le geste porte également l'histoire de l'organisation pulsionnelle du sujet et de la rencontre avec l'objet.

La « violence infantile » témoigne donc de la rencontre avec un objet qui ne s'est pas laissé utiliser, et d'un geste, resté enclavé en elle, issu de jeux relationnels précoces – des jeux de bébé – qui ont dégénéré. C'est ce que s'attache à montrer la dernière partie de ce Chapitre consacrée aux jeux de bébé.

Après un rappel des fondements théoriques du jeu, elle développe l'idée de ce que le geste, dans la « violence infantile », exprime un jeu précoce en attente de déploiement. Elle distingue plusieurs gestes violents pour mieux les relier aux jeux de bébé, dont elle repère trois formes distinctes dans la clinique. L'enjeu est ici de montrer les ressources contenues dans le geste violent en vue, non seulement d'en permettre le traitement, mais également de ne pas reproduire, dans le soin, les conditions de la rencontre initiale avec l'objet, en rabattant le potentiel destructeur sur une destruction réelle.

CONCLUSION

« Maintenant le principal est fait. Je tiens quelques évidences dont je ne peux me détacher. [...] Je peux tout nier [...], sauf ce désir d'unité, cet appétit de résoudre, cette exigence de clarté et de cohésion. [...] Je ne sais pas si ce monde a un sens qui le dépasse. Mais je sais que je ne connais pas ce sens et qu'il m'est impossible pour le moment de le connaître. [...] Je ne puis comprendre qu'en termes humains. Ce que je touche, ce qui me résiste, voilà ce que je comprends. »

A. Camus, *Le mythe de Sisyphe*, p.75.

Au fil de ce travail de recherche, témoin imparfait de l'aventure qui a été la mienne, j'ai été conduite à déplier les conditions d'une rencontre clinique intense avec des enfants gravement perturbés. L'enjeu était pour moi double, il s'agissait de produire du sens sur cette expérience et, dans le même temps, de m'en dégager pour, à l'instar de mes développements sur la « violence infantile », en extraire la potentialité qu'elle pouvait contenir.

Arrivée au terme de cette recherche, je réalise que celle-ci a fait office de lieu de dépôt, puis de traitement, de l'expérience et qu'elle constitue, en quelque sorte, une mise en abyme de mon objet de recherche. Celle-ci a en effet permis de révéler, par le geste contenu dans ma démarche, toutes les potentialités, en souffrance de déploiement, de ma pratique clinique. La recherche a donc tenu lieu, pour moi, de fonction réflexive, d'espace me permettant de me saisir de mon objet afin de donner un sens à mon geste, un sens créatif et vivant. C'est pourquoi, il n'y a pas, je pense, de pratique clinique sans recherche clinique.

La première étape de ce travail a consisté à montrer comment j'ai pu élaborer un cadre pour penser ma pratique clinique dans un dispositif complexe. L'enjeu fût d'abord de parvenir à dégager les processus inconscients qui présidaient à la fondation de ce dispositif pour les mettre en lien avec la clinique, afin de dépasser la révolte qui constitua, dans un premier temps, le moteur de ma recherche.

La méthodologie clinique s'étaye sur une réflexion portant sur le toucher et singulièrement la « contenance corporelle » ainsi que sur le travail du contre-transfert que cela demande

au clinicien. C'est à la condition de ce contact, en contre-pied d'une certaine psychanalyse « décorporée », que le soin peut advenir.

Un tel remaniement de la pratique et de son cadre de référence, imposé par la clinique, a mobilisé contre-transférentiellement des enjeux psychiques qui se sont déplacés sur la méthodologie de la recherche marquant l'écriture de la thèse du sceau de l'inhibition. Le travail d'écriture, intimement associé au toucher, était au risque d'une expérience de mort, convoquant chez moi des références à l'expérience de J. Semprun.

Ce n'est que dans un long après-coup que l'inhibition a pu être finalement reliée à la problématique du tabou du toucher et de la mort. Cette élaboration a permis d'assoir la première hypothèse de ce travail, concernant l'articulation de la violence avec la pulsion de mort. La « violence infantile » a pu être envisagée comme résultant d'expériences précoces d'agonie primitive.

L'écriture de ce travail a donc été habitée par les enjeux d'un « crime contre l'humanité psychique », issu de l'expérience agonistique, permettant d'éclairer, dans l'après-coup, la référence à J. Semprun. L'élaboration de ces enjeux inconscients a permis rétrospectivement d'explicitier les fondements inconscients de ma révolte et son étroite connexion avec l'expérience de la mort, et singulièrement la problématique de l'enfant mort.

Cette problématique, dont la recherche a contribué à montrer qu'elle traverse la clinique et l'histoire du dispositif, constitue le socle de la seconde hypothèse qui explore les rapports de la « violence infantile » avec le narcissisme.

Loin d'être réduite à ses productions manifestes, la « violence infantile » y est envisagée – à l'instar de la névrose infantile pour la névrose – comme un complexe organisateur du narcissisme dans les pathologies narcissiques. L'enjeu est de démontrer comment ce narcissisme négatif se constitue autour d'expériences qui témoignent de la rencontre avec un objet meurtrier pour les potentialités psychiques du sujet.

De telles expériences constituent le fond organisateur des pathologies du narcissisme et expliquent pourquoi la « violence infantile » peut s'exprimer au-delà des âges précoces auxquels s'observent ses manifestations cliniques. Elle constitue, en soi, une forme de violence qui peut continuer d'exister chez l'adulte et venir s'ajouter à d'autres formes de violence, comme celles qui émergent, par exemple, typiquement à l'adolescence, sous l'effet de l'avènement pubertaire.

Cette conception d'un ancrage précoce des troubles, qui constituent la « violence infantile », permet d'interroger les qualités de l'objet ainsi que sa capacité à se laisser utiliser. La troisième hypothèse de ce travail est issue de réflexion et explore la notion de geste pour tenter d'en définir une métapsychologie.

Il s'agit d'envisager le geste comme constitutif d'un « appareil à utiliser », agent de la satisfaction pulsionnelle, pour peu qu'il rencontre les conditions nécessaires à cette satisfaction à savoir : exploration et spontanéité. C'est qui permet d'envisager la « violence infantile » comme issue de jeux de bébés ayant dégénéré et de rechercher, dans ses gestes des jeux en souffrance de déploiement. L'analyse de ces jeux montre qu'ils sont en rapport spécifiquement avec une exploration de la psyché de l'objet. Cette observation clinique s'oppose aux conclusions de certaines théories cognitivistes, qui postulent un défaut de la théorie de l'esprit dans les affections graves de la personnalité telles que la psychose ou l'autisme.

Nécessairement limitée, cette recherche ne reflète sans doute que partiellement l'étendue des investigations qui lui ont été nécessaires et traduit de manière restreinte l'ensemble de l'expérience qui fût la mienne et ce qu'elle a permis de profonds remaniements de ma posture comme de ma pensée clinique. Il va de soi que la recherche et son écriture, qui nécessitent un processus d'intellection de l'expérience, participent d'un appauvrissement de celle-ci. Comme s'il s'agissait en quelque sorte de sa mise à mort.

Les enjeux de mon inhibition à l'écriture, trouvent donc encore à s'explicitier à travers l'idée que mes propres investissements de la recherche, mon geste exploratoire, se seraient figés sur leur objet dans la crainte de représailles. La destructivité contenue dans tout acte de transformation, et donc de création, aurait couru le risque de réaliser une véritable destruction. Ce risque contenu dans mon geste, et issu des enjeux contre-transférentiels mobilisés par la « violence infantile », s'est sans doute vu renforcé par le fait que, dans la réalité, le dispositif clinique n'a pas survécu.

Comme se plaisait à le dire J. Lacan à propos du mot comme meurtre de la chose, ma recherche ne représente donc pas l'ensemble de l'expérience. Elle est le fruit d'une élaboration qui, structurellement, a produit des restes, qu'il m'appartient de métaboliser encore. C'est pourquoi, cette thèse, constitue non pas une fin mais un commencement...

L'enjeu est pour moi, aujourd'hui, de poursuivre mes explorations dans le domaine du geste avec la perspective d'en affiner encore le rôle et la fonction ainsi que les rapports

étroits qu'il entretient avec les jeux précoces dont cette thèse n'a fait que présenter un échantillon restreint.

Des perspectives passionnantes se dessinent notamment du côté des travaux actuels sur les compétences du bébé, qui tendent à montrer que celui-ci est doué pour repérer et s'intéresser, non seulement aux émotions mais également aux intentions qui sont traduites par les mimiques du visage. Ces recherches tendent à affiner encore le concept d'intersubjectivité dont la problématique centrale serait, en fait, celle de l'intentionnalité ainsi que propose de le penser R. Roussillon (2014b).

Poursuivre les investigations dans ce domaine constitue donc une perspective riche et enrichissante dont nos développements sur le geste constituent une première étape mais dans laquelle ils trouveront sans doute encore à se complexifier.

BIBLIOGRAPHIE

- ABRAM J., (1996), *Le langage de Winnicott. Dictionnaire explicatif des termes winnicottiens*, Paris, Édition Popesco, 2001, 433 p.
- ABRAM J., (2003), Squiggles, clowns et soleils : réflexions sur le concept winnicottien de « violation du self », *Le Coq-héron*, 2003/2 n°173, pp. 49-63.
- ABRAM J., (2007), L'objet qui ne survit pas. Quelques réflexions sur les racines de la terreur, *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 2007/39, pp. 247-270.
- AJURIAGUERRA J. DE, (1980), « Répertoire des parents dans l'interrelation » in JOLY F. et LABES G. et COL., *Julian Ajuriaguerra et la naissance de la psychomotricité*, Vol.3, Paris, Éditions du Papyrus, 2010, pp. 99-102.
- ALLOUCH E., (1999), *Au seuil du figurable. Autisme, psychose infantile et techniques du corps*, Paris, PUF, 240 p.
- AMEISEN J.-C., (2010), « L'autodestruction au cœur du vivant » in MAGISTRETTI P. et ANSERMET F. et COL., *Neurosciences et psychanalyse*, Paris, Odile Jacob, pp. 39-165.
- ANDRÉ J. et CHABERT C. et COL., (1999), *États de détresse*, Paris, PUF, 84 p.
- ANDRÉ J. et COL., (2002), *Le temps du désespoir*, Paris, PUF, 155 p.
- ANZIEU D., (1984), « Le double interdit du toucher » in *Psychanalyse des limites*, Paris, Dunod, 2007, pp. 165-181.
- ANZIEU D., (1985), *Le Moi-peau*, Paris, Dunod, 1995, 291 p.
- ANZIEU D., (2007), *Psychanalyse des limites*, Paris, Dunod, 300 p.
- ASSOUN P.-L., (1985), De l'acte chez Freud. L'équivoque métapsychologique, *Nouvelle revue de psychanalyse*, 1985/31, pp. 145-172.
- AULAGNIER P., (1975), *La violence de l'interprétation*, Paris, PUF, 2005, 363 p.
- AULAGNIER P., (1986), *Un interprète en quête de sens*, Paris, Éditions Payot et Rivages, 2001, 573 p.
- BALIER C., (1988), *Psychanalyse des comportements violents*, Paris, PUF, 2013, 280 p.
- BALIER C. et COL., (2005), *La violence en abyme*, Paris, PUF, 389 p.
- BARBIER A., (1987), L'agir, l'acte et l'action en psychanalyse, *Revue française de Psychanalyse*, Vol.51, pp. 1075-1288.
- BARBIER A., (2007), Réflexions à partir des hypothèses freudiennes sur les temps premiers de la pulsion de vie, *Revue française de psychanalyse*, 2007/1 Vol. 71, pp. 41-68.

- BERGER M., (2001), Pourquoi est-il si difficile de penser le soin des jeunes extrêmement violents?, *Cahiers de psychologie clinique*, 2001/2 N°17, pp. 215-229.
- BERGERET J., (1984), Généalogie de la destructivité, *Revue française de Psychanalyse*, 1984/4 Vol.48, pp. 1021-1036.
- BERGERET J., (1994a), *La violence et la vie. La face cachée de l'Œdipe*, Paris, Payot, 254 p.
- BERGERET J., (1994b), Une « pulsion » qui n'en finit pas de mourir, *Revue française de Psychanalyse*, 1994/2 Vol.58, pp. 361-375.
- BERGERET J., (1995), Les destins de la violence en psychopathologie, *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 18, pp. 19-41.
- BICK E., (1967), « L'expérience de la Peau dans les Relations d'objet Précoces » in HARRIS WILLIAMS et COL., (1998), *Les écrits de Martha Harris et d'Esther Bick*, Larmor-Plage, Éditions du Hublot, pp. 135-139.
- BION W. R., (1962), « Aux sources de l'expérience » in *Aux sources de l'expérience*, Paris, PUF, 2003, pp. 19-73.
- BION W. R., (1974), « Différenciation des personnalités psychotique et non psychotique » in *Réflexion faite*, Paris, PUF, 2014, pp. 51-73.
- BOKANOWSKI T., (2004), Souffrance, destructivité, processus, 2004/5 Vol. 68, pp. 1407-1479.
- BOTELLA S., (2007), La naissance de la pulsion. Les processus originaires et la pratique analytique, *Revue française de Psychanalyse*, 2007/1 Vol.71, pp. 27-39.
- BRELET-FOULARD F., (2004), De Freud à Winnicott, plaidoyer pour l'agir, *Psychologie clinique et projective*, Vol. 10, pp. 7-29.
- BRUN A., (2013), A clinical exploration of fetishism and primary identification, *Canadian Journal of Psychoanalysis*, 21/2, pp. 123-144.
- BRUN A., (2014), Miroirs du narcissisme : cliniques de la psychose, *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 2014/1 Vol.4, pp.185-207.
- BRUN A., (2015), René Roussillon en transmission, *Le Carnet Psy*, 2015/1 n°186, pp.40-44.
- BULLINGER A., (2004), *Le développement sensori-moteur de l'enfant et ses avatars. Un parcours de recherche*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 267 p.
- CAMUS A., (1942), *Le mythe de Sisyphe*, Paris, Éditions Gallimard, 187 p.
- CAMUS A., (1951), *L'homme révolté*, Paris, Éditions Gallimard, 382 p.

- CHAGNON J.-Y., (2014), « Fabrique d'un monstre : de la sensorialité dévastée à la violence meurtrière », *Adolescence*, 2014/4 T. 32, pp. 735-744.
- CHAPELIER J.-B. et PRIVAT P. et COL., (1999), *Violence, agressivité et groupe*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 242 p.
- CHASSEGUET-SMIRGEL J., (1987), *L'acting out. Quelques réflexions sur la carence d'élaboration psychique*, *Revue française de Psychanalyse*, 1987/ Vol.51, pp. 1075-1288.
- CHOUVIER B. et ROUSSILLON R. et COL., (2004), *La réalité psychique. Psychanalyse, réel et trauma*, Paris, Dunod, 215 p.
- CICCONE A. et LHOPITAL M. (1997), *Naissance à la vie psychique*, Paris, Dunod, 298 p.
- COHEN DE LARA A. et DANON-BOILEAU L., *La destructivité chez l'enfant*, Paris, PUF, 188 p.
- CUPA D., (2006), Une topologie de la sensualité : le moi-peau, *Revue Française de Psychosomatique*, 2006/29, pp. 83-100.
- CUPA D., (2007), *Tendresse et cruauté*, Paris, Dunod, 336 p.
- CYSSAU C., (1995), *Au lieu du geste*, Paris, PUF, 334 p.
- DAVID M. et APPEL G., (2008), *Lóczy ou le maternage insolite*, Toulouse, Érès, 268 p.
- DAYAN J. et GUILLERY-GIRARD B., (2011), Conduites adolescentes et développement cérébral : psychanalyse et neurosciences, *Adolescence*, 2011/3 n°77, pp. 479-515.
- DEJOURS C., (1986), *Le corps entre biologie et psychanalyse*, Paris, Payot, 270 p.
- DELION P., (2010), *Le corps retrouvé. Franchir le tabou du corps en psychiatrie*, Paris, Hermann Éditeurs, 120 p.
- DELION P., (2004), *Séminaire sur l'autisme et la psychose infantile*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 165 p.
- DENIS P., (1997), *Emprise et satisfaction. Les deux formants de la pulsion*, Paris, PUF, 2004, 262 p.
- DENIS P., (1999), « Regard théorique sur la violence chez l'enfant » in LACROIX M.-B. et MONMAYRANT M. et COL., *Enfants terribles, enfants féroces. La violence du jeune enfant*, Ramonville Saint-Agne, Érès, pp. 49-60.
- DEVEREUX G., (1967), *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion, 2012, 474 p.
- DIATKINE R., (1984), Agression et violence, *Revue française de Psychanalyse*, 1984/4 Vol.48, pp. 937-946.

- DIATKINE G., (1999), « Causes de la violence chez le jeune enfant : les « crises » » in LACROIX M.-B. et MONMAYRANT M. et COL., *Enfants terribles, enfants féroces. La violence du jeune enfant*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2000, pp. 147-158.
- DIET E., (1996), Le thanatophore. Travail de la mort et destructivité dans les institutions in KAËS R. et COL., *Souffrance et psychopathologie des liens institutionnels*, Paris, Dunod, 2005, pp. 121-159.
- DONNET J.-L., (1995), *Le divan bien tempéré*, Paris, PUF, 308 p.
- DONNET J.-L., (2005), *La situation analysante*, Paris, PUF, 216 p.
- ENRIQUEZ E., (1987), « Le travail de la mort dans les institutions » in KAËS R. et COL., *L'institution et les institutions*, Paris, Dunod, 2003, pp. 62-94.
- FAULKNER W., (1972), *Le bruit et la fureur*, Paris, Éditions Gallimard, 371 p.
- FÉDIDA P., (1991), « L'« objeu ». Objet, jeu et enfance. L'espace psychothérapeutique » in *L'absence*, Paris, Éditions Gallimard, pp. 97-195.
- FERENCZI S., (1916), « Une variante du symbole « chaussure » pour représenter le vagin » in *Psychanalyse II*, Paris, Payot, 1982, pp. 237-238.
- FERENCZI S., (1929), « L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort » in *Psychanalyse IV*, Paris, Payot, 1970, p. 76-81.
- FERENCZI S., (1932), *La confusion des langues entre les adultes et l'enfant. Le langage de la tendresse et de la passion*, Paris, Payot, 2004, 96 p.
- FERRANT A., (2001), *Pulsion et liens d'emprise*, Paris, Dunod, 205 p.
- FERRANT A., (2003), « La honte et l'emprise » in *Communications préalables au 63^{ème} congrès des psychanalystes de langue française : Honte et culpabilité*, Paris, PUF, pp. 97-104.
- FRAIBERG S., (1993), Mécanismes de défense pathologiques au cours de la petite enfance, *Devenir*, 1993/1 Vol. 5, pp. 7-29.
- FREUD S., (1895a), « Esquisse d'une psychologie scientifique » in *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 2002, pp. 307-396.
- FREUD S., (1895b), « Qu'il est justifié de séparer de la neurasthénie un certain complexe symptomatique sous le nom de névrose d'angoisse » in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 2002, pp. 15-38.
- FREUD S., (1895c), « Études sur l'hystérie », OCF. P II, Paris, PUF, 2009, pp. 23-347.
- FREUD S., (1897), « Lettre à Wilhelm Fliess n°69 du 21-9-1897 » in *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 2002, pp. 190-193.

- FREUD S., (1907), « Actions compulsives et exercices religieux » in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 2002, pp. 133-142.
- FREUD S., (1909a), « Analyse d'une phobie chez un garçon de 5 ans (Le petit Hans) » in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1997, pp. 93-198.
- FREUD S., (1909b), « Considérations générales sur l'attaque hystérique » in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 2002, pp. 161-165.
- FREUD S., (1911a), « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (Le Président Schreber) » in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1997, pp. 263-324.
- FREUD S. (1911b), « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques » in *Résultats, idées, problèmes I*, Paris, PUF, 2001, pp. 135-143.
- FREUD S. (1912), « Du rabaissement généralisé de la vie amoureuse », OCF. P, XI, Paris, PUF, 2005, pp. 129-141.
- FREUD S., (1913a), « Totem et tabou », OCF. P XI, Paris, PUF, 2005, pp. 193-385.
- FREUD S. (1913b), « L'intérêt de la psychanalyse » in *Résultats, idées, problèmes I*, Paris, PUF, 2001, pp. 187-213.
- FREUD S. (1914a), « Pour introduire le narcissisme » in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1999, pp. 81-105.
- FREUD S. (1914b), « Remémoration, répétition et perlaboration » in *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1999, pp. 105-115.
- FREUD S. (1915a), « Pulsions et destins des pulsions » in *Métapsychologie*, Paris, Éditions Gallimard, 1968, pp. 11-43.
- FREUD S. (1915b), « Deuil et mélancolie » in *Métapsychologie*, Paris, Éditions Gallimard, 1968, pp. 145-171.
- FREUD S. (1916), « Quelques types de caractères dégagés par la psychanalyse » in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Éditions Gallimard, 1985, pp. 139-171.
- FREUD S., (1920), « Au-delà du principe de plaisir » in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, pp. 43-115.
- FREUD S., (1922), « La tête de Méduse » in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 2002, pp. 49-50.
- FREUD S., (1923), « Le Moi et le Ça », OCF. P XVI, Paris, PUF, 2003, pp. 257-301.
- FREUD S., (1924), « La Négation » in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 2002, pp. 135-139.

- FREUD S., (1929), *Le malaise dans la culture*, Paris, PUF, 2002, 89 p.
- FREUD S., (1937), « Constructions dans l'analyse » in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 2002, pp. 269-281.
- FREUD S., (1938), « Résultats, idées, problèmes. Fragment 12. VII » in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 2002, pp. 287-288.
- FREUD S., (1940), « Abrégé de psychanalyse », OCF. P XX, Paris, PUF, 2010, pp. 225-305.
- FUSTIER P., (1987), « L'infrastructure imaginaire des institutions. À propos de l'enfance inadaptée » in KAËS R. et COL., *L'institution et les institutions*, Paris, Dunod, 2003, pp. 131-156.
- GAILLARD G., (2001), La généalogie institutionnelle et les écueils du travail d'historisation : entre filicide et parricide, *Connexions*, 2001/2 N°76, pp. 125-141.
- GEORGIEFF N., (2010), « De la pulsion à l'action » in MAGISTRETTI P. et ANSERMET F. et COL., *Neurosciences et psychanalyse*, Paris, Odile Jacob, pp. 201-226.
- GHEORGHIEV C. et MARTY F., (2014), La violence : une impasse de la relation d'objet, *Perspectives Psy*, 2014/3 Vol. 53, PP. 195-201.
- GIBEAULT A., (1993), Violence et vie psychique : impasse et élaboration, *Revue française de Psychanalyse*, 1993/4 Vol.57, pp. 1013-1327.
- GODFRIND-HABER J. et HABER M., (2002), L'expérience agie partagée, *Revue française de Psychanalyse*, 2002/5 Vol.66, pp. 1417-1460.
- GOLSE B., (2007a), Entre psychanalyse et attachement, le concept de pulsion d'attachement comme moyen de penser la symbolisation en absence et en présence de l'objet, *Dialogue*, n°175, pp. 15-29.
- GOLSE B., (2007b), Du clivage entre théorie des pulsions et théorie des relations d'objet dans le champ des pulsions de vie et des pulsions de mort, *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 39, pp. 207-228.
- GOLSE B. et ROUSSILLON R., (2010), *La naissance de l'objet*, Paris, PUF, 276 p.
- GREEN A., (1966-1967), « Le narcissisme primaire : structure ou état » in *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Les Éditions de Minuit, pp. 80-132.
- GREEN A., (1971a), « La psychanalyse et la pensée habituelle » in *La folie privée*, Paris, Éditions Gallimard, 1990, pp. 40-72.
- GREEN A., (1971b), « La projection : de l'identification projective au projet » in *La folie privée*, Paris, Éditions Gallimard, 1990, pp. 226-258.

- GREEN A., (1976), « Un, autre, neutre : valeurs narcissiques du même » in *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Les Éditions de Minuit, pp. 31-79.
- GREEN A., (1980), « La mère morte » in *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Les Éditions de Minuit, pp. 822-253.
- GREEN A., (1993), *Le travail du négatif*, Paris, Les Éditions de Minuit, 398 p.
- GREEN A., (1995), Sources, poussées, buts, objets de la violence, *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 18, pp. 215-257.
- GREEN A., (2002), *Idées directrices pour une psychanalyse contemporaine*, Paris, PUF, 400 p.
- GREEN A., (2007), *Pourquoi les pulsions de destruction ou de mort ?*, Paris, Éditions de Panama, 253 p.
- GUIGNARD F., (2002), *Au vif de l'Infantile. Réflexions sur la situation analytique*, Paris, Delachaux & Nestlé, 231 p.
- HAAG G., (1999a), « Proposition pour la compréhension des différentes formes de violence chez le jeune enfant » in LACROIX M.-B. et MONMAYRANT M. et COL., *Enfants terribles, enfants féroces. La violence du jeune enfant*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2000, pp. 177-190.
- HAAG G., (1999b), « Violence préagressive et agressivité : leurs manifestations et leurs différenciations dans les traitements groupaux d'enfants autistes et psychotiques » in CHAPELIER J.-B. et PRIVAT P., *Violence, agressivité et groupe*, Ramonville Saint-Agne, Érès, pp.42-53.
- HAAG G., (2000), « Le moi corporel », in GEISSMANN C. et HOUZEL D. et COL., *L'enfant, ses parents et le psychanalyste*, Paris, Bayard Éditions, pp. 459-472.
- HAAG G., (2002), L'acte création/représentation de formes dans le jeu de la transformation, *Revue française de Psychanalyse*, 2002/5 Vol.66, pp. 1779-1786.
- HAAG G., (2004), Le moi corporel entre dépression primaire et dépression mélancolique, *Revue française de Psychanalyse*, 2004/4 Vol.68, pp. 1133-1151.
- HALFON O. et COL., (2002), *Sens et non-sens de la violence*, Paris, PUF, 378 p.
- HERMANN I., (1943), *L'instinct filial*, Paris, Éditions Denoël, 1972, 426 p.
- HOPKINS J., (1992), Échec du « holding ». De quelques effets du rejet physique sur l'attachement de l'enfant et sur son expérience interne, *Devenir*, 1992/4 Vol. 4, pp. 49-67.

- HOUSIER F., (2009), Métapsychologie de la violence, *Enfances & Psy*, 2009/4 n°45, pp. 14-23.
- HOUSIER F., (2012), « Violence psychiques et passage à l'acte : variations dans la clinique de l'infanticide » in ESTELLON V. et MARTY F. et COL., *Cliniques de l'extrême*, Paris, Armand Colin, pp. 39-58.
- IRVING J., (1986), *L'œuvre de dieu, la part du diable*, Paris, Seuil, 733 p.
- ISRAËL P., (1996), Changements psychiques et créativité : remarques techniques, *Revue française de Psychanalyse*, 1996/4 Vol.60, pp. 1161-1170.
- JANIN C., (1988), Les séductions de la réalité : éléments pour une topique du traumatisme, *Revue française de Psychanalyse*, 1988/6 Vol.52, pp. 1451-1460.
- JANIN C., (1995), La réalité, entre traumatisme et histoire, *Revue française de Psychanalyse*, 1995/1 Vol.59, pp. 115-132.
- JANIN C., (1996), *Figures et destins du traumatisme*, Paris, PUF, 132 p.
- JEAMMET PH., (1985), Actualité de l'agir. À propos de l'adolescence, *Nouvelle revue de psychanalyse*, 1985/31, pp. 201-222.
- JEAMMET PH., (1989), Les assises narcissiques de la symbolisation, *Revue française de Psychanalyse*, 6, pp. 1763-1773.
- JEAMMET PH., (1992), « Le cadre n'appartient à personne » in BLEANDONU G. et COL., *Cadres thérapeutiques et enveloppes psychiques*, Lyon, PUL, pp. 100-110.
- JEAMMET PH., (1995), Violence et agressivité : un point de vue psychanalytique, *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 24, pp. 15-25.
- JEAMMET PH., (1997), La violence à l'adolescence. Défense identitaire et processus de figuration, *Adolescence*, 15, pp. 1-26.
- JEAMMET PH., (2006), Du bébé à l'adolescence : les chemins de la destructivité, *Le carnet PSY*, 2006/8, pp. 21-29.
- JOUSSE M., (1974), *L'anthropologie du geste*, Paris, Éditions Gallimard, 1006 p.
- KLEIN M., (1937), « L'amour, la culpabilité et le besoin de réparation » in KLEIN M. et RIVIERE J., *L'amour et la haine*, Paris, Éditions Payot, 1968, pp. 75-150.
- KLEIN M., (1946), « Notes sur quelques mécanismes schizoïdes » in KLEIN M. et COL., *Développements de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1966, pp. 274-300.
- KLEIN M., (1947), *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 2005, 452 p.
- KLEIN M., (1972), « Les premiers stades du conflit œdipien et la formation du surmoi » in *La psychanalyse des enfants*, Paris, PUF, 1989, pp. 137-162.

- KONICHECKIS A., (2008), Violence chez des tout jeunes enfants. Soins collectifs en crèche, *Cliniques méditerranéennes*, 2008/2 N°78, pp. 151-163.
- KORFF-SAUSSE S., (1996), *Le miroir brisé. L'enfant handicapé, sa famille et le psychanalyste*, Paris, Calmann-Lévy, 201 p.
- KRISTEVA J., (1998), *L'avenir d'une révolte*, Paris, Calmann-Lévy, 109 p.
- LACROIX M.-B. et MONMAYRANT M. et COL., (1999), *Enfants terribles, enfants féroces. La violence du jeune enfant*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2000, 246 p.
- LAPLANCHE J. et PONTALIS J.-B., (1994), *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 523 p.
- LECLAIRE S., (1975), *On tue un enfant. Un essai sur le narcissisme et la pulsion de mort*, Paris, Éditions du Seuil, 137 p.
- LECLAIRE M. et SCARFONE D., (2000), Vers une conception unitaire de l'épreuve de réalité, *Revue française de Psychanalyse*, 2000/3 Vol.64, pp. 885-912.
- LEBOVICI S., (1980), L'expérience du psychanalyste chez l'enfant et chez l'adulte devant le modèle de la névrose infantile et de la névrose de transfert, *Revue française de psychanalyse*, 5-6 T. 54, pp. 743-857.
- LEBOVICI S., (1995), De l'être de la violence ou de la violence à être, *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 18, pp. 58-67.
- LE COLLECTIF, (2006), *Pas de 0 de conduite pour les enfants de 3 ans !*, Toulouse, Érès, 243 p.
- LEGRAND G. et VILLIEN B., (1976), *Logos. Grand dictionnaire de la langue française*, Paris, Bordas, 3113 p.
- LEROI-GOURHAN A., (1964), *Le geste et la parole, Technique et langage*, Vol. I, Paris, Albin Michel, 323 p.
- LEROI-GOURHAN A., (1964), *Le geste et la parole, La mémoire et les rythmes*, Vol. II, Paris, Albin Michel, 285 p.
- LITTLE M., (1985), « Lorsque Winnicott travaille dans les zones où dominant les angoisses psychotiques – compte-rendu personnel » in ANDRÉ J. et THOMPSON C. et COL., *Transfert et états limites*, Paris, PUF, 2002, pp. 105-154.
- LIVOIR-PETERSON M.-F., (2011), De l'organisme au corps dans l'approche sensori-tonique du développement, *Contraste*, 2011/1 n°34-35, pp. 93-132.
- MAC DOUGALL J., (1978), *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, Paris, Éditions Gallimard, 222 p.

- MAC DOUGALL J., (1996), *Éros aux mille et un visages*, Paris, Éditions Gallimard, 306 p.
- MAIELLO S., (1999), « Les liens détruits : attaque ou effondrement ? Quelques réflexions sur les origines de la violence » in LACROIX M.-B. et MONMAYRANT M. et COL., *Enfants terribles, enfants féroces. La violence du jeune enfant*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2000, pp. 163-176.
- MARTY F., (2007), « Sous le signe de la terreur » in MARTY F. et COL., *Transformer la violence ? Traumatisme et symbolisation*, Paris, In Press Éditions, pp. 9-20.
- MELTZER D., (1988), *L'appréhension de la beauté*, Larmor-Plage, Éditions du Hublot, 2000, 251 p.
- MELTZER D., (1992), *Le claustrum. Une exploration des phénomènes claustrophobiques*, Larmor-Plage, Éditions du Hublot, 2005, 187 p.
- MESSAHLI D., (1999), « Dialogue autour des actes violents du jeune enfant » in LACROIX M.-B. et MONMAYRANT M. et COL., *Enfants terribles, enfants féroces. La violence du jeune enfant*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2000, pp. 137-146.
- MICHAUD Y., (1986), *La violence*, Paris, PUF, 2012, 127 p.
- MIJOLLA A. DE et COL., (2002), *Dictionnaire international de la psychanalyse*, Paris, Hachette Littératures, 2122 p.
- MIJOLLA-MELLOR S. DE, (2011), *La mort donnée. Essai de psychanalyse sur le meurtre et la guerre*, Paris, PUF, 330 p.
- MISÈS R., (1995), La théorie de l'innéité de la violence : quelques réserves, 18, pp. 43-50.
- MOÏSSEEFF M., (2008), « Que recouvre la violence des images de la procréation dans les films de sciences fiction ? » in DUGNAT M., *Bébés et cultures*, Toulouse, Érès, pp. 61-68.
- MONMAYRANT M., (1999a), « Les enfants féroces » in LACROIX M.-B. et MONMAYRANT M. et COL., *Enfants terribles, enfants féroces. La violence du jeune enfant*, Ramonville Saint-Agne, Érès, pp. 99-111.
- MONMAYRANT M., (1999b), « De la violence à la symbolisation. Sept ans de groupe à l'école des enfants féroces » in CHAPELIER J.-B. et PRIVAT P. et COL., *Violence, agressivité et groupe*, Ramonville Saint-Agne, Érès, pp. 209-217.
- MOYANO O., (2013), *Violences infantiles et adolescentes, Propositions cliniques sur l'enfant violent et l'adolescent délinquant*, Montréal, Liber, 126 p.
- NIETZSCHE F., (1971), *Par-delà bien et mal*, Paris, Gallimard, 248 p.

- OUSS-RYNGAERT L., (2011), L'agir comme processus ? Commentaires de l'article de J. Dayan et B. Guillery-Girard, *Adolescence*, 2011/3 n°77, pp. 517-526.
- PARAT C., (1999), « Une autre censure » in SCHAEFFER J. et COL. *Les Clés pour le féminin. Femme, mère, amante et fille*, *Revue française de psychanalyse*, Paris, PUF, 2005, pp. 187-189.
- PASCHE F., (1988), *Le sens de la psychanalyse*, Paris, PUF, 255 p.
- PINEL J.-P., (1996), « Déliasion pathologique des liens institutionnels. Perspective économique et principes d'intervention » in KAËS R. et COL., *Souffrance et psychopathologie des liens institutionnels*, Paris, Dunod, 2005, pp. 49-79.
- PIKLER E., (1969), *Se mouvoir en liberté dès le premier âge*, Paris, PUF, 1979, 190 p.
- PONCELET J.-J., (1999), « De l'excitation à la violence, du passage à l'acte au passage par l'acte » in CHAPELIER J.-B. et PRIVAT P. et COL., *Violence, agressivité et groupe*, Ramonville Saint-Agne, Érès, pp. 199-208.
- PRAT R. et ISRAËL P., (2007), Actes qui parlent et interprétActions, *Revue française de Psychanalyse*, 2007/ Vol.71, pp. 1585-1591.
- PRAT R., (2014), Aux origines du narcissisme : le corps et l'autre. Nature des expériences relationnelles et corporelles précoces. Le rythme et le territoire, *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 2014/1 Vol.4, pp. 25-59.
- RABAIN J.-F., (1987), L'agir dans la cure Paris, *Revue française de psychanalyse*, Vol. 51, pp. 1137-1288.
- RACAMIER P.-C., (1980), « Schizophrénie et paradoxalité » in *Les schizophrènes*, Paris, Payot, 2001, pp. 145-160.
- RACAMIER P.-C., (1992), *Le génie des origines. Psychanalyse et psychose*, Paris, Éditions Payot et Rivages, 420 p.
- RIBAS D., (1997), L'objet, son rôle dans la construction et la destruction psychique, sa prise en compte dans la cure et la perception de sa réalité psychique, *Revue française de Psychanalyse*, 1997/2 Vol.61, pp. 547-556.
- RIBAS D., (2006), « Destructivité et désintrinsication pulsionnelle » in CUPA D. et COL., *Psychanalyse de la destructivité*, Paris, Éditions EDK, pp. 17-26.
- RIBAS D., (2009), Pulsions de mort et destructivité, *Revue française de Psychanalyse*, 2009/4 Vol.73, pp. 987-1004.
- RIMBAUD A., (1871), Rimbaud à Georges Izambard, Le 13 mai 1871, Correspondance in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, pp.248-249.

- ROCHAT PH., (2006), *Le monde des bébés*, Paris, Odile Jacob, 313 p.
- ROUSSILLON R., (1987), « Espaces et pratiques institutionnelles. Le débarras et l'interstice » in KAËS R. et COL., *L'institution et les institutions*, Paris, Dunod, 2003, pp. 157-178.
- ROUSSILLON R., (1991), *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, Paris, PUF, 258 p.
- ROUSSILLON R., (1995a), Violence subjective et paradoxalité, *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 18, pp. 69-80.
- ROUSSILLON R., (1995b), Violence et identité, *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 18, pp. 274-281.
- ROUSSILLON R., (1996), « Crime contre l'humanité « psychique » », in COLIN M. et COL., Ramonville Saint-Agne, Érès, pp. 111-116.
- ROUSSILLON R., (1999), *Agonie, clivage et symbolisation*, Paris, PUF, 2001, 245 p.
- ROUSSILLON R., (2001a), *Le plaisir et la répétition. Théorie du processus psychique*, Paris, Dunod, 218 p.
- ROUSSILLON R., (2001b), L'objet « médium malléable » et la conscience de soi, *L'Autre*, 2001/2 Vol. 2, pp. 241-254.
- ROUSSILLON R., (2002), « Le transfert délirant, l'objet et la reconstruction » in ANDRÉ J. et THOMPSON C. et COL., *Transfert et états limites*, Paris, PUF, pp. 41-58.
- ROUSSILLON R., (2004), « Narcissisme et « logiques » de la perversion » in JEAMMET N. et COL., *Narcissisme et perversion*, Paris, Dunod, pp. 117-166.
- ROUSSILLON R., (2007a), Pour une clinique de la théorie, *Psychothérapies*, 2007/1 Vol.27, pp. 3-9.
- ROUSSILLON R., (2007b), « Violence et échec de l'intrication pulsionnelle » in MARTY F. et COL., *Transformer la violence ? Traumatisme et symbolisation*, Paris, In Press Éditions, pp. 39-60.
- ROUSSILLON R., (2008a), La perlaboration et ses modèles, *Revue française de Psychanalyse*, 2008/3 Vol.72, pp. 855-867.
- ROUSSILLON R., (2008b), *Le jeu et l'entre-je(u)*, Paris, PUF, 306 p.
- ROUSSILLON R., (2009a), Corps et comportement : langage et message, *Revue belge de Psychanalyse*, 55, pp. 23-40.
- ROUSSILLON R., (2009b), La destructivité et les formes complexes de la « survivance » de l'objet, *Revue française de Psychanalyse*, 2009/4 Vol.73, pp. 1005-1022.

- ROUSSILLON R., (2010), « Pulsion de mort et apoptose » in MAGISTRETTI P. et ANSERMET F. et COL., *Neurosciences et psychanalyse*, Paris, Odile Jacob, pp.167-177.
- ROUSSILLON R., (2012), « Les logiques de survie et la rencontre clinique » in ESTELLON V. et MARTY F. et COL., *Cliniques de l'extrême*, Paris, Armand Colin, pp. 289-306.
- ROUSSILLON R., (2013A), The function of the object in the binding and the unbinding of the drives, *The International Journal of Psychoanalysis*, Vol. 94/2, pp. 257-276.
- ROUSSILLON R., (2013b), « Une métapsychologie de la médiation et du médium malléable » in BRUN A., CHOUVIER B. et ROUSSILLON R., *Manuel des médiations thérapeutiques*, Paris, Dunod, pp. 41-69
- ROUSSILLON R., (2014a), Le narcissisme, la pulsion et l'objet, *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 2014/1 Vol. 4, pp. 75-99.
- ROUSSILLON R., (2014b), Intersubjectivité et inter-intentionnalité, *Enfance & Psy*, 2014/1 N° 62, pp. 39-49.
- SAINT EXUPÉRY A. DE, (1943), *Le petit prince*, Paris, Éditions Gallimard, 1987, 93 p.
- SALI M., (2009), La destructivité primaire et sa réacquisition, *Revue française de Psychanalyse*, 2009/4 Vol.73, pp. 791-806.
- SARTRE J.-P., (1946), *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Éditions Gallimard, 1996, 109 p.
- SITBON A., (1997), Objet de la réalité, réalité de l'objet, *Revue française de Psychanalyse*, 1997/2 Vol. 61, pp. 557-570.
- SEMPRUN J., (1994), *L'écriture ou la vie*, Paris, Éditions Gallimard, 395 p.
- SOPHOCLE, (v.-430), *Œdipe roi*, Paris, Flammarion, 1994, 96 p.
- SPITZ R. A., (1965), *De la naissance à la parole*, Paris, PUF, 1993, 306 p.
- SQUIRES C., (2012), Tabous, fantasmes et pensée magique autour de la naissance, *Cliniques méditerranéennes*, 2012/1 n°85, pp. 23-39.
- STERN D.-N., (1985), *Le monde interpersonnel du nourrisson*, Paris, PUF, 381 p.
- TOSTAIN-CHARDIN B., (2007), Promouvoir le jeu précoce de communication orale et de gestuelle libérée. De la sonde au sein, au biberon, à la cuillère, au crayon, *Cliniques méditerranéennes*, 2007/2 n°76, pp. 179-188.
- THOMPSON C., (2002), « Le contre-transfert est-il un cadeau ? » in ANDRÉ J. et THOMPSON C. COL., *Transfert et états limites*, Paris, PUF, pp. 23-40.
- TREVARTHEN C. et AITKEN K. J., (2003), Intersubjectivité chez le nourrisson : recherche, théorie et application clinique, *Devenir*, 2003/4 Vol. 15, pp. 309-428.

- TUSTIN F., (1972), *Autisme et psychose de l'enfant*, Paris, Seuil, 1977, 188 p.
- VARIOT G., (1891), Origine des préjugés populaires sur les envies, *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris*, 1891/2, T.2, pp. 458-467.
- WIDLÖCHER D., (2010), « Neuropsychologie de l'imaginaire » in MAGISTRETTI P. et ANSERMET F. et COL., (2010), *Neurosciences et psychanalyse*, Paris, Odile Jacob, pp. 275-282.
- WINNICOTT D. W., (1941), « L'observation des jeunes enfants dans une situation établie » in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Éditions Payot, 1969, pp. 37-56.
- WINNICOTT D. W., (1947), « La haine dans le contre-transfert » in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Éditions Payot, 1969, pp. 72-82.
- WINNICOTT D. W., (1949), « L'esprit et ses rapports avec le psyché-soma » in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Éditions Payot, 1969, pp. 135-149.
- WINNICOTT D. W., (1950-55), « L'agressivité et ses rapports avec le développement affectif » in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Éditions Payot, 1969, pp. 150-168.
- WINNICOTT D. W., (1952), « L'angoisse associée à l'insécurité » in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Éditions Payot, 1969, pp. 198-202.
- WINNICOTT D. W., (1956a), « La préoccupation maternelle primaire » in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Éditions Payot, 1969, pp. 285-391.
- WINNICOTT D. W., (1956b), « La tendance antisociale » in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Éditions Payot, 1969, pp. 292-302.
- WINNICOTT D. W., (1960a), « Distorsion du moi en fonction du vrai et du faux « self » » in *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris, Éditions Payot, 1970, pp. 115-131.
- WINNICOTT D. W., (1960b), « Agressivité, culpabilité et réparation » in *Conversations ordinaires*, Paris, Éditions Gallimard, 1988, pp. 115-129.
- WINNICOTT D. W., (1960c), « Le contre-transfert » in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Éditions Payot, 1969, pp. 350-357.
- WINNICOTT D. W., (1960d), « La théorie de la relation parent-nourrisson » in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Éditions Payot, 1969, pp. 358-384.
- WINNICOTT D. W., (1967), « La délinquance, signe d'espoir » in *Conversations ordinaires*, Paris, Éditions Gallimard, 1988, pp. 130-144.
- WINNICOTT D. W., (1968a), « Commentaires sur mon exposé intitulé : « l'usage d'un objet » » in *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Éditions Gallimard, 2000, pp. 253-255.

- WINNICOTT D. W., (1968b), « Les racines de l'agressivité » in *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Éditions Gallimard, 2000, pp. 362-370.
- WINNICOTT D. W., (non daté), « La crainte de l'effondrement » in *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Éditions Gallimard, 2000, pp. 205-216.
- WINNICOTT D. W., (1969a), « L'usage de l'objet et le mode de relation à l'objet au travers des identifications » in *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Éditions Gallimard, 2000, pp. 231-242.
- WINNICOTT D. W., (1969b), « L'usage d'un objet dans le contexte de *Moïse et le monothéisme* » in *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Éditions Gallimard, 2000, pp. 255-263.
- WINNICOTT D. W., (1970), « Vivre créativement » in *Conversations ordinaires*, Paris, Éditions Gallimard, 1988, pp. 54-77.
- WINNICOTT D. W., (1971a), *La consultation thérapeutique et l'enfant*, Paris, Éditions Gallimard, 409 p.
- WINNICOTT D. W., (1971b), *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Paris, Éditions Gallimard, 1975, 212 p.

INDEX DES NOTIONS

A

Acte, 3, 5, 15, 24, 25, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 51, 52, 64, 79, 80, 105, 108, 113, 137, 143, 144, 145, 243, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 267, 268, 271, 272, 276, 285, 289, 290, 293, 295, 301, 302, 305

Acting out 251, 252, 297

Acting in 251

Action, 28, 30, 31, 68, 111, 113, 122, 126, 127, 142, 145, 187, 231, 248, 250, 252, 253, 255, 256, 269, 271, 272, 274, 275, 295, 300

spécifique, 30, 126, 248, 250

Activité autonome Voir activité libre spontanée

Activité fantasmatique, 119

Activité libre spontanée, 275, 277

Agieren, 28, 51, 251, 252

Agir, 12, 24, 33, 43, 51, 52, 54, 113, 126, 127, 136, 231, 234, 250, 251, 252, 253, 255, 256, 269, 271, 295, 296, 302, 304, 305

Agonie primitive, 129, 131, 141, 143, 145, 215, 220, 234, 292

Angoisse claustrophobique

Voir Claustrum

Anthropos 268, 269

mimeux, 269

Appareil à utiliser, 5, 268, 278, 281, 290, 293

Appareil d'emprise, 278

Autoemprise

Voir pulsion d'emprise

C

Claustrum, 218, 279, 304

Clivage, 10, 13, 26, 61, 63, 97, 99, 104, 112, 116, 119, 128, 129, 130, 131, 136, 137, 141, 156, 216, 217, 250, 274, 282, 284, 288, 300, 306

Collapsus topique, 259

Communication primitive, 49, 51, 53, 254

Complexe d'Œdipe, 20, 213, 214, 231, 233

Complexe de la mère morte, 235, 236, 240, 241, 287, 301

Compulsion de répétition, 111, 112, 121, 125, 129, 131, 142, 143, 282

Contenance, 4, 30, 41, 51, 52, 53, 54, 70, 75, 77, 81, 90, 92, 94, 98, 107, 149, 216, 217, 218, 263, 279, 286, 292

Contre-transfert, 11, 12, 23, 36, 37, 48, 49, 50, 51, 53, 55, 56, 70, 75, 79, 83, 89, 95, 106, 144, 171, 184, 187, 188, 195, 202, 242, 259, 292, 307, 308

Créativité, 4, 23, 106, 117, 120, 142, 284, 302

Culpabilité, 5, 33, 44, 65, 106, 112, 115, 118, 135, 212, 214, 231, 234, 237, 241, 280, 284, 298, 302, 308

primaire, 33, 106, 212, 214, 231, 234, 237, 241

Curiosité, 19, 63, 79, 83, 277, 278

D

Décharge motrice, 28, 126, 248, 250

Déchet, 130, 137, 144

protistes, 130, 131, 217, 231, 244

Déliaison, 112, 117, 127, 137, 230

Désespoir

Voir logique du désespoir

Désillusion, 118, 235

Désintrication, 4, 113, 122, 124, 127, 231, 257, 305

Destruction, 25, 26, 27, 33, 49, 56, 79, 107, 109, 110, 113, 114, 115, 117, 119, 120, 145, 189, 214, 239, 257, 259, 275, 284, 288, 290, 293, 301, 305

destructivité, 4, 11, 31, 33, 54, 56, 76, 117, 118, 119, 120, 124, 127, 139, 145, 214, 216, 225, 240, 244, 259, 260, 284, 285, 286, 288, 293, 296, 297, 298, 302, 305, 306, 307

Détruit/trouvé, 33, 119, 259

E

Eros, 112, 127, 230, 254

Emprise

Voir pulsion d'emprise

Épistémophilie

Voir pulsion épistémophilique, 45, 219, 278, 287

Espace des gestes, 272

Espace potentiel, 106, 283

Espoir, 21, 23, 101, 102, 141, 142, 143, 146, 172, 183, 237, 268, 284, 308

Excorporation, 51

Expériences primitives, 254, 264, 274

Exploration, 5, 34, 101, 215, 217, 218, 219, 245, 267, 272, 275, 277, 278, 279, 280, 281, 284, 286, 287, 289, 293, 296, 304

autoexploration, 277, 287

F

Fantasme, 65, 81, 103, 119, 221, 225, 240, 241, 259, 282, 287

Fonction, 4, 13, 14, 16, 25, 30, 39, 41, 47, 52, 53, 55, 58, 61, 64, 65, 78, 84, 86, 91, 99, 100, 105, 106, 107, 117, 121, 123, 124, 126, 131, 133, 135, 136, 138, 140, 172, 184, 200, 201, 218, 224, 225, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 250, 254, 255, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 269, 273, 279, 280, 283, 289, 291, 294, 308

*alpha, 123, 131, 263, 273**désobjectalisante, 229, 230, 231**intricante, 123, 124**métaphorique, 53**objectalisante, 229, 230**phorique, 53**sémaphorique, 53**symbolisante, 262, 265, 266, 289**tierce, 4, 105, 106, 107*

Fétichisme, 215

G

Géographie de la mère interne, 279

Geste, 3, 5, 29, 30, 31, 33, 34, 49, 76, 85, 152, 155, 156, 157, 168, 189, 191, 192, 194, 207, 208, 211, 247, 260, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 285, 286, 287, 289, 290, 291, 293, 294, 297, 302, 303

spontané, 273, 274, 276, 279

H

Handling, 123

Holding, 53, 123, 214, 236, 263, 264, 286, 301

Homosexualité primaire en double, 124, 226

I

Idéal du moi, 223

Identification, 51, 139, 215, 222, 225, 228, 231, 235, 236, 237, 238, 239, 241, 244, 256, 262, 263, 269, 279, 296, 300

*à l'agresseur, 139, 239, 241**narcissique, 222, 225, 228, 231, 241, 262, 269**primaire, 215, 225, 236, 262, 263**projective, 51, 262, 279, 300*

Illusion, 19, 51, 102, 118, 124, 139, 225, 226, 231, 265, 271, 274, 283

*aire de l', 145, 241**négative, 231*

Impulsivité primitive, 31, 32, 33, 115

Incorporation, 113, 219, 222, 223, 225, 228, 230, 241, 262

Inhibition, 63, 64, 65, 69, 70, 134, 144, 147, 213, 214, 238, 253, 260, 292, 293

Instinct de cramponnement, 285, 286

Intentionnalité, 30, 40, 255, 294, 307

inter-intentionnalité, 294

Interaction, 32, 54, 89, 98, 269, 278, 286

Interdit, 14, 19, 20, 29, 38, 46, 64, 65, 66, 68, 124, 133, 139, 158, 187, 238, 243, 267, 288, 295

*de l'inceste, 64**du toucher, 14, 19, 20, 29, 46, 64, 65, 124, 238, 267, 288, 295*

Interprétation, 15, 16, 17, 19, 31, 47, 51, 52, 53, 74, 91, 280, 288, 295

interprétAction, 52

Intention

Voir intentionnalité, 26, 29, 30, 31, 114, 188, 192, 223, 249, 275, 277, 286, 288

Intersubjectivité, 45, 130, 277, 294

Intrication, 4, 113, 115, 121, 123, 124, 125, 127, 145, 257, 259, 288, 306

Intussusception, 269, 270

J

Jeu, 4, 14, 15, 19, 33, 42, 44, 45, 46, 52, 53, 61, 73, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 88, 89, 90, 92, 93, 99, 100, 102, 103, 105, 106, 107, 108, 111, 112, 113, 119, 121, 124, 125, 131, 147, 148, 150, 152, 154, 155, 157, 160, 161, 162, 163, 165, 166, 168, 169, 170, 171, 172, 175, 176, 177, 179, 181, 182, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 205, 207, 208, 209, 210, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 226, 233, 237, 245, 250, 255, 261, 266, 267, 270, 271, 274, 276, 277, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 298, 301, 306, 307

détransitionnalisation, 105

Jeu de bébé, 33, 281, 282, 285, 290, 291, 293

Jeu d'attachement, 285

Jeu d'exploration, 286

Jeu de contenance, 286

L

Liaison, 99, 112, 117, 124, 126, 228, 249, 255, 257, 261, 262

Libido, 113, 121, 221, 222, 223, 228

d'objet, 221

du moi, 221

Logique du désespoir, 15, 23, 49, 74, 75, 76, 82, 88, 97, 98, 102, 141, 142, 143, 146, 177, 237, 295

M

Maison Lóczy 275, 276

Médium malléable 55, 120, 266, 280

Mère morte

Voir complexe de la mère morte

Mère suffisamment bonne, 123, 224, 226, 267, 276

Mimisme, 269, 270

Mixtion, 113, 115, 121

Moi 35, 281, 213, 220, 223, 225, 228, 229, 230, 231, 234, 236, 241, 249, 260, 261, 262, 263, 264, 281

corporel, 261, 264, 301

-peau, 264, 265, 267, 273, 274, 295

-pensant 264

Motricité, 30, 114, 115, 248, 249, 251, 252, 260, 261, 271

N

Narcissisme, 5, 32, 33, 58, 220, 221, 222, 223, 224, 226, 227, 228, 229, 230, 232, 234, 235, 239, 242, 245, 246, 247, 257, 262, 263, 264, 292, 296, 299, 300, 301, 303, 305, 307

négatif, 229, 230, 234, 235, 245, 246, 292

primaire, 32, 33, 223, 226, 227, 228, 229, 230, 245, 263, 264, 300

secondaire, 264

Névrose infantile, 5, 33, 65, 232, 233, 234, 238, 239, 242, 245, 292, 303

O

Organisateur, 33, 98, 232, 233, 234, 236, 241, 242, 292

Organisation pulsionnelle, 32, 275, 290

P

Paradoxe, 3, 4, 10, 27, 46, 51, 97, 98, 99, 119, 120, 125, 129, 224, 226, 245

paradoxalité, 25, 26, 98, 102, 305

Pénétration agie, 11, 12, 22, 50, 258

Pictogramme, 265

Préconception, 143

Préoccupation maternelle primaire, 57, 123, 224, 308

Processus de maturation, 22, 57, 123, 145, 261

Psychose infantile, 9, 11, 13, 246, 295, 297

Pulsion, 4, 31, 33, 109, 110, 112, 113, 114, 115, 117, 121, 122, 124, 125, 127, 128, 129, 130, 132, 135, 139, 145, 159, 214, 220, 229, 231, 234, 237, 245, 247, 248, 249,

255, 257, 258, 261, 269, 273, 274, 277, 278, 280, 281, 290, 292, 295, 296, 297, 298, 300, 303, 307
agressive, 114, 257
d'agression, 113
d'emprise, 101, 102, 111, 242, 280, 281, 285, 286, 298
de mort, 4, 33, 109, 110, 112, 113, 114, 115, 117, 121, 122, 124, 127, 128, 129, 130, 132, 135, 139, 145, 214, 220, 229, 231, 237, 245, 247, 258, 292, 298, 303
de vie, 112, 115, 117, 121, 127, 145, 229, 269, 295
libre, 4, 33, 124, 127, 145, 234
comme quête de l'objet, 33, 277
spontanée, 273

R

Réaction
Voir contre-transfert
 Rejet corporel, 236, 237, 239
 Rejeu, 269, 270
 Réparation, 55, 56, 79, 118, 302, 308
 Rêverie maternelle, 273
 Révolte, 3, 4, 8, 17, 21, 22, 23, 24, 70, 140, 142, 143, 144, 146, 274, 291, 292, 303

S

Satisfaction, 59, 111, 125, 135, 191, 213, 223, 225, 242, 249, 250, 259, 274, 280, 281, 290, 293, 297
 Sein toilette, 136
 Self, 147, 224, 261, 273, 274, 277, 295, 308
Vrai self 273
 Sensori-motricité
coordinations sensori-motrices, 272
ensemble sensori-moteur des représentations, 273, 274
sensori-moteur, 31, 296
 Sensori-tonique, 303
configuration sensori-tonique, 31, 272
 Situations limites, 56, 64, 119, 266, 305
 Spontanéité, 5, 23, 274, 275, 276, 277, 278, 281, 285, 293
 Surmoi, 5, 64, 65, 212, 213, 214, 223, 230, 231, 234, 279, 302
protecteur, 64
sévère et cruel, 213, 231, 234

Survivance, 55, 57, 119, 259, 306
 Survivre, 54, 56, 57, 59, 69, 118, 119, 120, 122, 131, 141, 145, 216, 217
 Symbolisation 3, 13, 17, 19, 26, 29, 33, 45, 48, 52, 55, 56, 57, 98, 99, 106, 111, 119, 127, 128, 129, 130, 131, 141, 142, 143, 216, 217, 226, 230, 249, 252, 255, 260, 261, 262, 265, 266, 267, 270, 284, 289, 300, 302, 304, 306
primaire, 99, 262, 266
processus originaires, 265, 296
processus primaires, 125, 265
processus secondaires, 126, 127
symbole, 48, 100, 273, 298

T

Tabou, 3, 28, 62, 63, 65, 66, 67, 68, 70, 112, 134, 135, 136, 221, 222, 229, 238, 262, 280, 292, 297, 299
 Tact, 46, 47, 52, 55, 70
 Talking cure, 251
 Terreur, 4, 49, 86, 87, 89, 92, 94, 101, 103, 106, 128, 129, 131, 141, 158, 239, 243, 284, 295, 304
agonistique, 128, 131, 141
érotisation de la, 103
 Thanatophore, 139, 140, 298
 Topique, 259, 283, 302
 Toucher, 46, 56, 62, 64, 65, 66, 67, 68, 70, 76, 89, 174, 193, 207, 236, 239, 243, 244, 267, 277, 280, 292
 Transfert, 11, 12, 48, 50, 51, 56, 74, 82, 103, 217, 218, 232, 233, 234, 239, 244, 251, 271, 272, 303, 306
délirant, 51, 56, 306
par retournement, 82, 239
 Traumatisme primaire, 13, 105, 143, 215
 Trouvé/créé, 118, 119, 225, 248, 258, 259, 273, 283

U

Utilisation de l'objet, 55, 56, 119, 266
usage de l'objet, 120, 308

V

Violence, 3, 4, 5, 8, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 18, 19, 21, 24, 25, 26, 27, 29, 30, 31, 32, 33, 40, 44, 46, 48, 49, 53, 54, 55, 56, 57, 59, 60, 63, 68, 73, 74, 75, 78, 79, 81, 82, 83, 84, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 98, 99, 100, 101, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 115, 116, 117, 121, 124, 129, 132, 140, 144, 145, 147, 148, 156, 158, 159, 172, 177, 184, 212, 213, 214, 216, 219, 220, 230, 232, 234, 236, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 252, 254, 256, 257, 258, 259, 260, 263, 265, 267, 268, 275, 281, 284, 285, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 295, 296, 297, 298, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306

fondamentale, 26, 32, 115, 116, 117, 144, 240, 246, 257
infantile, 4, 5, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 21, 25, 26, 29, 30, 31, 33, 46, 53, 55, 56, 63, 68, 109, 110, 117, 121, 129, 132, 140, 144, 145, 220, 232, 234, 236, 239, 240, 241, 242, 244, 245, 246, 247, 258, 260, 263, 267, 268, 275, 281, 285, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293
de l'interprétation, 15, 19, 53, 91, 105, 254, 265, 295

W

Waste disposal, 138

INDEX DES AUTEURS

A

Abram J. · 295
 Aitken K. J. · 307
 Ajuriaguerra J. De · 295
 Ameisen J.-C. · 122, 295
 André J. · 295, 306, 307
 Anzieu D. · 19, 20, 124, 264, 267, 273, 288, 295
 Appell G. · 275, 276
 Aulagnier P. · 15, 53, 254, 265, 273, 295

B

Balier C. · 256, 257, 295
 Barbier A. · 253, 295
 Bergeret J. · 26, 115, 116, 117, 144, 240, 241, 257, 258, 296
 Bick E. · 52, 102, 263, 264, 296
 Bion W. R. · 19, 123, 131, 143, 262, 279, 296
 Botella C. · 296
 Botella S. · 296
 Brelet-Foulard F. · 296
 Brun A. · 7, 153, 215, 287, 296, 307
 Bullinger A. · 31, 272, 273, 296

C

Camus A. · 8, 291, 296
 Chabert C. · 295
 Chapelier J.-B. · 297, 301, 305
 Chasseguet-Smirgel J. · 252, 297
 Chouvier B. · 297, 307
 Ciccone A. · 297
 Cohen de Lara A. · 297
 Cupa D. · 297
 Cyssau C. · 270, 271, 272, 280, 297

D

Danon-Boileau L. · 297
 David M. · 275, 276, 297
 Dejours C. · 297
 Delion P. · 53, 297
 Denis P. · 280, 281, 297
 Devereux G. · 35, 49, 50, 59, 297
 Diatkine G. · 99, 298
 Diatkine R. · 297
 Diet E. · 139, 298
 Donnet J.-L. · 11, 12, 28, 46, 47, 230, 258, 298

E

Enriquez E. · 298

F

Faulkner W. · 11, 298
 Férida P. · 283, 284, 298
 Ferenczi S. · 20, 219, 237, 238, 298
 Ferrant A. · 100, 101, 281, 298
 Fraiberg S. · 105, 298
 Freud S. · 9, 20, 27, 28, 48, 61, 62, 65, 66, 67, 68, 69, 100, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 121, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 134, 135, 136, 141, 142, 145, 213, 214, 217, 221, 222, 223, 235, 240, 241, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 255, 256, 261, 262, 264, 269, 278, 280, 282, 295, 296, 298, 299, 300
 Fustier P. · 137, 300

G

Gaillard G. · 117, 144, 300

Georgieff N. · 255, 300
 Gibeault A. · 300
 Gibello B. · 51
 Godfrind-Haber J. · 300
 Goethe L. W. Von · 9, 69
 Golse B. · 127, 226, 300
 Green A. · 51, 127, 141, 142, 229, 230, 235, 236, 239, 257, 300, 301
 Guignard F. · 234, 242, 301
 Guillery-Girard B. · 256, 297, 304

H

Haag G. · 124, 301
 Haber M. · 300
 Halfon O. · 301
 Hermann I. · 285, 286, 297
 Hochmann J. · 301, 302
 Hopkins J. · 236, 237, 238, 239, 301
 Houssier F. · 8, 302

I

Irving J. · 109, 302
 Israël P. · 52, 302, 305

J

Janin C. · 259, 260, 302
 Jemmet Ph. · 25, 47, 225, 226, 257, 258, 302, 306
 Jousse M. · 268, 269, 270, 302

K

Kestenberg E. · 226
 Klein M. · 117, 118, 262, 302, 303
 Korff-Sausse S. · 227
 Kristeva J. · 23, 303

L

Lacan J. · 226, 257, 258, 293
 Lacroix M.-B. · 297, 298, 301, 303, 304

Laplanche J. · 121, 220, 223, 228, 249, 303
 Lebovici S. · 232, 233, 234, 242
 Leclaire M. · 249, 282, 303
 Leclaire S. · 127, 234, 241, 242, 303
 Leroi-Gourhan A. · 303
 Lhopital M. · 297
 Little M. · 50, 303
 Livoir-Peterson M.-F. · 303

M

Mac Dougall J. · 14, 49, 51, 53, 103, 254, 303
 Maiello S. · 300, 303, 304
 Meltzer D. · 136, 278, 279, 287, 304
 Mijolla A. De · 304
 Mijolla-Mellor S. De · 242, 304
 Milner M. 120
 Moisseeff M. · 116, 304
 Monmayrant M. · 47, 297, 298, 301, 303, 304
 Moyano O. · 253, 304

N

Nietzsche F. W. · 71, 304

O

Ouss-Ryngaert L. · 256, 304

P

Parat C. · 238
 Pasche F. · 305
 Pikler E. · 275, 277, 295
 Pinel J.-P. · 137, 305
 Poncelet J.-J. · 15
 Pontalis J.-B. · 268, 282, 303
 Prat R. · 52, 305
 Privat P. · 297, 301, 305

R

Rabain J.-F. · 252

Racamier P.-C. · 98, 102, 305
 Ribas D. · 122, 123, 124, 305
 Rimbaud A., 224, 305
 Rochat Ph. · 276, 277, 286, 305
 Roussillon R. · 7, 9, 11, 12, 13, 22, 26, 45, 47, 50, 51,
 56, 57, 59, 61, 103, 105, 119, 120, 123, 124, 127,
 128, 129, 130, 131, 132, 136, 137, 141, 142, 143,
 144, 146, 215, 216, 225, 226, 229, 231, 237, 238,
 239, 253, 255, 258, 259, 260, 262, 265, 266, 267,
 280, 284, 285, 296, 297, 300, 305, 306, 307

S

Saint Exupéry A. De 47, 307
 Sali M. 307
 Sartre 224, 307
 Scarfone D. · 249, 282, 303
 Séchan R. · 8, 21, 23, 144
 Semprun J. · 66, 69, 144, 292, 307
 Sophocle · 240, 241, 307
 Spitz R. A., 232, 233, 307
 Squires C. · 307
 Stern D. N. · 32, 119, 123, 227, 307

T

Thompson C. · 55, 56, 307
 Tostain-Chardin B. 307
 Trevarthen C. · 307
 Tustin F. 308

V

Variot G. · 67, 68, 307

W

Widlöcher D. · 255, 307
 Winnicott D. W. · 10, 17, 23, 25, 30, 31, 32, 33, 46,
 48, 49, 50, 51, 54, 55, 56, 57, 97, 113, 114, 115,
 117, 118, 119, 120, 123, 128, 129, 131, 136, 141,
 142, 143, 145, 147, 220, 224, 225, 226, 227, 230,
 236, 242, 245, 248, 254, 256, 257, 258, 259, 261,
 263, 264, 266, 271, 273, 274, 276, 277, 279, 280,
 282, 283, 284, 295, 296, 307, 308, 309

RÉSUMÉ

Cette thèse explore la clinique de l'enfant violent au travers du concept de « violence infantile » qui permet d'en dégager toutes les potentialités et de maintenir un regard créatif sur les « cliniques de l'extrême ». Loin de défendre un point de vue innéiste ou déficitaire, cette thèse envisage le recours à l'acte violent, chez des enfants présentant des troubles de la personnalité « narcissiques-identitaires », comme le témoin des faillites précoces de l'organisation du narcissisme.

Au-delà de ses aspects manifestes, la « violence infantile » constitue donc un organisateur central des pathologies narcissiques dont nous retrouvons les traces jusque dans la vie adulte. Son articulation avec le geste explore la manière dont l'enfant a pu trouver à organiser sa vie pulsionnelle au contact de l'objet maternel. En lieu et place du jeu de la destructivité, l'enfant a fait l'expérience d'une destruction.

La thèse envisage les destins du geste spontané confronté à un environnement qui ne s'est pas laissé utiliser. La « violence infantile » témoigne d'un jeu de bébé qui aurait dégénéré, elle est envisagée comme une tentative d'exploration de la psyché de l'objet. Cela implique des remaniements du cadre et de la posture du clinicien, qui l'engagent corporellement, condition nécessaire pour qu'une symbolisation des enjeux précoces contenus dans la « violence infantile » puisse avoir lieu.

Mots-clés : narcissisme primaire – geste spontané – violence infantile – pulsion de mort – jeu de bébé – utilisation de l'objet – pathologies narcissiques – agir – symbolisation

ABSTRACT

In this thesis, the violent child's clinical exploration is questioned using the concept of « infantile violence », which allows us to extract all the potentialities and to maintain a creative view on the extreme situations of subjectivity. In this work, children with serious personality disorder using violent acts are considered as witnesses of early failures of narcissistic organization.

« Infantile violence » constitutes a central organizer of the narcissistic pathologies whose traces may be found in the adult state. His articulation with the gesture explores the way by which the child has organized his instinctual life in contact with the maternal object. In state of playing destructivity the child has experimented destruction.

This work discusses the destiny of a spontaneous gesture which is confronted by an environment that does not allow for it to be used. « Infantile violence » shows a baby's play that could have been degenerated, it is seen as an attempt to explore the object's psyche. These facts involve revisions of setting and clinician's posture. This leads him to a corporal engagement which is a necessary condition to allow an infantile violence symbolization.

Keywords : primary narcissism – spontaneous gesture – infantile violence – death instinct – baby's plays – use of an object – narcissistic pathologies – acting – symbolization